

JULES CLARETIE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA VIE A PARIS

— 1895 —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11
1896

LA VIE A PARIS

1895

JULES CLARETIE
de l'Académie Française

LA
VIE A PARIS
1895

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
G. CHARPENTIER ET E. FASQUELLE, ÉDITEURS
11, RUE DE GRENELLE, 11

1896

PRÉFACE

Après dix ans de silence je me suis remis à parler des choses de mon temps. Qui a bu boira. Je ne sais rien de plus attirant que le journalisme. Il a bien changé en dix ans, et Carrel, Fonfrède ou Marrast — ces journalistes de l'idée — le trouveraient étrangement mêlé aujourd'hui; mais il est toujours le plus admirable et, avec le théâtre, le plus puissant instrument de vérité entre les mains d'un honnête homme.

Il m'en coûtait un peu de me taire sur les hommes qui passaient ou les événements qui se déroulaient sous mes yeux. Quand on a un peu lu et beaucoup vu, on a toujours quelque chose à dire. Aussi bien lorsque l'amicale insistance du Directeur du *Temps* me décida à reprendre la plu-

me, j'hésitai longtemps, pour la forme, mais j'étais séduit dès le premier jour. Tout d'abord je rentrai dans le rang sous un pseudonyme que j'avais déjà choisi autrefois ; mais *Candide* fut deviné bien vite, et voici, publiées sous mon nom, les causeries écrites, durant l'année 1895, dont elles sont quelque chose comme l'histoire intime. Je pourrais les appeler *Mes Entr'actes.*

Mon prédécesseur à la Comédie-Française trouvait le loisir voulu pour s'occuper de l'administration de la Ville de Paris et faire ainsi de la politique. J'ai bien le droit de ne pas oublier les lettres et de tourner vers la vie courante ma lorgnette de théâtre. Elle vaut mieux que la politique, cette chère et consolante littérature à laquelle on revient comme à l'asile ami, à la maison familière, au vieux logis de la mère nourrice. Et si dans les pages qui suivent j'ai presque toujours évité la politique, ce n'est point par hasard ou parce qu'il m'était difficile et comme interdit présentement de la juger : c'est parce que la littérature, l'art et les hommes qui les représentent semblaient mieux faits pour me consoler de bien des tristesses actuelles.

Les mœurs, du reste, suffisaient à me fournir plus d'un sujet de réflexion. Ce sont les mœurs surtout, avec leurs modifications si rapides, que je me plais à étudier, non pas comme le ferait tel ou tel savant, en de graves in-octavo, mais en causant — je dirais presque en courant ; — et si l'on me

demandait ce que sont ces pages de la *Vie à Paris*, je répondrais volontiers qu'elles sont tout simplement les notes d'un moraliste au jour le jour. Moraliste, c'est un titre que je réclamerais avec plaisir et la Chronique, qui a, comme le Roman, revêtu en ce siècle finissant tous les costumes, pourrait bien devenir la forme cursive et, par là même, fort utile, de ceux qui pensent que la question politique et même la question sociale, plus grave et plus poignante encore, sont moins importantes que la question morale.

J'imagine un Vauvenargues publiciste. Il aurait plus d'action, je pense, que les rhéteurs et les politiciens. Telle phrase courte contient plus de vérité et plus de suc que bien des discours ambitieux. Mon ambition, à moi, ne vise point à me hausser jusque-là ; mais il me suffit qu'en me faisant l'honneur de me recevoir à l'Académie française, Ernest Renan n'ait pas oublié mes feuillets de journaliste et m'ait rappelé publiquement qu'il cherchait toujours avec plaisir ces causeries dans un coin de gazette. « Ce cher XIXe siècle, l'avenir « en dira beaucoup de mal ; on sera injuste si on « ne reconnaît pas qu'il fut charmant. Tel il ap- « paraît dans vos tableaux. Vous lire, quand vous « écriviez ces jolies pages, c'était un de mes dé- « lassements ! »

Quand j'écrivais !... Et voici que je me remets — avec quelle joie profonde ! — à récrire ! Et je dédierais volontiers ces pages nouvelles à la souriante mémoire du maître disparu, si les

petits faits de notre existence parisienne ne devaient sembler bien légers à l'ombre de l'historien du peuple hébreu.

Mais non, rien n'est léger de ce qui est la vie, rien n'est à dédaigner de ce qui contient un grain de vérité.

Jules Claretie.

1er mars 1896.

LA VIE A PARIS

I

Auguste Vacquerie

21 Février.

La littérature mène à tout, à la condition qu'on y reste. A out, c'est-à-dire à l'indépendance, à la renommée et à l'honneur. Le maître écrivain qui disparaît aujourd'hui nous a montré cette vérité par l'exemple d'une vie droite et laborieuse, consacrée tout entière à l'art et à la justice, existence enviable, où l'homme de lettres impeccable a su unir — comme il le disait — son devoir d'homme à sa tâche de poète.

Il faut se reporter aux années de luttes de l'Empire si l'on veut savoir ce que fut, pour toute une génération nouvelle, la nôtre, Auguste Vacquerie. Il représentait

pour nous, vivant et présent, le grand poète exilé dont nous recevions les premiers encouragements du fond d'Hauteville House, à Guernesey. Vacquerie nous parlait, dans ses livres, des œuvres que préparait là-bas Victor Hugo, et dans les paroles du disciple nous cherchions l'écho retentissant de l'âme du maître. Lorsque Vacquerie donnait, à la Porte-Saint-Martin, les *Funérailles de l'honneur*, et que les mêmes spectateurs qui venaient d'applaudir le *Pied de mouton*, couvraient de leurs huées le beau drame espagnol, il nous semblait que l'heure des grandes batailles romantiques sonnait encore, et nous allions à ces représentations comme à un rendez-vous de combat.

Auguste Vacquerie était fier d'évoquer pour les jeunes gens le passé, les soirs glorieux où Hugo faisait représenter *Marie Tudor* ou les *Burgraves*. Il était, avec une ferveur qui ne s'est jamais démentie, le fidèle de Victor Hugo, le serviteur dévoué, le soldat immolant au besoin sa propre gloire à la gloire du chef. Pour se rendre compte de ce qu'était l'admiration ardente de ces disciples il faut relire, dans les premiers recueils de vers d'Auguste Vacquerie, les pièces qu'il adresse spécialement à *V. H.* Gustave Flaubert m'a raconté qu'avec Louis Bouilhet ils suivirent tout un jour, à distance respectueuse, sans oser l'aborder, sans oser même marcher dans son ombre, Balzac qui se promenait en quête de paysages par les rues de Rouen. Auguste Vacquerie avait, lui, en compagnie de Paul Meurice, osé se présenter chez Victor Hugo, place Royale, et dès lors ces deux jeunes hommes avaient voué leur vie entière au poète. Et

comment Vacquerie parlait-il de l'auteur des *Feuilles d'Automne ?* Non pas comme d'un mortel mais comme d'un demi-dieu. Ou plutôt d'un dieu. Le nom y est, et une telle admiration semble, à son tour, admirable.

Dans les *Demi-Teintes*, s'adressant à Victor Hugo :

...dont les deux noms commencent, quel mystère!
Victor comme Virgile et Hugo comme Homère,

et qui va publier un recueil nouveau au printemps prochain, Vacquerie mêle les œuvres des deux ouvriers et s'écrie :

Vous faites votre livre et Dieu fait son printemps,
Et par ce duel d'églogue imité des vieux temps,
Nous pourrons comparer un univers à l'autre.
Trouvant le même aspect au ciel de Dieu qu'au vôtre,
Et dans l'égalité des mondes accomplis,
Ne reconnaissant plus ses strophes de vos lis,
Nous lirons la nature en vos vers grandioses,
Et nous continuerons les odes dans les roses.

Depuis le jour où il lui apporta ses premiers essais jusqu'à l'heure où il conduisait Victor Hugo au Panthéon, Vacquerie ne quitta point le maître. Il l'avait volontairement suivi en exil. Puis, tandis que le proscrit continuait son labeur au dehors, Vacquerie combattait pour lui au dedans. Il y aura, quelque jour, un poignant chapitre d'histoire littéraire à écrire sur ces deux hommes, Vacquerie et Meurice, entourant le vieux poète d'une sorte de filial dévouement.

Mais l'un et l'autre, Vacquerie qui meurt et Paul Meurice qui survit, ont conservé leur physionomie artistique et leur personnalité jusque dans le rayonne-

ment d'Hugo. Vacquerie fut non seulement un écrivain dramatique puissant et rare, tantôt débridé, pittoresque et picaresque comme dans *Tragaldabas*, tantôt sobre, serré, profond, d'une émotion virile et contenue comme dans *Jean Baudry* ; il fut non seulemen un poète inspiré, spirituel et éloquent tour à tour, romantique par la forme, humanitaire par le fond, cherchant à écrire avec *Futura* son *Faust*, un Faust socialiste et consolant, avec des espoirs de bonheur à venir et d'universels embrassements, il fut un merveilleux journaliste, improvisant chaque jour, et depuis tant d'années, des articles qui, pour être improvisés, tracés au saut du lit et d'une écriture cursive, n'en étaient pas moins des pages d'une forme achevée, d'une ironie supérieure, d'une chaleur entraînante. Oui, des maîtresses pages et que l'auteur n'a pas eu grand' peine à coudre, par le fil d'une reliure, pour en former des livres de polémique durables, comme des livres d'histoire. Les *Miettes de l'histoire*, c'était le titre d'un de ses ouvrages d'autrefois. Ces miettes ont la saveur et la valeur de l'œuvre achevée et définitive.

Tel de ses livres, *Profils et Grimaces*, par exemple, est un des recueils les plus exquis de morceaux détachés. Vacquerie y a réuni ses étonnants paradoxes antiraciniens (Racine n'est qu'un *pieu*, un tronc sans sève) et ses feuilletons dramatiques du journal *l'Événement* de 1850. Des chefs-d'œuvre. Il y a là des fantaisies attirantes, d'une drôlerie singulière ; tel feuilleton sur *Tragaldabas*, tel autre sur un mélodrame représenté à l'Ambigu et où l'acteur Paulin-Menier parodiait à la fois et le visage et les vers de Vacquerie,

le fameux *Paul il neige*, aussi célèbre à son heure que le *Point sur un i* d'Alfred de Musset :

L'air s'agrège,
C'est, viens voir,
Pis qu'un soir
De Norvège.

Vacquerie avait pris le parti de conter la pièce — *Un drame de famille* — en ne parlant que de Vacquerie ; « le troisième acte est un peu vide ; Vacquerie n'y apparaît point, » etc. C'était un modèle d'ironie, d'esprit, d'escrime littéraire, de parade et de ripostes.

Chose curieuse, ce polémiste qui ne transigeait pas avec les idées, savait ne pas faire naître l'irrémédiable haine chez les hommes. Il avait des adversaires qui, tout en le combattant, l'honoraient. Il faisait du journalisme un champ clos et non un coupe-gorge. Il avait le charme jusque dans la colère. L'artiste était tel en lui que ceux-là mêmes qu'il attaquait devaient prendre plaisir à relire ce que le maître journaliste écrivait, et trouvaient sans doute finement niellée la pointe des flèches qu'il leur décochait. On s'inclinera toujours devant le talent et la conscience, et Vacquerie pouvait voir tous les partis saluer en lui la conviction qui allait, vaillante et comme éternellement juvénile,

Du serviteur de l'art au combattant du droit.

Il fut surtout, dans ce dur et périlleux métier, si calomnié, si abaissé parfois, mais si noble aussi, du journalisme, le journaliste idéal, celui qui fait les autres. Il fit des députés, des sénateurs, des fonction-

naires, des chevaliers de la Légion d'honneur. Il ne voulut pour lui ni fonctions, ni rubans. Il avait ainsi arrangé sa vie, ne « voulant rien être » par principe, comme une façon de Béranger romantique. Il me serait difficile d'oublier qu'il plaida avec acharnement la cause de la décoration des comédiens et qu'il la gagna. M. Delaunay reçut, un soir, à la Comédie-Française, le ruban rouge des mains de Jules Ferry que Vacquerie accompagnait au foyer. C'était le ministre qui apportait la croix, mais c'était le publiciste qui l'avait conquise.

Vacquerie eût, s'il l'eût voulu, obtenu à l'Académie française la succession de Victor Hugo ou celle de Leconte de Lisle. Il mettait une certaine coquetterie à se dérober à des suffrages qui ne lui eussent pas manqué. Non pas qu'il se montrât un adversaire d'une compagnie où l'auteur des *Contemplations* était si fier d'avoir sa place — la première ; — mais il eût volontiers dit sur ce point, comme Barbey d'Aurevilly : « Je ne suis ni du dessus, ni du dessous, je suis à côté. »

Vacquerie, en quelque endroit qu'il fût et quelque genre qu'il abordât, était partout un maître. Son style a la solidité, la vigueur de la belle langue classique, avec un éclat, une couleur, un mouvement tout moderne. Lisant beaucoup, connaissant tout, lettré jusqu'aux ongles, Vacquerie était, en même temps qu'un curieux d'art et un passionné de lettres, un travailleur infatigable, admirable. Ce qui distingue ces hommes de la génération quasi disparue, c'est la vigueur, la puissance dans la production, la jeunesse de l'esprit.

Je me rappelle avec quel sentiment d'émotion je re-

gardai Auguste Vacquerie lorsque je lui parlai de la prochaine mise à la scène de cette « Antigone » qui avait été un des succès de sa jeunesse, et qu'il me dit :

— Oui, mais, cette traduction, il faut la refaire !... Nous avions vingt-ans, Meurice et moi, quand nous l'avons écrite, et depuis le temps a marché.

Alors, tirant de sa poche un volume de Sophocle, édition Hachette, une de ces plaquettes classiques qui contiennent à la fois le texte grec ou latin et la traduction :

— Vous voyez, me dit-il, je réétudie le grec !

Et il m'apprit que, vers par vers, ou à peu près, son collaborateur et lui refaisaient la traduction qu'ils avaient, à peine échappés de la rhétorique de Charlemagne, apportée au directeur de l'Odéon en 1844. Auguste Vacquerie avait alors soixante-douze ans. A soixante-douze ans, il récrivait une œuvre de jeunesse et se remettait à feuilleter un dictionnaire grec.

Toute cette existence fut un exemple. Très fier, timide au fond, très susceptible aussi lorsqu'il s'agissait surtout de son œuvre d'auteur dramatique, Vacquerie fut, de pied en cap, l'homme de lettres probe et honoré. Le journalisme contemporain lui a rendu un hommage unanime et complet. Les lettres françaises garderont, en leur histoire, une place glorieuse à ce disciple qui fut un maître, à ce poète qui, pour avoir marché dans le sillon du grand remueur de mots, de formes et de rythmes de ce siècle et de tous les siècles, n'en a pas moins fait sa gerbe lui aussi ! Et ce m'est une peine nouvelle de voir, un à un, disparaître ceux qui ont été les affections de ma jeu-

nesse — ceux, du moins, pour qui j'ai combattu, alors qu'on les méconnaissait — et de me dire que, dans ce Villequier où Vacquerie m'invitait à aller me reposer, quelques jours d'été, il va maintenant reposer pour toujours, là, tout près de ce frère qui dort à côté de la fille de Victor Hugo, cimetière immortalisé par la poésie et par la douleur.

« Me voici, disait Vacquerie, après le deuil, après la mort de son frère Charles et de Léopoldine, noyés par le fleuve,

Me voici devenu le chef de la famille,
O maison où riait jadis leur jeune hymen!
Où l'oiseau niche, où l'aube â la façade brille!
Le faiseur de cercueils en saura le chemin.

Et il va le suivre ce chemin du petit cimetière normand, l'inévitable, l'implacable faiseur de cercueils.

II

Camille Doucet

4 avril.

C'était une figure très fine et très française que celle de M.Camille Doucet, et Bonnat, en un portrait célèbre, a fixé ces traits à la fois narquois et bons, ce sourire malicieux et ce regard indulgent qui donnaient à l'exquis homme de bien l'aspect d'un bourgeois élégant du temps passé, d'un docteur ou d'un spirituel magistrat du XVIII[e] siècle, avec ces cheveux argentés de blanc qui semblaient la coiffure même d'autrefois. Le buste de Picard, l'auteur dramatique, nous rend aussi le sourire, la malice et l'air de bonté pétillante de M. Camille Doucet.

« On ne saurait croire, disait Chamfort, combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule. » A la boutade du misanthrope, je pourrais, songeant à M. Doucet, opposer cette vérité : « On ne saurait croire combien, avec beaucoup de cœur, il faut d'esprit pour

être bon. » Ce galant homme était bon entre tous, et ce fut une des préoccupations de sa vie que le désir constant de rendre heureux ceux qu'il aimait. Il voulait plaire et il plaisait. Non point par calcul, mais par don de nature. Je vois qu'on lui a reproché, çà et là, jusqu'à sa politesse. Il faut vivre en un temps de brutalité quasi bestiale, et parmi des Apaches impatients, pour regarder comme un défaut cette fleur de savoir-vivre qui fut une des grâces et des séductions de notre France. Un écrivain italien de premier ordre, grand chercheur de faits et remueur d'idées, M. A. de Gubernatis, qui a fait sur Paris un livre excellent à propos de l'Exposition dernière, remarquait déjà, avec tristesse, que ces Français, qu'il adore (il est encore des Italiens pour nous aimer), ont perdu il ne sait quel vernis de politesse et d'amabilité. Nos façons d'être lui ont paru plus maussades, plus refrognées, pour tout dire, moins françaises. M. Angelo de Gubernatis n'avait pas revu depuis ses premiers voyages ou rencontré M. Camille Doucet.

Ce fut un Français d'un autre temps avec toute la compréhension des choses de son temps, que ce fonctionnaire admirable, élevé à la grande école du baron Fain qui faisait recommencer à ses secrétaires une lettre jusqu'à dix fois, la trouvant toujours trop longue, toujours trop obscure, toujours chargée de détails inutiles. Et lorsque M. Doucet, à son tour, eut des secrétaires, il leur demandait de ne mettre dans leurs dépêches que le suc même de la missive. « Toute réponse peut et doit tenir en cinq lignes, » disait le baron Fain.

L'administration française dut sa grandeur à ces gens de lettres qui apportaient au service du pays les qualités déployées dans leurs écrits. Lorsque Rœderer était appelé aux conseils de l'Etat, les affaires, je pense, ne se trouvaient pas en mauvaises mains. On a dit que M. Camille Doucet avait quitté la littérature pour se confiner dans les fonctions qui mènent aux honneurs. Il n'a jamais cessé d'écrire et je dirais volontiers qu'il s'est oublié en pensant à autrui et en servant les autres. Secrétaire perpétuel de l'Académie française ou président de la Société des auteurs dramatiques, il travaillait — et avec quelle ardeur vaillante, quelle prudence aussi ! — à la prospérité de l'association ou à la renommée de la compagnie. Il se multipliait dans les commissions ; il restait, aux longues séances du Conservatoire, jusqu'à la dernière heure, et trouvait le moyen et le temps encore, et les forces voulues, pour être au théâtre le soir et applaudir les maîtres ou les nouveaux venus.

Je ne connais pas d'existence plus active et je n'en sais pas de mieux remplie. Comme il était, encore un coup — et j'y reviens — fort poli et excellent, quelques-uns, — les esprits sommaires qui ne devinent ni n'étudient les hommes ou encore ne les jugent que sur leurs propres sentiments — prenaient sa politesse pour une attitude et sa bonté pour de la politique. Cependant elle n'avait rien de banal, cette cordiale et attirante bonté, et la politesse de M. Doucet devenait de la fermeté bien vite. Il est parfaitement exact que ce fut lui qui décida Napoléon III à rendre à Victor Hugo le répertoire que l'Empire met-

tait en interdit depuis 1852. C'était à la veille de l'Exposition de 1867 : « Que pensera l'étranger, sire, dit M. Doucet à l'empereur, lorsque, cherchant au répertoire de la Comédie-Française les noms de nos grands poètes, il y trouvera ceux de Molière, de Racine, de Corneille, de Musset et n'y trouvera pas celui de Victor Hugo ? »

L'empereur donna l'ordre de laisser jouer *Hernani*. Mais ce fut toute une aventure. La première représentation donna lieu à des manifestations enthousiastes, — agressives aussi. Avec quelle ardeur nous applaudissions ! C'était toute notre jeunesse qui chantait dans ces beaux vers. On saisissait les allusions au passage, et je vois encore le prince Napoléon, penché hors de sa loge, et, de ses grands battements de mains, saluant le vers fameux que Delaunay venait de jeter d'une voix vibrante :

> J'écraserai dans l'œuf ton aigle impériale!

Quel tapage ! Et quelle fièvre ! Je crois bien que, dans la salle, on criait : *bis*. Et le prince Napoléon applaudissait, applaudissait toujours.

Le lendemain, le maréchal Vaillant, ministre de la maison de l'empereur, de qui dépendait le ministère des Beaux-Arts, dit à Camille Doucet : « Mon pauvre Doucet, je crois que vous et moi nous allons donner notre démission. Tout à l'heure, aux Tuileries, en sortant de la messe, l'impératrice m'a parlé du « scandale d'*Hernani* » et m'a dit : « Eh bien! vous l'avez voulu! » Faisons nos paquets, mon cher ami ! — Oh!

monsieur le maréchal, répondit en souriant Camille Doucet, je connais trop l'administration pour que mes paquets ne soient pas toujours faits ! »

Pour cette fois, ni le maréchal ni M. Doucet ne se retirèrent. Le dépit de l'impératrice, qui d'ailleurs aimait et admirait fort Victor Hugo, se calma, et *Hernani* demeura au répertoire de la Comédie-Française. Mais l'Empire refusa à M. de Chilly l'autorisation de monter *Ruy Blas* à l'Odéon.

Je veux faire juger, par un trait, de l'indépendance absolue de M. Camille Doucet et de la dignité qu'il apportait dans ses hautes et délicates fonctions. Un jeune auteur dramatique avait donné à un théâtre un drame dont l'action se déroulait en pleine Révolution française. M. Doucet l'avait lu et, malgré les censeurs, en avait autorisé la représentation, en laissant même aux musiciens de l'orchestre le droit, la possibilité de jouer (en plein Empire !) quelques mesures de la *Marseillaise* pendant un tableau qui se déroulait le soir du 10 août. A la répétition générale de la pièce, le commissaire de police du quartier — auteur dramatique lui-même, chose curieuse — (c'était un des futurs auteurs des *Cloches de Corneville*), s'étonna et s'indigna de voir des sectionnaires et des volontaires républicains sur la scène et déclara au préfet de police qu'il ne répondait pas de l'ordre si la pièce, *Raymond Lindey*, était représentée. Le lendemain, M. Pietri interdisait au directeur du théâtre de donner la première représentation du drame autorisé par le directeur général au ministère des Beaux-Arts.

M. Doucet bondit. Il courut chez le maréchal Vaillant

— Monsieur le maréchal, veuillez en référer à l'empereur. Je ne peux admettre que l'autorisation donnée par moi soit mise en question par un des commissaires de M. le préfet de police. Que l'empereur choisisse entre M. Pietri et moi. Si la pièce n'est pas rendue, j'ai l'honneur de vous donner ma démission.

La pièce fut rendue et M. Doucet eut gain de cause. Je dois dire qu'il avait très finement, dans son rapport, indiqué que la pièce, représentée ainsi sur un petit théâtre, n'offrait pas les mêmes attraits qu'elle eût pu trouver à la Porte-Saint-Martin, par exemple. Et le directeur général autorisait en disant : « Donner un drame sur cette scène étroite, c'est enfermer quelques fauves dans une cage à poulets ! »

M. Camille Doucet — dont l'échine fut moins souple que celle de tel faux paysan du Danube — était ainsi, se rendant parfaitement compte des difficultés, des nécessités et des conséquences de chaque question, opportuniste et diplomate dans le meilleur sens de ces mots. Il n'attendait de chacun de ses actes que sa propre satisfaction et le plaisir d'avoir évité quelque complication inutile ou donné quelque secours attendu. Que de fois, sur les suppliques innombrables qu'on lui adressait, n'a-t-il pas tracé, de sa grande écriture calligraphiée, ces quatre mots précédant sa signature :

« *Accordé! — Encore un ingrat!* »

C'est là tout l'homme. Il était bon, je le répète, obligeant, cordial. Il n'était pas dupe.

Il en avait tant vu de ces quémandeurs de la veille devenus les indifférents, ou, qui pis est, les insulteurs du lendemain! Depuis des années il tenait un *Journal*

de sa vie et il y a peut-être, dans sa bibliothèque, cinquante ou soixante gros cahiers de *Souvenirs*. S'ils disaient tout et toute la vérité, ces cahiers demeurés vivants après la mort de celui qui les a remplis, que de gens en seraient déconfits ! Mais s'ils ne disent que la moitié des bonnes actions dont l'existence de M. Camille Doucet fut honorée, ils formeront encore un gros volume et un bon livre.

Je pourrais citer, et la malignité des lecteurs y trouverait son compte, une lettre piquante, fort curieuse, que mon cher et paternel ami m'adressait à la suite d'une question que je lui avais posée. J'étais intrigué, en ma qualité de curieux et de bibliophile, par la différence qui existe entre la dédicace de la première édition du *Testament de César Girodot*, toute débordante, de la part de Belot et Villetard, — deux braves gens du reste — des sentiments d'une reconnaissance profonde, et de la même dédicace imprimée en tête des éditions plus récentes. La première avec des lignes élogieuses :

« Monsieur, dérobant à vos hautes occupa-
» tions et à vos travaux littéraires un temps pré-
» cieux, vous avez bien voulu vous intéresser à nos
» efforts et nous devons en grande partie à votre bien-
» veillant concours et à vos excellents conseils la fa-
» veur avec laquelle le public a accueilli cet essai de
» comédie. »

La seconde dédicace avec un : « A M. Camille Doucet », tout bref et tout sec.

Ah ! la jolie lettre que j'ai là, de ce philosophe pratique qui ne fut jamais dupe ni des hommes, ni des

choses, ni de son esprit même, mais qui le fut souvent de son cœur.

« ... Quant aux deux dédicaces, mon cher ami, leur grande différence s'explique par la grande différence des dates : l'utile fonctionnaire de 1859 avait donné sa démission le 5 septembre 1870... »

Lorsqu'il était entré à l'Académie, M. Doucet avait trouvé, pour le recevoir, un directeur souriant et aimable qui lui souhaita la bienvenue le plus cordialement du monde. C'était Jules Sandeau, et l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière* saluait, en l'auteur du *Baron Lafleur*, un petit-fils d'un grand ancêtre, Regnard, « ce maître aux libres allures s'étonnant parfois d'avoir un petit-fils si rangé ». Et la destinée voulait qu'à peine entré à l'Académie Camille Doucet fût délégué, en qualité de chancelier, pour présider à l'inauguration du buste de Collin d'Harleville, à Maintenon, et louât publiquement le bon Collin, ses fines études de mœurs, ses comédies spirituelles, « honnêtes et souriantes », son « bon goût, son bon sens et sa bonne humeur ». C'est quelque chose dans l'histoire des lettres que d'avoir laissé le souvenir d'un lettré ingénieux et délicat, cultivant en un coin discret la gaieté aimable et la grâce souriante. Le nom de Collin d'Harleville a survécu à de plus ambitieux.

Et Camille Doucet, aux heures de sa jeunesse, avait été hugolâtre, tout comme les Théophile Gautier et les Pétrus Borel.

— J'ai, me disait-il un jour, écrit une cantate, *la Barque d'Antonio*, qui servit à Jonas pour obtenir le second grand prix de Rome. C'est l'histoire d'un mari

qui se déguise pour suivre sa femme enlevée en barque par un amant, et qui les noie tous les deux. Du pur romantisme !

Lors de la reprise du *Roi s'amuse*, il eut la coquetterie de se présenter au contrôle de la Comédie-Française avec le billet qu'il avait pu obtenir, cinquante ans auparavant, pour la première représentation, et qu'il n'avait pas utilisé. On venait, en effet, le jour de la *première*, de trouver son nom parmi les papiers d'un jeune homme accusé d'attentat contre la vie de Louis-Philippe, et M. Doucet avait perdu à être interrogé sur ses relations bien inoffensives avec Bergeron le temps qu'il eût voulu passer à applaudir le *Roi s'amuse*.

— J'espère, dit Camille Doucet, en présentant son billet au vieux Cagnin, assis au contrôle, que mon *service* est encore valable ce soir, bien qu'il date d'un demi-siècle !

Il voulait et devait publier ses *Souvenirs* et, comme Andrieux qu'on appelait aussi le bon Andrieux, écrivait sa propre biographie pour son successeur (qui fut, je crois, M. Thiers). — Camille Doucet les avait dédiés à son successeur inconnu à l'Académie française. On a même publié hier cette dédicace versifiée qui donne bien le ton de l'esprit à la Franklin de notre vieil ami :

Dans ce fauteuil que tu m'envies,
O toi qui me remplaceras,
Grâce aux traditions suivies,
A l'honneur de nos pauvres vies,
Bon gré mal gré tu me loueras.

Pour que mon éloge posthume
Te trouve moins au dépourvu,
Je veux de ma dernière plume
Te raconter dans ce volume
Ce que j'ai fait, ce que j'ai vu.

Admis dans toutes les coulisses
Des théâtres et des palais,
De leurs acteurs, de leurs actrices
J'ai vu les vertus et les vices...
— Tu rirais bien, si je voulais !

Aurait-il voulu? Je ne crois pas. Au dernier moment il aura peint les autres d'après lui-même et n'aura voulu faire rire de personne. Son indulgence coutumière aura fait taire sa douce et fine ironie.

— A quoi sert de haïr? Il est si facile d'aimer!

C'était un de ses mots. Et il aimait la vie dans tout ce qu'elle comporte de curiosités et d'imprévu. Il aimait par-dessus tout le théâtre. Il adorait la Comédie-Francaise. On l'y aimait, et le 1er janvier, la première sortie du secrétaire perpétuel était pour cette vieille et grande maison où son souvenir demeurait si présent.

— Savez-vous ce qui m'arrivera? me disait-il gaiement la dernière fois qu'il me donna la joie de le voir. Je mourrai dans votre loge ! Mourir en écoutant du Dumas, ce sera une bonne mort!

Il en a eu une meilleure. Il s'est endormi comme s'il voulait enlever aux siens jusqu'au chagrin qu'eût pu leur causer une dernière souffrance. De cette mort il parlait volontiers, mais sans crainte, et l'an dernier, au dîner annuel de la commission des auteurs dramatiques, il nous chanta, entre amis, au dessert, selon

la mode du bon vieux temps, une chanson qui était comme une réplique aux vers que Béranger intitulait *Mon âme* :

> Ah! sans regrets, mon âme, partez vite,
> En souriant, remontez dans les cieux!

disait Béranger. Et Camille Doucet aussi nous le disait, philosophiquement résigné à sa dernière heure ; puis, s'interrompant tout à coup, il ajoutait ce dernier couplet que j'entends encore :

> Mais, pardon, chers amis, j'abuse
> Du droit de vivre et de chanter :
> A ce banquet, c'est mon excuse :
> Envers ceux qu'il faudra quitter,
> Je voudrais pouvoir m'acquitter.
> Comblé d'honneurs par eux, leur vieux confrère
> Les remercie et leur fait ses adieux,
> Et maintenant, inutile sur terre,
> Mon âme peut remonter dans les cieux...
> — Non, c'est encore ici qu'on est le mieux!

Comme nous saluâmes son refrain, nous, ses amis! Ce furent ses derniers bravos. Je me trompe : son dernier succès fut ce rapport annuel où nous eûmes la joie d'applaudir encore sa verve, son esprit, son tact, sa bienveillance et cette âme de sympathie dont a si bien parlé François Coppée, toutes ces qualités qui animèrent l'aimable octogénaire jusqu'au dernier jour.

Il ne le redoutait pas, je le répète, ce dernier jour. L'ayant vu approcher plusieurs fois, il s'était mis en règle avec l'inévitable avenir. On a trouvé dans son

tiroir, après sa mort, tout un paquet de papiers adressés aux siens ou à ses amis. Ces écrits ne sont pas malheureusement destinés au public, mais à ces chers êtres qui l'entouraient d'une affection si délicate et si dévouée. Ce sont des vers intitulés *Dieu*, sorte de testament philosophiqne, un *Adieu* à sa famille, d'une éloquence poignante et douce cependant, résignée et sereine comme toute son existence. Il remercie du bonheur qu'on lui a donné, il demande que sa petite-fille ne porte pas trop longtemps son deuil. Il semble, en ces pages apaisées, être triste de la tristesse qu'il va causer.

« Ne me pleurez pas, dit-il, aimez moi, cela vaut mieux. »

On l'aimera et on le pleure. Et si tous ceux qu'il a obligés le pleurent avec les siens, le cortège des affligés sera nombreux derrière le cercueil de cet homme de bien.

III

Ce qu'il y a de parisien à Paris. — Russie et Soudan. — *Cosmopolis*. — Une mosquée. — Plus de frontières. — Drame d'amour. — Un suicide. — La belle Otero. — Ce que peut l'illusion. — Ce qu'on aime dans les comédiennes. — Un souvenir de Déjazet. — Le cimetière de Lille. — Les fleurs de Frétillon. — Un pessimiste. -- La vertu. — Les lauréats du bien. — — Une cérémonie. — M. de Laubespin. — La vertu ennuie. — Le monument de Félicien David. — Une cérémonie trop simple. — Cultivons notre jardin.

24 mai

Qu'y a-t-il de plus intéressant à Paris, présentement, et de plus original — sans parler de *Tannhæuser*, qui est allemand? C'est une exposition russe. Et que nous annonce-t-on de plus curieux? C'est l'installation d'un village nègre au Champ de Mars. Des noirs du Soudan adorant leurs *griots* et faisant leur cuisine, et des Tcherkesses passant, prompts comme le vent, au galop de leurs petits chevaux : de l'ethnographie africaine et asiatique, voilà ce qu'il y a certainement de plus *parisien* à Paris.

Ce n'est pas Rome, c'est Paris que M. Paul Bourget eût bien fait d'appeler *Cosmopolis*. La vérité est banale, mais elle devient de jour en jour plus frappante : Paris est une ville franco-étrangère. Elle garde toujours sa grâce particulière, et, à tout prendre, il n'y a qu'un *boulevard* au monde, mais l'exotisme gagne du terrain. Le livre d'or de *tout Paris* semble écrit dans toutes les langues, et il faut maintenant des églises de nationalités distinctes et de cultes divers pour tous les étrangers de Paris. Églises britanniques, protestantes ou catholiques, églises espagnoles, Paris avait déjà des spécimens de temples disparates. Il va avoir dans quelques mois une mosquée.

Une mosquée! On n'a pas assez insisté sur ce petit fait, qui est un gros événement. Que les synagogues soient nombreuses, c'est tout simple ; qu'il y ait dans quelque coin de Paris une sorte de temple bouddhique, assez ignoré, où se réunissent les adorateurs de Bouddha, rien de plus naturel ; mais une mosquée, une triomphante, une éclatante mosquée, blanche et dentelée comme celle de Cordoue, une mosquée en plein Paris, et qu'on en pose la première pierre à l'heure où le P. Monsabré célèbre le souvenir des Croisades et où Clermont-Ferrand fête le huitième centenaire du bon Pierre l'Ermite, c'est une de ces antithèses ironiques auxquelles la vie moderne nous a habitués, mais qui laissent toujours un peu rêveur.

Et si Paris devient de plus en plus cosmopolite, c'est qu'à tout prendre le va-et-vient du monde, la vapeur, l'électricité, le téléphone, les voyages, ont supprimé les barrières et que tout ce qui se passe

quelque part semble se passer *ici*. Il y a longtemps qu'il n'est plus de Pyrénées et on pourrait presque dire qu'il n'y a plus de frontières. On va écouter une *première* à Bruxelles aujourd'hui avec plus de facilité qu'on n'allait entendre jadis une comédie à l'Odéon. Que M. Alphonse Daudet parte pour l'Écosse, il semble qu'il soit plus près de nous qu'à Champrosay, et le télégraphe le suit dans les Highlands. Tout Parisien un peu coté s'en va demander audience au pape et l'*interviewer*, comme si le Vatican n'était pas plus éloigné que le parvis Notre-Dame. Nous saurons ce soir ce que M. Crispi a dit ce matin et nous aurons le compte rendu des pièces nouvelles d'Ibsen presque aussitôt, souvent plus tôt, que l'analyse de nos comédies inédites. Non, certes, il n'y a plus de frontières, excepté celle que vous savez et qui hypnotise nos regards et qui attire et serre nos cœurs...

Il est tout naturel que dans ce Paris où ruissellent comme autant de *gulfs streams* dans l'immense mer, des alluvions, des courants de nationalités diverses, le dernier drame d'amour (car il y a et il y aura toujours des romans d'amour en ce monde) mette en présence une étrangère et un pauvre diable de Français, un passant, un sentimental, amoureux d'une étoile.

L'étoile est jolie, elle est célèbre. On voit son nom briller, avec d'autres aux tournures nobiliaires, en majuscules étincelantes, sur les annonces de gaz qui flambent au coin des rues. On aperçoit son image ré-

gulière et un peu figée aux devantures de tous les photographes. C'est une Espagnole grande et brune, moins piquante et de grâce plus froide que la plupart de ses compatriotes, mais qu'on a étiquetée, dès le premier jour, la belle Otero, et qui est et restera la belle Otero jusqu'à ce que l'aile des jours — dans longtemps, fort longtemps — ait fustigé ces traits fixes et ce visage impassible. Encore gardera-t-elle son titre et sera-t-elle toujours, ne fût-ce que par le souvenir, la belle Otero.

Je crois bien que la moindre manola dansant le fandango en plein air ou dans quelque cour de posada espagnole danse aussi bien, se déhanche aussi gracieusement, au son des castagnettes, que la belle Otero, et se montre à la fois aussi provocante et railleuse, délicieusement narquoise, comme une Galathée qui fuirait vers les tambours de basque. Mais elle n'a point, comme la belle fille pour laquelle on meurt, ces robes lamées d'or, pareilles aux vêtements lourds d'une idole hindoue, ces turquoises énormes, faites pour un turban de sultan ou de rajah et que Mlle Otero arbore sur sa poitrine avec des colliers que les chroniqueurs ont depuis longtemps rendus célèbres, à l'égal de celui qui, couché dans l'écrin de Bœhmer et Bossange, tentait une reine de France.

Nous avons beau vivre à une époque dénuée, dit-on, de toute poésie, c'est encore la poésie qui nous guide, qui nous enchante, qui nous console et qui nous perd. Ce pauvre garçon qui se tue pour une chanteuse ou danseuse de café-concert, il ne se serait vraisemblablement pas tiré de coup de revolver dans la tête si les

robes de la jolie fille n'avaient pas scintillé, dans la lumière électrique, avec des reflets de soleil (ô la robe *couleur de soleil* de Peau-d'Ane, ô les contes éternels qui amusent les petits et affolent les grands enfants !), il n'aurait pas eu l'appétit de la mort s'il n'avait pas trouvé à tous les coins de rue l'image de l'adorée; si partout et toujours ne lui était revenu l'écho de ce nom — de ce nom précédé de l'étiquette désormais éternelle : la belle Otero. On se tue — comme on aime — pour une illusion, pour un costume, un rayon, un reflet...

C'est l'illusion qui fait le charme de la comédienne, rend deux fois et dix fois femme cette femme entrevue par delà la rampe, dans quelque apothéose de féerie ou quelque vêtement de triomphe. Tout conspire au rêve, à ce qui est exquis et décevant : l'art du décorateur, le talent du peintre, le génie du poète. Cette créature qui danse dans l'éblouissement de la lumière, ce n'est pas seulement une femme comme toutes celles qui vous entourent, c'est l'incarnation d'une chimère, c'est tout un rêve épanoui dans cette fleur de chair. Cette comédienne qui récite des vers, laisse tomber de ses lèvres les rimes d'or, les pensées de songe, ce n'est pas seulement une actrice, c'est — apparition vivante — la création du génie s'animant, allant, venant : c'est Ophélie, c'est Juliette, c'est Chimène, c'est Iseult, c'est doña Sol, c'est Marguerite...

Et pour expliquer la séduction spéciale qu'exercent les actrices, adorées à travers leurs rôles et nimbées du prestige des poètes, quoi de plus joli que ce mot

d'un fin Parisien un peu sceptique et raffiné, disant un jour :

— Que voulez-vous ? Ce qui leur donne du prix c'est qu'on est toujours un peu flatté d'avoir pour maîtresse la reine de Navarre.

Elles n'ont pas toutes du reste, dans leur passé, une tombe involontairement creusée par elles, comme cette Mlle Otero qui, bonne fille, est assurément désolée du suicide d'un malheureux. Les femmes fatales sont très rares. Je ne vois pas qu'elles aient jamais tué ou ruiné des gens de génie. Dalila est une exception. Dans ce genre de bataille, je ne compte guère de vaincus que les niais.

Mais la sentimentalité n'est pas toujours une niaiserie et Werther n'était point un sot. Nous, moralistes, nous le plaignons encore, ce Werther, qui ne fut cependant pour Gœthe que le testament vivant de sa sentimentalité, un livre où il enfouit, inhuma sa jeunesse avec le même cri égoïste que le Rodolphe de Mürger disant devant Mimi agonisante : « *Oh ! ma jeunesse, c'est vous qu'on enterre !* » Les savants, moins pitoyables que nous, regardent volontiers le suicide comme une maladie et cherchent la lésion cérébrale morbide à côté du trou que vient de faire la balle. Quoi qu'il en soit, l'homme qui meurt d'amour laisse un souvenir poétiquement douloureux, quels que soient l'objet et la cause de sa mort.

Virginie Déjazet, qui fut bien la femme la plus aimable et la plus pitoyable de son temps, apprit un

jour qu'un pauvre diable de musicien de l'orchestre de Lille, où elle avait joué Gentil Bernard ou Richelieu, se mourait d'amour pour elle. Il lui écrivait, de loin, et comme elle était bonne et qu'elle écrivait divinement, elle lui répondait des choses délicieuses. Je ne crois pas que Mlle Lespinasse elle-même ait tracé des lettres d'amour aussi exquises que celles de Déjazet, qui étaient émues et simples. Et l'actrice, revenue à Paris, essayait de consoler, de calmer aussi le petit musicien resté à Lille.

Un beau jour, la comédienne reçut, entouré d'une faveur noire, le paquet de lettres qu'elle avait écrites au pauvre diable. Le musicien s'était suicidé en pensant à Virginie Déjazet, en murmurant son nom, et Déjazet laissa avec ses larmes tomber ce mot sur les tristes lettres :

— Le pauvre garçon ! s'il m'avait dit ça !

Et elle partit pour Lille, suivit le convoi, voulut que le malheureux fût enterré avec ces lettres (il lui en demandait l'autorisation dans une suprême prière), et ce fut elle qui éleva au musicien disparu un petit monument funèbre, avec des fleurs toujours fraîches autour de la pierre grise.

Les dernières années de Déjazet furent sombres. La gêne, la misère frappaient souvent à la porte de celle qui avait été Frétillon :

> Ah ! Frétillon, ma Frétillon,
> Cette fille
> Qui frétille
> Mourra sans un cotillon !

Frétillon courait la province, jouait dans des petits

théâtres, et vieille, toute vieille, malade, vaincue, jouait et chantait de sa voix de clavecin brisé, pour vivre et pour faire vivre les siens. Mais jamais, jamais, dans ses heures de tristesse et de misère, jamais Virginie Déjazet n'oublia le petit musicien qui accompagnait Gentil Bernard sur son violon à l'orchestre du théâtre de Lille, et là-bas, dans le cimetière où il repose, jusqu'à la mort de Frétillon le suicidé a eu toujours des fleurs.

Un pessimiste de mes amis voulait me prouver hier que nous sommes tous un peu responsables du coup de revolver de l'autre jour.

— Nous n'avons d'attention, de curiosité, de publicité et, pour tout dire, de *réclame*, que pour les tapageuses, et, si nous leur jetons la pierre, c'est une émeraude ou un diamant. Avez-vous jamais été tenté d'assister à une séance des prix de vertu? Non. Avez-vous sollicité des cartes d'entrée pour la cour d'assises, un jour de cause célèbre? Oui. Concluez. Il n'y a de place au soleil que pour le vice. Et étonnez-vous donc, comme dit Hamlet, que le monde soit hors de ses gonds!

La vérité est que si l'on donnait à la vertu, qui n'est pas toujours renfrognée, ni repoussante, ni laide, les attraits de ce petit marquis appelé le vice, tandis que la vertu semble une duègne, on arriverait à la rendre intéressante, et applaudie, et populaire.

J'ai assisté, dimanche, à la distribution annuelle des récompenses décernées aux lauréats de la Société

d'encouragement au bien! C'est un spectacle que peu de boulevardiers ont vu, sans doute. Comme ils ont tort! Rien de plus émouvant. J'imagine que seule la distribution des prix aux marins et aux sauveteurs doit offrir un intérêt semblable. Il y a là, sur une grande table garnie d'un tapis vert, des couronnes d'or, des couronnes civiques ornées d'un ruban tricolore, des écrins rouges contenant des médailles, de grands morceaux de papier qui sont des brevets d'honneur et de dévouement. Un secrétaire appelle des noms, c'est le *palmarès* de la vertu, et les lauréats, très émus, montent, comme des collégiens — de sérieux collégiens — sur l'estrade et reçoivent le prix et le témoignage de leur loyauté, de leur bienfaisance ou de leur courage.

Cela est autrement touchant que les séances de l'Académie où l'on nous parle de lauréats qu'on ne voit pas. Ceux de la Société d'encouragement au bien, on les voit, on les lorgne, on leur donnerait volontiers la main, on les acclame.

Et quel mélange singulièrement philosophique, aux antithèses ou aux promiscuités réconfortantes! On appelle un grand nom de France, et voici un vieillard, ancien aide de camp du maréchal Valée, compagnon de combat des héros d'Afrique, les Bosquet et les Mac-Mahon, qui, superbe avec sa barbe blanche et la taille haute encore, vient, plus ému devant M. Jules Simon que devant les Arabes de Constantine, reecvoir publiquement une couronne d'or. C'est M. le comte de Laubespin, un sénateur, celui dont M. Challemel-Lacour a, du haut de la tribune, salué la fidélité

politique et la charité. Il est tout pâle, un peu tremblant, et la noble femme qui a partagé avec lui son existence de sacrifice et de bonté, lui glisse doucement un paletot sur les épaules.

On appelle le nom d'un évêque qui, dans le haut Congo, tient dignement notre drapeau à deux mille lieues de la patrie et arrache aux marchés de chair humaine des barbares pour en faire des Français. Mgr Augouard est trop loin, mais c'est son père, robuste et trapu, les cheveux courts, le visage rude, qui vient recevoir la couronne civique conquise par son fils. On jette ce nom : Hippolyte Métais! Et un garde champêtre poitevin monte sur l'estrade, la poitrine criblée de médailles — le corps troué de blessures — et chaque médaille, chaque cicatrice, dit un dévouement.

Un sauveteur? Voici Jean Fournier, un sexagénaire, maigre, tout petit, et qui, concierge du Palais-Royal, a sauvé une partie du palais durant l'incendie de la Commune. Menacé, poursuivi, les pieds brûlés, il est demeuré, là, dans les flammes, jusqu'à l'arrivée des pompiers du Havre, conduits — chose à noter — par le commandant Félix Faure.

Une femme paraît, petite, ridée, sous un bonnet de linge blanc et un vieux cachemire aboli. Elle fait penser au *Cœur simple* de Flaubert. Elle a voué sa vie à ses semblables. Elle a l'air étonné qu'on s'en aperçoive. Il y a, dans ce défilé de lauréats, des gentilshommes et des laboureurs, des concierges et des prêtres, une femme, Mlle Bonnefois, qui, dans sa baraque foraine, apprend à lire aux petits enfants et

change son panorama en école ; il y a des paysannes et des ouvrières et jusqu'à de petites bourgeoises qui se privent du nécessaire pour faire l'aumône autour d'elles. Et cette cohue de braves gens, saluée par les bravos et les fanfares militaires, est aussi intéressante, contient autant de romans, d'émotions, de curiosité, de *documents humains*, comme on disait il y a dix ans (dix siècles!) que les historiettes des demi-mondaines ou des demi-vierges.

Mais on n'en parle pas. La vertu fait peur, comme la joie. Ou plutôt non, elle ennuie. Il est certain qu'elle ne tire pas de coups de pistolet comme cette Mlle Adam qui règle ses comptes amoureux avec le fleuriste du boulevard des Capucines, le revolver au poing. Or, il faut tirer des coups de pistolet si l'on veut se faire quelque peu remarquer.

Il le faut, même en musique. On inaugurait hier, sur la colline du cimetière du Pecq, un monument à Félicien David, qui chanta, modula plus qu'il ne fit tapage. Il semble que cette inauguration ait été un peu discrète. Nous qui avions accompagné, avec quelques rares amis, le musicien du *Désert* à sa dernière demeure, il y a des années déjà, nous n'étions pas prévenus. La cérémonie a été, comme la vertu, un peu trop discrète. Pourtant des maîtres étaient présents, qui avaient aimé Félicien David et un poète s'est trouvé pour chanter l'auteur d'*Herculanum* après quelques saluts donnés par Reyer et Ambroise Thomas.

La destinée de Félicien David aura été mélancolique. Mourant, il demandait, lui, l'ancien saint-simonien, qu'il n'y eût aucun prêtre à côté de son cercueil ou de sa tombe, et c'est peut-être pourquoi nul ne lui jeta alors le dernier mot d'adieu. Disparu, on inaugure un peu *mezza voce* le monument où Chapu le fait revivre, dans le petit cimetière du Pecq. La cérémonie, nous dit-on, *a été des plus simples.* Trop simple ! Ah ! si ce musicien exquis était un Allemand !

Mais qu'importe ! Au-dessus du monument du Pecq, de ce monument hier couvert de roses — *C'est ici le pays des roses !* — une étoile brillera par la nuit claire, l'étoile que suivait des yeux, du fond de la réalité triste, ce rêveur énamouré de poésie, l'étoile que cherchait dans le ciel hindou l'Anglais Thomas Moore, la douce étoile de *Lalla Rouhk.*

Et que l'on dorme glorieux ou inconnu, célèbre ou oublié sur la colline aux arbres sombres et aux marbres blancs — qu'importe encore ! Ne songeons pas même à la petite étoile, contentons-nous de la fleurette du chemin. Il s'agit de vivre et, comme vous le savez, de cultiver notre jardin.

IV

Une reprise de l'*Epopée*. — L'école du *Chat-Noir*. — Caran d'Ache. — Napoléon *redivivus*. — Marbot. — Un sujet de thèse. — Mysticisme et chauvinisme. — La *Marche à l'Etoile*. — L'exposition de la Révolution et de l'Empire. — Forain et le petit chapeau. — Ce qui manque à l'épopée : une chanson. — Jules Jouy. — Le concours Montariol à l'Académie. — Chansonniers de l'heure présente. — Xanrof. — Aristide Bruant. — Le poète des gueux. — Gueux des villes, rôdeurs des champs. — L'opinion de François Coppée. — Henry Irving et *sir* Henry Irving. — Comédiens et comédiennes. — Le manuscrit de mistress Siddons et la statue de Rachel. — Le fil de soie.

30 mai.

Le théâtre du *Chat-Noir* vient d'affirmer quelle part il avait prise à la renaissance de la légende napoléonienne : il a remonté l'*Epopée*.

Ce fut pourtant de là, du petit cabaret artistique où s'agitent les ombres chinoises de Caran d'Ache, que partit la première étincelle de ce beau feu qui devait ranimer le chauvinisme et faire explosion comme une pincée de poudre. Je me rappelle encore que nous

rendant, quelques amis et moi, des artistes, des écrivains, à la représentation de l'*Epopée* — il y a des années — nous fûmes très étonnés de nous trouver tout à coup devant quelque chose de très grand évoqué par de petits bonshommes découpés se détachant sur un fond de toile blanche. Lorsque, dominant la foule immense d'une armée noire comme une fourmilière, à cheval, sur un tertre, au-dessus du hérissement des baïonnettes et du balancement des plumets, Napoléon — la petite marionnette qui représentait Napoléon — étendait lentement son bras et montrait du doigt à cette multitude le point qu'on devait attaquer, la position qu'il fallait enlever, — un frisson spécial nous courut sur la peau et, tandis qu'un peu de fumée montait au-dessus des troupes en marche devant ce César immobile, nous eûmes, dans ce bar, devant ce théâtricule, la sensation de quelque chose de vraiment héroïque, une impression d'art supérieur donnée par un artiste ingénieux dans un cabaret de fantaisistes.

Quel était ce Caran d'Ache qui nous apportait ainsi, en un coin de Paris, un spectacle si inattendu ? C'était un tout jeune homme du nom de Poiret et qui, élevé en Russie, avait pris pour pseudonyme *Caran d'Ache*, ce qui, en russe, veut dire *crayon*. On le connaissait déjà par des dessins très mouvementés et très pittoresques, des études de l'armée allemande, des charges épiques de uhlans où de hussards (le mot *charge* étant pris ici dans les deux sens), et M. Edouard Detaille s'était montré tout à fait frappé par les croquis étonnants de vie de ce nouveau venu. Mais la vogue et, on peut le dire, la popularité de Caran d'Ache allait dater

de l'*Epopée.* Il aura été le Charlet, le Raffet un peu excentrique de cette Renaissance napoléonienne dont Marbot est comme le Béranger en prose, ou, si l'on veut, l'Alexandre Dumas.

Et cet étonnant Marbot, ce d'Artagnan galonné d'or qui a bataillé, bravé les boulets des artilleurs d'Eylau et les flèches des Baschkirs, Marbot ne fut, à tout prendre, que le continuateur de Caran d'Ache qui s'était contenté de dessiner. Ne criez point au paradoxe. M. de Vogüé, parlant des *Mémoires* de Marbot en pleine Académie française, déclarait qu'il n'avait respiré l'atmosphère de soufre de l'épopée que devant les petites ombres chinoises, les découpures lilliputiennes du *Chat-Noir*.

Aussi bien serait-il intéressant — et juste — d'écrire un chapitre d'histoire et choisira-t-on peut-être quelque jour pour sujet de thèse : *De l'influence du Chat-Noir sur l'état d'âme des Français à la fin du dix-neuvième siècle.* Tout est possible et le thème de dissertation ne serait pas si sot. Le mouvement mystique dont nous nous sommes épris pendant quelque temps, comme on se griserait d'encens par une sorte d'éthéromanie particulière, le mysticisme dramatique et littéraire est venu également du *Chat-Noir* en droite ligne et de la *Marche à l'Etoile.* De même, l'*Epopée* nous rendait par ce je ne sais quoi d'inquiétant, d'imprécis, de fantastique et de singulier qu'a l'ombre chinoise, tout ce que l'Empire avait de grisant, de troublant à l'égal d'un rêve, une sorte de cauchemar portant panache.

Ces petites marionnettes noires de Caran d'Ache, ces grenadiers aux bonnets à poil minuscules, ces géné-

raux aux petits chapeaux énormes, ces chasseurs aux kolbacks épiques, ces lanciers aux schapskas invraisemblables, ont, en vérité, autant d'envergure que les plus magnifiques fantassins de Gros ou les cavaliers géants de Géricault. Ces ombres falotes grandissent par l'imagination, et un grognard de la vieille garde aurait plus facilement la vision de l'*autre* en regardant le petit bonhomme que Caran d'Ache appelle l'empereur, qu'en parcourant les salles de l'Exposition de la Révolution et de l'Empire, où cependant tant de souvenirs poignants, de glorieuses reliques du passé sont pieusement recueillis et catalogués.

Ceci a ramené cela. C'est l'*Epopée* du *Chat-Noir* qui nous a conduits à travers tant de livres vivants et entraînants comme des romans de fières aventures — Marbot, Thiébault, Oudinot, Pouget — à cette exhibition de tableaux, de costumes, d'armes et d'objets disparates, d'accessoires touchants ou tragiques, évoquant le grand drame au dénouement sombre. A bien réfléchir, Caran d'Ache doit être fier. Il a, bien avant Sardou, remis Napoléon à la mode.

Était-il donc si oublié ce Napoléon? On n'avait jamais cessé de l'étudier. Mais le second Empire avait étrangement nui au premier, il faut le dire, et Lanfrey, qui attaquait le souverain, comme Charras discutait le che d'armée, trouvaient même un continuateur plus acharné et plus pittoresque dans Taine, qui ne voyait plus chez Bonaparte qu'un Castruccio Castracani égaré dans le dix-neuvième siècle. Chose curieuse et terriblement philosophique, le ressouvenir du premier Empire est né de ce qui devrait nous en inspirer l'horreur : du sen-

timent mêmede la défaite. Ce n'est qu'un goût, c'est une passion de *bibelotiers*, sans doute, une fureur rétrospective, mais ce qui rappelle ce passé, *Mémoires* ou bottes de bataille, *Souvenirs* de soldats ou cravache de Joachim Murat, semble nous consoler dc ce qui est avec le fantôme de ce qui fût. Sedan est lugubre. Alors les conteurs de la revue nocturne nous disent le passé plein de poudre et plein de gloire. Et tous les vieux récits de ces survivants des grandes guerres, que quelques-uns d'entre nous ont encore connus, nous reviennent si bien que, du fond de notre âme de vaincus, monte cette pensée consolante et fière : « Et nous aussi nous avons repoussé devant nous des armées ! Nous aussi nous avons franchi des fleuves, emporté des villes, tailladé la carte d'Europe ! Et les faits d'armes de nos héros avaient même une allure de conte de fées que n'ont pas les exploits scientifiques et mathématiquement calculés des conquérants modernes ! Le passé est un miroir intact où peut se regarder avec orgueil la jeune France ! »

Ce sentiment assez peu compliqué, tout instinctif, a été traduit à la parisienne par le dessinateur Forain qui est le Gavarni de notre temps, comme Caran d'Ache en est le Charlet, lorsqu'il nous a montré un troupier regardant à l'exposition des Champs-Elysées, le chapeau de feutre de Napoléon I[er], le *petit chapeau* des jours de bataille, et songeant : « Celui-ci aussi a été à Kiel ! » Encore une fois, le passé console. Les peuples ont besoin de légendes comme les petits enfants demandent des contes pour s'endormir.

Il ne faudrait point cependant que l'*Épopée* nous

endormît trop. Elle a des réveils qui sont sinistres. Rien de plus émouvant que de voir, dans cette exposition de la Révolution et de l'Empire, les bâtons brodés de nos maréchaux, l'aigrette insolemment téméraire du roi de Naples, l'habit de velours rouge du premier consul, le chapeau de planteur et les mouchoirs à carreaux de Napoléon exilé, le lit, le petit lit étroit et plat où, sous les rideaux verts, — couleur de la livrée et du velours du trône — agonisa celui qui fut César ; mais sous ces oripaux, derrière ce décor admirable, que de maux et de tristesses ! Et de combien d'ossements humains furent payées les dorures de ces sabres de victoire et les broderies de ces manteaux ?

Ce qui charme par les yeux plaît moins longtemps que ce qui entre dans l'esprit par l'oreille et se grave par le souvenir. Si l'*Épopée* a trouvé un nouveau dessinateur, elle n'a pas rencontré de nouveaux chansonniers. Ce n'est qu'un culte de bibelots, une piété de curieux. La chanson ne s'en mêle plus et il faut une chanson pour donner le *la* à un mouvement et marquer le pas.

La chanson ne fait plus de politique à moins qu'elle ne chante l'anarchie et le plus alerte des chansonniers *polémistes* de ces dernières années, M. Jules Jouy, est soigné à la campagne pour une fièvre tiphoïde qu'un surmenage cérébral lui a valu. Et voyez : c'est encore un des poètes du *Chat-Noir*, ce Jules Jouy qui nous donna si longtemps une chanson par jour comme Émile de Girardin nous donnait une idée quotidienne.

Une chanson par jour ! Conçoit-on ce labeur stupéfiant et comment un homme peut-il arriver à se baratter la cervelle pour la découper en couplets chaque matin ? L'article de journal est, en somme, une conversation cursive avec le lecteur. Mais la chanson ! Il lui faut, avec une idée mère, une suite de modifications, de torsions de cette idée. Le refrain qui porte la pensée, l'enferme aussi dans une sorte de moule inévitable. Et ces improvisations, qui coûtent taut de peine au chansonnier, le public les lit d'un œil distrait, se contente de dire : « Ce n'est pas mal ! »

Or, à peine le lecteur avait-il fini de lire que Jules Jouy se demandait : « Quelle sera ma chanson de demain ? »

Oú sont les chansons d'autrefois?
Que fera-t-on, dans quelques mois,
De ces vers par moi publiés ?
Des cornets pour les épiciers.
Chansonettes : neige qui fond.
Chiffon, chiffon, tout est chiffon.

La chanson, comme l'amour du panache, est une des formes du goût français. Il s'est trouvé un amateur de chansons, chansonnier lui-même, M. Montariol, pour fonder un prix en l'honneur de la chanson, et, cette année, l'Académie avait à décerner une récompense de cinq cents francs à l'*auteur de la meilleure chanson*. Il en est tant, de ces chansonniers qui riment en plein air ou dans les caveaux, il en est tant qui emplissent les échos de leurs refrains qu'on pouvait bien espérer en trouver un pour apporter une chanson quelconque, patriotique ou légère, digne de

l'examen des juges. Or, il paraît qu'il n'en a rien été, et le concours Montariol — Montariol, le chansonnier, — n'a donné qu'un résultat négatif. Pas de vraie chanson méritant de passer sur les lèvres, de devenir populaire et de venger à la fois le renom de la *chanson populaire*, compromis par tant de refrains enroués, avinés et navrants. Ce résultat, je le déplore, et M. Francisque Sarcey, qui aime les chansons, le regrettera aussi. J'imagine que ni Jules Jouy, ni Aristide Bruant, ni Xanrof, ni Yann'Nibor n'ont concouru, eux qui ont donné à la chanson un regain de succès et apporté dans cet art — car c'est un art — un accent nouveau.

Je laisse de côté les drames de la mer que Yann' Nibor nous conte en son langage salé de matelot. Xanrof, lui, m'apparaît comme une sorte d'étudiant narquois chantant d'une jolie voix ironique les feintes gaietés parisiennes, les *déjeuners de soleil* de la passion et les amours d'une minute. Il y a du Mürger dans Xanrof dont la muse a passé les ponts mais nâquit au quartier latin, comme Mimi Pinson et Musette.

Jules Jouy, c'est le satirique, le rimeur de chansons sociales, faisant de son refrain une fronde et de chaque couplet comme un pavé de barricade. Mais le plus original, le plus poignant de ces chansonniers de l'heure présente c'est l'auteur de *Dans la Rue*, le poète des misérables, et des pauvres, l'ami des gueux, Aristide Bruant, dont le cabaret chantant, le *Mirliton*, a balancé la renommée du *Chat-Noir*.

Physionomie à part, celle-là, et singulière. Une affiche collée sur nos murailles nous montre Bruant vu

de dos, les mains dans les poches, son large chapeau noir planté en bataille, la culotte de velours passée à la cosaque dans de hautes bottes de cuir et une chemise rouge sortant du veston de velours noir. La figure est connue, le costume même a fait école. Il y a des Bruant ainsi vêtus dans les cafés-concerts de province et qui frappent de leurs lourds talons les planchers de leurs cabarets en imitant le Bruant parisien.

Mais ce qu'on imite pas, c'est le je ne sais quoi de robuste et d'entraînant qui se dégage de cet être solide, militant, actif, tonitruant, de ce corps sans cesse en mouvement, allant, chez lui, de table en table, arpentant son établissement, de cette tête rase à l'ossature puissante, l'œil bien planté, au regard franc et dur, la voix forte, une voix de cuivre, une voix de bataille, dominant le bruit, plaisantant, gouaillant, chantant et rechantant, sans fatigue.

Il y a du Villon chez Bruant. Il a, comme l'homme aux *Repues franches*, comme Richepin aussi, conté la légende des gueux, les souffrances et, en même temps, les poésies ignorées, inconscientes, des *miséreux*, des filles tombées, aspirant un peu d'amour ou d'oubli, du fond de leur ruisseau ou de leur antre — car le *romanesque* est partout, l'éternel romanesque qui conduit le monde :

Nous retourn'rons au bord d'la Seine,
A Meudon, ceuillir du lilas,
Après qu'jaurai fini ma peine
A Mazas.

Ainsi chante l'homme en *prévention* qui rève aux fleurs de mai dans sa cellule de Mazas.

Ah! ce lilas que le *gigolo* aspire à cueillir, comme Bruant sait le prix qu'il a pour les damnés de notre vie! Une sorte de pitié farouche se dégage de ces tableaux populaires, coins de fortifications où l'on s'égorge et où l'on s'aime, spectres du bataillon d'Afrique ou refrains des journées de marche (car Bruant a été soldat comme Yann'Nibor a été matelot); il y a des parfums de roses fraîches dans ces odeurs de taudis, et je ne sais rien de plus ironiquement farouche que la fin de la chanson (ou de la complainte comme on voudra), où le chansonnier de la rue parle du meurtrier Géomay — meurtrier en uniforme qui finit sous le couperet de Deibler, — et qui aurait pu — qui sait? — être un héros :

S'il serait parti pour le Tonkin
Se serait fait crever le casaquin
Comme Rivière...
Un jour on aurait p't'être gravé
Sur un marbre ou sur un pavé
L'nom de sa mère.

Je ne m'imagine pas beaucoup l'Académie couronnant cette chanson, mais le trait final en est effrayant avec des dessous redoutables et qui font songer. Il semble, à lire Bruant, que la grande armée des souffrants et des rôdeurs, les grognards de la douleur, du vice et du crime, se mobilisent et s'avancent. Leur clameur retentit, leur clameur monte et c'est en cela que l'œuvre du chansonnier offre une violente portée sociale.

— Après les gueux des villes, disait naguère à quelqu'un M. Bruant, je veux chanter les gueux des

champs, les errants de la glèbe, les *chemineaux*, ceux qui vont devant eux toujours, marchands de hasard, voleurs d'occasion, hôtes des bois et amoureux des toiles, mouillés de pluie, cuits de soleil, les *chemineaux* inconnus, anonymes, innombrables, qui sillonnent les routes et, gens sans terre, défendraient pourtant au besoin la terre de France !...

Ainsi veut-il compléter son tableau de misère. Et ce n'est pas en vain que ce poète des petits est salué, là-haut, sur le revers de la butte au fond de Montmartre, du surnom qu'il aime : le *Poète populaire*.

François Coppée, qui va demain louer M. de Heredia et Leconte de Lisle, ces poètes du marbre et de la beauté pure, a dit de la poésie de Bruant : « En sortant de la *chambre des horreurs* de son livre, on emporte cette pensée que le vice et le crime connaissent la souffrance et que les monstres sont à plaindre. »

Le jugement a son prix, venant surtout d'un homme qui s'entend aux choses de la pitié.

Et cependant Aristide Bruant n'a pas pu, me dit-on, piquer sur son veston de velours — mi-partie rapin et rural — le ruban violet d'officier d'Académie ! Les récompenses officielles ont des hésitations parfois et c'est un grand fait chez les Anglais et un grand pas pour la vieille Angleterre que l'élévation de M. Henry Irving au titre de *sir*. Un comédien devenu *baronet* et dont la femme serait *lady*, voilà qui est inattendu dans un pays où la statue de Byron attend encore, consignée en un coin de magasin de douane. L'acteur fut toujours très fêté, choyé en Angleterre, il est surtout

honoré depuis Henry Irving. Ce galant homme, qui est un charmant homme en même temps, élégant, lettré, *speaker* élégant et cependant timide, discret, correct, a séduit la société anglaise comme il a conquis le public. Il est chez lui dans un salon comme sur son théâtre. Généreux, il donne largement l'argent qu'il gagne. Il l'emploie à éditer des pièces de Shakespeare, le *Shakespeare d'Irving*, comme disent les libraires, ou à faire campagne pour élever un monument à mistress Siddons, la belle comédienne immortalisée par Gainsborough.

Des statues, des portraits, soit. Un jour, Rachel disait des vers sur une pelouse de Potsdam, devant le roi de Prusse, le lettré, le fou à qui succéda le vieux Guillaume, le militaire. On acclama la tragédienne, mais le roi allemand voulut qu'à la place même où Rachel avait parlé la statue de la Muse de Racine se dressât, éternelle, et c'est pourquoi l'on voit sur l'herbe verte le marbre blanc représentant Rachel debout... Mais une œuvre d'art, ce n'est pas un titre officiel, et ceci ne se passait pas en Angleterre. Chez les Anglais, à la même èpoque, on raconte que Frédérick Lemaître, récitant des vers dans un salon, s'aperçut qu'un fil quasi invisible, un fil de soie, séparait le comèdien de l'auditoire. Il y avait là une démarcation blessante. Frédérick avança et, brusquement, cassa le fil.

Le fil est bien cassé, et, avec sir Henry Irving, c'est maintenant un comédien anobli qui pourra réciter Shakespeare ou Tennyson dans les salons de l'Angleterre.

V

Parisien d'autrefois, Parisien d'aujourd'hui. — La liberté et le grand air. — Paris vide. — La banlieue et la campagne. — Eugène Delacroix. — Pourquoi les *passages* meurent. — Les bicyclettistes. — *De l'influence de la bicyclette sur la littérature.* — Ce qu'*ils* lisent. — Des ailes ! — Un poète de la jeunesse. — Le monument de Henri Mürger. — Comment Mürger écrivait. — Lettres inédites. — La richesse n'a qu'un temps ! — Monuments et statues. — Mac-Mahon à Magenta. — Un mot du général Pepe. — 1859. — Souvenirs de voyage. — Le peuples et la politique. — Cris d'autrefois. — La dernière victoire du maréchal de Mac-Mahon.

6 juin.

Ce qui a toujours distingué le Parisien d'autrefois, ce n'est pas sa badauderie proverbiale, c'est son amour de la liberté. Il était frondeur avant la Fronde et révolutionnaire avant la Révolution. Ce qui est le trait caractéristique de l'humeur du Parisien d'aujourd'hui, c'est son amour du grand air. Il ne pourrait plus vivre dans les ruelles étroites où il croyait cependant respirer à l'aise, au temps passé. Il a soif de ce fluide léger qui s'appelle l'air et qui est la vie

Dès qu'il peut s'échapper, il s'évade. Il prend d'assaut les trains de plaisir, les wagons des chemins de banlieue, les bateaux à vapeur, les tramways, — tout ce qui affranchit, tout ce qui libère, — et il s'enfuit vers la campagne ou vers les grèves.

La fête de la Pentecôte a été un exode. Les Parisiens sont partis vite, vite, comme des collégiens en vacances. On dirait qu'ils sentent que leurs poumons et leurs pores ont besoin de respirer à l'aise, et ils s'ordonnent à eux-mêmes cette cure d'air. Le Parisien d'autrefois se contentait d'emporter dans quelque panier son déjeuner et son dîner et d'aller manger sur l'herbe, à Robinson ou à Romainville. Quand M. Thiers grimpait à Montmartre chez la mère Saguet, avec Charlet et Mignet, il disait gaiement — et de bonne foi : « Je vais à la campagne ! » Nous sommes loin de ces voyages à la Paul de Kock. Les environs de Paris, peuplés de villas aujourd'hui, ne sont plus qu'une banlieue où déjà l'on étouffe. Paris déborde sur les champs, et, pour le fuir, on va plus loin que Saint-Cloud ou Saint-Germain, ces deux points extrêmes il n'y a pas si longtemps.

De l'air ! du grand air ! C'est le cri et, si je ne craignais le jeu de mot, l'aspiration de ces millions d'êtres emprisonnés dans les murs froids, les maisons hautes, les moellons épais, les rues grises. Cet air, ce fluide vital, ils l'aiment tant qu'ils désertent maintenant les coins de la ville où il leur semble moins subtil et moins pur. Les grandes voies tuent les petites, comme les grands magasins les boutiques. Pourquoi? Parce que l'air passe à travers ces larges avenues, ces bou-

levards modernes, parce que le Parisien y respire à l'aise, qu'il a la sensation de vivre en marchant ou de revivre.

C'est une impression que notait déjà Eugène Delacroix dans son *Journal.* Il dîne en ville. Il cause, il écoute. Puis il sort, et c'est alors qu'il écrit: « Je me suis promené sur le boulevard avec délices; j'aspirais la fraîcheur du soir, comme si c'était chose rare. Je me demandais, avec raison, pourquoi les hommes s'entassent dans leurs chambres malsaines, au lieu de circuler à l'air pur, qui ne coûte rien. » Les Parisiens semblent s'apercevoir, comme Delacroix, que *ce qui ne coûte rien* a été dédaigné trop longtemps. Et c'est pourquoi, dès qu'ils le peuvent, ils courent vers les champs et s'en vont voir frissonner les feuilles.

A Paris même ils fuient, comme sentant le renfermé, les passages qui furent si longtemps à la mode. Les passages meurent. On en ferme un de temps à autre, comme ce triste passage Delorme où, dans le désert de la galerie, des figures de femmes, d'une antiquité de pacotille, dansaient le long des boutiques en arcades, comme des évocations d'un Pompéi traduit par Guérin ou Hersent. Le passage qui fut pour le Parisien une sorte de salon-promenoir où l'on fumait, où l'on causait, n'est plus qu'une sorte d'asile dont on se souvient tout à coup, quand il pleut. Certains passages gardent une force d'attraction à cause de tels ou tels magasins célèbres qu'on y trouve encore. Mais c'est la renommée du locataire qui prolonge la vogue ou plutôt l'agonie du lieu. Les passages ont un grand défaut pour les Parisiens modernes; on peut dire

d'eux comme de certains tableaux aux perspectives étouffées : *ils manquent d'air.*

Et l'air, c'est la griserie du moment ; j'en connais de plus malsaines.

Les bicyclettistes, qui deviennent légion, dont le nombre croît de jour en jour, qui pullulent sur les routes, qui font concurrence aux chevaux comme la vapeur mise à la portée des particuliers va faire concurrence aux coupés, sont-ils aussi des assoiffés de l'air libre ? Dans tous les cas ils apportent, eux aussi, un élément tout particulier dans la complète transformation des mœurs à laquelle nous assistons. Ne vous y trompez pas : la bicyclette nous prépare une France nouvelle.

Comment sera-t-elle, cette France ? Je n'en sais rien. Les pessimistes prétendent que la bicyclette déformant la colonne vertébrale, les générations futures, nées de nos vélocipédistes mâles et femelles, seront déformées, débilitées, dégénérées. D'autres physiologistes, au contraire, assurent que la bicyclette redonne des muscles aux anémiés et élargit les poumons des êtres faibles. Je laisse à l'avenir le soin de prononcer dans la question. Mais ce qui me semble certain, et redoutable pour les cerveaux futurs, c'est que la bicyclette empêche de lire et qu'elle finira peut-être par tuer le livre, voire le théâtre.

Est-ce un paradoxe ? Il me semble que ce n'est là qu'une banalité. L'homme, le jeune homme surtout, qui a passé sa journée sur sa bicyclette et revient au

logis harassé, suant, congestionné, poudreux, n'a pas une forte envie d'ouvrir un livre, encore moins de s'habiller pour aller écouter une comédie. Il s'est levé très tôt; il a avalé, avec une sorte de rage spéciale que j'appellerai l'appétit des espaces, la *boulimie de la distance*, un nombre considérable, souvent extravagant, de kilomètres. Il a mis son amour-propre à aller déjeuner à Orléans et à rentrer dans l'état d'un jockey qui vient de courir le Grand-Prix. A-t-il une autre idée que de se coucher de bonne heure?

Ce qu'il lit? Le *Vélo*, les journaux spéciaux, ceux qui lui racontent les records fameux. Ces publicistes ou ces romanciers qui parlent fièrement de leurs milliers de lecteurs et des chiffres de leurs tirages ! En est-il un seul parmi eux qui pourrait lutter avec *Paris-Sport*, *résultat complet des curses* (de *cursor*, *cursif*, orthographe et prononciation nouvelles)? Mais le *Vélo*, mais *Paris-Sport*, ce n'est ni Pascal ni Montaigne, ni même nos contemporains, Bourget ou Loti, et leur lecture passionnée ne donnera jamais une forte nourriture aux intelligences. Ainsi l'homme moderne, l'adolescent, l'étudiant sacrifie à la bicyclette le temps que nous donnions à nos livres de chevet, à nos poètes préférés. Il se fait des biceps, paraît-il. L'éducation n'a-t-elle point deux plateaux dans sa balance et le physique ne l'emporte-t-il pas un peu beaucoup sur l'autre?

Quoi qu'il en soit, cela est ainsi. On n'arrête pas les fleuves, disait-on du temps du style noble à la Chateaubriand. On peut dire aujourd'hui qu'on n'arrête pas les bicyclettes en marche, et malheur à qui essayerait de le faire! Encore un coup, de cette folie

de mouvement des hommes nouveaux naîtront peut-être plus robustes et plus résolus. La bicyclette a d'ailleurs sa poésie, sa fièvre, avec cette légèreté qu'elle donne, ce mouvement éperdu, la joie ardente qu'elle procure à l'homme rasant la terre, fendant l'air, s'évadant comme vers l'infini. « Des ailes! des ailes! » Les jeunes gens l'adorent, eh bien! soit, qu'ils l'adorent! Comme disait le chansonnier de Musette,

La Jeunesse n'a qu'un temps!

Je vois, tout justement avec plaisir, que cet ami de mes vingt ans n'est pas tout à fait oublié. « Son nom, si cher à la jeunesse, ne périra pas », disait Paul de Saint-Victor, lorsque Henri Mürger mourut. Non, les lilas de Mürger n'ont point passé fleur. Il y a toujours pour ce petit cousin de Henri Heine un regain d'affection dans les jeunes cœurs. Ce n'est point qu'il soit un grand poète, mais c'est un poète sincère et qui a souffert. Je suis assez de l'avis de Musset et je veux sentir battre la veine humaine chez le rimeur que j'écoute. « Il y a du sang dans mon encre, » disait Alfred de Musset. Mürger aurait pu dire : « Il y a une larme dans ma chanson. »

Un comité de jeunes gens s'est formé pour dresser un buste de marbre à Henry Mürger parmi les fleurs du Luxembourg. Il y aura là, dans ce Westminster en plein vent un autre *poet's corner*, un coin des poètes. Le bon Banville y est déjà. Il sourira à son compagnon de jeunesse, à son camarade, plus malheureux que

lui, des pays de bohême. Lorsque le quartier latin conçut le projet d'élever un monument, au milieu des roses, à celui qui chanta les étudiants et les grisettes, quelques-uns s'étonnèrent, d'autres protestèrent : « Quoi ! Mürger ! un conteur aboli ! Un rimeur dont le cœur palpite sans doute, dont la lèvre sourit, — tristement parfois, — mais dont la main ne ciselle pas ! A quoi pensez-vous ?

Ils pensaient, ceux qui avaient conçu ce projet, à célébrer un vrai poète qui fit de la gaieté avec sa misère, et de la piété avec ses amours. Le pauvre garçon ! s'il mourut à l'hôpital, celui-là, ce ne fut point par impuissance, et il ne confia jamais à sa haine le soin de venger sa paresse. Il travaillait, travaillait. Mais le labeur lui était difficile. J'ai vu le manuscrit d'un de ses romans. Henri Mürger recommençait jusqu'à *sept fois*, reprenait, recopiait, le début de son récit.

On a conté les misères de sa vie. La plus douloureuse misère, c'était pour lui ce noble souci du mieux jusque dans les petites choses, dans une strophe de romance, dans une nouvelle à la main ! « Je me suis remis à votre roman, non sans de grandes difficultés, écrit-il à un directeur de journal qui impatiemment attend sa *copie*. Vous m'en voulez beaucoup, je le sais, et j'en suis désolé. Mais voici longtemps qu'il est dans ma destinée de ne pas faire ce que je veux. »

J'ai lu ses lettres inédites. Une autre fois, il écrit de Marlotte, ce coin de forêt où il s'était réfugié, songeant en sa solitude à des romans ruraux, après ses romans parisiens :

« Mon pauvre et cher ami,

« Voilà, sur l'honneur, six semaines qu'il m'a été impossible d'écrire une ligne. Je ne puis vous exprimer la succession d'ennuis que je viens de traverser. C'est une histoire lamentable, et vraiment, si vous pouviez entrer une heure dans mon intimité, vous auriez pitié de moi. Tout cela ne m'empêche pas de comprendre vos embarras et vous n'êtes pas responsable des éléments *anti*-laborieux qui se produisent dans mon intérieur. Mais si je n'avais pas commencé pour vous un roman d'imagination, je vous donnerais celui où je joue un si déplorable personnage et je vous ferais frémir.

« J'ai, en ce moment, une sorte d'embellie dans ma tempête... Sachez que c'est vous qui serez terminé le premier.

« Votre ami bien désolé.

« Henri MURGER. »

Cette correspondance du poète des *Nuits d'hiver* avec le rédacteur en chef qui gronde, qui talonne, mériterait d'être publiée. Elle est pleine de traits à la Schaunard et qui font sourire, avec cette *larme à l'œil* dont parle Sterne. « Je ne vous quitte pas plus que ne le font mes créanciers dont la floraison a été magnifique cette année, » écrit, par exemple, Mürger.

« Je vous envoie, dit-il encore, le chétif total d'une semaine de travail à *dix heures* par jour! » — Et ce travail, c'est quelques feuillets à peine.

Une autre fois, la chaleur l'accable :

« Voici encore quelques colonnes. Hélas ! mon roman pousse tardivement, comme un fruit de terre chaude — chaude est le mot, car nous avons ici une température qui détruit tous les calculs des savants et qui m'oblige toutes les demi-heures à mettre une rallonge à mon thermomètre. Vous qui avez été au Grœnland, si vous avez rapporté un morceau du climat, envoyez-le-moi donc. »

On le voit, le pauvre diable qu'on a souvent traité de paresseux était un travailleur acharné. S'il a fait dire à Schaunard : « Il y a des années où l'on n'est pas en train ! » — Il a cherché, lui, à s'entraîner toute sa vie. Il vécut dans un temps où l'on donnait pour 20 francs à un journal (*le Corsaire*) chaque chapitre de la *Vie de bohème*, et où l'on vendait 500 francs le volume tout entier à un éditeur.

Aujourd'hui, il serait riche. Une seule de ses pièces lui rapporterait plus que tous ses romans. Mais le poète indépendant persisterait en lui et, loin du monde et des coteries, et des réclames, fidèle à sa chère forêt de Fontainebleau, à son fusil et à son chien (sans jamais rêver, le timide, un buste parmi les roses, en ce jardin du Luxembourg qui vit tant de fois déambuler sa misère), il serait capable de préférer à tout sa liberté et sa pauvreté et de donner une variante à sa chanson :

La richesse n'a qu'un temps.

Toujours est-il qu'avec Mürger voici encore un mo-

nument. Les statues pullulent, d'inégales grandeurs, comme le talent des personnages qu'elles représentent. On en aura beaucoup usé et abusé ; mais lorsque la statue matérialise le souvenir d'un homme vraiment illustre ou d'une date vraiment fameuse, nous sentons brusquement ce que vaut le bronze et un sentiment, une idée, flotte autour du monument.

C'est à cette statue de Mac-Mahon, inaugurée hier à Magenta, que je songe. J'aurais voulu voir cette fête, sous le ciel lombard, avec les rizières, les mûriers, les vignes courant d'un arbre à l'autre comme les strophes vivantes d'un poème. Cette fois, les discours célébraient, non pas un glorieux revers, mais une éclatante journée de gloire. Que de fois me suis-je rappelé, depuis vingt ans, le mot patriotiquement irrité du général Pepe — celui qui se battit avec Lamartine — devant tous les monuments pieusement élevés par l'Italie aux nobles vaincus de Novare.

— J'en ai assez, bien assez, d'*inaugurer des défaites !*

A Magenta, c'est une date admirable de notre histoire qu'on a célébrée, et, comme disait Pepe, *inaugurée*. Je lis dans les dépêches que bien des larmes ont coulé lorsque le vieux curé de Magenta a rappelé les exploits de ces morts dont il avait, autrefois, adouci les derniers moments. Les Lombards de ce coin de terre n'ont pas oublié les bonnets à poil des grenadiers de Mellinet et les chéchias des zouaves du colonel Cler. Un soir d'été, quelques années après la bataille, me promenant sur le champ de mort, en costume de couleur grise, tirant sur le blanc, je pouvais voir l'éton-

nement des habitants de Magenta prenant, dans l'indistincte lueur du crépuscule, le voyageur français pour un *tedesco* d'autrefois. Ils ont gardé le souvenir et je dirai le culte de la France que rappelle aux générations nouvelles ces noms gravés là-bas sur des tombeaux : *Durand*, *Dupont*, *Bonnet*, *Leblanc*, *Lenoir*, — humbles noms de troupiers français tombés pour la libération de l'Italie.

Et je n'ai jamais revu ces coins de terre sans me dire que les subtilités ou les combinaisons de la politique tiennent bien peu devant l'instinct des peuples et l'élan des foules. Toutes les polémiques de nos journaux, toutes les harangues ou les projets des politiciens sont peu de chose comparés au battement de cœur d'une nation. Il y avait encore, voilà bien peu de temps, sur la muraille d'une maison de Gênes, à côté du palais Doria, près de la gare, une inscription en français datant de 1859: *Intendance générale du 1er corps*, et, un peu au-dessous, *cantinière*. L'inscription, demeurée là visible, malgré le temps, le soleil et la pluie, a persisté pendant trente ans passés. Je ne l'ai plus retrouvée à mon dernier voyage. Qui l'a effacée? Je l'ignore. Mais il ne faudrait pas gratter lontemps, pour la retrouver, la couche de peinture qui la recouvre, comme il ne faudrait pas longtemps interroger les vieux Gênois pour leur rappeler les journées de printemps où ils accouraient, des fleurs aux mains, au-devant des soldats d'Afrique apparaissant, là-bas, sur la mer bleue...

Rien de plus sot que la haine entre gens de même race. Mais ces rivalités passagères peuvent-elles du-

rer ? Un pantalon rouge apparaît, parmi les mûriers verts, et c'est fait des alliances fratricides. Le cri de 1859, le vieux cri des beaux jours, traverse l'air à nouveau comme un oiseau longtemps blessé qui reprend sa volée :

Viva la Francia ! Viva l'Italia !

Et c'est à Mac Mahon, au soldat heureux — heureux jusqu'à verser, aux grands jours de deuil, le sang d'une blessure au lieu de l'encre de la capitulation, — que revient encore cet honneur, cette fortune nouvelle d'avoir réveillé l'écho endormi. Il est là-bas, le bon soldat d'Afrique et de Crimée, debout, interrogeant la bataille. Il se dresse sur cette grosse terre lombarde, où l'on retrouverait encore des fragments de nos vieux fusils, des boutons de nos uniformes d'autrefois, des crânes troués de nos petits paysans de France, et, interrogeant l'avenir comme il interrogeait l'horizon au 4 juin 1859, il semble dire :

— L'ennemi n'est plus devant nous, il est en nous ! Nous avons serré nos rangs, serrons nos cœurs ! Et que vive l'Italie que j'ai servie comme j'ai servi la France !

Le bon soldat, après une longue vie de guerre, a fait hier œuvre de paix. C'est gagner deux fois la bataille de Magenta.

VI

Une réception académique. — M. Paul Bourget et M. de Vogüé. — Et le mort? — Ce qu'on en fait. — Renan et Henri Martin. — Maxime du Camp. — Souvenirs. — Un pied de momie, la main de Lacenaire. — Troppmann. — Les *Mémoires d'un suicidé.* — Le pessimisme. — Le père Enfantin. — Un mot de M. de Falloux. — Maxime du Camp et l'archevêque de Paris. — Une lettre. — Les dîners de la *Présidente.* — Une historiette de Maxime du Camp. — Gautier, Flaubert, Bouilhet et Baudelaire. — Les *Souvenirs littéraires.* — Collectionneurs d'armes — M. Spitzer. — La vente. — Les étapes d'une collection. — Un rêve de Gambetta. — Ce qui reste: un catalogue. — Kiel. — On philosophera plus tard.

15 juin.

Il y aura demain, à l'Académie, une réception qui sera presque aussi courue que le Grand Prix de Paris. M. Paul Bourget a le don de sympathie et on est, je pense, curieux de savoir ce que M. de Vogüé, qui se préoccupe des dessus de l'âme, pourra dire du psychologue des dessous du cœur. De l'académicien défunt, de Maxime du Camp, j'espère bien qu'on parlera un peu, en passant, et c'est, en ces cérémonies, la famille

du mort qui me paraît intéressante. Il y a là, d'ordinaire, une veuve, des enfants, qui, dans leurs habits de deuil, viennent écouter anxieusement l'éloge de celui qu'ils ont perdu. Mais généralement personne ne s'en inquiète, ni le public qui lorgne le récipiendaire ni le récipiendaire qui promène des regards inquisiteurs en souriant sur *son* public.

Et, après tout, n'est-ce pas bien naturel? Qu'est-ce que l'académicien d'hier quand on va s'occuper de l'académicien d'aujourd'hui? Rien ou peu de chose. Une sorte de volant dont les deux orateurs se renvoient le nom et le souvenir comme sur une raquette. Presque toujours, on l'expédie vite. Lorsque M. Ernest Renan reçut le successeur de ce brave homme qui fut Henri Martin et qui a laissé, au total, un monument solide, un livre populaire et durable, l'*Histoire de France*, l'auteur de la *Vie de Jésus* lui consacra bien douze lignes dans son discours, et encore furent-elles ironiques.

J'imagine que les orateurs de demain seront plus généreux envers Maxime du Camp. Celui-là fut un type singulier, attirant et spirituel, un curieux, un agité, une sorte de reître littéraire, tenté par toutes les originalités de la vie moderne, poète à ses heures, *biographié* jadis, — au retour de son voyage au Nil, d'où il avait rapporté des photographies admirables, — parmi les *photographes illustres* (son portrait fut gravé, dans le *Musée des familles*, à coté de ceux de Niepce et de Daguerre), amoureux de l'aventure, endossant la chemise rouge et faisant avec Garibaldi partie de cette étonnante expédition de Sicile dont le dénouement

tient de l'épopée; épris ensuite des curiosités judiciaires et passionné pour les mystères de la vie intérieure de Paris, l'étudiant ce Paris, dans ses viscères et dans ses verrues, dans sa vitalité étonnante et dans ses convulsions; poursuivant, parmi les haines, une œuvre qu'il croyait utile et qu'il voulait certaine, puis revenant au souvenir de ses vingt ans et laissant des mémoires littéraires que l'avenir consultera comme des documents précieux, finissant enfin par un livre d'une philosophie apaisée, et dépouillant, du crépuscule de sa vie, tous les faux espoirs et toutes les colères d'autrefois...

Je ne dirai pas que ce fut un sage, car il fut un violent, mais ces violences, à la fin, devinrent dédaigneuses et après avoir évoqué le souvenir de ses amis, remué leurs tombes, *vieux fossoyeur*, comme il s'appelait, il jeta sa bêche et paisiblement s'endormit.

Je l'ai connu et je l'ai toujours écouté avec plaisir. Ce grand septuagénaire, solide et maigre, aimait à se livrer et *se racontait*, si je puis dire, sans aucune pose. Dans le vaste atelier qui lui servait à la fois de salon et de bibliothèque, rue de Rome, il vivait parmi des livres, des armes et des dieux hindous, épars sur trois vastes tables. Sur sa cheminée, un buste de bronze, le sien, par Pradier, le seul qui eût jamais été fait. Maxime du Camp, encore superbe en sa vieillesse, avec sa redingote militairement boutonnée, sa tête un peu hautaine sur sa grande taille, avait été fort beau dans sa jeunesse. Le peintre Ziégler lui avait demandé de poser pour lui et fit, d'après du Camp, la tête de son saint Jean.

Des armes et des curiosités, voilà ce qui entourait Maxime du Camp. Les armes étaient belles, niellées, damasquinées; les curiosités étaient macabres. Il y avait là, en manière de presse-papier, un pied de momie, montrant l'os coupé, avec des ongles noirs comme charbonneux et des doigts crispés. Un jour, Desbarolles ayant pris entre ses mains de chiromancien ce pied, vieux de quatre mille ans, et l'ayant examiné, dit à Maxime du Camp: « L'individu à qui appartenait ce pied est mort d'un accident à la tête... Un médecin ne le verrait pas, mais je le vois! »

Tout à côté, un autre *bibelot* sinistre, la main de Lacenaire, momifiée par le docteur Cloquet, la main étudiée par Gautier dans ses *Emaux et Camées :*

Curiosité dépravée!
J'ai touché, malgré mes dégoûts,
Du supplice encor mal lavée,
Cette chair froide au duvet roux.

La tête de Lacenaire, conservée dans de l'alcool, est au musée de l'École de médecine. La main de l'assassin faisait, comme on dit, partie de la *collection* de Maxime du Camp. Il l'a donnée à M. le vicomte de Borrelli, l'auteur d'*Alain Chartier.*

— Et quand je pense, me disait-il, que j'aurais eu, si je l'avais voulu, le corps de Troppmann. Oui, j'aurais pu étudier sur nature (mais l'abbé Croze s'y opposa) cet orang-outang humain, aux longs bras de singe, atteint de paralysie générale, du reste, et qui, dans sa prison, après tant de crimes commis, rêvait encore ce dernier exploit, atrocement romanesque :

« *Finir sur l'immensité des mers, après avoir tué un gardien avec de l'acide prussique !* » Il se défendit, du reste, comme un enragé, le jour de l'exécution, et Tourguenef a raconté ce drame d'une façon poignante. Ce qu'il n'a pas dit, ou ce qu'il n'a pas su, c'est que Troppmann, littéralement coupé en deux — un peu plus bas que le col — par le bourreau, le mordit au doigt, et qu'Heinrich, montrant sa main qui saignait, eut ce mot terrible : « Sale grenouille, ç'a été dur ! »

Il ne faut pas croire que ces appétits de souvenirs morbides eussent étouffé chez Maxime du Camp le sentimentalisme de sa jeunesse de romantique. L'homme qui a écrit les *Mémoires d'un suicidé* gardait toujours en lui un fonds de poésie attendrie. C'est un livre à lire que ce livre qu'on ne lit plus. Le pessimisme égoïste des éplorés d'aujourd'hui n'a pas la puissance tragique du *noir chagrin* — celui d'Alceste — du désespéré d'il y a cinquante ans. Un Alceste de vingt ans ! Il s'appelle alors Werther, cet Alceste.

Et, en effet, Maxime du Camp avait voulu se tuer. Chagrin d'amour, dégoût de la vie qu'on n'a pas vécue. Le père Enfantin, le saint-simonien, lui dit :

— Ah ! vous voulez mourir ! Quelle idée ! Écrivez ! confiez vos peines à un cahier de papier et revenez dans deux mois... En attendant, embrassez-moi !

Deux mois après, Maxime du Camp revenait chez Enfantin !

— Eh bien?

— Eh bien ! j'ai fini un livre, et je ne me tue plus !

— Parbleu ! dit gaiement le *Père*. Tu as vomi le poison !

C'est un remède bien facile. Il porte le nom le moins scientifique et le plus vulgaire : il s'appelle le travail.

Non, Maxime du Camp n'oubliait pas cette période sentimentale de sa vie, ni même la période militante, chevaleresque. Il y avait, au contraire, en lui du paladin, et je ne suis pas bien sûr qu'en dépit des années et des métamorphoses, il n'ait pas gardé jusqu'à la fin, au fond de quelque tiroir, dans du camphre, la chemise rouge de Marsala...

Lorsqu'il se présenta à l'Académie, M. de Falloux, qui avait beaucoup d'esprit et trouvait le mot, lui dit en souriant dans sa barbe à la Henri IV :

— Soyez certain, monsieur, que, tout vieux légitimiste que je suis, je saisirai avec empressement l'occasion unique de posséder un garibaldien à l'Académie !

Lorsqu'il parlait de son existence déjà longue — errante, contrastée, laborieuse — Maxime du Camp disait, du reste, avec beaucoup de scepticisme philosophique :

« Je ne connais bien que ma vie. Or, on m'a prêté tant d'aventures qui n'ont jamais existé, on a conté sur moi tant de légendes qui n'ont pas le sens commun !... Alors, comment voulez-vous que je croie à l'histoire des autres ? »

Il n'était pas, d'ailleurs, de ceux qui *surfont* leur propre personnalité et il n'aimait guère qu'on forçât la note en parlant de lui. Lorsqu'il commença, après ses recherches sur *Paris, ses fonctions et ses organes*,

ses belles études sur la charité et les sœurs des pauvres, il demanda l'autorisation de tout voir, de pénétrer partout, à l'archevêque de Paris.

— Seulement, monseigneur, vous savez, je suis un mécréant!

— Eh bien, avait répondu l'archevêque avec un sourire, moins vous croyez, plus on vous croira!

Puis, quand le livre parut, un publiciste, dont j'ignore le nom, en compara l'auteur à Homère, je ne sais pourquoi, peut-être à cause du dénombrement homérique des œuvres charitables entrepris par M. du Camp. Toujours est-il que l'écrivain se sentit troublé par l'éloge et, confus, écrivit au critique cette lettre où il se peint tout entier:

« Monsieur,

« J'ai lu, avec un vif sentiment de gratitude, l'article que vous avez bien voulu publier sur la *Charité privée à Paris* dans la *Revue du monde catholique*. Il m'est très doux d'être apprécié de la sorte, mais vous me permettrez de vous dire que votre éloge, dont je suis très touché, a dépassé la mesure. Le sujet du livre vous a ému, la sincérité vous en a plu et, malgré vous, peut-être, vous avez forcé la note.

« Je suis un trop vieux soldat de la plume pour ne pas savoir que je ne suis pas ce que l'on appelle un grand écrivain, et je vous avouerai que le nom d'Homère côtoyant le mien m'a semblé tellement excessif que j'en suis devenu tout rouge. Ne croyez pas à un accès de fausse modestie, j'ai vécu trop solitaire pour ne point me juger avec quelque impartialité. Je suis

lun homme de bon vouloir, épris de justice, exigeant la liberté pour les autres parce que je la veux pour moi, absolument dénué d'ambition et aimant le travail. Si j'échappe à l'oubli futur, c'est parce que j'aurai réuni et mis en œuvre des documents de l'authenticité desquels nul historien sérieux ne pourra douter ; c'est déjà beaucoup, et si cette part m'est faite dans l'avenir, je n'ai pas lieu de me plaindre.

« Malgré ces observations que ma barbe blanche m'autorise à vous adresser, je n'ai qu'à vous remercier du meilleur de mon cœur, en vous priant, monsieur, d'agréer l'expression de mes sentiments les plus distingués.

« MAXIME DU CAMP. »

A propos de cette connaissance de soi-même et de la valeur propre qu'il s'attribuait nettement en son for intérieur, le *vieux soldat de la plume* me contait un jour, en se promenant dans la cour du Louvre, une historiette que je trouve délicieuse, un peu narquoise, il est vrai, railleuse, mais sans méchanceté, et qu'il disait avec un grand flegme ironique :

« Je n'ai jamais oublié, mon cher, certain dîner chez la présidente — la *présidente*, celle pour qui Gautier rima *Apollonie*, que Clésinger a sculptée dans la *Femme au serpent*, et dont Ricard a laissé un si admirable portrait en costume vénitien, Apollonie-Aglaé Sabattier, qui présida aux *dîners du dimanche*, à tant de repas exquis et par la bonne chère et par l'esprit des convives... On en était venu, ce dimanche-là, à se demander quelle était la pièce de vers la plus

complète, la plus parfaite de la langue française. Et la présidente interrogeait ses convives. Il y avait là Flaubert, Théophile Gautier, Louis Bouilhet, Charles Baudelaire, le sculpteur Préault, Louis de Cormenin : « Voyons, demandait Mme Sabattier, si spirituelle et si charmante... quel est, à votre avis, le chef-d'œuvre de toute poésie? » Grave et indiscrète question. Les uns tenaient pour Desportes :

Bergère, pour un peu d'absence,

les autres pour Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose...

» Un autre pour Victor Hugo et es *Abeilles*, ces *Abeilles* que Villemain lisait si bien et qu'il comparait aux *Odes* de Pindare :

Chastes buveuses de rosée!

» Quand on demanda son avis à Gautier, au bon et grand Gautier, plus grand poète qu'on ne croit, du reste, il répondit avec calme : « Avez-vous ici les *Emaux et Camées ?* — Parbleu ! — Eh bien, allez les chercher ! » La présidente courut à sa bibliothèque, rapportant l'édition de Poulet-Malassis divinement reliée. « Eh bien ! dit encore Gautier, toujours superbe, cherchez la *Symphonie en blanc majeur* et lisez la ! » Nous la connaissions tous, la *Symphonie en blanc majeur*, mais ce fut un régal dans le dessert lorsque la belle présidente fit entendre :

De leur col blanc courbant les lignes,
On voit dans les contes du Nord
Sur le vieux Rhin, des femmes-cygnes
Nager en chantant près du bord.

» Et nous applaudîmes. La pièce est un chef-d'œuvre dans cet écrin de chefs-d'œuvre. Je trouvais, pour ma part, que Théophile Gautier n'avait pas si grand tort. Quand on se sépara, je fis route avec Charles Baudelaire, Flaubert et Bouilhet. Ces deux derniers étaient deux charmants êtres et deux vieux amis. Je suis fier de leur avoir ouvert la *Revue de Paris*. Dès que nous fûmes dans la rue, Charles Baudelaire dit lentement, de son air froid : « La présidente aurait bien pu lire aussi les *Petites Vieilles ;* puis il s'éloigna après un salut d'une politesse supérieure, et Louis Bouilhet, incapable d'envie et le plus naïvement du monde, ajouta en riant :

» — Baudelaire a raison. Tout de même, ce bon Théo!... et Baudelaire lui-même ! croient-ils donc que seule la poésie lyrique puisse atteindre à la perfection ? C'est admirable cette *Symphonie en blanc*, admirable, mais je voudrais bien le voir, Théo, se collete avec un sujet de drame ! L'alexandrin de théâtre, voilà le difficile ! Toucher au chef-d'œuvre en faisant mouvoir, parler, penser, souffrir, des êtres de chair et d'os, voilà ce qui est supérieur! Les poètes ne donnent toute leur puissance, au contraire d'Antée qui avait besoin de toucher la terre, que lorsqu'ils touchent les planches! Tel est mon avis.

» Nous avions, causant ainsi, conduit Bouilhet jusque chez lui. Je reconduisis Flaubert à son domicile.

» — Ah çà ! mais, dit alors l'auteur de *Madame Bovary* lorsque je fus seul avec lui, eh bien ! et la prose ? dans tout ça, on ne parle donc pas de la prose ? » Théo plaide pour ses odes, Baudelaire pour ses vers, ce brave Bouilhet pour ses drames ; je les adore, moi, les drames de Louis, mais la prose ? Ils l'oublient un peu, je trouve, la prose ! Ils sont là à faire sonner leurs rimes ! Ils ne savent donc pas ce que ça coûte à finir une bonne page de prose ? Avec ça que Bossuet ne vaut pas Corneille ! Et Coëffeteau ! Est-ce qu'il y a beaucoup de poètes qui écrivent comme Coëffeteau ! Il a pour lui les alexandrins de théâtre ou les rythmes, les odelettes, mais, sacrebleu, dans *Salammbô*, on verra des pages qui valent bien tout ça ! Adieu, mon bon !

» Et je me retrouvai seul, achevait Maxime du Camp, et je remontai lentement à mon logis, et une fois dans ma chambre, je me dis :

» — Mon vieux, regarde-toi bien dans la glace ! Tu y verras l'image d'un bonhomme qui n'est certainement pas un grand homme, mais qui n'aura pas été un imbécile, car, pouvant avoir une vanité qui, excusable chez les maîtres que tu viens d'entendre, est stupide et odieuse et tout aussi pléthorique chez les médiocres, tu t'es toujours mis à ta place, à ton rang, et tu t'es contenté du bout de la table. Eh bien ! continue, pioche, travaille, fais ce que tu crois bon et moque toi du reste : je ne suis pas mécontent de toi ! »

Je sais bien que ceux qui n'aimaient point du Camp trouveront qu'il avait raison d'être modeste. On lui reprochera cette historiette comme on lui a reproché

les indiscrétions de ses très intéressants *Souvenirs*. Je me rappelle la colère du pauvre Guy de Maupassant lorsque Maxime du Camp révéla, pour expliquer les inégalités d'humeur de Flaubert, que l'auteur de *Bouvard et Pécuchet* passait souvent par des crises épileptiformes. On eût dit que Maupassant avait déjà le vertige du gouffre devant le *mal sacré*.

— Ils auront beau dire que j'ai insulté Gustave, répondait du Camp, je l'ai aimé plus qu'eux tous.

J'ai dit qu'il était collectionneur d'armes, comme Édouard de Beaumont, comme Spitzer. Il ne possédait pas des armes de 55.000 francs, telle cette épée de ceinture, travail français du seizième siècle, adjugée à la vente Spitzer; mais ses curiosités lui suffisaient. La vente Spitzer ! Elle a mis en mouvement tous les collectionneurs, et c'est un pittoresque spectacle que la vue de ces armures, de ces rondaches, de ces arquebuses, de ces pistolets à rouet qu'on s'arrache au feu des enchères. Une armure maximilienne du quinzième siècle s'est vendue 51.000 francs, une rondache italienne de parement, en fer repoussé, 21.000 francs. Je revois encore ce petit homme court et gras, vrai type de roman, M. Spitzer, au milieu de sa merveilleuse collection. Aimable, accueillant, discret et secret, il jouissait de l'admiration de ses visiteurs avec une sorte de béatitude sacerdotale. Il ouvrait volontiers les trésors de sa galerie, comme un prêtre montre les chasubles dont il est fier. Je visita l'hôtel Spitzer en compagnie de Meissonier. « Si-

gnons nos noms ! » dit le maître. Et, comme carte de visite, le grand peintre laissa au grand collectionneur un petit reître, en costume du temps d'Albert Dürer, improvisé au bout de la plume — un chef-d'œuvre.

Rien n'était plus étonnant qu'une fête à l'hôtel Spitzer, avec ces armures, ces étendards, ces pennons, éclairés à la lumière électrique. On songeait à *Eviradnus*. Ce petit homme, possesseur de ces merveilles, avait cependant commencé par être pauvre. Fils d'un gardien du cimetière de Vienne, je crois bien, il acheta tout d'abord, d'instinct — comme le cousin Pons. Il découvrit un bibelot rare chez un revendeur juif et, d'échange en échange, d'achats en achats, il en vint à composer cette collection unique dont le catalogue seul coûte une somme ronde. Gambetta, qui avait le goût des belles choses et le souci de la grandeur publique, fit un moment un rêve : amener le baron Spitzer à donner ces richesses d'art à la France. On eût fondé le *musée Spitzer*. Le fils du Midi prenait éloquemment l'Autrichien par son faible, l'amour de la gloire. Et Spitzer semblait vouloir céder. Gambetta mourut trop tôt pour la solution de la question Spitzer comme pour bien d'autres. Et les arquebuses, les épées, les poignards, les bassinets s'en vont, se dispersent, enrichiront des collections diverses.

Il ne restera de ce Musée Spitzer que les volumes où sont énumérés, comme dans un écrit mortuaire, les trésors désormais éparpillés. Le catalogue ! Ce *ci-gît !* des collections fameuses !

Je n'ai rien dit ni du Grand-Prix, ni des courses, ni

de Kiel, on le remarquera. J'ai, à propos d'une séance académique, évoqué les souvenirs d'un homme un peu méconnu. J'aime les traits — et les petits faits — qui peignent les êtres et les font revivre. Nous philosopherons une autre fois.

VII

Il y a un an. — Un déjeuner à l'Élysée. — La dernière fête de M. Carnot. — Souvenirs. — Les cris de paon. — Le départ pour Lyon. — M. Casimir-Périer. — Le collier de Sainte-Anne à M. Félix Faure. — Les Parisiens en route. — Les examens. — Concurrents et protégés. — Le *protectionnisme*. — Mœurs modernes. — Ceux qui recommandent et ceux qu'on recommande. — Avoir *quelqu'un dans sa manche*. — Si Richelieu revenait... — L'administration. — Un camarade de collège. — Le fils d'une grande comédienne. — Thuillier et Touiller. — Marguerite Thuillier et George Sand. — Une mort.

20 juin.

Il y aura demain jeudi tout juste une année que M. Carnot réunissait à l'Élysée, dans un déjeuner officiel, des artistes, des écrivains, des membres de l'Institut, toute une sélection du monde intellectuel. Ce fut la dernière fête du président et la dernière joie de Mme Carnot. Jamais, à l'heure où expiraient les derniers mois de son septennat, M. Carnot n'avait paru plus heureux de vivre. Il semblait ajouter à sa correction ordinaire, à sa gravité souriante, une sorte de

contentement intérieur. Mme Carnot parlait à ses hôtes du prochain mariage de son fils ; elle indiquait, dans le jardin ensoleillé, la place où l'on dresserait la tente, ce jour-là. Le beau temps s'était mis de la partie et tout le palais rayonnait de clarté.

Le déjeuner avait été servi dans la longue annexe construite récemment pour les grandes réceptions et décorée de tapisseries des Gobelins, et, pour surtout de table, des pièces de vieux sèvres blanc représentaient des chasses, des cerfs forcés ou des sangliers *coiffés* par des chiens dont l'anatomie paraissait sommaire à M. Frémiet, mon voisin de table. Au dehors, sur la pelouse, la musique de la garde républicaine jouait des airs français, et quand les hôtes du président, se promenant dans le jardin, regardèrent le palais gris, éclairé du soleil, avec le drapeau flottant gaiement sur le toit, dans le ciel bleu, et M. Carnot, sur le perron de pierre, causant avec une bonne grâce charmante au milieu d'un groupe choisi, la même pensée vint à quelques-uns d'entre nous :

— Il fait bon vivre ici, et il y a du courage à quitter ce coin de terre.

Oui, l'impression exquise de cette journée du 20 juin fut toute de lumière et de bonheur. Les hôtes du palais accueillaient leurs invités avec une courtoisie qui touchait, attachait. Il y avait chez la noble femme qui savait trouver pour chacun le mot agréable et juste une telle satisfaction et comme le sentiment d'une libération prochaine, après des années d'une grande tâche admirablement remplie. Seuls, dans le charme de cette fête intime, les paons, les paons gris

perchés sur les arbres, au fond du jardin, près des Champs-Élysées, déchiraient l'air de ces cris discordants, cris étranglés que nous devions entendre encore, peu de jours après, comme des cris de deuil, le jour des funérailles du président...

— Ce sont les échos de Paris! dit quelqu'un en riant — un peintre illustre — pendant que les oiseaux de malheur interrompaient les valses des musiciens de la garde républicaine. Et comme M. Ambroise Thomas allait remercier les musiciens qui jouaient les airs de *Mignon*, soulignés ainsi par ces cris atroces :

— Ils protestent, ils sont peut-être wagnériens, les paons, disait un confrère de l'auteur d'*Hamlet*.

Je revois, dans ce tableau, lumineux, coloré, joyeux et clair, et, sur ce perron, cet homme serré dans sa redingote, droit, ferme, tendant la main à ses hôtes lorsqu'ils prenaient congé de lui, et gardant ce sourire cordial et correct que M. Bonnat a si bien rendu. Qui nous eût dit que M. Carnot n'avait, ce jeudi-là, que quatre jours à vivre? A quelques-uns qui le saluaient, il dit, avec une belle humeur inaccoutumée :

— Vous serez à Lyon, dimanche?

Il ajouta même :

— Ce sera fort joli !

Et, à cette heure même, cette brute qui devait marcher, comme un halluciné, de quelque cabaret de Cette au palais de la Bourse de Lyon, achetait le petit poignard à manche de velours qui allait faire un martyr de ce président prêt à rentrer dans le rang après avoir rempli son devoir et, magistrat impeccable, fièrement représenté la France.

Le souvenir de cette journée me restera toujours présent et l'anniversaire lui redonne toute son acuité dramatique. Il n'y a que douze mois et il semble que ce deuil date de lointaines années. Que d'événements depuis lors ! Une autre image m'apparaît, aperçue quelques jours plus tard : sur la route poudreuse de Versailles, c'est dans une voiture découverte, un homme qui passe, comme dans un nuage soulevé par le galop des chevaux des dragons qui l'escortent jusqu'à Paris. Les casques qui scintillent dans la poussière au soleil du soir, les flammes flottantes des lances, à peine entrevues dans cette fumée qui fait songer à une bataille, un salut du président nouveau, et l'apparition s'éloigne, le nuage disparaît au bout de la route, le cortège s'enfonce vers Paris, vers la fournaise...

Et, tandis que, là-bas, grondent les canons de Kiel, c'est un autre président encore, un président nouveau à qui, aujourd'hui, l'ambassadeur du plus grand empire du monde vient apporter un collier d'honneur, comme à un souverain. Collier au cou du président qui est une sorte d'anneau de fiançailles passé au doigt de la patrie. Que de contrastes ! Que d'images ! Que de fantômes ! Et en un an, tout cela ! Qu'est-ce qu'une année dans l'histoire du monde?

Les cérémonies anniversaires de la mort du président Carnot ne seront pas de celles qui retiennent les foules et l'heure des voyages a sonné. Les Parisiens partent ou sont partis. Nous en sommes à *l'heure des malles* et à la période des concours. Depuis le collé-

gien qui rêve à son prix d'honneur jusqu'au futur *pipo* qui songe à l'École polytechnique, sans parler de la tragédienne du Conservatoire qui *potasse* son Corneille ou de l'étudiant en droit qui s'endort sur les articles du Code, tout le monde prépare son examen et étudie sa matière, fugue de Bach s'il s'agit de musique, mathématiques, s'il s'agit de Saint-Cyr, scène de Dumas s'il s'agit de comédie. Il y a présentement une ébullition générale dans les jeunes cervelles.

Quand juillet arrive, c'est la grande partie qui se livre et l'examen est une loterie où se joue souvent la vie d'un être humain. Il faut noter cette particularité toute moderne que, plus que jamais, les concurrents en ces examens, ont recours à un moyen très répandu maintenant et beaucoup plus rare autrefois, la protection.

Le *protectionnisme*, si je puis dire, est une maladie contemporaine. Jamais l'abus de la recommandation n'a été aussi criant. Tout aspirant à quelque concours n'a, avant même d'étudier et de travailler, d'autre préoccupation que de se trouver un protecteur. Il faut être juges en n'importe quel examen, juré dans la moindre des causes, pour se rendre compte de la multiplicité des recommandations toutes prêtes à assaillir ceux qui ont à rendre un verdict. En s'asseyant à leur table, ces magistrats d'un moment reçoivent en même temps — pareils à une circulaire — le *petit bleu* qui sollicite et la dépêche qui implore.

Ceux qui recommandent ceux qui supplient, les enragés de *protectionnisme* ne se disent pas qu'en protégeant telle ou telle médiocrité ils nuisent à l'homme

de valeur qui se présente au concours sans protection comme, dans un duel, on se présente sans cuirasse. Non. Le protecteur et le protégé sont également convaincus de l'utilité et — je vais plus loin — de la moralité de la protection.

C'est une des infirmités de notre société actuelle, un des virus de nos mœurs. Comme tout le monde, dans notre France hiérarchisée, militarisée, fonctionnarisée, dépend de quelqu'un, le ministre du député, le député du maire, le maire de l'électeur, l'électeur du voisin, tout le monde réclame de quelqu'un une protection, une faveur, un passe-droit. Le *protectionnisme* est passé dans notre sang.

Et c'est effrayant! La perspective d'une place obtenue sans intrigue, l'idée qu'une situation mise au concours peut être dévolue au plus digne, le sentiment du droit et le respect des positions acquises, semblent des opinions abolies, des conceptions d'un autre âge. On ne croit plus au succès sans croc-en-jambe. « Je ne suis point *parvenu*, je suis *arrivé* ! » disait M. Thiers L'homme qui arrive, le fier *arrivé* d'autrefois, a pris un nom nouveau, plus singulier et plus adapté aux habiletés présentes, il s'appelle l'*arriviste*.

L'*arriviste* a pour aide le *protecteur* et le protecteur protège n'importe qui, par habitude du *protectionnisme* et pour être protégé, à son tour.

Combien de fois un pauvre diable qui a tous les titres à une situation quelconque n'entend-il point cette question qui le stupéfie et le navre :

— Avez-vous *quelqu'un dans votre manche ?*

Il pourrait répondre qu'il a son bras et que ce

bras est courageux. Mais cela est loin de suffire.

— Oui, connaissez-vous un député, un sénateur? Connaissez-vous *quelqu'un ?*

Non! il ne connaît personne et il ignore le *protectionnisme.* Il est d'un autre temps. On l'honore, on ne le place pas. Et cette idée qu'il faut un protecteur entre tellement, s'ancre si fort avant dans les cerveaux que c'est du haut en bas de ce monde terraqué une chasse au protecteur, une course à l'apostille, une curée de recommandations.

On évoque tous les titres, les plus étonnants, du reste, auprès des gens qui pratiquent le *protectionnisme.*

Moi, je suis le bâtard de votre apothicaire.

est un appel devenu banal. J'ai vu une pétition adressée à un ministre et signée d'un nom connu; après la signature figurait ce titre inattendu : « X..., *boulangiste converti.* »

Mais, je le répète, ce qui est grave dans cette épidémie de *protectionnisme*, c'est le dégoût de tout effort que la maladie finit par amener. « Si je ne suis pas protégé, je n'arriverai pas. Alors, à quoi bon? » Et, à tous les degrés de l'échelle, le *protectionnisme* sévit. L'élève du Conservatoire qui zézaye du Marivaux et bafouille du Racine, se croit Rachel ou Mlle Mars parce qu'elle a la protection du député de son département. Le candidat à l'École Normale qui n'est pas certain de ses notes se rassure en se disant que le neveu de l'oncle du cousin du sénateur de son pays a dit un mot tout bas à ses examinateurs.

— Je serai bachelier, songe le rhétoricien, puisqu'on m'a *pistonné* auprès de M. *** !

Notez que ces coups de *piston* et ces accès de *protectionnisme* effréné ne servent à rien, car les juges sont de braves gens et les concurrents font plus pour eux-mêmes que les recommandations dont ils sont parés. Je dirais volontiers, à l'encontre du proverbe : « *Les recommandations ne nuisent pas* », qu'elles peuvent souvent nuire à ceux qui sont plus chargés d'apostilles que de mérites. Je sais un examinateur intraitable qui, par principe, dit d'un élève :

— Il est trop recommandé !

Mais vous croyez que les concurrents ont cette conviction ? Point du tout. Des protections, des protecteurs, du *protectionnisme*, voilà ce qu'ils souhaitent, demandent, réclament. Ils vont à l'examen avec une protection comme un soldat trembleur irait au feu avec une cotte de mailles. Ça n'empêche ni les boules noires ni les balles de plomb, mais ça donne confiance.

Et le pays du suffrage universel devient ainsi, peu à peu, le pays de la recommandation universelle. Pays de fonctionnaires et de protégés, où s'acclimate cette idée néfaste que le *protectionnisme* seul apporte une aide non seulement à l'intrigue, mais au mérite, et où une médiocrité refusée, une nullité haineuse ou un amour-propre maladif se console d'un échec en disant; avec le rire amer des impuissants :

— Parbleu ! je n'avais pas de protections !

Il serait si simple pourtant que chacun se dît : *Protège-toi toi-même !* Non pas, on compte sur autrui. On compte sur le ministre. Un ministre qui ne fait pas

de *protectionnisme* peut être pour le pays un grand ministre, il ne sera jamais pour les non satisfaits qui comptaient sur son avènement — et l'escomptaient — qu'un modèle d'ingratitude.

— Il a passé au ministère sans rien faire pour moi !

— Aviez-vous des titres ?

— Non, j'avais mieux : — j'étais son camarade de classe !...

L'idée du népotisme et de la faveur qui fait horreur à l'élite semble toute naturelle à la masse. On ne jugerait plus Richelieu — s'il revenait au monde — sur ses actes d'homme d'État, mais sur les places et les décorations qu'il aurait données. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'on le trouverait fort clérical : la plaisanterie est par trop facile.

Les employés des administrations publiques ne détestent pas non plus d'user des protecteurs et du *protectionnisme*. Il faut tout dire : on avance peu, dans les administrations; on piétine et l'on se décourage. J'avais au collège un camarade, très intelligent et très actif, qu'on appelait Thuillier, le *petit Thuillier*, car il était mince, frêle, maladif et triste. Parfois une jeune femme, l'air mélancolique, très distingué et modestement mise, venait le demander au parloir. On nous disait que c'était une actrice et nous regardions curieusement la comédienne, la mère du *petit Thuillier*.

Nous ne nous doutions pas que cette comédienne était une des plus admirables artistes de ce temps, une grande artiste. Thuillier, la créatrice de Mimi

de la *Vie de bohème*, de la Petite Fadette, de George Sand, de Mlle de Saint-Geneix du *Marquis de Villemer*, Thuillier que le public de l'Odéon adorait et à qui il faisait des excuses pour l'avoir sifflée dans la *Gaëtana* d'Edmond About. Lorsque le petit Thuillier quitta le collège, la vie nous sépara, comme elle en désunit tant d'autres, et je croyais que mon compagnon de classe était entré dans l'armée, ainsi que la plupart des fils de comédiennes qui vont demander, sous l'épaulette, une autre gloire que celle du théâtre, marins comme le fils de Rachel, devenus parfois colonels comme le fils de la Duchesnois.

Quant à cette vaillante Thuillier, elle continuait à nous charmer, à émouvoir. C'était une âme. Point jolie, plus que jolie. Ceux qui l'ont écoutée ne l'oublieront jamais. Avec quelle poésie lamentable, d'une voix traînante et mourante, elle prononçait ce mot : l'*hôpital*, dans l'agonie de Mimi. C'était *peuple* et c'était artistique. Cela sentait la misère et l'idéal. Puis, celle qui avait joué la maladie fut atteinte par la maladie. La pauvreté vint, non plus la pauvreté de théâtre. Au ministère, on fit une pension à Thuillier. Lorsque M. Bardoux devint ministre des beaux-arts, il la doubla, cette pension, en souvenir de la comédienne qui avait été la Muse de sa génération. « O ma jeunesse, c'est vous qui vieillissez ! » Elle parlait d'entrer dans un couvent, comme voulait, un moment, le faire Mme Arnould-Plessy. Il existe même entre Marguerite Thuillier, la comédienne, et Mme Sand une correspondance d'une poignante éloquence et où les cœurs saignent, les âmes crient —

lettres d'une religiosité ardente — et qui n'évoque guère les souvenirs des coulisses ou du foyer.

Un jour — j'avais écrit sur l'actrice quelques lignes — on me fit passer une carte. Quelqu'un demandait à me voir pour me remercier : M. Touiller, inspecteur des garnis, je crois, à la préfecture de police. Je vis entrer un petit homme à l'air timide, sympathique et discret.

— Vous ne me reconnaissez pas ? me dit-il. Nous nous tutoyions, autrefois ! Je suis Thuillier, « *le petit Thuillier* ».

Il s'appelait *Touiller* maintenant, craignant, disait-il, que le non de la comédienne ne fît tort au fonctionnaire. L'administration a-t-elle donc de ces scrupules ? Toujours est-il que le fils de Thuillier, le petit Thuillier, avait consacré toute sa vie au service public et n'avançait guère. Il me conta sa vie de labeur. « Voilà mon passé, me dit-il, et quel est l'avenir ? » On vient de me donner la nouvelle que M. Touiller, chef de bureau à la préfecture, est mort subitement de la rupture d'un anévrisme au cœur. Tous le regrettent. Il laisse une famille désolée. Sans doute ceux qui lui survivent ont-ils droit à une pension. On en faisait une à Marguerite Thuillier, Touiller aussi l'a bien gagnée. Ah ! s'il avait été un *arriviste*, ce brave et bon *petit Thuillier*, comme il se serait fait une réclame du nom acclamé et de la gloire de sa mère !

VIII

Une victime de Paris. — Un poète japonais devenu boulevardier. — M. Motoyosi Saizau. — Conférences à l'institut Rudy. — Loti et ses *ezagérations* — Le *Yapan*. — Les Japonais de Paris. — Harry Alis et *Hara-Kiri*. — Mme Judith Gauthier. — Maéda-Maésa, auteur dramatique français. — L'hôpital et la fin d'un rêve. — Vers de Brizeux. — La cérémonie en l'honneur de M. Carnot. — Fleurs de couleurs et chapeaux de deuil. — Un drame parisien. — M. et Mme Eugène Carré. — Double suicide. — Drame de passion. — Le pardon. — Les banquets de Mürger. — Deux écus ou deux francs. — L'appétit et le jeûne.

27 juin.

Un de mes amis voulait écrire un livre, les *Victimes de Paris*. C'eût été le long martyrologe des enamourés de la gloire, attirés par le rayonnement de Paris, les flambées du boulevard, rêvant tous les succès, espérant toutes les fortunes, et qui retombent les reins cassés, dans la boue et dans la misère. Ce Paris, on le voit de loin, du fond des provinces, et il brille là-bas comme une étoile. Ah ! le conquérir ! Lui jeter le regard de défi que lui lance le héros de Balzac du haut

de la colline du Père-Lachaise. *Et maintenant à nous deux!* Être un de ses rois, une de ses forces, un de ses rayons! Et l'on part. C'est toujours la vieille histoire du village quitté et du coin de ville de province, où la soupe était prête à l'heure, le logis modeste mais assuré et dont on rêve en se disant le mot éternel, prononcé trop tard : « Le bonheur était là! »

Mais ce Paris ne se contente pas de faire des victimes parmi les provinciaux devenus boulevardiers; son rayonnement attire de plus loin les amoureux de la lumière et il vient de brûler à sa flamme un petit papillon japonais. Vous l'avez lu, conté en quelques lignes d'une poignante éloquence, ce roman du poète Motoyosi-Saizau, venu à Paris pour séduire et dompter Paris et mourant à l'hôpital Lariboisière en recommandant bien surtout, par un dernier désir de renommée, qu'on annonçât son décès dans le *Temps* pour que chez lui, à Tokio, on apprît, du moins, que les Parisiens se souciaient du poète vaincu. Motoyosi-Saizau se souvenait peut-être aussi que le *Temps* avait publié son adaptation des *Aventures de la petite Himmé,* cette nouvelle japonaise d'une si étrange saveur.

Je ne sais rien de plus lugubre. Et la bohème de Murger, une bohème vue en rose et qui a fait des victimes, elle aussi, la bohème des Schaunard et de Colline, est souriante malgré la chasse éternelle à la pièce de cent sous, —*cette noble étrangère* — est idyllique comparée à l'aventure du lettré de Tokio finissant comme Gilbert sur un lit d'hôpital. Je l'avais connu ce petit Motoyosi qui meurt à vingt-neuf ans et à qui j'eusse été fort embarrassé d'attribuer un

âge quelconque tant son visage jaune et ridé, volontiers souriant, me semblait sénile.

Pour nous, tous les Japonais se ressemblent, ou a peu près, comme nous devons, pour les fils de race jaune, nous ressembler tous, avec nos pâles visages. Motoyosi ressemblait donc à tous les Japonais passés et présents que nous avons pu rencontrer, vêtus à l'européenne, corrects comme des Anglais et coquets dans leur petite taille ; mais il y avait cela de particulier qu'il renonçait volontiers à la redingote parisienne, au col cassé et à la cravate montante pour reprendre le costume de son pays ou plutôt les costumes de son pays — car il en changeait comme l'empereur d'Allemagne change d'uniforme — et nous apparaître tour à tour sous l'aspect d'un poète aux bras nus ou d'un guerrier portant l'armure noire.

C'était à l'institut Rudy, dans ces salons du vieil hôtel de la rue Royale où nous avons entendu aussi je ne sais quelle prophétesse anglaise nous enseigner les principes de la sténographie. Paris a de ces chaires originales et inattendues. Pourquoi ne fonderait-on pas la Sorbonne des excentriques ? Là, Motoyosi se mit à parler du Japon à des auditeurs qu'il convoquait par des programmes alléchants. Il promettait d'étudier et de révéler les poètes du Japon et aussi les petites Japonaises au teint de lait entrevues dans un rêve depuis *Madame Chrysanthème.* Et quand il parlait des poètes, il endossait la robe pour se coiffer bien vite d'un casque lorsqu'il célébrait les guerriers de son pays.

Le pauvre Harry Alis, mort tragiquement dans une

guinguette de banlieue, a laissé un roman à la fois japonais et parisien, *Hara-Kiri* qui est l'histoire d'un fils de Samouraï venant au quartier latin pour y étudier et s'y roulant ou s'y faisant rouler dans toutes les aventures des deux rives, rive gauche et rive droite. Lorsque Paris a bien rançonné, déformé, vidé le prince Japonais, à bout de ressources, la victime de Paris reprend le chemin d'Yeddo et s'y ouvre philosophiquement et bravement le ventre à la mode sauvage et noble des vieux Samouraï. Motoÿosi, le poète, ne devait pas faire *hara-kiri* comme le héros d'Harry Alis ; mais quels désespoirs n'a-t-il pas dû éprouver avant de s'aller coucher sous les rideaux blancs de Lariboisière, lui qui, dans la petite maisonnette de bois et de papier, pouvait, en faisant glisser sur les rainures, sa fenêtre, apercevoir au-dessus de son front le ciel tout bleu, tout plein d'étoiles !

Il était gai, il en avait l'air. Il s'agitait, causait, passait ses nuits au travail. Quand il faisait ses conférences, souriant, bavard, avec sa petite moustache, ses petits yeux, sa petite voix, il ponctuait chacune de ses phrases d'un léger coup d'éventail frappé sur la table :

— Au Japon (il prononçait au *Yapan*), les *yardins* sont très *yolis*, très *yolis*, entourés d'une... d'une... comment appelez-vous cela ?

— D'une palissade, répondait le public.

— Non, pas d'une palissade, jamais, d'une palissade... non, d'une... d'un... Eh ! oui, au fait, oui, vous

avezraison, vous avez bien dit le mot, c'est cela, c'est bien cela, d'une palissade.

Le public riait, Motoyosi riait. Tout le monde riait Ces conférences étaient gaies.

— M. Loti, M. Loti, disait-il, encore au *Yapan* il n'a rien vu, M. Loti! ou du moins il a *ezazéré*. Vous autres Français, vous *ezazérez* toujours .. vous *ezazérez* tout. Mais M. Loti, ah! M. Loti, il a plus *ezazéré* que tout le monde!

Et pendant qu'il parlait, ce petit Motoyosi, ouvrant et fermant tour à tour l'éventail dont il soulignait ses critiques littéraires, je revoyais tout ce petit peuple pétillant, actif et fourmillant dont Loti nous a si bien peint les blanches, toutes blanches petites *mousmés* qui rient toujours.

Les étonnantes victoires de son petit *Yapan* devenu le grand *Yapan*, n'avaient point rendu plus fier le poète de Tokio. Je ne sais pas, mais Motoyosi devait mépriser la gloire militaire. Il trouvait que l'idéal de l'homme supérieur était de laisser courir son pinceau sur le long rouleau de papier de maïs et d'y tracer des poèmes de vingt mille vers, comme le poète Kami de la *Belle Saïnara*. Mais il avait échangé, le pauvre *lettré de philosophie*, le pinceau *yapanais* contre la dure plume de fer d'Europe et il allait savoir ce que coûte à Paris le sinistre *struggle for life*. C'est ce roman du petit Asiatique perdu dans la foule parisienne qui me semble douloureusement caractéristique et si moderne, si nouveau : un petit arbre nain de son parc, tout tordu, chétif, pareil à une mousse, dans la grande forêt pleine d'ombre et d'herbes voraces. Le lettré cherchait

à vivre. Il apportait des matériaux à Mme Judith Gautier pour des articles sur les *Fleurs vivantes* de son pays d'Asie. Il rêvait d'écrire pour les théâtres de Paris, des pièces japonaises et, mieux que cela, des pièces parisiennes !

Un autre petit Japonais, M. Maéda Maésa, un des commissaires du Japon à l'Exposition universelle de 1878, M. Maéda Maésa, qui avait, dans son jardinet du Trocadéro, de si jolies fleurs bizarres, et, dans des cuvettes de porcelaine bleue, de si délicieux arbustes lilliputiens — et qui promettait les arbustes et les fleurs tour à tour à tout le monde, comment donc, avec plaisir ! — Maéda, brusquement, ne s'était-il pas avisé, il y a quelques années, de donner un drame japonais aux *Matinées internationales* du théâtre de la Gaîté ? Motoyosi voulait marcher sur les traces de Maéda et dépasser ce précurseur.

Le mois dernier, il faisait jouer, il jouait lui-même *Kiyomassa en Corée*, toujours à l'institut Rudy. Ces représentations d'un autre théâtre libre d'entraves finirent-elles par absorber ses dernières ressources ? Je l'ignore. Mais, on nous l'a dit un matin, le petit Motoyosi n'eut plus qu'à choisir entre la rue et l'hôpital. On le chassait du logis de la rue Denfert-Rochereau où il abritait ses rêves. On lui retenait ses manuscrits, parmi lesquels une comédie qu'il destinait tout naturellement à la Comédie-Française. Oh ! que les petites maisons familières et les rieuses petites mousmés de Tokio étaient loin ! Si loin !...

Là-bas, quand les Loti *yapanais* lui parlaient de la bonté des Français et de l'hospitalité des Parisiens, et

de la joie qu'on avait de vivre à Paris, l'immense ville rayonnante, Paris, la cité des lettres, la grande cuve où tous les appétits, toutes les joies, toutes les ivresses bouillonnent, fermentent ainsi qu'un vin nouveau, comme ils *ezagéraient*, oui, qu'ils *ezagéraient*, les Loti du pays où l'on peut vivre, les yeux sur des lis, avec une poignée de riz dans le creux de sa petite main !

Quand il eut bien constaté les *ezagérations* de ses chimères, le petit Motoyosi, tristement, doucement, se coucha pour mourir, dans le lit aux rideaux blancs, comme les joues des petites *mousmés*. Il a souri jusqu'à la fin. Il a, jusqu'à la fin, parlé de ses poésies, de ses comédies, de ses rêves... Il n'avait pas trente ans quand il est mort, le poète au visage jaune qui me semblait centenaire, comme les arbres nains de son pays...

Et s'il était resté là-bas, sous le ciel qui sourit aux mignonnes fillettes brunes, il aurait vécu heureux, dans sa maison de bois, faisant des vers à Mme Fleur — ou, peut-être, à travers les obus, aurait-il, non plus sous l'armure abolie du vieux guerrier japonais, mais sous l'uniforme du troupier, guêtré, sanglé, et sac au dos, écrit à la baïonnette quelques strophes de ce terrible poème militaire, de ces chansons de geste et de marche dont les Fils du Ciel ont fourni les refrains aux compatriotes de Motoyosi.

Gens de Tokio ou de Landerneau, restez fidèles au coin de terre où vous trouviez votre blé noir ou vos rizières, et ne rêvez pas la conquête du géant Paris !

Oh ! ne quittez jamais le seuil de votre porte !
Mourez dans la maison où votre mère est morte.

Voilà ce qu'à Paris avait déjà chanté
Un poète inconnu qu'on n'a pas écouté.

Le cortège du fils d'Asie sortant d'un hôpital parisien n'a pas dû être bien solennel. Il avait lieu, je crois, à l'heure même où l'on célébrait le triste anniversaire de la mort du président Carnot. Cérémonie poignante et solennelle, où l'on sentait bien que l'émotion profonde n'était pas émoussée, les regrets se mêlant aux respects. Les robes de deuil se mêlaient aux uniformes et le spectacle, à la Madeleine, était saisissant, avec cette émotion planant sur la foule dont les *lamentos* de l'orgue étaient comme la grande voix.

J'aurais voulu pourtant — et je voudrais que les femmes comprissent une fois pour toutes — qu'une cérémonie funèbre n'est pas une réunion où l'on puisse venir avec des fleurs rouges, roses ou jaunes, au chapeau. Qui n'a pas, hélas ! une toilette de deuil dans une armoire ? Les fleurs de couleur sur des chapeaux féminins sont aussi déplacées en pareille circonstance que le seraient, pour la toilette des hommes, des vestons gris ou des pantalons clairs. Ce sont là choses qui se sentent et dont la délicatesse, fort peu subtile, toute simple et naïve, ne devrait pas échapper à quelques personnes.

Des bouquets de fleurs éclatantes sur une coiffure dans une cérémonie funèbre !

On s'entretenait beaucoup, à la sortie du service, de ce drame qui a consterné une partie de Paris, le double suicide de ces deux êtres faits pour être heureux et qu'on croyait heureux dans le rayonnement de

la fortune, de l'affection, des relations mondaines. M. et Mme Eugène Carré faisaient partie du *tout-Paris* des *premières*, et certes, devant un drame qui eût fini comme vient de se terminer leur existence, nul doute qu'ils n'eussent dit avec la conviction la plus absolue :

— Mais c'est un dénouement impossible! Mais cela n'arrive pas!

Hélas! la vie se charge d'inventer des dénouements plus invraisemblables ou plus lugubres que ceux des auteurs dramatiques. Elle *exagère* aussi, comme disait de Pierre Loti le poète japonais. Quel cinquième acte de d'Ennery est plus effrayant que cette visite de la maîtresse à la femme, cette scène suprême entre l'épouse trahie et le mari repentant, ce cri du malheureux devant la femme d'abord impassible : « Je n'ai plus qu'à mourir! » Et cet autre cri, poignant, jailli du cœur, cet appel désespéré de la femme éperdue devant l'infidèle qui s'est frappé et qu'elle voudrait arrêter au seuil de la mort :

— Je te pardonne! Je t'aime!

Non, je ne sais pas beaucoup d'épisodes plus dramatiques et le théâtre n'a point d'aussi fréquentes tragédies. Tragédie essentiellement moderne, celle-là, avec la complication des fureurs subites, la fatalité des nerfs qui joue le rôle de la fatalité antique, pousse brusquement le doigt crispé à presser la gâchette d'un revolver, l'arme *fin-de-siècle* entre toutes, rapide, électrique, n'admettant ni la réflexion ni la prudence, l'arme en un mot des impulsifs.

Imaginez la torture de cet homme qui s'est condamné à mort — Pourquoi? Parce qu'il aime sa femme

précisément et qu'il voit clairement qu'il a tué son bonheur — et qui, agonisant, a cependant le temps de voir qu'en se frappant il a frappé aussi l'adorée, que cette même arme, dont il vient de poser le canon sur son front, elle l'a saisie à son tour et s'en est troué la tempe ! Il a assez de connaissance encore pour avoir la perception de ce qui se passe autour de lui. Et que se dit-il alors, dans la dernière pensée de sa vie? A-t-il été désolé d'entraîner dans sa tombe sanglante celle qui était couchée près de lui sur le tapis du salon, ou consolé, dans sa détresse lamentable, par la promiscuité de ce cadavre de la bien-aimée ?

Non, Roméo, Juliette, Hernani, doña Sol, les morts et les mortes des drames shakespeariens ou romantiques ne sont pas plus poignants que ce mari et cette femme de notre temps, payant l'un et l'autre — et de quel prix ! — une erreur pardonnée, une faute qui n'empêchait ni l'amour ni l'amnistie. Et c'est parce qu'il y a, au-dessus de ce sang versé, une sorte de poésie amoureuse, que ce drame bourgeois, ce double suicide mondain, a si profondément ému la société parisienne. C'est là comme une revanche douloureuse du terre-à-terre de la vie moderne. Ainsi, il y a donc encore de la passion, de la jalousie, de la colère et de l'amour dans notre existence uniforme et plate !

A la pitié qui s'attache aux victimes s'attache aussi je ne sais quel sentiment d'envie. Ils ont souffert, ils se sont donné, l'un à l'autre, une amère souffrance, mais ils se sont aimés, ils s'aimaient, et la dernière

parole entendue par le mourant a été celle qui console, l'absolution par le baiser :

— Je t'aime! Je te pardonne!

Nous sommes décidément des êtres faibles et faits pour torturer ceux que nous chérissons. Toute la pauvre humanité s'agite, se désole, se méconnaît, se déchire — puis s'amnistie, mais trop tard. Et ce besoin de combativité, de rivalité inutile, se retrouve jusque dans la scission qui a lieu, parmi les jeunes gens, à propos du buste de Mürger. Il y a des *murgériens* intransigeants qui trouvent que célébrer l'auteur de la *Vie de bohème* dans un banquet à six francs par tête, c'est faire de l'aristocratie littéraire. Deux francs, des fraises, un bouquet de cerises et des chansons, c'est assez pour la gloire du bon Mürger. « Que veux-tu? dit Marcel assagi, je n'aime plus que ce qui est bon! » Les murgériens intraitables, fidèles à ce qui est sommaire, eussent volontiers banqueté avec du cidre et des marrons, mais la saison en est passée. Du moins ont-ils protesté, austères, et se sont-ils posés en jacobins du *murgérisme* devant ces *satisfaits* qui dînent à deux écus par tête! L'historien des *Buveurs d'eau* se fût-il jamais douté qu'il causerait un tel émoi et un tel tapage?

Ce n'était pas un ventru, certes, ni un gourmand de bonne chère, mais c'est lui pourtant qui répondait à un camarade le félicitant de son bel appétit :

— Oui, cela m'est venu sur le tard. Que voulez-vous, mon cher? *L'appétit vient en jeûnant!*

Ainsi Mürger eût banqueté deux fois, en son propre honneur, à six francs et à deux francs par tête.

IX

L'incendie de la maison Godillot. — Ce qu'il y a dans un malheur. — Le dévouement. — Les pompiers. — Un costume des *Faux Bonshommes* et un tableau d'Edouard Detaille. — Le pompier et l'*art pompier*. — Les journaux lus dans le train. — Le voyage de la vie. — Provisions de route. — Lisons notre gazette. — Une invention des étudiants. — Le *Roulotte-Club*. — Les *estudiantinas* françaises. — Symbolisme. — Une société foraine. — Apprentis orateurs.— Ce qui amnistie tout.

19 juillet

« Je voudrais peindre un *fléau* ! disait Courbet. — Quel fléau ? — Un *fléau* ! » Et le peintre ne s'expliquait pas autrement. Il a laissé, dans son œuvre un paysage : une tourmente de neige enveloppant dans la montagne une diligence et des voyageurs. Est-ce un accident ou un fléau, une tempête de neige ! Un fléau, un malheur, une épouvante, c'est l'incendie. Le cri *Au feu !* retentit comme un glas. Les êtres humains deviennent aussitôt ou silencieusement ou tragiquement agités. On sent que quelque chose de supérieur à la volonté passe et on conçoit très bien le fatalisme stu-

pide des Orientaux ou le désespoir farouche des paysans devant la fortune écroulée, les espoirs dévorés.

Puis autour du sinistre, accourent, comme à la curée, les cupidités et le crime. Tout champ de bataille a ses détrousseurs et ses corbeaux. Les *voleurs à la tire* sont les oiseaux de proie qu'attire le désarroi des pauvres gens menacés par l'incendie et qui, perdant la tête, abandonnent tout, jettent, au hasard, leurs meubles et leurs pendules par les fenêtres. Il y a, dès que la flamme apparaît, dès que le feu est signalé, un lugubre appel à la curée parmi les rôdeurs, les écumeurs de Paris. « Où est le *foyer ?* » Ils se le disent et — comme mouches allant au cadavre — ils accourent. Les faces sont atroces autour du brasier où le crime espère tirer quelque bonne aubaine du malheur.

Dieu merci, le fléau développe aussi les énergies et sonne l'appel des dévouements et des courages. Dans cette psychologie de l'incendie, ce n'est même ni la peur ni les mauvais instincts qui dominent, c'est ce qu'il y a de meilleur dans la nature humaine, la passion du devoir chez le soldat, et dans la foule, ce besoin impulsif de secourir qu'on a baptisé d'un nom un peu barbare : l'*altruisme.* Lorsque les moralistes pessimistes parlent de l'homme et de ses vices à la façon de La Rochefoucauld, ils oublient un peu trop l'instinct qui est parfois d'une qualité supérieure à l'intelligence. Pour bien des gens, le *fléau*, qui était pour Courbet un sujet de tableau, qui est une occasion de désordre et de rapine pour d'autres, qui pour d'autres encore n'est qu'une façon de spectacle (ils vont contempler la *sublime horreur de l'incendie* comme Proudhon, aux jour-

nées de juin disait qu'il allait *contempler la sublime horreur de la canonnade*), oui, en vérité, pour bien des gens, le fléau n'est qu'une occasion de se dévouer, de se sentir homme, de voir brusquement se développer l'instinct de fraternité qui fait les héros.

Je ne parle pas des soldats. Il est convenu que le devoir pour eux est contenu dans la discipline. Je songe à ces passants qui se jettent dans les maisons incendiées, qui montent aux escaliers croulants, à ces ouvriers, peintres en bâtiment ou couvreurs, qui secondent les gardiens de la paix et se font gardiens de la vie des incendiés. Quant aux pompiers, ces soldats de toutes les heures, mobilisés par une sonnerie électrique et dont le clairon sonnant la charge est un simple bouton d'appel — ceux-là, on ne saurait trop les honorer : ils sont simplement admirables.

Le pompier c'est le soldat toujours en campagne. Il n'a ni repos ni répit. Qui me dit qu'à l'heure où j'écris les braves gens n'accourent pas, sur un autre point de Paris, pour risquer leur vie comme ils l'ont fait, lundi, dans la maison Godillot ? Et le pompier, chose étrange, reste cependant une façon de soldat qu'on ne salue pas à l'égal des autres. Le soldat qui tue semble plus respecté que le soldat qui sauve.

Lorsque, je ne sais à quelle époque, on reprit cette amère satire des *Faux Bonshommes* que la Comédie-Française va remonter, on fit observer à Théodore Barrière que la garde nationale n'existait plus et que Péponet n'était devenu qu'à demi-comique lorsqu'il se

faisait peindre en uniforme de capitaine de la garde nationale.

— C'est juste, dit Barrière. Otons le schako et mettons un casque !

Et il enleva l'uniforme de garde national pour le remplacer par celui de capitaine de pompiers.

Pompiers de village ou pompiers de villes, braves gens volontaires ou soldats disciplinés et courant *au feu*, il faut les vénérer, ces ennemis du *fléau* qui gisent le front troué ou la colonne vertébrale brisée après avoir disputé les murailles et les êtres aux flammes. Je ne sais pas si M. Edouard Detaille leur a donné place dans son beau livre illustré sur l'*Armée française ;* mais il leur a, du moins consacré un tableau admirable, une maîtresse-page où leur héroïsme tranquille est célébré sous ce titre : *Victimes du Devoir.*

Je ne sais où est ce tableau. N'a-t-on pas fait, un moment, quelques difficultés pour l'accrocher dans une salle de l'Hôtel de Ville parce que des figures officielles, celle du préfet de la Seine s'y trouvaient ! Oh ! les misérables querelles politiques et subalternes questions personnelles qui compliquent, désolent et gâtent tout ! Detaille n'avait voulu qu'une chose : payer sa dette de peintre militaire aux soldats de la vie moderne, à ces pompiers dont les vaudevilles et les chansonnettes s'amusent et dont l'humanité à la fois et l'armée s'honorent.

Je voudrais même qu'on renonçât à l'expression, d'ailleurs surannée, qui consiste à déclarer que tout art aboli est un *art pompier*. Je sais bien d'où la formule est née. Les vieux sculpteurs de jadis nous acca-

blèrent de Grecs et de Romains, de gens casqués qui étaient des Achilles et des Philopœmens aussi fréquents alors que le sont les Jeanne d'Arc aujourd'hui. Ces statues classiques avaient des casques et le mot de *pompier* devait venir facilement aux lèvres des *jeunes* épris de modernité. Ce n'est pourtant pas le casque qui fait le pompier et les plus modernes des modernes finissent par être des pompiers en leur genre. Ils ont leurs moules, ils ont leurs *gaufriers*, comme disait Gautier.

Et, à tout prendre, les *pompiers* d'autrefois avaient une ardeur et une foi vaillantes. Le petit père Cavelier bon professeur, disait joliment : « Pompiers tant qu'on voudra, pourvu que nous alimentions nos pompes aux eaux sacrées de la Grèce ! » — Le mot est charmant et il est juste. On pourrait, je crois, renoncer à chansonner les pompier, sur les petits théâtres à les faire évoluer dans les revues de fin d'année et aussi à appeler *pompier* ce qui semble un peu vieux aux uns et ce qui demeure peut-être respectable pour les autres, même en art. Le *pompier* croit du moins aux belles choses, et je sais de vieux sculpteurs de talent qui se vantent de mériter l'ironique épithète :

— Pompier tant qu'on voudra, me disait l'un d'eux ; j'aime mieux sculpter des casques que des casquettes.

C'est de ce drame de la rue Rochechouart et presque uniquement de ce drame que les Parisiens, à l'heure des *trains pour la campagne*, parlaient en dépliant

leur journal et en répétant les mêmes mots : « Voilà encore l'eau qui a manqué ! »

C'est un spectacle curieux, du reste, que tous ces journaux presque en même temps ouverts et lus, de l'intérieur du wagon de premières, à l'impériale des voitures de seconde classe. Tout le monde lit et il y aurait une physiologie particulière du voyageur à faire d'après le journal qu'il déplie. Un touriste sentimental, à la Sterne, jugerait facilement les Français d'après le grenier à opinions qu'ils se forment ainsi quotidiennement, grain à grain. Souvent des gens séparés par une simple planche — celle de l'impériale du wagon — semblent plus éloignés des concitoyens placés au-dessous ou au-dessus d'eux que peuvent l'être des hommes habitant de l'autre côté d'une frontière.

L'antagonisme des idées apparaît dans les titres seuls des lambeaux de papier qu'on va lire. Et pourtant, le même train emporte toutes ces individualités diverses, la même machine les traîne, les mêmes dangers les menacent, la même nécessité les conduit. Il y a là un symbolisme pratique dont le sens devrait frapper les moins perspicaces. L'important est de ne pas dérailler et, quant au point d'arrivée du train, au but final, quel que soit le journal déplié en route, le *terminus* est le même et fatalement l'on y arrive. On y arrive même bien vite quand on a dépassé certaines stations qui portaient des noms souriants et jeunes.

Lisons donc notre journal et gardons nos idées pendant le voyage. Les idées sont un viatique et les préjugés mêmes ont du bon. Ils sont comme les

rations emportées pour la route. Tout d'abord on leur trouve une saveur, une fraîcheur qui plaît. On s'en nourrit. On ne voudrait pas les laisser en chemin. Le préjugé semble une provision nécessaire. Mais, pour peu que la route soit longue, on s'aperçoit que ces mets durcissent et que ce qui paraissait agréable devient rassis et même dur. Quoi! c'était là le pain exquis du départ? Il n'a plus aucun goût. Il nous briserait les dents. Et on le jette bien vite par la portière du wagon. Ainsi du préjugé et des idées toutes faites. Si le voyage de la vie était plus long et si l'esprit ne subissait pas l'inévitable caducité du corps, je crois bien que notre promenade à travers le monde, comme eût dit Renan, se terminerait dans la pleine sérénité, le parfait apaisement, la charité suprême et la pleine lumière.

En attendant, déplions, comme tous les voyageurs, la gazette du jour et trouvons-la excellente tant qu'elle caressera nos idées et augmentera nos préjugés, nourriture de route.

Les étudiants, quelques étudiants, ont trouvé le moyen ingénieux de rendre le voyage plus fantaisiste. Ils viennent, me dit-on, de se grouper pour parcourir la France en *roulottes* comme de pauvres saltimbanques, et donner, par les chemins, des représentations au profit des malheureux. Tels les *studiosi* du moyen âge en habits de serge, allant de par le monde, chantant, grelottant, et frappant aux portes. Telles les *estudiantinas* espagnoles raclant de la guitare et chantant des

séguédilles, avec la cuiller au petit chapeau de torero à la Goya. Les étudiants qui, pour varier les études, avaient déjà organisé les mascarades de la Mi-Carême vont aller en *tournées*, comme Sarah Bernhardt ou M. Coquelin. Et ils ont fondé ce qu'ils appellent le *Roulotte-Club*.

Ils entreront tambour battant, cuivre sonnant, dans les villages, et les forains éperdus se demandent déjà ce que vont devenir leurs bénéfices devant cette mobilisation des fantaisistes universitaires. Les étudiants auraient volontiers débuté avant « les vacances » et affirmé l'existence du *Roulotte-Club* dès la foire de Neuilly. Mais il est, en somme, des étudiants qui étudient, et l'heure triste des examens a sonné ! On attendra donc les vacances.

Va pour les tournées des *estudiantinas* françaises ! C'est un pas de plus vers l'universelle fantaisie. Le besoin de mouvement, de perpétuelle agitation, qui caractérise notre vie moderne se traduit ainsi par mille manifestations bizarres qui sont, disait un docteur, une sorte de contribution à l'universelle anarchie ! Les étudiants font là, sans le savoir, du symbolisme en action. Ils se changent en forains et jettent le bonnet de Cujas pour le chapeau de Bilboquet. Mais toute notre société actuelle est foraine, et les *chars des Etats*, les chars en apparence les plus solides, apparaissent à l'observateur comme des variétés de *roulottes*. Oh ! qu'ils comprennent bien leur temps, les étudiants qui veulent et vont fonder le *Roulotte-Club !*

Vie moderne, vie foraine. Les jeunes gens des pre-

mières heures du siècle s'exerçaient aux harangues solennelles, aux discours généreux qui échauffent les âmes. Lorsque Lacordaire et Berryer, étudiants, parlaient pour la première fois, il semblait qu'on entendît passer dans l'air un battement d'ailes. C'est le *vieux jeu*. Les apprentis orateurs vont à travers les villes, s'exercer à la véritable éloquence pratique des temps nouveaux, le *boniment*. On ouïra non pas des bruits d'ailes, mais des fracas de cymbales et des appels de cuivre. Voilà, voilà pour les succès futurs, les candidatures probables, l'assaut des scrutins, oui, voilà qui vaut mieux que les discussions académiques et les controverses littéraires de quelque conférence Molé. Le plein air, le plein vent, le boniment, la roulotte. Allez, la musique! Il me semble voir là tout un monde qui passe. Le monde nouveau peut-être. Le Parlement, les Lettres et la Science de demain. Le *Roulotte-Club* est un symbole.

On me dit que les forains, les vrais forains, les humbles saltimbanques ont protesté, un peu penauds, intimidés. Comme, à leur place, je serais fier de voir que les forains font école et marchent ainsi à la conquête du monde. Ah! les *pompiers* et l'*art pompier* sont loin? Le fracas règne, la réclame gouverne, le boniment triomphe. Et encore le boniment, la réclame, les tambours, la grosse caisse, tout l'orchestre assourdissant des farceurs effrontés et des mangeurs n'ont-ils pas pour excuse ce qui amnistie d'avance les tapages du *Roulotte-Club*, je veux dire ces grandes vertus, vaccins de bien des défauts : la pitié et la charité?

X

Une chanteuse des rues. — La chanson en plein vent. — Mlle Eugénie Buffet. — Invention nouvelle. — Refrains de la rue. — Déjazet et la *Lisette de Béranger*. — Comment le général Cambriels chanta en plein vent à Toulouse. — Une créatrice : les *Gigolettes*. — Poésies de faubourg. — Soirs de Paris aux boulevards extérieurs. — Place à la chanson! — Si Théroigne venait? — Peintres en plein vent. — La cellule et la rue. — Le *Comité Hébert*. — Un banquet. — Un maître qui refuse un dessert. — M. Alexandre Dumas.

11 juillet

Après les étudiants qui veulent se faire les *missi dominici* de la parade en plein vent, voici une chanteuse de cafés-concerts qui rêva de devenir comédienne et qui s'improvise chanteuse en plein vent. Signe des temps. On veut bien faire la charité, mais on ne tient pas à ce qu'elle soit anonyme.

Mlle Eugénie Buffet jette au vent les refrains qu'elle disait jadis à la Cigale, et les sous qu'elle ramasse, elle les donne aux pauvres — aux journaux plutôt, qui les transmettent aux pauvres. C'est là une voca-

tion qui n'est pas commune. Rachel, raclant de la guitare sur le pont Neuf, rêve de se transformer, d'être un jour Phèdre, ou Monime, ou Camille. Voici une femme qui aspire à descendre, à descendre dans la rue, et qui, en y descendant, se grandit.

Je conçois fort bien l'attrait que doit avoir pour l'artiste ce contact direct avec la foule. C'est pour la foule que l'orateur parle et que le poète chante. Cette foule, l'orateur peut la sentir palpiter autour de lui, avec ses remous et ses mugissements de vaste mer. Le comédien la trouve aussi, dans cette coquille qui contient tout un océan et s'appelle une salle de théâtre. Mais le plein vent, le plein air, le peuple, le vrai peuple, le rencontrer une fois en sa vie, le faire tressaillir, l'émouvoir, le charmer ou le dompter, quelle joie !

Et cette volupté que savoura Lamartine sur les marches de l'Hôtel de Ville, que Gambetta ressentit, amère et forte, en parlant à la province des dangers de la patrie, Mlle Eugénie Buffet la connaît, depuis quelques jours, en chantant aux passants de Paris les refrains qu'on applaudit et qu'on lui redemande.

Ceux qui ne connaissent pas la nouvelle étoile populaire se rappellent pourtant cette affiche de café-concert où, grelottante et minable, maigre, pâle, anémiée, ramassant entre ses jambes sa jupe mince fouettée par la bise, une grande fille était représentée, tête nue, les cheveux au vent, avec un mince foulard rouge autour du cou, les épaules rondes sous un caraco d'un gris usé. C'était, sur les murs de Paris, une suite lugubre et comme tragique de *gigolettes*, et,

à dire vrai, Eugénie Buffet, dont cette affiche était l'image, en costume d'errante et de misérable, Eugénie Buffet fut l'incarnation et peut-être la créatrice de ce genre spécial de blêmes figures parisiennes, les *gigolettes*. Son fichu rouge, un moment, faillit devenir légendaire comme les gants noirs d'Yvette Guilbert.

Elle faisait passer dans ses chansons les plaintes sinistres, les poésies phtisiques, les tristesses noires de ces êtres qui rêvent de l'amour et des lilas jusque sur un grabat d'hôpital. Elle les avait étudiées, ces grêles créatures, mauvaises herbes piquées de fleurettes du pavé de Paris, chez elles, dans les faubourgs obscurs, dans les rues de misère. La défroque qu'elle portait et que le peintre reproduisait sur l'affiche-annonce, elle l'avait achetée à l'une de ces filles. Treize ou quatorze francs tout un costume, la livrée de l'amour errant, des Chloé demandant l'éternelle idylle à l'herbe pelée, comme un utrecht vieilli, des fortifications.

Et comme elle les connaissait, elle les plaignait, et une partie de l'argent qu'elle gagnait à chanter les gigolettes passait en aumônes aux vraies gigolettes, qui parfois venaient, reconnaissantes et se cotisant entre elles, offrir un gros bouquet de fleurs à la gigolette de music-hall. Elle fut populaire au boulevard extérieur, Eugénie Buffet, avant d'être applaudie sur le terre-plein de l'Opéra. Familièrement, là-haut, on l'appelait *Nini*. *Nini Buffet!* Comment donc! C'était une gloire !...

Lorsque l'Ambigu donna ce drame, où l'on nous montra, dans un tableau qui sentait à la fois le vin

clair et la cour d'assises, les rôdeurs et leurs *connaissances*, modulant la *Chanson des blés d'or* entre deux coups de couteau, Eugénie Buffet offrit de jouer pour rien, un soir — oui, ne fût-ce qu'un soir — le rôle de Gigolette, pour montrer ce qu'était la vraie gigolette, la gigolette revêtue de la vraie souquenille des gigolettes de faubourg.

— Félicia Mallet, disait-elle, c'est du théâtre. Moi, c'est de la vie !

Il y a de ces querelles d'écoles jusque dans les excentriques de l'art. Jolie, distinguée, avec un fin profil de médaille, Eugénie Buffet avait trouvé l'incarnation d'un type, elle y tenait. Et ceux qui avaient vu jadis, autour du tapis vert de Monaco, l'élégante personne qui jetait, insouciante, les louis au rateau du croupier,ne la reconnaissaient guère dans cette triste *Pâlotte* dont elle disait, râlait l'agonie morale d'une voix à demi-brisée.

— Ah ! le premier argent que j'ai gagné en chantant, dit-elle, qu'il m'a semblé bon !

D'ailleurs, une agitée, cette jolie créature qu'on entendit, un jour, crier : « Vive Boulanger ! » en pleine Exposition, devant le président Carnot,et qui s'en alla gaiement faire de la prison pour *opinions politiques*. Gigolette était boulangiste. Elle est restée l'amie des pauvres diables et c'est pour eux qu'elle chante. « Pour la gloire ? » Précisément pour la gloire. La musique en plein vent fait plus de bruit que la musique de chambre et voilà Eugénie Buffet, la *Nini* de la *Cigale*, devenue quelque chose comme une reine faubourienne parmi les « virtuoses du pavé ».

Nous nous rions de toutes choses,
Ayant déjà tout éprouvé,
Tout rêvé,
Et loin des lilas et des roses,
Gaîment nous battons le pavé!

Il a son magnétisme, ce passé dont plus d'un rimeur s'est fait le poète. Déjazet, la grande Déjazet, ne se mit-elle pas à chanter, elle aussi, en plein vent, la *Lisette de Béranger*, un soir qu'en passant devant un groupe de chanteurs des rues elle entendait *massacrer* la musique de Frédéric Bérat?

— Eh! non, mes enfants, ce n'est pas cela! Voici comment ça se chante!

Et elle chanta. Elle chanta la *Lisette* dans le plein air du soir :

Enfants, c'est moi qui suis Lisette,
La Lisette du chansonnier...

Et elle versa la recette, qui fut grosse, entre les mains des chanteurs, d'abord étonnés, un peu vexés, puis très émus, et qui criaient avec la foule : « C'est Déjazet! Merci, Déjazet! Vive Déjazet! »

Mais, j'ai connu quelqu'un, qui n'était pas un chanteur, et qui fit de même, un soir, sur la place du Capitole, à Toulouse, où de pauvres diables de chanteurs modulaient des romances quelconques, sans récolter la moindre aubaine. On a de jolies voix à Toulouse, on y est difficile. Les pauvres chanteurs ne plaisaient pas. Le général Cambriels se trouvait là, Cambriels, le vaillant colonel de Solferino, Cambriels qui reçut à Sedan une horrible blessure dans le crâne, Cambriels

que les Allemands laissèrent libre, le croyant mort, et qui, la tête encore enveloppée de linges, tout sanglant, alla prendre un commandement à l'armée des Vosges. Le futur général Cambriels n'était encore qu'un brave petit lieutenant, en garnison à Toulouse. Mais il aimait la musique avec la passion du général Mellinet et il avait une voix charmante.

Il eut pitié des malheureux chanteurs qui ne ramassaient pas une pièce de cuivre, et — comme il eût monté à un assaut — il marcha droit à leurs côtés, et bravement, avec la résolution joyeuse d'un joli garçon de vingt ans, il attaqua, sous les étoiles bienveillantes et devant la foule un peu surprise, l'air de *Lucie de Lamermoor* (on en était à Donizetti, en ce temps-là !) ; puis, sous les bravos, les acclamations et les *bis*, il tendit autour de lui son képi galonné d'or où plus d'un de ses camarades laissa tomber une pièce blanche, et il vida le tout dans les mains des chanteurs pleurant de joie...

— Ce fut, me disait gaiement le général Cambriels, mon bâton de maréchal de chanteur !

Et maintenant qu'Eugénie Buffet continue à passer, muse du pavé de Paris, à travers les rues. Le peuple aime les chansons. Il les a toujours aimées. Il faut voir, les soirs d'été, à la lueur de quelque lampe à pétrole, ces groupes d'ouvriers, d'ouvrières, écouter, sur les boulevards populaires, des chanteurs en plein vent qui débitent, après la journée de travail, de la poésie à cinq ou dix centimes, refrains d'amour, ressouvenirs de patriotisme que les délicats traiteraient dédaigneusement de chauvinisme bête, pauvres refrains où

reviennent les hirondelles, les petites fleurs, les fleurs si chères au peuple de Paris, les sapins d'Alsace, et où passent, avec un clapotement de drapeau, des appels de clairon qui semblent venir de Madagascar... Tout le monde écoute. La voix du chanteur monte, parmi les rumeurs du soir parisien, roulements de fiacres, appels de tramways, cornets de bicyclistes. Et quand arrive le refrain, tout le monde chante, reprend en chœur. Poésie au rabais, patriotisme de carrefour, tout ce qu'on voudra. Pendant qu'ils écoutent et qu'ils chantent, ces pauvres gens ont bu un peu de poésie inconsciente et respiré un peu d'oubli !

Laissez chanter Eugénie Buffet, la chanteuse du pavé !

J'ai pourtant un ami, volontiers pessimiste, qui me fait remarquer le danger de ces libres promenades en musique. Si tous les chanteurs faisaient de même et si la rue appartenait soudain à ces variétés d'*estudiantinas* ?

« Voici venir le 14 Juillet. Déjà les drapeaux appa-
» raissent aux fenêtres. Les mâts se dressent, les ifs
» de gaz poussent comme des arbustes de métal.
» Nul doute que Mlle Buffet ne se mêle à la foule et ne
» chante pour la foule. Vous l'applaudissez, c'est fort
» bien. Ce n'est pas Théroigne de Méricourt, mais une
» autre pourrait être la Théroigne des cours. Que fe-
» riez-vous alors?

J'avoue que je n'y compte guère, et je crois bien qu'avec mon humeur de badaud, j'écouterais encore

tout simplement, j'écouterais : — même Mlle Théroigne. Les débitants de sermons et de *tracts*, les prédicateurs en plein vent ne me gâtent ni les parcs ni les rues de Londres. La chanson n'évangélise point, mais elle amuse, et le pittoresque n'est pas si commun aujourd'hui qu'il le faille, comme un chien errant, conduire à la fourrière.

« Soit, interrompt encore mon ami, et la peinture?
» La peinture vaut bien la musique. Et que diriez-vous
» si je m'avisais de peindre et de débiter mes pein-
» tures dans la rue? »

Ce ne serait pas la première fois que se produirait le phénomène. Joseph de Nittis peignait ses vues de Paris dans un fiacre, comme Turner esquissait ses couchers de soleil sur Londres dans un *cab*. J'ai vu souvent un peintre, assis devant son chevalet, en pleine rue. J'ignore, par exemple, comment il pouvait peindre dans le tapage d'alentour et parmi les observations des Paul Mantz de passage. Mais il allait! Le paysage prenait corps devant les curieux ébahis. Tout est affaire d'habitude. Je ne m'imagine pas bien, je l'avoue, un rêveur comme M. Ernest Hébert, peignant ainsi sa *Madone* en plein vent, et faisant de l'art comme Eugénie Buffet fait de la musique. Pour certains artistes, le bruit et les regards sont des excitants; à d'autres, il faut le recueillement et le silence laborieux de la cellule.

Je cite le nom de M. Hébert parce qu'il vient de donner un bon exemple. La *campagne des banquets*, commencée depuis quelque temps — les banquets pour hommes célèbres — avait fait des prosélytes

jusque parmi ses élèves, et, vite, un comité s'était constitué, car nous sommes à l'âge des comités, et dès que trois citoyens français se rassemblent, ils fondent un comité pour ou contre quelqu'un, pour la propagation ou l'abolition de quelque chose. Je ne blâme pas le comité Hébert; au contraire. Il était bon d'honorer cet artiste de conscience et d'inspiration, poète du pinceau, sorte de Gounod de la palette, qui a rendu avec une élégance pénétrante les mélancolies des *malarias* romaines, les tristesses délicieuses des brunes et minces filles aux grands yeux emplis de fièvre. Et je ne parle pas du portraitiste : Hébert, comme Ricard, fut le peintre des âmes.

Il est loin du bruit, celui-là, et la médaille d'honneur qui est allée récompenser le *Sommeil de l'enfant Jésus* est arrivée bien tard à un des maîtres vraiment personnels, inspirés et profonds de notre école. Les élèves d'Hébert ont voulu la fêter, cette médaille bien gagnée, qui est la consécration suprême de la maîtrise votée par les pairs et les admirateurs d'un artiste. On avait célébré Puvis de Chavannes le virgilien, Edmond de Goncourt, Berthelot, et jusqu'à ce vieux Marcellin Desboutin, dont le burin travaille pour le Louvre. Il était juste qu'on célébrât Hébert.

Il ne l'a pas voulu, il ne le veut point. Il n'aime ni le bruit du dehors, ni les discours, ni le choc des verres. Dans ce grand salon de la villa Médicis, où jadis Ingres joua du violon, où tant de gloires ont passé, où l'on cherche encore respectueusement les ombres des maîtres, musiciens, peintres, architectes, qui ont glorifié, agrandi moralement la France; dans ce salon où

aujourd'hui M. Guillaume voit pousser, écoute penser, contemple fièrement, avec son fin sourire paternel et doux, ces jeunes gens qui seront les maîtres de demain, Ernest Hébert causait volontiers, ou, sous ses cheveux en broussaille, dans sa barbe longue, avec son chien à ses pieds, écoutait quelque mélodie de Massenet, parfois — il y a longtemps — quelque *seguidille* andalouse chantée par Henri Regnault, la guitare à la main. C'était le plaisir délicat, amoureusement savouré; ce n'était pas le bruit.

Le bruit, M. Hébert le fuit comme ses paysans de la campagne romaine fuient la peste. Et, à tout prendre, il donne aujourd'hui à ses élèves, je le répète, un bon exemple de modestie. A quoi servent les banquets? Laissez là les toasts et faites des œuvres. Il l'a refusé, comme l'auteur de la *Dame aux camélias*, ce banquet — dessert de la vie offert aux maîtres par les *jeunes*, qui veulent — et ils ont raison — leur place au banquet de la vie. Ce refus ne me déplaît point.

— Comment irais-je au banquet que vous offrez à X..., écrivait naguère M. Alexandre Dumas à un Comité; je ne vais pas aux banquets qu'on m'offre à moi-même!

XI

Après le 14 juillet. — Paris pavoisé et désert. — Promenades au Bois. — La dernière discussion de la Chambre. — La Légion d'honneur. — Les hochets de la monarchie. — Monge et Bonaparte. — Un mot de Schœlcher. — Ce que peut un ruban rouge. — La première distribution de croix. — Les gens de lettres. — L'honneur et le pain gratuits. — Les soldats de l'Empire et les Bourbons. — Un projet de décret. — Amputé à Buzenval. — L'assassinat de M. Stamboulof et l'opinion parisienne. — Tyran de mélodrame. — Brutalités de la civilisation. — La force. — L'ennemi. — Cochers et bicyclistes.

18 juillet.

Pendant quelques jours encore Paris restera pavoisé. Que d'autres lui trouvent un air forain et prétendent que ce maquillage de drapeaux le défigure; pour moi, il me semble gai, et ces tricolores où se mêle, comme la note d'un bouton d'or, le jaune des drapeaux russes, n'ont rien d'antiartistique. Cela est souriant, joyeux et clair, et tel peintre de la vie moderne, comme Jean Béraud, a fait de fort jolis tableaux avec notre Paris en fête.

La Chambre est partie, les théâtres sont fermés, les fiacres passent, chargés de malles et les voitures-annonces promènent sur les boulevards des affiches alléchantes où les villes d'eaux sont figurées par de jolies filles polychromes. C'est l'heure où Paris est tout à fait délicieux pour les Parisiens qui s'y promènent en bottines de cuir jaune et en petit chapeau de paille. Le Paris bruyant n'est plus là, il ne reste que le Paris vivant. Le soir, tandis qu'aux Champs-Élysées monte le refrain absurde que nous retrouverons, tenace et niais, dans les revues de fin d'année : *En voulez-vous des z'homards ?* une promenade au Bois, par les sentiers solitaires, donne la sensation exquise d'un voyage aux lointains pays. Les lanternes des voitures rares semblent, dans l'obscurité, des vers luisants qui bougeraient. Les étoiles brillent, les coupés mystérieux s'entrecroisent. Une vague musique passe, comme un souffle, venant d'on ne sait quel concert, à travers les arbres. C'est charmant, et le bord de la mer, en pleine nuit, avec le grand murmure lointain, ne donne pas une sensation plus pénétrante.

Mais pour aimer Paris solitaire il faut l'aimer pour lui-même. Il se repose, Paris, et, la politique faisant trêve, il s'intéresse fort à cette discussion sur la Légion d'honneur qui vient d'agiter le Parlement à l'heure précise des vacances. Rien, il est vrai, ne passionne plus les Français que cette question du ruban rouge. C'est une des faiblesses de notre race d'attacher un prix spécial à ces distinctions et il y a longtemps que Bonaparte répondait à Thibaudeau et

à Mathieu Dumas traitant les croix de « hochets » — les *hochets de la vanité*, devait dire plus tard le pauvre Clément-Thomas : — « Eh ! c'est avec des hochets que l'on mène les hommes ! »

Oui, en dépit de tout, la Légion d'honneur a gardé son prestige et c'est au bout de ruban rouge que rêve le soldat qui, fidèle au devoir, veut faire plus que son devoir et se hausser jnsqu'à l'héroïsme. C'est à cette *touche de vermillon* avivant le deuil de l'habit noir, que pense le peintre enfermé dans son atelier, face à face avec son œuvre. C'est la perspective de cette croix qui donne au vieux serviteur de l'État le courage, la résignation, la patience. Oh ! le précieux hochet qui — on a beau dire, et les exceptions mêmes confirment la règle — ne se peut gagner avec de l'argent !

— On ne saura jamais, me disait un jour Victor Schœlcher, ce que l'appétit du ruban rouge a fait commettre de bassesses depuis que Bonaparte a créé les légionnaires !

On ne saura jamais, pourrait-on répondre, ce que cette fièvre de la Légion d'honneur a suscité d'actes admirables. Napoléon prétendait que jamais Louis XIV n'aurait pu soutenir avec avantage la lutte contre l'Europe coalisée, lors de la guerre de la Succession, s'il n'avait eu à sa disposition, pour payer les dévouements, cette monnaie spéciale : la croix de Saint-Louis. « Bien des gens, disait-il, l'auraient préférée à des monceaux d'or. »

C'était dans une discussion avec le mathématicien Monge : « Eh bien ! répliqua Monge froidement, il n'y a plus qu'à rétablir la croix de Saint-Louis ! » Le pre-

mier consul dut avoir quelqu'une de ces ironiques jouissances que la toute-puissance assure, lorsque Monge, qui, à la Convention, avait fait supprimer la croix de Saint-Louis et s'opposait ainsi à la création de la Légion d'honneur, accepta plus tard, sans sourciller, le grade et les insignes de grand-officier.

J'ai connu un vieillard qui avait assisté à la distribution de ces premières croix — remplaçant les sabres et les mousquetons d'honneur — données à l'armée, au camp de Boulogne. Jamais spectacle ne fut plus imposant. C'était dans un casque de guerrier que le chef de l'armée puisait les rubans rouges et distribuait les croix devant le front des troupes. On aura une idée de ce qu'était pour ces soldats le *signe de l'honneur* par ce seul fait dramatiquement éloquent : un lieutenant, qui croyait pouvoir compter sur la croix ne s'entend pas nommer, à son rang, quand vient l'appel de son régiment. Oubli ou erreur, peu importe! Mais cela suffit : cette exclusion ou cette omission paraît au brave garçon un déshonneur. L'officier, la cérémonie terminée, rentre sous sa tente et se brûle la cervelle.

La croix semble avoir été diminuée de valeur depuis ces temps héroïques ; mais non point pour les pauvres diables qui risquent leur vie dans l'espérance de la gagner, cette éclatante décoration ! On a beau la railler, on fait comme Monge. Le général Moreau s'amusait beaucoup, lui aussi, de cette création du premier consul et la tournait en ridicule. Il accepta la croix,

cependant, et attacha sur son uniforme le ruban de simple chevalier. Chose curieuse, lorsque l'ordre fut fondé — pour récompenser tous les mérites, militaires et civils — ce furent des gens de lettres qui, nettement, refusèrent la distinction offerte par Bonaparte. Népomucène Lemercier, l'abbé Delille et le bon Ducis n'acceptèrent pas ce nouveau titre. Un seul militaire, avec eux, refusa : ce fut La Fayette. Les autres, non seulement ne dirent point *non*, mais quémandèrent. Thibaudeau, qui avait tonné contre les croix, Thibaudeau *Barre-de-Fer* devint chevalier tout comme le sévère Berlier qui avait dit à Bonaparte : « Prenez garde. Les rubans et les croix sont les colifichets de la monarchie ! »

Regnault de Saint-Jean d'Angely était autrement fin et connaisseur d'hommes lorsqu'il constatait ce besoin de distinctions jusque dans les démocraties et disait gaiement :

— La République des États-Unis n'a-t-elle pas cru devoir couronner ses institutions par un ordre qui, après tout, est aristocratique : l'ordre de Cincinnatus?

Cincinnatus ! Sans doute, le nom romain, austère et pur, pouvait faire passer la chose. Mais la création du premier consul n'avait-elle pas, pour se motiver, une étiquette admirable, un mot retentissant qui, au total, est comme la religion même de la France : *l'honneur ?*

L'honneur est encore le levier, le levain généreux des dévouements et des héroïsmes. Même dans notre société utilitaire atrocement pratique, civilisée jusqu'à la sauvagerie, ce coup de clairon, l'*honneur*, retentit jusqu'au fond des cœurs, fait vibrer les âmes.

Et si les héroïsmes naïfs croient encore à la vertu du ruban rouge, laissez-leur cette foi suprême. Seulement il ne faut pas que l'*honneur* s'achète. M. Clovis Hugues réclamera à la rentrée des Chambres le *pain gratuit* qui ferait bien vite une nation de lazzaroni. Le pain, hélas! doit se *gaigner* à la sueur du *visaige*. Mais si le *pain gratuit* me paraît un leurre, un mythe, en revanche, ce qui doit être une absolue réalité, c'est l'*honneur gratuit*.

On ne badine pas avec l'amour de la Légion d'honneur. Une des causes de la rancune de l'armée contre les Bourbons fut, au lendemain des campagnes de l'Empire, la rivalité établie entre les *quatre pointes* de la croix de Saint-Louis et les *cinq pointes* de l' « étoile des braves », sans compter le revenu de la croix qui subissait des retenues, ce qui faisait dire aux vieux troupiers (les casernes entendaient continuellement ces plaintes) :

— Voilà les prêtres qui viennent manger la moitié de ma croix !

Aujourd'hui, la « dévotion à la croix » est devenue non plus seulement une vertu militaire, mais une passion universelle. Un voyageur du pays de Sterne — mais plus narquois que sentimental — a déclaré que ce qui frappait un étranger franchissant notre frontière c'était, avec l'impolitesse des employés, la quantité de gens décorés qu'on rencontre. Un autre satirique a proposé, pour donner satisfaction à ce besoin national de distinctions, de faire voter un projet de loi ainsi conçu :

« Article I . — Tous les Français sont décorés;

« Article II. — Les personnages de distinction, seuls, » seront autorisés à ne point porter leur décora- » tion. »

Mais, encore un coup, on a beau dire, ce n'est pas une invention mauvaise que celle qui pousse l'homme éternellement épris de chimères et de symboles, à *gaigner* aussi un bout de ruban pour l'amour de l'art, pour l'amour du beau ou l'amour du bien.

Je me rappelle un vieux soldat de Buzenval, amputé, et disant, avec un inoubliable sourire de fierté, en montrant tour à tour sur sa capote sa croix toute neuve, et, dans son pantalon rouge, la place de la jambe absente : « Tout de même, hein, j'ai eu de la chance ! » De la chance ! Quand une passion de gloire fait trouver de ces mots, quand on peut payer d'un bout de ruban une jambe de bois, ce que Bonaparte appelait un moyen de gouverner les hommes est bien près d'être un moyen de les rendre heureux ou de les consoler.

De l'assassinat de M. Stamboulof, je n'ai certes pas à parler. Ce n'est point là ce qu'on appelle un *événement essentiellement parisien.* Et pourtant il est de ceux dont on s'entretient comme si la Bulgarie confinait au boulevard. Le nom de M. Stamboulof, la foule l'avait dès longtemps retenu. Elle aime le drame, la foule, voire le mélodrame, comme Margot, et l'existence de cet homme fut essentiellement dramatique. Stamboulof, le dictateur, nous apparaît comme une sorte de

tyran à la d'Ennery ou à la Pixérécourt. Et, bien qu'il vienne de tomber, victime d'un abominable attentat, il n'a pas eu du tout ce qu'on appelle encore, en Parisien, une *bonne presse.*

C'est que nous avons encore devant les yeux la photographie, exposée aux devantures des papetiers, de ce beau garçon brun et fort, en uniforme d'officier, sur la tête une casquette russe, couché sur l'herbe de son jardin, à côté de sa femme, fort jolie, de ses beaux enfants, tout petits, et de son bon gros chien aux yeux honnêtes. C'étaient le *Major Panitza et sa famille*. Panitza fusillé, tandis que d'autres, dans les cachots sombres, recevaient la visite ironique du dictateur allant voir si ses prisonniers étaient bien gardés. Telle Marguerite de Bourgogne une lanterne à la main, dans le cul de basse-fosse du Châtelet.

Victor Hugo, qui aimait les rapprochements fatidiques, n'eût point manqué de consigner ce fait tragique : c'est la main qui signa les arrêts de mort que le sabre turc d'un des conjurés a abattue. Ceci ne signera plus cela. Stamboulof va disparaître. Mais quel supplice épouvantable s'il devait survivre, avec ses deux moignons sinistres ? En vérité, la civilisation a beau marcher, — une civilisation fardée sous laquelle reparaît bien vite, à la première occasion, la brute humaine, — l'horreur des temps passés subsiste et il faut peu de chose pour que le masque de douceur s'écaille. L'égorgement de cet homme qui tint entre ses mains la destinée d'une nation, la vie de ses semblables, cet acharnement dans le meurtre, ce corps tailladé, troué de balles, en un carrefour de Sofia, semble

une scène d'un autre temps et ajoute une page à ce qu'on nommait jadis les atrocités bulgares.

Le sang ne lave pas le sang. Et peut-être cet homme crut-il à sa mission farouche. Le culte de la force, la proclamation en plein dix-neuvième siècle du droit absolu de la force, a pu congestionner ce cerveau, qui fut celui d'un homme supérieur. C'est une mauvaise méthode que l'abandon systématique de la raison et de la pitié; mais cette faute, ce crime si l'on veut, remonte plus haut que Stamboulof. Il est des théoriciens de la force qui, pour vieillir au coin du feu silencieux et pensifs, doivent avoir aussi, comme l'ex-dictateur bulgare, des minutes d'angoisses et de lointaines visions rouges. *Faire son pays*, c'est bien. Mais le faire aux dépens de l'humanité, le cimenter avec du sang, c'est une vieille politique qui sent — la foule a raison en cela — la tyrannie et le mélodrame.

« *Je n'ai* toué *que les ennemis* de mon *patrie !* » Le mot est d'une sorte de Richelieu sauvage. Notre temps ne s'accommode point de ces axiomes et le sentiment public renvoie ces politiciens de fer et de sang à la tour de Nesle. C'est la moralité qui se dégage des articles sévères écrits depuis hier à propos de cet homme énergique, passionné, farouche, qui râle, entouré des siens, sur un lit sanglant de Sofia.

Il n'a *toué* que ses ennemis ! Mais tout le monde a ses ennemis. Et si l'on déchaînait la haine, librement, nous en verrions de belles. J'ai entendu hier ce mot étonnant d'un cocher de fiacre qui a sans doute le tempérament de Stamboulof, et qui regardait, devant lui, filer des bicyclistes :

— Voyez-vous ces gens-là ? C'est eux qui empêchent les cochers de gagner leur vie ! Le bicycliste, c'est l'ennemi !

Puis, accompagnant le mot d'un violent coup de fouet :

— Allons, je ne serai content que quand j'en aurai écrasé trois ou quatre !

Un dictateur aussi, ce cocher fidèle — et de l'école de Stamboulof !

XII

Au Conservatoire. — Le public. — Candidats et spectateurs. — La gloire en verjus. — Un *vernissage*. — Au buffet. — M. Ambroise Thomas et la tempête. — La comédie et le drame. — La tragédie, *mets du matin*, *chagrin*. — Un concours de drame. — Victor Hugo et les tables tournantes. — *Je suis le Drame*. — Une pétition de l'acteur Raucourt. — Un acteur de drame et la chaire de drame au Conservatoire. — Apostilles d'Alfred de Vigny, de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas. — Frédéric Soulié. — Ce que sont devenus les acteurs de *drame*. — Mlle Fargueil. — Mme Marie Laurent. — Une place vide au Conservatoire. — Public des premières. — Un enterrement. — Hector Pessard. — Mourir en été ! — Spectacle pour touristes.

25 juillet.

Dès le petit jour, ce matin, — dès la nuit plutôt, — à la porte du Conservatoire, nombre de gens ont fait queue pour entrer au concours de comédie. Parents pauvres des élèves, amis sans protection qui qui n'avaient pu s'assurer un coin en cette bonbonnière où tous les bonbons fondraient dans la température surchauffée, élèves futurs, ayant la foi, l'inextinguible foi, et refusés aux derniers examens, se pressant à

l'entrée du temple où lorsque viendra octobre, ils se présenteront encore, avec des battements de cœur. Oui, dès le *fin matin*, comme disent les paysans, ils ont — fillettes en chapeau de paille, aspirants en chapeau de feutre — attendu, grignotant le déjeuner emporté au fond de la poche et discutant les mérites divers des candidats qu'on entendra, qu'on jugera tout à l'heure.

Les journaux en ont parlé déjà de ces candidats, et avant même d'avoir une histoire, ces jeunes gens, ces jeunes filles ont une biographie, On les a *interviewés* sur la façon dont ils comprennent leur scène de concours absolument comme on interrogeait M. Renan sur ses éludes hébraïques ou ses souvenir de Bretagne. Et ils ont répondu ! Et ils ont fait connaître à quelle *école* ils se rattachent — ces écoliers ! — et ce qu'ils pensent du *répertoire* ou de leurs professeurs.

Alors les élèves futurs, qui faisaient la queue sous le ciel de juillet, se sont dit : « C'est pourtant cela la gloire ! » Et ils songent que l'an prochain peut-être, à pareille époque, ils goûteront cette renommée facile, cette gloire en verjus !

Le Conservatoire est toujours à la mode et ses concours font toujours fureur. C'est un plaisir parisien classé, coté, couru, qui arrive annuellement à son heure comme le Concours hippique ou l'exhibition des prix de Rome. C'est une sorte de fête mondaine, c'est un sport, quelque chose comme le *vernissage* de l'art dramatique.

On s'y montre en toilette d'été. On y lorgne les actrices venues là pour savoir au juste si la couvée de l'an-

née leur a fait éclore des rivales. Les *lauréates* de l'an dernier y conduisent les grêles petites apprenties comédiennes qui seront peut-être les lauréates de l'an prochain. On vient écouter du Racine entre deux bains pris à Houlgate. On se salue, on sourie, on se lorgne, on se déchire. Entre deux babas, sous le péristyle, on se confie, devant le buffet, ses espérances, l'engagement qu'on croit avoir, le rôle qu'on créera l'hiver venu. On dévore quelques gâteaux, — avec quelques tranches, de petites camarades, en sandwiches, en arrosant le tout d'un verre de malaga. Et l'on attend parfois jusqu'à la nuit tombée pour savoir les noms des *premiers prix*, applaudir un peu et protester beaucoup si ce misérable jury commet encore quelque injustice. C'est si amusant, si amusant, d'entendre M. Ambroise Thomas prendre sa grosse voix, sa grosse sonnette et menacer — Boissy d'Anglas dominant le tumulte — « de faire évacuer la salle ! »

Car il y a, en quelque sorte, dcs incidents prévus et comme réglés d'avance en ces concours de comédie et le courroux de l'auteur de *Mignon* — le meilleur des hommes — est de ces épisodes-là. Je dis : les *concours de comédie*, car, à tout prendre, les concours ne semblent commencer qu'après le déjeuner. Le matin, la salle est seulement à demi-pleine pour le concours de tragédie. Les loges restent encore désertes et le jury — et cet autre jury qui a bien voix au chapitre, la presse — sont seuls à leur poste. La tragédie, exercice du matin, visiblement n'est point un apéritif.

Les tragédiens convaincus et les tragédiennes qui rêvent la destinée de Rachel n'en lancent pas moins leurs alexandrins de leurs voix retentissantes, tous poumons dehors, dans cette salle comparativement vide et que la comédie emplira tout à l'heure jusqu'à faire craquer les cloisons des loges. Ils font de leur mieux, ces tragiques; — et concourir dès dix heures du matin, s'exalter, jeter les imprécations de Camille ou traduire les fureurs d'Oreste, brûler ainsi du feu sacré là, tout de suite, en sortant de chez soi, est déjà un mérite peu commun.

Je sais de bons juges qui avaient proposé de donner plus d'importance à ces concours de tragédie en leur accordant non pas seulement une matinée, mais toute une journée et en leur adjoignant une partie toute nouvelle: le drame. On eût appelé ce concours le *Concours de tragédie et de drame* et l'intérêt en eût été certainement plus grand. Comment laisse-t-on figurer l'*Aventurière*, par exemple, ou *Claudie*, qui sont de véritables drames dans les programmes de la comédie? Et pourquoi ne pas joindre à la tragédie le drame qui est une simple modification de la forme ou de la formule tragique?

— Le drame, c'est tout le théâtre, disait Victor Hugo.

Un jour qu'à Guernesey il s'amusait — ou se passionnait pour mieux dire — à faire tourner des tables avec M. Emile de Girardin et Auguste Vacquerie, l'esprit enfermé dans la table répondit au poète qui l'interrogeait, lui demandait:

— Qui es-tu?

— Je suis ton âme !

— Bon, fit Victor Hugo, mais quel est ton nom ?

La table répondit :

— Je suis le Drame !

Et la réplique charma profondément Victor Hugo.

Ces distractions lui paraissaient choses sérieuses. Un de ses hôtes, de la proscription, M. Pégot-Ogier, esprit très érudit et historien averti, a laissé sur les journées d'exil de Victor Hugo, un volume de Mémoires qui, publié, semblerait aussi intéressant que les *Entretiens* de Gœthe avec Eckermann.

Toujours est-il que le Drame, évoqué par l'auteur de *Ruy Blas* et qui avait sa table à Guernesey, n'a point sa chaire au Conservatoire. Ce n'est pas faute de l'avoir réclamée. Je retrouvais naguère un autographe des plus curieux et qui constitue un document inédit fort intéressant pour l'histoire du théâtre ou tout au moins de l'enseignement du théâtre en France.

C'est une pétition de l'acteur Raucourt adressée au ministre de l'intérieur, dont dépendaient les théâtres il y a quarante-cinq ans, et que le comédien promena pendant de longs mois, en quêtant des signatures, des approbations de son idée. Idée toute simple. Il s'agissait d'obtenir la création d'une *classe de drame* faubourg Poissonnière et d'en être nommé le titulaire.

Acteur de drame, Raucourt — qui n'était point parent, je crois, de Mlle Raucourt, de la Comédie-Française — demandait à être élu *professeur de drame*. Il avait été applaudi à la Porte-Saint-Martin ; il avait triomphé dans le *Dom Sébastien de Portugal*, du beau-frère de Victor Hugo, Paul Foucher, où il jouait dom Martin de Souza

et lançait fièrement des vers comme celui-ci :

Des blessures du roi, le sang du peuple coule !

Il avait fait pleurer les âmes sensibles en représentant dans l'*Enfant de giberne* un grognard, un vieux sergent, parent du *vieux Caporal* de Béranger et condamné à être fusillé. Il était parfait, disent les gazettes d'alors, dans le rôle du notaire Moriceau de la *Duchesse de la Vaubalière*. O gloires abolies ! Soleils disparus « derrière l'horizon » ! Bref, Raucourt avait alors tout ce qu'il fallait pour enseigner le drame et il n'en faisait, du reste, point mystère dans sa pétition au Ministre de l'Intérieur que j'ai découverte et que voici :

« Monsieur le Ministre,

« Depuis bien des années, le drame est joué sur nos théâtres. Créé en quelque sorte par Diderot et Beaumarchais, il a été adopté depuis par les écrivains les plus distingués. De nos jours, Frédéric Soulié, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Viennet, Adolphe Dumas, Gozlan, Lafon, Balzac, Rosier, etc., presque tous nos auteurs modernes ont reconnu qu'un genre qui réunit le gracieux au sévère, le comique aux passions énergiques et saisissantes, méritait une attention particulière et sérieuse.

« Le public avait d'avance ratifié ce jugement, car depuis près de trente ans les plus grands succès ont été obtenus par les pièces écrites d'après les principes de cette école nouvelle si gracieusement suivie en

France par les Scribe, C. Delavigne, Mélesville, Bayard, etc.

« Mais si le drame réunit les qualités de deux genres très distincts, il exige aussi de la part des artistes destinés à le mettre en action des qualités qui participent à la fois de la comédie et de la tragédie. Eh bien! monsieur le ministre, c'est là ce qui n'a jamais été suffisamment compris, ce qui n'a jamais été l'objet d'une étude véritable et spéciale.

« C'est sous ce point de vue que je me suis appliqué surtout à considérer l'art d'interpréter nos auteurs modernes, et si par mes longues et studieuses observations, j'ai été assez heureux pour obtenir quelque succès sur quatre théâtres différents à Paris, je me suis convaincu que les jeunes gens qui débutent aujourd'hui dans la carrière ont besoin d'un guide qui les fasse profiter de son expérience.

« Je crois donc, monsieur le ministre, que, s'il existait au Conservatoire un *professeur de déclamation affecté particulièrement au drame*, notre scène se ressentirait bientôt de cette innovation heureuse.

« Quinze ans d'études assidues, en dehors de mes travaux habituels, vous paraîtront peut-être un titre suffisant pour donner à des élèves des leçons pratiques en harmonie avec les exigences d'un genre nouveau.

« J'oserai donc, monsieur le ministre, réclamer de vos lumières et de votre justice un emploi que je me crois en état de remplir et dont la création, qui vous serait entièrement due, ajouterait encore à l'estime qu'ont pour vous tous nos hommes de lettres.

« Votre équité a sans doute déjà reconnu la néces-

sité et l'importance de la mesure que je propose ; mais si vous désiriez, monsieur le ministre, que j'entrasse dans de plus longs détails à l'égard de cette théorie pratique appliquée à l'étude bien sentie du drame, morale et littéraire, il me serait facile de vous convaincre que sans *la classe* que je sollicite, et dont l'existence est si vivement désirée par nos auteurs, les six théâtres de Paris qui sont aujourd'hui les organes du drame moderne n'auront plus à l'avenir de sujets proprement dignes d'en être les éloquents interprètes.

« Guidé surtout par le désir d'être utile à mon pays, j'accepterai, sans rétribution s'il le faut, la position que j'ai l'honneur de vous demander au Conservatoire, jusqu'à ce qu'une place soit devenue vacante et que, mes services reconnus, il soit possible de me nommer titulaire.

« J'ai l'honneur d'être, monsieur le ministre, votre très respectueux serviteur,

« RAUCOURT,
« Artiste dramatique,
« 13, rue Neuve-Saint-Jean. »

Raucourt, soit dit en passant, avait bien choisi sa demeure pour un acteur de drame. La rue Neuve-Saint-Jean était celle qu'habitait un autre « exécuteur de hautes œuvres » — Sanson. Le notaire de la *Duchesse de la Vaubalière* était le voisin du bourreau de Paris.

On remarquera que le premier dramaturge dont il est question dans la lettre au ministre est Frédéric Soulié. L'auteur de la *Closerie des genêts*, que Jules Janin sacrait « roi du théâtre » était, en effet, alors en

pleine renommée, en pleine puissance. Il disait, au lendemain de cette admirable *Closerie* (après vingt drames déjà représentés) : « Maintenant, je suis maître dans mon métier ! On va voir ce que je sais faire ! » Et si son apostille ne se trouve point au bas de la pétition de Raucourt, c'est que, comme lendemain au triomphe, la mort brutale était venue, montrant, elle aussi, ce *qu'elle sait faire*.

Mais Raucourt avait d'autres écrivains, auteurs de drames, pour appuyer sa candidature.

En première ligne, l'auteur de *Chatterton*.

Au-dessous de la signature du comédien, Alfred de Vigny écrit :

« Un nombre presque incalculable de *tragédies* et de *comédies* remplit le répertoire du Théâtre-Français. Ce théâtre national n'a pas *quatre drames* en prose à représenter, dont les auteurs, comme le fut Sedaine, sont rares dans ce genre si difficile à bien faire que Beaumarchais nommait le *drame sérieux*.

« Les acteurs éminents sont aussi difficiles à rencontrer dans ces rôles où tout doit être vérité et émotion.

« Le projet de M. Raucourt de fonder quelque chose de semblable à une *chaire de drame français* me semble excellent et de nature à attirer de la part du gouvernement une sérieuse attention. Je crois que personne ne peut mieux accomplir cette entreprise que M. Raucourt qui l'a conçue.

« Alfred DE VIGNY.

« Paris, 27 mai 1850. »

Et l'auteur de *Lucrèce Borgia* ajoute :

« Je m'associe avec empressement aux observations si justes, si vraies, si irréfutables de M. de Vigny, et à ses conclusions.

Victor Hugo. »

Comment parler du drame à un ministre et d'une chaire de drame, sans se recommander de l'homme qui avait écrit *Henri III*, *Antony*, *Angèle?*

Raucourt demanda tout naturellement une signature à Alexandre Dumas, et, à côté de l'apostille de Vigny, Dumas, de sa belle écriture cursive, trace ces lignes :

« En créant la place de professeur de drame au Conservatoire, monsieur le ministre rendra un immense service aux jeunes gens qui se vouent à l'exploitation de ce qu'on appelle l'*école moderne* et qui, à part la place qu'ils peuvent occuper au Théâtre-Français ou à l'Odéon, où de temps en temps encore le drame réclame son tour, n'ont d'autre carrière ouverte que les théâtres de boulevard.

« D'ailleurs, un genre qui compte parmi ses créateurs : en Angleterre, Shakespeare; en Espagne, Lope de Vega et Calderon; en Allemagne, Gœthe et Schiller, et en France, Victor Hugo et Alfred de Vigny a parfaitement le droit de réclamer avec insistance ses lettres de naturalisation en France.

« 5 janvier 1851.

« Alexandre Dumas. »

Au-dessous de ce nom retentissant l'auteur de *Fran-*

çois le Champi, qui avait débuté au théâtre par un drame, *Cosima*, sifflé à la Comédie-Française, Mme Sand se contente d'approuver et contresigne sans phrase : George Sand.

Et je me disais en relisant la pétition de Raucourt, que le viel acteur n'avait pas tort et tout en prêchant pour son saint — ce qui est tout simple — voyait singulièrement clair il y a près de cinquante ans. C'est peut-être parce qu'on n'a point créé cette chaire du drame réclamée par Hugo, par Dumas, par de Vigny, que les six théâtres dont parlait alors le comédien n'ont plus la vogue dont ils jouissaient au temps de Raucourt ou plutôt ont disparu, avec le boulevard du Temple et le public d'autrefois.

Qui sait si le drame, recevant cette consécration officielle, n'eût pas duré plus longtemps et si les admirables acteurs qui en ont été la force et la gloire n'auraient pas fini autrement que Mélingue lassé (d'Artagnan fatigué, est-ce possible? Dumaine battant les provinces, Paulin Ménier retiré ou Taillade vieilli ?

C'est quelque chose, en France, pays de mandarins, que d'appartenir à un établissement classé, de servir un genre défini. Mlle Fargueil, je crois, essaya plus tard — et toujours avec l'appui de Victor Hugo, fidèle à la voix sortie des tables de Guernesey — d'obtenir au Conservatoire une chaire de drame. Pourquoi ne la donnerait-on pas à défaut de la femme qui créa Dalila et Dolorès, à cette vaillante et émouvante Mme Marie Laurent, qui, comme préface à *Athalie*, fait, çà et là,

des conférences applaudies, éloquentes, sur les *Mères au théâtre ?*

Dans tous les cas, je ne vois pas pourquoi on ne nous offrirait point — quitte à faire étouffer le public un jour de plus dans la salle du faubourg Poissonnière — ce *concours de tragédie et de drame* que quelques-uns ont réclamé et ont bien fait de réclamer. La grande scène de la *Tour de Nesle* entre Buridan et Marguerite vaut bien un fragment de *Rodogune*. Quoi de plus poignant que la scène déchirante des comptes d'argent rendus par le vieux Kaïrouan à sa fille dans la *Closerie des genêts*? Et si, dans le répertoire de ces trente dernières années, quelque chose doit survivre, trouvez-moi un morceau de concours supérieur à la scène de *Patrie*, où le duc d'Albe torture la femme de Rysoor pour lui arracher les noms des conjurés ? C'est Victorien Sardou qui, si le vieux Raucourt vivait, contresignerait à son tour la lettre pour la création d'une chaire de drame !

Mais si Mlle Fargueil lui a joué Dolorès, Mme Laurent lui a joué la *Haine*.

Et dans la composition de cette salle du Conservatoire, où cette petite province spéciale qui s'appelle *tout-Paris* se retrouve toujours, comme aux *premières*, à ses places accoutumées, X... dans sa loge, Mme Z... au balcon, Y... aux fauteuils, etc., nous n'aurons pas vu la bonne figure souriante de ce franc journaliste de langue alerte et d'un cœur droit que fut Hector Pessard. Il était de ceux qu'on écoutait, dans les couloirs,

es anciens indulgents qu'interrogeaient les *jeunes* Barbu, noir et trapu, les yeux ardents, on eût pu le croire terrible. Il était spirituel, apaisé et bon.

Sa place sera vide ou occupée par un autre. Ainsi va le monde. Qu'elles ont changé d'aspect déjà, ces salles de *premières*, depuis le temps, et que de visages divers a vus la petite salle pompéienne du Conservatoire! Chaque année, un hôte nouveau y apparaît: c'est qu'un hôte ancien a disparu. La mort se charge tout naturellement de faire *place aux jeunes!*

Mais les funérailles d'un homme disent éloquemment ce qu'a été cet homme, et on a pu voir, à la Trinité, que Pessard fut aimé. « Ayez un bel enterrement disait Jules Janin. Le reste n'est rien! » Hector Pessard a eu son bel enterrement, si beau que j'ai assisté à cette scène macabre et *moderniste* à la fois: une voiture de quelque agence Cook arrêtée devant l'église et le cocher, le guide plutôt, le cicerone montrant aux *travellers* charmés les célébrités qui suivaient, à pied, le char couvert de fleurs. O génie pratique des entrepreneurs de voyages! Il y avait à Paris un grand enterrement: on en faisait profiter les touristes dont la plupart demandaient, lorgnant le défilé:

— *Show me Sarcey!*

— *Where is Sarah Bernhardt?*

Je crois bien que ce sont les Goncourt qui ont dit: « Il ne fait pas bon mourir en été, à Paris. On n'a personne. » ils se trompent. On peut mourir même en été et avoir derrière soi un long cortège de sympathies et de tristesses, lorsqu'on a travaillé trente ans pour acquérir un nom honoré, lorsqu'on n'a fait de

mal à personne et qu'on a été bon, loyal et courtois comme Hector Pessard, le critique qui toujours parla des gens comme s'il leur avait parlé.

XIII

Les disparus de Paris. -- Un boulevardier devenu roi. — Le baron Harden-Hickey. — Prince de la *Trinidad-Saint-Patrice.* — Une journée à Andilly. — Une île déserte. — Principauté nouvelle. — L'or. — La *Croix de Trinidad.* — *Casus belli.* — Du roman et du romanesque. — Le trésor des pirates. — Le fondateur du *Triboulet* et les puissances. — Monsieur le baron est roi! — Un autre disparu: Théodore Barrière. — Dessins de Henri Monnier et crayons de Forain. — Qui a trouvé le titre de *Faux Bonshommes?* — M. Nisard. — Comment travaillait Barrière. — Le bon sens à la Sorbonne et à la Comédie.

1er Août.

La vie de Paris a ses rois d'un jour, rois du théâtre ou du boulevard, qui paraissent, disparaissent,

Font trois tours et puis s'en vont,

comme *les petites marionnettes* de la chanson.

On en parle un moment, comme de tant d'autres « actualités » éphéméres, puis leur nom s'efface. On se demande, après quelques années, ce qu'a bien pu

devenir tel ou tel personnage qui fut bruyant parfois même brillant, à son heure. « Où est-il ? En quel lieu du monde ? » On n'en sait rien et, à vrai dire, on ne s'en inquiète guère. Paris a tant d'autres chats à fouetter, tant d'autres roitelets à couronner, à applaudir ou à siffler !

Cependant, il n'est point rare d'apprendre que celui qui fut une manière de souverain, à un moment donné, est mort misérable dans quelque mansarde d'un faubourg ou, comme l'Arlequin de Marivaux, est allé *se faire roi quelque part*. Ainsi en est-il advenu de M. le baron Harden-Hickey, un Américain qui se parisiana voici quelques années et fonda un journal de combat, le *Triboulet*, qui dure encore. Voilà un original, et notre existence moderne, un peu plate à vrai dire, offre peu d'exemplaires analogues.

« J'aime mieux les fous que les sots, » disait quelqu'un qui n'était pas une bête. Au milieu de tout le banal des événements quotidiens, un peu de romanesque ne messied pas. Les coups de vent sans raison, qui font tourner, même à vide, les ailes des moulins à vent, donnent de l'animation au paysage et les insensés vous consolent des imbéciles.

Cet Américain, d'origine irlandaise, M. Harden-Hickey, sortait de notre École de Saint-Cyr avec une grande fortune et de vastes idées d'aventures. Il faisait partie de la promotion qui comptait le futur explorateur africain, le commandant Monteil, parmi ses élèves et, peut-être, a-t-il puisé le goût des lointains voyages dans les propos, pleins de projets et plein de rêves, de son camarade — le brillant officier. Aujour-

d'hui, le baron s'est déclaré prince souverain de l'île de la Trinidad, située à environ 700 milles de la côte du Brésil, entre Bahia et Rio-Janeiro. Il y règne sous le nom du prince James. — James Ier, il y a établi un gouvernement, fondé un ordre honorique, la *Croix de Trinidad*, et lancé des appels de fonds. La principauté de Trinidad n'a pas encore d'ambassade à Paris, mais elle a une agence à New-York et même une adresse télégraphique, comme une bonne maison yankee.

Le baron Harden-Hickey, prince de la Trinité Celui qui signait *Saint-Patrice* et qui publia, sous ce pseudonyme, un livre de portraits, volontairement aimables, *Nos Écrivains*, — Saint-Patrice, roi d'une île déserte après avoir fondé ce journal frondeur, agressif, dont les polémiques, plus d'une fois, le firent expulser de France !

Je revois encore le baron dans cette propriété d'Andilly, près de Montmorency, où ses écuries étaient sablées à son chiffre avec le tortil de baron un peu partout. Il était fort jeune alors, joli garçon, la tournure militaire, rêvant d'écrire des livres, comme la baronne, sa femme, tout à fait charmante, songeait à composer des opéras. Le dessinateur Bertall avait mis M. Harden-Hickey en rapport avec quelques littérateurs en vogue, et le baron ne parlait de rien moins que d'employer sa fortune à la publication d'une *Encyclopédie* qui devait être pour le dix-neuvième siècle ce que l'*Encyclopédie* de d'Alembert et Diderot avait été pour le dix-huitième.

— Mais, mon cher baron, une *Encyclopédie*, à l'heure où nous sommes, ne peut être que républicaine.

— Eh bien, elle sera républicaine, mais aristocratique et modérée.

Et les hôtes du baron se promenaient dans le parc en invoquant les souvenirs d'Andilly et du grand Arnauld qui, fatigué du monde, vendit toutes ses propriétés (où plus tard devait habiter Talleyrand et Mme de Duras écrire *Ourika*) pour se retirer à Port-Royal.

— Quand je serai fatigué du monde, répondait le baron avec flegme, je ne me retirerai pas à Port-Royal.

Je ne crois pas cependant qu'il rêvât déjà la principauté et la couronne. Il s'occupait à faire jouer des jets d'eau superbes et, tout en déjeunant, à tirer, par la fenêtre ouverte, avec une carabine placée à côté de la table, appuyée sur sa chaise, les oiseaux qui passaient... Et il tirait bien. S'il joue du revolver à la Trinidad, ses adversaires n'auront pas beau jeu.

Ce que devint cette *Encyclopédie*, on le sait : ce fut le *Triboulet*. Bertall convainquit le baron que sa *Revue comique* de 1849 était plus actuelle que Diderot, et, au lieu de d'Alembert, nous eûmes *Saint-Patrice*, du nom du patron de l'Irlande.

Saint-Patrice mit, paraît-il, sa fortune dans l'affaire et y laissa même sa liberté. Loin d'Andilly, qu'il lui fallut quitter, il s'ennuya. Il courut le monde. Les causeries d'autrefois, avec le commandant Monteil, lui remontèrent au cerveau, et ce boulevardier rêva de faire le tour du monde. Je crois bien que, quoique catholique, il divorça et, voilà trois ans, il épousait la

fille unique de M. John H. Flagler, le millionnaire américain qui pourrait bien être aussi, comme tous les Américains, milliardaire.

Un beau jour, parcourant le monde à bord du trois-mâts anglais *Astoria*, le voilier en panne s'arrête quelque temps au large d'une petite île que l'ancien directeur du *Triboulet* lorgne curieusement, comme s'il se fût agi de Judic ou de Mme Théo.

— Qu'est cela?

— C'est la Trinidad, monsieur le baron. Une île qu'Halley a découverte en 1700, qu'Amaro Delano a visitée en 1803 et Owen en 1882, et qui sert aux explorateurs revenant en Europe ou en Amérique pour vérifier leurs chronomètres. Le ressac en rend parfois l'abordage difficile; mais par les bons temps on peut gagner la plage sans danger. L'île est boisée. Une rivière, jamais tarie, la traverse. Elle a une luxuriante végétation de fougères, d'acacias et de haricots sauvages, propres, disait Bernardin de Saint-Pierre, à la nourriture de l'homme!

— Ce serait beau, songea le baron, si on la défrichait et la colonisait!

Il y songea pendant cinq ans, hésita, se tâta, enfin se résolut à risquer l'aventure, et au mois de septembre 1893, notre ancien confrère Saint-Patrice, rédacteur en chef du *Triboulet*, journal hebdomadaire, prit possession de son île, s'en proclama prince souverain sous le nom de James Ier et en avertit officiellement les puissances.

Les puissances ne bronchèrent pas.

Vraiment, ne semble-t-il pas qu'en évoquant la figure de ce disparu de la vie de Paris je raconte une de ces légendes funambulesques et balzaciennes à la fois auxquelles se plaisait de Banville, qui avait vu Fauchery, le bohème, écrivain de talent, revenir de Californie avec des pépites d'or dans ses poches !

L'or ! Ce mot résonne encore, alléchant et sonore, dans les histoires fantastiques du Transvaal, et nous aurons assisté, cette année, à d'étranges rêves. De ce mot, l'or, le baron Harden-Hickey, devenu prince souverain, sait aussi bien le pouvoir qu'un banquier de Prétoria. Et c'est par l'attrait tout puissant du romanesque qu'il espère attirer là-bas les gens lassés de notre asphalte ou des tapis verts des cercles.

Mais, en philosophe pratique, sachant l'amour du Français pour la gloriole, c'est par la vanité tout d'abord qu'il le tente.

— Voulez-vous être décoré ? Allez à la Trinidad !

Le prince, ancien saint-cyrien, a adopté comme forme de gouvernement une *dictature militaire* (il ne plaisante pas) et déclaré tout d'abord que l'insigne de l'ordre de la Trinidad serait composé « d'une croix » rouge à la bordure dorée ayant au centre la couronne » princière sur un champ d'azur et, au revers, un T » gothique, le tout suspendu à la couronne princière » en or, à laquelle s'attache le ruban de l'ordre qui » est mi-partie jaune et rouge. »

A la bonne heure ! le baron Harden-Hickey connaît les hommes ! Avant d'avoir une armée et même un peuple, il a une décoration. Il sait le pouvoir des rubans. C'est avec ces morceaux de soie jaunes et rou-

ges qu'il espère allécher et attacher ses futurs sujets. Avant de lancer des actions, des titres d'État (il y viendra), il fonde un ordre honorifique et il crée un drapeau. Les armes de la principauté sont *d'or chapé de gueules.* Le drapeau comporte les mêmes couleurs : un triangle jaune sur fond rouge, posé horizontalement. Et sous ce drapeau qui flotte orgueilleusement devant le pavillon anglais, on parle une langue officielle, le français.

L'ex-Parisien n'est pas infidèle à la langue du boulevard, qu'il a parlée et qu'il a écrite. Mais s'il est chevaleresque, il est utilitaire aussi, le prince James. Il fonde un royaume, soit, mais en commandite. Le prince James est de son temps. Il lance une monarchie par actions. Aux colons qu'il appelle à lui — et qui sont destinés à *former l'aristocratie de la principauté* — (aussi tient-il expressément à ce qu'ils appartiennent à la *bonne société de leur pays d'origine*), il n'offre pas seulement la *Croix de Trinidad*, il promet des bénéfices immenses. Oh ! l'affaire est bonne ! L'île produit des tortues qui pullulent à l'époque de la ponte et qui pèsent cinq ou six cents livres. Or, l'écaille en est employée sous mille formes et la chair de tortue est d'une consommation courante aux États-Unis et en Angleterre. Les colons se partageront ces tortues, sans parler du guano dont le gouvernement de James Ier a le monopole et... et (ici nous arrivons en plein roman) du trésor.

Le trésor? — Quel trésor?

Voici l'histoire. Je ne conte pas, croyez-le bien, les aventures de Monte-Cristo, je résume le *prospectus*

(trouvez, si vous pouvez, un autre mot) lancé par les fondateurs de la principauté de la Trinidad, James and C°, avec paysage à l'appui et vue de profil de l'île. L'île renferme *dans ses flancs* un *énorme* trésor qui y fut *caché* par des pirates vers 1825 ; quelques parents des pirates de la Savane de Ferdinand Dugué ou de Gustave Aymard. Depuis des années plusieurs expéditions sont parties, avides d'argent, à la recherche de ce bienheureux trésor ; mais, organisées à la hâte et sans ressources suffisantes, elles ont eu, dit le prospectus, qui est dur pour ces précurseurs du prince James, le *sort qu'elles méritaient.* Tu échoues, donc tu mérites ton échec. O justice distributive ! Et si le baron Harden-Hickey, devenu James Ier, ne réussissait point cependant, l'histoire lui serait-elle donc sévère? Bah ! le succès est assuré : le trésor est là, *couvert par des éboulements successifs de terrain ;* mais on *sait où il gît*, et, dit la proclamation officielle avec sagesse, *il n'y a aucune bonne raison pour qu'on ne le découvre pas.*

Reste à savoir s'il est de bonnes raisons pour qu'on le découvre ! Ne soyons pas un trouble-fête et croyons, en aveugles, en amoureux de la chimère, à ce *trésor des pirates* dont le fondateur du *Triboulet* offre et promet la conquête à tous les colons qui veulent, au bout du monde, aller tenter la fortune et combattre sous le drapeau à triangle jaune, couleur de l'or. Il est peut-être, ce prince de la Trinidad, un peu cousin du notaire de Périgueux qui se fit roi d'Araucanie sous le nom d'Orélie-Antoine Ier; mais peut-être aussi est-il de la famille de ces aventuriers héroïques, les Raousset-

Boulbon, les Pindraye qui tombèrent bravement dans l'étonnante aventure de la Sonora-Hilas; cet autre rêveur, Napoléon III, avait lu, admiré, comme un roman à la Cooper, la biographie de Raousset-Boulbon, lorsqu'il envoyait l'archiduc Maximilien d'Autriche au-devant de nouvelles balles mexicaines!

Le baron Harden-Hickey aussi l'a lue cette vie brave de l'aventurier. Et après l'avoir lue, il la réalise. Le voilà prince de la Trinidad, avec deux puissances sur les bras, le Brésil qui menace et l'Angleterre qui, avec ses longs bras, fait les gros yeux. Le baron, droit sur son roc, brave les canons anglais et les frégates brésiliennes Le drapeau d'or chapé de gueules, flotte et clapote sur le front des colons décorés de la *Croix de Trinidad.* Combien sont-ils, le revolver au poing, décidés à mourir pour leur prince James Ier, comme, avec leurs sabres recourbés, les Hongrois pour leur roi Marie-Thérèse? Je n'en sais rien et j'imagine que dans sa latitude 20°30' sud et longitude 29°22' ouest, l'ancien boulevardier doit regretter parfois la rédaction du *Triboulet*, les chansons de Paulus, les *premières*, les Bouffes et les grands arbres des environs de Montmorency.

Cependant, me dit-on à Andilly, le jardinier racle les allées où l'herbe pousse, où les jets d'eau se taisent près des écuries qui n'ont plus de tortil de baron tracé dans le sable — et quand on demande aux gens du pays ce qu'est devenu le baron qui paraissait un peu *drôle*, mais qui était bon tout de même, ils hochent la tête et disent, narquois comme les *Bons Villageois* de Sardou :

— Il est loin ! Il est au diable ! Il joue les Napoléon en Amérique ! Peut-être bien qu'il sera heureux de retrouver à Andilly son Saint-Hélène.

Quel roman éternellement nouveau à écrire : *les Disparus de Paris* !

Un disparu, c'est Théodore Barrière, dont le nom reprend l'affiche avec ces *Faux Bonshommes* qui, le soir de la première représentation, pendant la scène désormais classique du testament, firent crier à un spectateur de l'orchestre : « Bravo, Molière ! »

J'étais au collège et je revois encore un numéro du *Voleur illustré* que nous nous passions à l'étude. Il contenait toute la galerie des types qu'avait inventés Barrière, crayonnés par Henri Monnier. La touche de Monnier était gaie, mais un peu *appuyée*, comme on dit. Il est toujours curieux de savoir ce que pensent de leurs aînés les générations nouvelles. Que diraient des dessins de Henri Monnier, qui créa Joseph Prudhomme — Péponet aîné — les admirateurs actuels de cet incisif et cruel Forain ?

Ce qui est certain, c'est que dans sa grave et profonde *Histoire de la littérature française*, Désiré Nisard, le grand prêtre ou le grand magister de l'esprit français, Nisard — que louait si admirablement M. de Vogüé, l'autre jour, — place au premier rang des productions modernes la comédie de Théodore Barrière — *sans la nommer, du reste*, comme Fortunio sa bien-aimée, Barrière n'étant pas académiquement *présenté.*

Et quand je pense que par droit de naissance, Emile

Augier, le père de M. Poirier, aurait pu s'emparer de ce titre : *les Faux Bonshommes!* C'est, en effet, celui d'un vieux roman de son grand-père Pigault-Lebrun, qui, dans l'amas de ses récits gaulois, a laissé deux œuvres aux étiquettes tout à fait modernes : le *Pessimiste* et *les Faux Bonshommes*, ou *le Faux Bonhomme*, je n'ai pas le livre sous la main.

Bravo, Molière ! Le pauvre Barrière, qui avait entendu ce cri poussé par le *spectateur du parterre*, ne le réentendit plus et s'irrita des résistances du public, des succès des nouveaux venus, de Sardou, qui coupait au bois les lauriers verts. Il donna dans le mélodrame et dans la comédie-vaudeville. Il avait besoin, comme d'excitants, de collaborateurs à qui il contait ses pièces, jouait des scènes. Improvisateur admirable, il lut, jour, aux artistes de Castellano un drame contenant des scènes d'une venue supérieure. Lorsque les acteurs *collationnèrent* la pièce, ils ne retrouvèrent pas ce qu'ils avaient entendu.

— Ce n'est pas étonnant, répondit Barrrière, j'improvisais. Je lisais sur du papier blanc : *il n'y avait rien d'écrit !*

Un tel homme était le théâtre même. Lambert Thiboust, son ami, disait de lui (et aussi de lui-même) :

— Il y a des auteurs a qui il ne manque qu'une chose : l'habitude de s'asseoir.

Travailler assis, devant l'encre fraîche et le papier blanc, oui, sans doute ; mais tout le monde n'en a pas l'habitude et Théodore Barrière dédaigna la chaise, lui qui méritait le fauteuil.

Journée singulière, hier. Le bon sens, ce large bon

sens qui fit la France, était éloquemment loué le matin par un professeur excellent et un ministre qui a écrit pour la jeunesse une harangue vibrante, supérieure, rappelant les grandes séances universitaires du temps des Jouffroy, une page qui fait de M. Poincaré un jeune maître moraliste, — et ce même bon sens, la verve de Barrière le célébrait le soir avec son amertume narquoise, sur les planches d'un théâtre. O clair bon sens du pays de France, partout où l'on te rencontre, on t'aime et l'on t'applaudit !

XIV

Un début. — *Psychologie du jeune homme moderne.* — Que pense la jeunesse ? — Ce que nous devons penser d'elle. — Son secret et le nôtre. — Nos juges de demain. — Les générations qui se suivent. — Romantiques et naturalistes. — Naturalistes et symbolistes. — L'article de M. Raynaud. — Vive la jeunesse ! — Une *âme commune.* — Les renommées en verjus. — Portraits prématurés. — Arrivons vite ! — Crises de jeunesse. — Etats d'âmes. — Renan et sa crise religieuse. — Gounod et sa foi. — L'abbé Gounod. — Lettres de jeunesse. — L'histoire et les billets intimes.

29 août.

Il fallait s'y attendre. Après les lauréats du Conservatoire on a interrogé les lauréats de la Sorbonne, et, l'autre matin, — j'en parle, quoique ce soit bien tard, — nous avons lu dans les journaux la composition nouvelle du prix d'honneur de philosophie sur ce sujet d'ailleurs fort intéressant :

Le jeune homme moderne. Sa psychologie.

La psychologie du jeune homme d'aujourd'hui ! C'était en effet à un jeune homme qu'il fallait deman-

der l'analyse des sentiments multiples de la génération nouvelle, non pas même la génération de l'heure présente, mais celle de demain, celle qui n'a pas encore exprimé ses idées et qui vient de les indiquer, — je ne dirai pas de les balbutier — par la bouche de M. Barthélemy Raynaud.

Le secret de l'âme du jeune homme nous importe et nous inquiète plus que toute autre énigme. A quoi pensent ceux qui dirigeront demain les destinées de la patrie ? Quelles pensées s'agitent dans ces jeunes têtes, blondes ou brunes ? Quels espoirs, quelles ambitions, quelles passions bouillonnent sous ces voûtes crâniennes qui sont faites comme les nôtres, mais qui contiennent des idées évidemment et nécessairement différentes des nôtres ? Je me rappelle une phrase puissamment suggestive d'Alexandre Dumas fils, parlant, dans *Denise*, de ces petites cloisons d'os contenant des cervelles de femmes et qu'on pourrait briser sans que ces petites têtes nous livrassent leur secret. On trouverait un mélange de chair et d'os broyés, et voilà tout.

Ainsi en est-il de ces chères têtes de vingt ans qui contiennent le secret de la génération à venir, ou plutôt de la génération qui est là, qui nous juge et nous talonne. Les yeux clairs de nos fils promènent sur le monde des regards qui aperçoivent ce que nous ne voyons pas et ne s'arrêtent plus sur ce qui nous charmait. Il faut bien que les idées changent, pour que le monde se renouvelle. Tout semble aboli et caduc à l'être plein d'ardeur entrant hardiment dans la lutte. Les romantiques chevelus traitaient leurs

prédécesseurs de *perruques ;* les naturalistes regardèrent un peu comme de vieux fous les romantiques attardés en gare. A leur tour, les naturalistes ont été dédaigneusement balayés par les symbolistes, qui commencent à avoir des chevrons et, presque imberbes, à passer déjà pour de vieilles barbes. Jamais les *struggle-forlifers* et les *arrivistes* n'ont donné de poussées aussi violentes.

Vieillard, va-t-en donner mesure au fossoyeur.

Et le *vieillard* a trente ans. Les « derniers bateaux » ne sont plus même des bateaux, mais des radeaux où l'on s'entre-mange.

Et le jeune homme de demain, que pense-t-il, lui ? que veut-il ? que cherche-t-il ? Il a des appétits, lui aussi, et ses jeunes dents sont longues. Le jeune lauréat dont on a demandé l'opinion, l'autre jour, nous dit que la jeunesse est patriote, catholique et songe à la fois à l'Alsace et à Léon XIII. Que la jeunesse aime la patrie, n'oublie point le passé, pense à ce dont on ne parle pas — ou à ce dont on parle trop — je l'espère, je le crois, j'en suis sûr. Le patriotisme, c'est l'orthographe, et tous les raffinements de style, je veux dire aussi toutes les subtilités de pensée, ne prévalent pas contre la clarté, la santé, la vérité, l'absolu.

Donc, la jeunesse est patriote, patriote sans phrase, sans pose et sans fracas. Elle a bien raison. Mais

qu'elle s'oriente vers la politique particulière, généreuse d'ailleurs, de Léon XIII, je n'en suis pas aussi certain que veut bien nous le dire le jeune auteur de la psychologie du *Youngman* français. M. Barthélemy Raynaud a parlé pour lui et pour quelques-uns de ses camarades. Il a défini le devoir social à sa manière, et son petit papier, fort joliment rédigé, ne nous a point déplu.

La jeunesse, d'ailleurs, a le droit de nous juger tous et de tout juger, par cela seul qu'elle est la jeunesse. Elle aura toujours raison contre ses aînés, puisqu'elle les enterrera. Ce n'est même généralement que lorsqu'ils sont enterrés que les *jeunes*, après avoir pris de l'âge et du ventre, s'aperçoivent que les aînés n'étaient pas positivement des débiles et des idiots.

Et c'est un symptôme rassurant, si ce que nous dit l'auteur de la *Psychologie du jeune homme moderne* est vrai, à savoir que la jeunesse veut travailler à donner une « âme commune » à la patrie. Cela n'est pas aisé ; mais que le but est noble !

Ce fut aussi le rêve d'une génération qui eut ses beaux songes et que la guerre réveilla, un matin, il y a vingt-cinq ans, sous un roulement de tambour et un grondement de canons. On célèbre maintenant, là-bas, un à un, ces lugubres anniversaires. Elle avait la foi, elle aussi, cette génération durement sacrifiée ! Elle avait soif de liberté. Elle acclamait toute parole qui lui apportait l'écho de la grande absente, que ce fût un incomparable poète comme Victor Hugo, un historien comme Michelet, un écrivain comme Quinet ou un tribun exilé comme Bancel. Elle croyait bien,

elle aussi, pouvoir redonner une âme commune à notre France, une âme fière, une âme libre. Ah! le bon temps et, on peut bien le dire aujourd'hui, le beau temps!

Qui donc doutait alors de l'avenir?

Le jeune homme d'aujourd'hui a commencé à y croire, à ce bel avenir souhaité. Le pessimisme est une maladie qui disparaît, ou plutôt (ce qui vaut mieux pour la guérison finale) c'est une mode qui paraît déjà presque aussi ridicule qu'un chapeau de l'an dernier. M. Raynaud nous dit bien qu'en fait d'opinion politique le jeune homme d'aujourd'hui s'en tient surtout à la méthode expectante. Il attend avant de prendre un parti, c'est le cas de le dire. Est-ce bien exact? Je le regretterais. L'expectative est quelquefois voisine de l'indifférence, et si Lamennais a montré le danger de l'*indifférence en matière religieuse*, on pourrait faire toucher du doigt le péril de l'*indifférence en matière politique*.

Les « expectants » risquent de devenir des tièdes, et mieux vaut se tromper à vingt ans — et même être trompé — que de ne pas aimer. Une femme ou une chimère, peu importe! Mais une image, un nom, une idée, voire un fantôme. Les fantômes sont souvent les amours les moins décevantes.

On a donc bien fait d'interroger le jeune homme sur les *pensers* des gens de son âge. Et pourtant, quel signe des temps que celui-là? Avant d'avoir vécu, on est un personnage. On donne trop la parole aux jeunes

gens. Trop tôt on leur montre, en les invitant à y monter, une tribune quelconque. Ils sont à peine partis, qu'à ce compte ils se croient déjà arrivés. Quand je pense que certains journaux, spécialement rédigés pour les enfants, non seulement donnent le nom, mais publient le portrait de ceux de leurs lecteurs ou de leurs lectrices qui ont répondu à telle ou telle question, deviné telle ou telle charade, déchiffré tel ou tel rébus ! Oui ! le triomphateur envoie sa photographie au rédacteur, qui la renvoie à la gravure, et la publicité commence pour ces privilégiés à l'âge où l'on joue encore aux barres ou à la poupée.

— Où est le mal? dira-t-on. Cela donne de l'émulation. Avoir son portrait publié, n'est-ce pas une très glorieuse et très enviable récompense?

C'est le goût, pis encore, c'est l'habitude de la réclame que prend là l'enfant et qu'on lui donne de plus en plus. J'ai vu des gamines, au sortir d'un bal travesti, s'informer, absolument comme le ferait une *professional beauty*, si elles ont ou n'ont pas une *bonne presse.*

— Qu'est-ce que tu as? disait une mère, au lendemain d'une sauterie de la mi-carême, en voyant sa fillette pleurer.

— J'ai, maman, que le *Figaro* a parlé du costume de pierrette de Sophie Lormier, et qu'il n'a pas dit un mot du mien !

Et que voulez-vous que souhaite la jeune femme, au lendemain de son mariage, si la petite fille est déjà préoccupée du *qu'en dira la presse*, qui est plus grave et plus puissante que feu le *qu'en dira-t-on ?* On vit

pour la montre, pour le public, pour la galerie.

Je ne serais pas du tout étonné que, l'an prochain, à la veille du concours général, les professeurs ne disent à leurs élèves : « Soignez bien votre composition, messieurs, et songez que si vous avez la bonne fortune d'avoir le prix d'honneur, eh ! mon Dieu, les journaux se disputeront la virginité de votre *copie* et les reporters solliciteront de vous des entrevues. »

Quel coup d'éperon ! Quel rêve ! Et quel bon moyen de créer une âme commune à la jeunesse — une pensée identique : le désir de parvenir en hâte et sur-le-champ !

Avant de créer une âme commune à son pays, le jeune homme a souvent à triompher de l'état d'âme souvent indécis et flottant dans lequel il se débat, au prix de quelles souffrances, les cœurs de vingt ans seuls le savent ! Celui qui écrit ces lignes n'avait-il pas, un moment, au sortir du collège, rêvé de se faire missionnaire ? Il devait finir journaliste, ce qui est une façon d'être missionnaire encore. Oui, certes, quoi qu'on dise.

Ces crises des débuts, ces souffrances des jeunes âmes mériteraient que des *interviewers* les missent à nu en provoquant, de la part des gens illustres, des confessions sincères et qui seraient poignantes. Elle est intéressante, la *Psychologie du jeune homme d'aujourd'hui*. Qu'elle serait curieuse — triste peut-être — la *Psychologie de l'homme d'hier*, de celui qui sent que la vie lui échappe et sent le besoin de se survivre !

Interrogez les maîtres. Quelques-uns ont, par

avance, répondu. On va publier les lettres d'Henriette Renan à son frère. On y verra le rôle actif que joua cette femme éminente dans le drame de conscience d'Ernest Renan hésitant à se faire prêtre. Je ne sais pas de *to be or not to be* plus émouvant que celui-là. Tous les ressorts de l'être sont en jeu. Et que d'hommes supérieurs ont subi cette crise !

Gounod, après Renan, vient de se confesser. Lui aussi voulut entrer dans les ordres. Il s'appela même un moment en souriant l' « abbé Gounod ». Il vient, dans les souvenirs qu'a publiés la *Revue de Paris*, de nous dire comment, au retour de Rome, devenu organiste maître de chapelle de la paroisse dite des Missions étrangères, dont le curé était l'abbé Dumarsais, son ancien aumônier au lycée Saint-Louis, il avait été tenté d'entrer dans les ordres ; il avait même étudié à Saint-Sulpice, comme Renan.

L'auteur de *Faust* dit nettement, dans ses *Mémoires d'un artiste*, à propos de cette crise :

« Vers la troisième année de mes fonctions de maître de chapelle, je me sentis une velléité d'adopter la vie ecclésiastique. A mes occupations musicales, j'avais ajouté quelques études de philosophie et de théologie, et je suivis même pendant tout un hiver, sous l'habit ecclésiastique, les cours de théologie du séminaire de Saint-Sulpice. Mais je m'étais étrangement mépris sur ma propre nature et sur ma vraie vocation. Je sentis, au bout de quelque temps, qu'il me serait impossible de vivre sans mon art, et, quittant l'habit pour lequel je n'étais pas fait, je rentrai dans le monde. »

Mais je possède le texte de lettres de Gounod rela-

tives à cette lutte avec sa conscience, lettres qui commentent singulièrement ces lignes des *Mémoires d'un artiste*. Elles sont adressées à un camarade de jeunesse que Gounod aimait profondément et qui fut, comme lui, lauréat du Conservatoire, (premier Grand-Prix en 1837, avec une cantate de Léon Halévy, *Marie Stuart et Rizzio*, lorsque Gounod, âgé de dix-neuf ans, obtenait le 2e second Grand-Prix).

Il s'appelait Louis Besozzi et, versaillais comme Gounod était parisien, donnait de grandes espérances. En 1837, il avait vingt-deux ans.

Dès 1842, Gounod lui adressait de Rome ces confidences intimes :

Rome, 25 février 1842.

« Mon cher Besozzi, je profite d'une lettre de Bouquet pour t'envoyer quelques lignes de souvenir et te remercier d'avoir pensé à moi dans une lettre à Bonassieux. Tu demandes ce que je deviens, ce que fais? Je crois que je deviens ce que devient à peu près tout le monde : je suis toujours cherchant, et je trouve toujours que je suis bien long à trouver. J'ai su que tu avais fait une ouverture qui était une grande chose : d'après le peu que m'en a dit Bouquet, j'ai pensé que c'était peut-être une sorte de symphonie en une partie; je me suis réjoui de la naissance de cette composition sérieuse, car j'en voudrais voir pavé le plancher de notre société : mais j'ai rengainé ma joie en apprenant que *pour cause de longueur* on te l'avait indignement mutilée, ou du moins forcé de mutiler ; ils en sont encore là à Paris, et il paraît qu'il leur est de-

venu impossible d'écouter une idée un peu haute et par cela même un peu étendue : car il me semble que qui s'élève doit naturellement s'étendre.

« Bouquet m'a appris une chose que je redoutais et qui est arrivée; c'est que la *Romance Puget*, l'*Album musical*, enfin, a atteint son plus haut point d'influence abrutissante. Cela m'a peu réjoui, comme tu peux penser : bien que de pareilles épidémies ne soient pas assez pour tuer l'art, elles tuent encore un beaucoup trop grand nombre d'oreilles qui seraient peut-être destinées à entendre la *bonne voix*. Quel malheur qu'on ne puisse pas empêcher l'ivraie de pousser!

« Enfin, il faut toujours, après s'être bien remué la bile, prendre patience, et vraiment on devrait bien ne pas se faire tant de mauvais sang. Pour moi, mon cher Besozzi, je fais en ce moment un ouvrage que tu entendras bien probablement à mon retour en France : c'est une symphonie avec chœurs en quatre parties sur le Christ, sa persécution, sa mort, une prophétie contre Jérusalem, et la résurrection.

« Je veux que tu saches de quoi je m'occupe, mais je te prierai bien instamment que cela ne s'évente pas ; tu vois que c'est déjà avoir bien compté sur toi que de te l'avoir confié sans détour, et je ne doute pas de ta part de la discrétion que je te demande en cette circonstance.

« Adieu, mon cher Besozzi, je te prie de me garder une petite part dans ta bonne amitié; j'y suis très sensible, et tu peux être assuré que j'aurai, moi aussi, bien du plaisir à te revoir et à me retrouver avec toi.

« Adieu, je te serre la main et suis ton tout dévoué,

Ch. Gounod.

Elle est bien intéressante, cette lettre, pour la biographie du maître. Cent fois moins que celle-ci, où Gounod s'excuse — parce qu'il est enfermé aux Carmes — de n'avoir pu assister au mariage de son ami :

Dimanche soir, 7 novembre 1847.

« Mon cher Besozzi,

« Tu étais loin, sans doute, de penser, lorsque tu m'écrivais, que j'étais depuis un mois installé dans l'établissement des Carmes, où je vais sans doute passer les trois années d'étude et de retraite qui doivent me préparer au sacerdoce. Tu me vois l'homme le plus vraiment désolé de ne pouvoir pas assister à la sainte messe avec toi, le jour de ton mariage, et cela pour deux raisons : la première, c'est de ne pouvoir te faire le petit plaisir que tu me demandais ; la seconde, c'est d'être privé du bonheur que j'aurais eu d'unir auprès de toi mes vœux à tous ceux dont tu seras l'objet ce jour-là.

« Je ne sors des Carmes qu'une fois par semaine, et c'est le mercredi dans l'après-midi seulement, parce que, ce jour-là, nous n'avons pas le cours de l'après-midi. Tu vois que je te réponds par une impossibilité absolue, puisque maintenant ma volonté s'est abaissée devant une règle de communauté religieuse; autrement, tu sais bien, mon cher bon ami, que j'aurais sans peine traversé Paris, et deux fois Paris, dans une circonstance aussi décisive de ta vie, et aussi intéressante pour quiconque t'est véritable-

ment attaché. Je pense que tu me considères comme faisant partie de cette dernière classe.

« Je prierai le bon Dieu pour toi, mardi prochain, de tout mon cœur.

« Crois-moi toujours ton bien sincèrement dévoué et affectionné.

« Ch. Gounod.

« Aux Carmes, rue de Vaugirard.

« *P.-S.* — Si jamais le vent du professorat te poussait vers mon gîte entre onze heures et demie et midi et demi, tu serais bien gentil de me donner un coup de pied et de me faire demander au parloir. (*Nota.* — Tu me donnerais le coup de pied avant de me faire demander.) — G. »

La dernière ligne fait déjà présager que Gounod, comme il devait l'écrire dans ses *Mémoires* malheureusement inachevés, se méprenait sur sa propre nature. Il conservait aux Carmes cet esprit primesautier qui faisait de sa conversation, où la plaisanterie narquoise du rapin se mêlait à l'éloquence de l'apôtre, quelque chose de si particulier, de si pittoresque et de si séduisant.

L'abbé Gounod devint le maître Gounod, et l'art y a gagné. Cependant, l'auteur de *Mors et Vita* songea toujours avec émotion à cette crise de 1847, et il me semblait entendre un prêtre lorsque, parlant de Rome, il évoquait ces horizons religieux en quelque

sorte et ces couchers de soleil où, du haut de la villa Médicis, on apercevait, disait-il, comme de la *poussière de béatitude.*

Cette lettre est bien précieuse. Elle nous peint une âme. Et qu'on ne s'étonne pas de me voir aimer et rechercher ces documents, qui font revivre les disparus, comme aussi les traits qui peignent un caractére, dévoilent une nature.

Tel billet intime est souvent une lettre qu'on adresse, sans le savoir, à l'histoire. Et quant à l'anecdocte, c'est l'histoire en robe du matin, l'histoire en déshabillé.

XV

CHARLES GOUNOD (Souvenirs).

Puisque la *Revue de Paris* publie les *Mémoires* de Gounod, je rassemblerai quelques souvenirs encore qui complèteront ceux que je viens de donner.

Aussi bien la mémoire de Gounod et l'impression que me causa sa mort (c'est mon pauvre et cher ami Henry Régnier qui me l'annonça) me sont encore présents. Henry Régnier régla comme commissaire du gouvernement tous les détails des funérailles du maître qu'il aimait tant, et quelques semaines après, ce cœur d'élite cessait de battre ! Un esprit d'élite, cet ami fraternel, et que je n'oublierai jamais.

Pour Gounod, je le revois aussi, « je l'entends ».

Au banquet du Champ de Mars, dans la fête offerte à l'amiral Avellan, aux marins russes, lorsque au-dessus des bruits de voix, des chocs confus de verres et d'assiettes, la musique d'un régiment attaqua les pre-

mières mesures du chœur des soldats de *Faust*, une sorte d'émotion électrique courut à travers ces tables où dînaient, côte à côte, des amis ou des inconnus, et une acclamation retentit, soudaine, grandissante, frémissante et émue, le long de la galerie immense, interrompant le repas joyeux par un hommage à la mémoire du maître qui venait de mourir.

De même, à l'Opéra, dans cette représentation de gala où le « *hourra !* » de l'amiral allait répondre à l'adieu de Paris, lorsque le rideau tomba sur l'admirable trio de *Faust*, la salle entière, en redemandant les artistes, en les applaudissant encore, adressait le suprême hommage à quelque chose de plus haut que l'interprétation, de supérieur à l'œuvre dramatique : j'entends à la mémoire, au génie, à l'âme même de Gounod. Je regardais, à ce moment même, placée là-bas, contre une colonne, dans une loge, celle qui avait, la première, jeté le cri immortel du maître : *Ange pur, ange radieux !* Elle était pensive, émue jusqu'au cœur, revoyant le passé, réentendant les bravos de la première représentation, les échos du triomphe d'antan ; et la salle entière partageait la poignante émotion de la noble artiste qui avait été Marguerite, la vraie Marguerite, aujourd'hui disparue aussi, hélas ! Mme Carvalho.

C'est que ce *Faust* fut la grande date de la vie de Gounod, comme il restera la date d'une des étapes de l'art français ; c'était l'heure lumineuse du succès décisif. Non pas qu'il n'y ait eu des critiques pour nier le novateur qui apportait au théâtre tant de science profonde, unie à tant de charme. Pendant que Paul de

Saint-Victor disait de la valse qui traversait la kermesse : « Que de jeunes cœurs battront désormais aux accords de cette valse-là ! » d'autres, comme Scudo, écrivaient, au contraire, de ce dernier acte que nous avons acclamé l'autre soir : « Ne parlons point du cinquième acte, il n'existe pas. »

Mais, tandis que *Faust*, comme plus tard *Carmen*, rencontrait des obstacles à faire son tour de Paris et son tour de France, il faisait bientôt le tour de l'Europe et nous revenait sacré par les bravos du dehors. La postérité commence parfois à la frontière.

L'homme qui donnait ce chef-d'œuvre et qui vient de disparaître à soixante-quinze ans, avait alors quarante ans à peine. C'est la toute jeunesse pour le musicien qui a tant de peine à s'ouvrir le chemin. Et celui-là ne pouvait être dans la vie que musicien. Dès qu'il avait grandi, il avait chanté. Ses parents, autrefois, s'en étaient alarmé et avaient parlé, avec inquiétude, au proviseur du collège, de cette vocation de l'enfant. Ce proviseur était M. Poirson, qui les rassura. « Lui, musicien? Jamais. Je l'ai bien étudié; il a le génie du grec, le sentiment de l'antiquité, de la latinité, il sera professeur? Et il fit, le jour même appeler son élève dans son cabinet.

— On vous a, lui dit-il, surpris encore à griffonner dans vos cahiers des notes de musique.

— Oui, répondit Gounod, je veux être musicien.

— Allons donc, cher enfant, ce n'est pas un état. On ne se fait pas musicien comme on se fait soldat. Tenez, voilà du papier, une plume. Composez-moi un air nouveau, un air quelconque sur les paroles de Joseph : *A*

peine au sortir de l'enfance. Nous allons bien voir.

C'était l'heure de la récréation. Avant que la cloche de l'étude eût sonné ou que le tambour eût battu, Gounod revenait vers le proviseur avec sa page toute noire.

— Ah ! le pensum est achevé, fit M. Poirson, déjà ?

— Ce n'est pas un pensum, dit Gounod.

— Eh bien, voici mon piano, chantez.

Et Gounod chanta. Le bon M. Poirson écoutait étonné, remué, ravi. Tout à coup, les yeux pleins de larmes :

— Bah ! s'écria-t-il, en se levant pour aller embrasser le jeune Charles. Ils diront ce qu'ils voudront, *fais de la musique !*

Lorsque Gounod, premier grand-prix de Rome, fit exécuter sa première œuvre, à Saint-Eustache, en rentrant chez lui, il trouva ce billet écrit au crayon, de la main du vieux proviseur : « Bravo, cher homme que j'ai connu enfant ! » M. Poirson était allé, sans rien dire, écouter, à l'ombre d'un pilier de l'église, la musique de celui qu'il avait appelé le *Petit Charles* et qu'autrefois il avait non seulement connu, mais deviné !

Nous n'avons connu, nous, Gounod que dans sa gloire. Mais nous l'avons profondément aimé. Il était, dans la vie privée, ce qu'il fut au théâtre, un charmeur. Les séducteurs de foules sont plus rares peut-être que les dompteurs. Gounod fut, en art, un révolutionnaire par le charme. Le charme souverain, je ne trouve pas d'autre mot. Et lui aussi avait lutté contre la routine et l'inertie.

« Modifier quoi que ce soit au monde, écrivait-il un jour, est une besogne qui rencontre, dans nos habitudes, dans nos préjugés, dans notre paresse d'esprit, pour tout dire en un mot, dans notre *routine*, l'ennemi le plus redoutable, *la force d'inertie;* et ce qu'il y a de plus curieux, c'est cette double et contradictoire exigence de l'opinion publique qui ne veut ni du vieux ni du neuf; *du vieux parce qu'elle le connaît, du neuf parce qu'elle s'en méfie !*

Il ajoutait avec beaucoup de justesse : « L'opinion publique ne connaît qu'une chose, ce qui est consacré, à moins que l'étrange, et surtout l'étrange d'un *étranger* ne lui arrache une bienveillance d'attention et un engouement de faveur dont elle est d'ordinaire plutôt économe envers des compatriotes ».

Il citait, ainsi, les modifications apportées par Richard Wagner à l'emplacement et à la disposition de l'orchestre des théâtres, modifications demandées, dès le siècle passé, par Grétry, dans son *Essai sur la musique*, l'orchestre invisible du spectateur, par exemple, et dont personne ne fait honneur à Grétry.

Cette gloire dont il était environné, n'allait point, pour Gounod, sans tristesse. Il sentait chez la génération nouvelle de musiciens une résistance, pis encore, une négation. Le public était là pour le consoler. Le temple n'entendait pas les restrictions des petites églises. J'étais à côté de Gounod, lorsqu'il eut, à la distribution des prix du Conservatoire, l'an dernier, une dernière acclamation publique, non pas comparable à ces journées où, dans l'Albert-Hall de Londres, cent mille voix le saluaient, mais bien douce encore.

On chantait, devant la loge du jury, le trio de *Faust*. Gounod, les yeux fermés, la main sur son beau visage à barbe blanche, écoutait. Il était là, venu de la campagne en redingote et en petit chapeau, parmi les personnages officiels. Quand le trio fut achevé, un cri sortit de la foule : « Vive Gounod ! » Il souriait, saluait. Il était heureux.

Moins heureux cependant que quelques minutes auparavant, dans la bibliothèque du Conservatoire, devant, le manuscrit du *Don Juan* de Mozart, donné par Mme Viardot.

Je revois encore les deux têtes blanches de Gounod et de M. Ambroise Thomas, penchées sur ces cahiers dont l'écriture jaunie, les pâtés d'encre, rendent, semble-t-il, Mozart vivant.

L'auteur de *Faust* étendait son doigt sur la partition.

— Voyez l' « entrée du Commandeur » ! Extraordinaire. C'est sublime ! Et il n'y a rien !

Aucune rature, en effet, sur ce manuscrit.

— Il portait cela en lui, nous disait Gounod, et il écrivait !

Je l'entends encore s'écrier, en touchant les feuillets où avait couru la main de Mozart :

— C'est le Panthéon de la musique ! C'est l'infaillibilité de l'art !

Il était beau, comme l'apôtre saluant son Dieu.

Ce fut un enthousiaste et un tendre, ce grand et délicieux maître.

Dans les derniers mois de sa vie, il eut un désir presque superstitieux, celui de revoir sa maison

natale, située rue Saint-André-des-Arts, tout près de la maison que Pigault-Lebrun, le grand-père d'Augier, habitait passage du Commerce. C'était là qu'autrefois il avait passé ses années d'enfance, là qu'il s'était lié avec Émile Augier, le compagnon de ses jeux, alors qu'ils poussaient leurs cerceaux dans les allées du Luxembourg. C'est un relieur, maintenant, qui loge dans l'appartement où Gounod a grandi.

Le maître entra dans le vieux logis, très ému, et demanda au relieur la permission de visiter l'appartement.

— Il y a plus de soixante et onze ans que je n'y suis entré, lui dit-il ; eh bien ! bandez-moi les yeux, et je vous conduirai à travers toutes les pièces sans me tromper !

Ce qu'il voulait voir surtout, ce qu'il voulait revoir, au seuil de cette éternité qu'il sentait proche, c'était la chambre mortuaire de son père. Et, sans hésiter, guidé par ses souvenirs d'enfant, il y alla tout droit. Puis, après avoir songé au disparu, il alla s'accouder à la fenêtre de la salle à manger où, à cinq ans, il prenait le repas du soir, et là, comme il regardait de l'autre côté de la rue, évoquant tout ce passé défunt, envolé comme une fumée, il éprouva une soudaine et violente émotion, en apercevant, là sur la muraille, des affiches de théâtre et, parmi ces affiches, celle de l'Opéra, qui portait le titre : *Faust*.

Il avait jadis balbutié ses premiers mots dans cette demeure, devant cette fenêtre, et son chef-d'œuvre lui apparaissait, affiché comme devant des yeux d'enfant. Entre ce logis et cette affiche, demain

déchirée, tenait toute sa vie de labeur et de gloire.

Il avait peut-être, dans les premières années confuses de son existence, entendu là, en son cerveau d'enfant, les vagues appels indistincts de son génie.

— Je ne sais pas, me disait-il un jour, comment m'est venu le goût pour la musique : je l'ai toujours eu.

M. Poirson le savait bien!

Tout jeune homme, à Leipzig, Gounod jouait de sa propre musique, à Mendelssohn, la messe qu'il avait fait exécuter à Saint-Louis des Français. Il avait connu à Rome la sœur de Mendelssohn, qui lui avait donné pour le maître une lettre de recommandation.

Gounod était au piano, sa partition devant lui, imberbe, tel que l'a vu et rendu Ingres dans un admirable dessin. Tout à coup, Mendelssohn interrompt le jeune musicien en passant la main sur le piano et les feuillets de la musique, puis vivement :

— C'est de vous, cela ? de vous ?

— Oui, cher maître !

— Eh bien ! Cherubini ne ferait pas mieux.

— Songez, disait Gounod en évoquant ce souvenir, que Cherubini était une puissance incontestée et que, par exemple, Beethoven ayant terminé sa symphonie en *ré*, l'envoyait à Cherubini, en lui demandant son avis et en le priant de mettre ses observations en marge.

Oh ! les soleils éteints, les gloires abolies ! Gounod n'a pas connu, ne pouvait pas connaître le crépuscule; mais, n'ayant pas eu un mot amer contre une créature vivante, il n'en eût pas eu contre le destin.

Il n'y avait rien dans cette nature d'élite que de bon et d'élevé. Ce grand cœur, cet esprit subtil et mystique, passionné aussi, cet homme né pour être aimé et qui aimait à aimer, pouvait être comparé à cet autre grand dédaigneux des bassesses et des injures humaines, Lamartine, répondant aux insulteurs qu'il méprisait sans même les haïr, en les plaignant plutôt, comme si la miséricorde pour les vilenies était leur châtiment le plus cruel :

J'ai couronné mon front d'étoiles immortelles,
J'ai parfumé mon cœur pour lui faire un séjour,
Et je n'ai rien laissé s'abriter sous ses ailes
Que la prière et que l'amour !

. . . .

Car mon âme est un feu qui brûle et qui parfume
Ce qu'on jette pour la ternir !

Je n'ai pas oublié la raison que donnait Gounod à cette jalousie instinctive qui va à ceux qui s'élèvent, qui travaillent ou qui brillent. C'est que les âmes médiocres sont plus faciles à la haine que les autres.

— On ne blesse jamais les grands, disait Gounod, on ne blesse que les petits.

Il ajoutait :

— C'est que, chez les grands, l'amour-propre est tué par l'amour.

Il avait ainsi de ces aphorismes éloquents, d'une précision singulière chez cet esprit volontiers mystique, quasi religieux. Gounod, causeur extraordinaire, d'une séduction irrésistible quasi féminine, était en même temps un très admirable écrivain. Il a laissé sur la musique, sur *Don Juan*, sur l'art en

général, des pages d'une rare valeur, puissantes à la fois par la pensée et l'expression. On ne s'étonnera pas que l'Académie française ait songé bien souvent à l'appeler à elle. Quelqu'un proposa même de le nommer pour succéder à Émile Augier, son vieil ami.

— Non, fut-il répondu, cela ferait trop de peine à Meissonier.

Cette gloire musicale eût été facilement une gloire littéraire. On le verra bien lorsque sa famille fera — ce qui me paraît inévitable — un choix de ses écrits, et aussi, je pense, de ses lettres, toujours exquises, absolument supérieures.

Et il y avait un Gaulois chez ce mystique. Il aimait le rire. Il adorait Molière.

Aprés le *Médecin malgré lui*, il avait songé à faire un *Amphitryon*. Il y renonça, par peur de toucher à un chef-d'œuvre auquel aucun art ne pouvait rien ajouter. Il a écrit la moitié d'un *George Dandin*. La musique était adaptée directement à la prose de Molière, qu'il trouvait merveilleusement rythmée et nombreuse, qui contient tant de mots de poète et si propices à l'idée musicale.

Il était peintre aussi, à la manière d'Edmond Bertin, aimant le paysage historique, et quand il dessinait des figures, me disait Henry Régnier, qu'il avait vu grandir à côté de son fils, on le sentait évidemment impressionné par l'art de Giotto. Il était sincère et naïf, mais toujours profond de sentiment.

Gounod eut vraiment la passion du grand, la fièvre de la beauté. Il y a quelques semaines à peine qu'il

me parlait d'un admirable rêve d'art dont il était hanté. C'était la suite de son *Faust*. Il en avait déjà écrit le prologue qu'il trouvait superbe, puis il avait laissé là son œuvre. A quoi bon? « On dirait inévitablement que ce second *Faust* ne vaut pas le premier. Pourquoi se faire juger par les nouveaux, les impatients? A quoi bon *s'étaler* devant les générations qui viennent? » Et il y avait un regret profond dans ce renoncement; Gounod voyait toujours passer son rêve inachevé et regrettait de ne pas le réaliser. Rêve de poète s'il en fut, et de philosophe. Les jeunes chercheurs du théâtre symboliste eussent-ils trouvé mieux que ce septuagénaire, plus jeune et plus vibrant qu'un homme de vingt ans?

Pour ce second *Faust* inachevé, Marguerite, la victime de Faust, était vengée par une autre femme. La vierge douce et dolente, perdue par le docteur inassouvi, voyait Faust souffrir des mêmes douleurs qu'elle parce que Faust aimait, aimait éperdûment une femme compliquée, savante et perverse, un Méphistophélès femelle. Et c'était par Marguerite que Faust était sauvé de cette Méphista, partout rencontrée, partout retrouvée, jusque dans la cellule du cloître où Faust voulait ensevelir sa tête lourde de vain savoir et son cœur gros de cruelles et mauvaises amours.

— Oui, voilà ce que je voudrais tenter, me disait Gounod, développant avec une ardeur vaillante ce nouveau poème amoureux fait de sanglots et de douleurs. Puis il ajouait encore :

« A quoi bon? »

Il avait tort s'il pouvait croire qu'une œuvre nou-

velle de son génie n'ajouterait rien à sa renommée. Il avait raison s'il se disait que son œuvre était faite et qu'il pouvait laisser, pour le dernier sommeil, tomber sa tête blanche sur cet oreiller d'immortalité.

La dernière fois que je le vis, c'était, en venant de la campagne, de Viroflay à Paris. Dans le wagon, à Saint-Cloud, Gounod entra vivement, son chapeau de feutre sur la tête, et, m'apercevant, avec un bon sourire sur son visage plein de santé :

— Ah ! cher ami ! dit-il. Pourquoi ai-je pris ce wagon et pas un autre? Il y a du magnétisme ! On ne se voit jamais ; nous allons causer.

Et nous causâmes, ou plutôt il causa.

Jusqu'à Paris, ce me fut une joie de l'entendre, gai, solide, l'œil profond, clair et bien vivant, parlant de tout, évoquant le passé avec une mélancolie souriante, jugeant le présent avec une douceur infinie, prenant en homme fort — fort comme les doux — son parti des injustices et des irrévérences, très sûr de lui-même, en homme qui a fait son devoir envers l'avenir et s'est mis en règle. Ce qui le préoccupait, c'était la statue que nous allons élever à Emile Augier. Il en présidait le comité. Nous en parlâmes longuement. C'était pour lui qu'Augier avait écrit *Sapho*, et c'était Augier qui lui avait présenté Ponsard, dont il mit en musique les chœurs d'*Ulysse*.

« Ces chœurs, me disait-il, étaient un essai de musique adapté à la couleur du sujet. Ils constituaient à leur heure ce qu'on appelle une hardiesse. Ils ne sont d'ailleurs pas *mal* et ils eurent du succès à la Comédie-Française. Demandez à Houssaye. »

« Ils ne sont pas mal! » C'est ainsi que Gounod parlait d'une œuvre délicieuse. J'en sais de moins modestes. Mais, encore une fois, ce n'était pas de lui que nous parlions, c'était d'Augier. « Dès octobre, je réunirai le comité, me disait-il. Il faut se hâter. Le temps va si vite. »

Le train arrivait à Paris. J'étais désolé de quitter Gounod.

— Eh bien! me dit-il, voilà une bonne aubaine! On ne fréquente que les indifférents à Paris, on ne rencontre pas ceux qu'on aime. La vie est assassinée par l'existence.

Il se perdit dans la foule, cherchant rapidement une voiture et marchant d'un pas très alerte. Je lui avais dit : « A bientôt! » Et c'était la dernière fois que je devais le voir!

La dernière fois, non! Je l'ai revu.

Je l'ai revu dans ce vaste cabinet de travail, où, assis devant son grand orgue — aujourd'hui crêpé de deuil, et dont les longs tuyaux s'harmonisent avec les larmes d'argent — il faisait jadis, sous ses doigts, chanter son rêve. Je l'ai revu par la pensée, sous les draperies noires, sous les amas de lilas et de roses blanches, sous les couronnes et les fleurs, endormi du dernier sommeil. Où sont les propos de cette voix exquise, les éclats, les éclairs, les idées étincelantes, les formules lapidaires ou mystiques? Il a maintenant trouvé la paix, ce cerveau toujours en ébullition, tourmenté depuis deux ans, ou plutôt chrétiennement résigné à cette cruelle interdiction de tout travail, un supplice pour les créateurs. Il répétait souvent : « Je suis en paix avec le monde et avec Dieu. »

Il dort une dernière fois, parmi les siens, sous le toit de sa demeure, avant d'être salué par la foule et pleuré par ceux qui l'ont aimé. Et, sous ces draperies noires, parmi ces roses et ces cierges, reposait une grande figure française, un homme dont la voix éteinte, dont les soupirs et les sanglots ajoutèrent un héritage de gloire à notre France.

— Ici, me disais-je, est couché, ici dort un grand cœur, un homme de bien, dont la bonté égala le génie.

Ci-gît un poète!

XVI

Petite philosophie du Bonheur et du Rêve à propos des excursions d'été, et pourquoi les Parisiens voyagent à bicyclette ou en wagon.

15 août.

A l'heure présente, les trois quarts des Parisiens courent les grandes routes et se fatiguent, sous prétexte de s'amuser. On en rencontre partout, car l'amour du déplacement n'est plus seulement une passion anglaise ou allemande : tous les Français veulent sortir de chez eux. On leur a tant dit qu'ils ne savaient pas la géographie! Ils veulent l'apprendre sur place. Le Parisien d'autrefois, le Parisien à la Paul de Kock, qui se donnait pour idéal et pour *ultima Thulé* un voyage à la mer, un train de plaisir au Havre ou à Boulogne, n'existe plus. C'était le Parisien qui prenait racine où il était né : Parisien du Marais ou Parisien du boulevard, fidèle à son quartier, à ses habitudes et à ses manies, et ne regrettant pas, comme Mme de Staël, son *ruisseau de la rue du Bac*, pour une raison excellente, c'est qu'il ne le quittait jamais.

A ce Parisien-là a succédé une sorte de Parisien errant qui, l'été venu, ne peut plus rester chez lui et n'a même pas assez des allées de sa *campagne* pour promener ses rêves. En même temps que Paris devenait international, le Parisien se transformait — les êtres s'adaptant aux milieux — et il devenait exotique. Il ne se contente plus d'aller à Dieppe ou à Luchon ; il veut découvrir des pays ignorés et aller loin, le plus loin possible, comme un bicycliste met son amour-propre à avaler le plus de kilomètres que peut faire sa machine dans sa journée.

Ce besoin de voyager, né du désir d'échapper aux soucis quotidiens et aux besognes courantes, est un des symptômes aussi de cette nervosité qui nous disloque. L'homme épris d'inconnu, qui se lance à l'aventure vers les pays vierges, est une sorte de conquérant résolu à élargir le monde; mais le Parisien qui fait ses malles pour accomplir, — le guide en main, l'horaire du chemin de fer dans son sac de nuit, — un voyage circulaire quelconque, est tout simplement, la plupart du temps, un ennuyé qui veut s'échapper à soi-même. Sortir de soi, vaincre ce démon intérieur dont est possédé tout être moderne, l'ennui, le mécontentement de la tâche quotidienne, voilà l'ambition du Parisien qui boucle sa valise. Toute proportion gardée, c'est un autre Childe-Harold qui part pour partir, pour s'affranchir, un Childe-Harold moins tragique et moins passionné que le héros de Byron, et qui fuit tout simplement cette chose détestable, débilitante et fréquente : l'agacement.

Car le temps est passé des grandes misères morales,

des douleurs eschyliennes, et la vie, qui se compose à peine de petits bonheurs, est faite surtout de petites déchirures, de maux infimes et de piqûres d'épingle. On aimerait parfois mieux les coups féroces dont on meurt.

Bref, c'est pour s'évader que l'homme voyage quelquefois, pour échapper à la mélancolie profonde, comme Chateaubriand, qui, cependant, *bâillait sa vie* partout, la plupart du temps pour fuir l'ennui, le gris et déprimant ennui, qui est à la noble inquiétude des âmes ce que les recherches d'un Bouvard ou d'un Pécuchet peuvent être aux découvertes d'un Berthelot. L'ennui, affirmerais-je volontiers, n'est que la mélancolie des imbéciles. « Je ne m'ennuie jamais où je suis, » disait gaiement le père Dumas.

Tout le monde, il est vrai, n'est point le père Dumas et ne porte pas un monde d'aventures en son cerveau. Parbleu ! si j'avais à me raconter à moi-même les amourettes de d'Artagnan et les coups d'épée de Pertinax de Montcrabeau, j'y prendrais « un plaisir extrême », comme à *Peau d'Ane*. Et ceux qui s'ennuient où ils sont se mettent en route sans songer que partout où ils iront ils se rencontreront encore ils emporteront leur triste *moi* dans leur sac de nuit.

Je ne sais quel philosophe ingénu — je crois bien que c'est le doux et fier Ernest Bersot — écrivait, un jour, et peut-être bien à propos des voyages : « Que va-t-on chercher si loin le bonheur ? Le bonheur, ce n'est pas un but, c'est un cheval sur lequel il faut être monté pour qu'il vous mène où vous rêvez d'aller. » Je ne réponds pas du texte mais je me rappelle la pensée.

Eh ! oui, il faut, pour posséder le bonheur, l'avoir pour monture. Ce n'est pas un coursier ailé, c'est un cheval d'écurie. Si on ne l'a pas sous la main on ne le chevauche guère. Il prend le galop ; il va à d'autres.

Mais le monde serait trop beau et la vie serait trop simple si, Pégase ou Rossinante, chacun de nous avait à l'écurie la monture de son choix !

Donc, on s'en va pour s'échapper à soi-même. On voyage *pour se fuir*. L'habitude est à la fois ce que l'homme subit le plus docilement et semble détester le plus. Ceci n'est point un paradoxe. Sur dix Parisiens en voyage, huit sont partis dans l'espoir de se dégager de leur propre pensée. Oh ! que le vieux poète avait raison :

Le chagrin monte en croupe et galope avec eux.

Il leur arrive sous forme de lettre, ce qui est tout simple, ou de dépêche télégraphique. Il leur réapparaît dans telle ou telle heure d'attente, dans la lenteur des trains, dans la tristesse des crépuscules, dans tout ce qui n'est pas la trépidation et le bruit, l'étourdissement, l'assourdissement. Ah ! les pauvres gens que nous sommes ! Il faut nous enivrer pour oublier, et le voyage est une des formes de l'ivresse.

Qu'on ne dise pas que le voyage est un remède, un renouveau pour la santé. Les médecins le croient, mais ce sont les aubergistes qui le leur ont fait croire. Guy de Maupassant a écrit un jour, une page admira-

ble (il en a écrit bien d'autres) sur le *lit* — ce compagnon fidèle, le lit qui vous sert à naître, le lit qui vous aide parfois à paisiblement mourir, le lit qu'on retrouve chaque soir comme une sorte d'ami berceur, confident muet de nos pensées secrètes, de nos tristesses intimes et qui fait ce que bien des amis ne font pas, puisqu'il les endort. Or, ce lit, ce cher lit de notre repos quotidien, c'est lui dont le voyage nous prive — pendant combien de jours ? — pour le remplacer par le lit d'auberge, le camarade de rencontre, l'ami de hasard. Ne pas retrouver son lit d'habitude est une des petites misères du voyage.

Parbleu ! on en a d'autres, et quelquefois à la belle étoile,

Auberge du bon Dieu, qui fait toujours crédit !...

Mais ce n'est pas le nôtre ; et que de fois alors pendant cette course au plaisir, vide comme toutes les chasses à l'impossible, le Parisien se répète-t-il en songeant au logis déserté et à l'ombre fraîche, dans la bibliothèque, près des livres, ou dans le hamac, sous l'acacia : « Que diable viens-je faire dans cette galère ? »

Et comme Molière, ainsi que Sancho, a toujours une phrase proverbiale pour toutes les conditions de la vie, le Parisien, qui connaît ses classiques, ajoute :

— Tu l'as voulu, Georges Dandin !

Tu as voulu quitter les cafés-concerts des Champs-Élysées ponr les brasseries du Prater ou les auberges d'Écosse, et les musiques militaires autrichiennes ou

les danses des montagnards des *high-lands* ne t'ont pas plus diverti que les chansons de Polin. Tu as demandé au Tyrol cher au peintre Defregger ce que ne te donnait pas Fontainebleau, devenu banal depuis Millet ou Charles Jacque. Et tu regrettes les gorges de Franchard ! Tu fais pis : tu regrettes les saules de Bougival ou les canots de la Marne. Georges Dandin devenu touriste, tu l'as voulu, Parisien mon frère !

Mais rien n'empêchera le Parisien de faire sa malle et de quitter Paris à l'heure où Paris est délicieux, puisqu'il appartient purement et simplement aux Parisiens. Il a devant lui les préceptes populaires reproduits par le Bædeker — ce guide essentiellement moderne, pratique, renseigné ainsi qu'un banquier politicien ou un reporter, — le Bædeker, qui nous fait profondément regretter notre bon vieux Joanne, si littéraire dans ces citations historiques ou poétiques, ses menus faits bien encadrés et bien présentés, le Joanne si français en un mot et que nos Français sacrifient maintenant au Bædefier, parce que le Bædeker est informé comme un portier d'hôtel — oui, le Parisien se répète les verselets mis en épigraphe au Guide de Leipzig :

Qui songe à voyager
Doit soucis oublier,
Dès l'aube se lever,
Ne pas trop se charger,
D'un pas égal marcher
Et savoir écouter.

Mon Dieu ! tout cela n'est pas très malaisé, et le Parisien se résigne encore assez facilement à voir lever

l'aurore. Il sait écouter aussi, quand il le faut. Mais ce Bædeker est vraiment bien exigeant lorsqu' il déclare que tout bon voyageur digne de ce nom

Doit soucis oublier!

C'est précisément pour arriver à ce résultat — à ce rêve — que l'on s'est mis en route. L'oubli! Avez-vous un moyen d'y parvenir, à l'oubli? et en quel pays le voyageur peut-il être certain de rencontrer un bras du Léthé? Au bord du Tage, ou du Danube, ou du Rhône, ou de la Tamise? Qu'on nous le dise bien vite, et que l'agence Cook organise en hâte des trains spéciaux pour cette contrée qui donne l'oubli — l'hypnose de la pensée, — sans opium et sans chloral.

Pour le moment, les rois du voyage ce sont les bicyclistes. Ils ornent les routes et font le bonheur des villages un peu lointains, où ils arrivent brûlés du soleil et décorés, comme des majors de tables d'hôte, de toutes les plaques polychromes des divers associations et clubs vélocipédiques récemment inventés. Le bicycliste est le seul voyageur moderne à qui arrivent des aventures (l'*aventure*, cette chimère du monde actuel). Fût-ce un accident arrivé à leur *pneu* dégonflé, il leur advient des historiettes à la Don Quichotte qui ne manquent ni d'humour ni d'imprévu. Les populations font fête au *bicycliste* solitaire, et il est tels coins ignorés des Balkans où l'apparition du bicycliste constitue un événement aussi intéressant qu'une dépêche politique venue de Sofia.

Je n'ai plus dans la mémoire le titre d'un volume contenant le journal de route d'un jeune officier français lancé à travers l'Orient sur sa bicyclette. Je crois bien que le livre s'appelait *De Constantinople à Montélimar*, ou encore *De Montélimar à Constantinople*, comme on voudra. J'ai lu ce récit de voyages, l'an passé, en wagon précisément, et je ne crois pas que le commandant Monteil au pays noir ou M. de Lanessan au pays jaune aient eu beaucoup plus d'aventures dramatiques et d'anicroches imprévues que ce bicycliste étonnant. En revanche, que de surprises! Des bourgs entiers le reconduisant triomphalement, et quelquefois en musique.

Lorsque le bicycliste part, on lui fait la conduite, comme au temps jadis lorsque partait un compagnon du tour de France. On agite les mouchoirs, on le salue, et les jolies filles suivent des yeux ce jeune homme agile et poudreux qui se lance ainsi vers l'inconnu et, pareil à la Fortune sur sa roue, disparaît, là-bas, tout à coup, au tournant du chemin.

Le voyageur qui descend du train ou du bateau, c'est le touriste banal qui porte avec soi tout son bagage, comme le sage antique, ou se le fait porter par un commissionnaire ou un *facchino*. Il ressemble à tout le monde, il est indifférent, il n'a pas de physionomie spéciale. Mais le bicycliste! Ah! le bicycliste! Bien que son instrument soit connu, affiché, patenté, il reste je ne sais quoi de mystérieux et d'incompréhensible à ce voyageur emporté sur sa double roue fantastique. Et puis, on ne sait d'où il vient ni où il va. Il passe. Il semble avoir des ailes, et dans sa gaine

de cuir il a un revolver qui lui pend derrière le dos, comme pour défier le danger, le braver et l'appeler.

Voilà le dernier voyageur romantique! Et c'est précisément la civilisation dans sa forme la plus achevée, la suppression du cocher et du cheval et du railway — ou, pour mieux dire, la suppression de tout intermédiaire entre le *consommateur*, *le voyageur* (qui marche) et le *producteur* (l'hôtelier qui attend); c'est la civilisation aiguisée et même exaspérée qui nous ramène des temps préhistoriques aux auberges du temps des romans de Walter Scott, s'ouvrant par l'arrivée d'un voyageur mouillé dans quelque hôtellerie où rôtit quelque poularde grasse devant un bon feu de sarments, à ces voyages du bon vieux temps que nos pères entreprenaient — lorsqu'ils avaient quarante lieues à faire — après avoir ajouté un codicille à leur testament et glissé une paire de pistolets à deux coups dans les fontes de leur monture.

Mon vieux grand-père, *tombé du jury*, comme on dit, m'embrassait pour aller à cheval de Bergerac à Périgueux, après s'être armé comme un cavalier aragonais, sa carabine à la cuisse.

Ainsi font les bicyclistes. Ils ont retrouvé l'imprévu, l'idéal, le fantastique. Mais qu'adviendra-t-il d'eux lorsque les voitures sans chevaux passeront, mues par la vapeur, ou le pétrole, ou l'électricité, à travers les villes? A moins que les constructeurs de ces voitures ne fassent pour leurs chars ce que Victor Hugo souhaitait que l'on fît pour les locomotives, le pittoresque retrouvé par les bicyclistes sera mort, et bien mort, cette fois!

— Pourquoi, disait Victor Hugo (idée de poète), ne donnerait-on pas à la locomotive, ce monstre de fer, des formes qui l'idéaliseraient, en feraient ou un volatile énorme (comme l'oiseau Roc des *Mille et une Nuits*), ou un poisson fantastique comme ceux des visions chinoises, ou un dragon aux ailes étendues vomissant du feu et des escarbilles rouges par sa gueule ardente ?

— Pourquoi — ajouterons-nous — les voitures sans chevaux n'auraient-elles pas des formes idéales et étranges, et ne promèneraient-elles pas à travers les champs les alérions des casques de Walkures wagnériennes, ou des morions extraordinaires et drôlatiques de Gustave Doré?

Eh oui! cela nous consolerait de la disparition probable des bicyclistes — rois des routes à l'heure actuelle — qui, eux, ont fait disparaître les dernières diligences.

Je dois dire que les bicyclistes auraient tort de trop mépriser le chemin de fer. Partout, et en tous pays, les gares sont encombrées de bicyclettes qui attendent, boueuses et faussées, dans les salles des bagages, qu'on les charge sur des fourgons comme de vulgaires colis. Hélas! ce sont les montures des bicyclistes partis pour faire le tour du monde,et qui achèvent tous ou presque tous leur voyage interrompu en demandant un ticket de retour et en reprenant le train comme de vulgaires bourgeois en rupture de Paris et courant, eux aussi, vers l'imprévu, la sensation nouvelle, le plaisir, le bonheur qu'on ne trouve pas!

O tristesse! Avoir rêvé d'être le Jason de la bicyclette et revenir au bercail, battu et mécontent, sans

avoir rencontré d'autre *toison d'or* que des lits d'auberge trop courts et des notes d'hôtel trop longues, c'est la poésie et la fin des voyages, pour les bicyclistes ailés — ailés à la façon de Mercure — comme pour le commun des mortels !

Et voilà pourquoi, qu'on reste à Paris ou qu'on en sorte, qu'on soit fidèle à son *home* ou tenté par son rêve, la fin de tout est identique ; et pourquoi aussi, on est souvent agacé parce que les choses sont *comme cela*, sans trop savoir au fond comment on les voudrait, mais pourtant en les désirant *autres ;* et pourquoi encore le voyageur le plus admirable et le plus enviable de tous les voyageurs ce n'est ni Bougainville, ni La Pérouse, ni Cook (rien des agences), ni Dumont d'Urville, ni Livingstone, ni Brazza, ni Stanley — ni même Sterne ou Henri Heine, l'homme aux *Reisebilder* — c'est Xavier de Maistre, l'auteur du *Voyage autour de ma chambre*.

Encore a-t-il trouvé un plus sage que lui : l'auteur des *Voyages dans mon fauteuil*.

XVII

Les anniversaires. — Le 2 septembre. — Le *Jubilé* en Allemagne. — Les armées nouvelles. — Armes vierges. — Publications d'outre-Rhin. — M. Karl Tanera. — Sedan : *Dies iræ.* — Les impressions d'un Parisien. — La véritable *grande semaine.* — Trophées d'il y a vingt-cinq ans et bulletins de vote. — Comment on nous peint. — Les turcos. — Un panorama à Munich. — Plaisanteries bavaroises. — Patriotisme d'écoliers. — Une couronne allemande sur une tombe française. — *Ils se réveilleront!* — Les morts de 1870-71. — *Ils auraient cinquante ans !*

22 août.

Nous venons de passer par de rudes anniversaires, et nous avons devant nous une journée particulièrement amère. Le 2 septembre, une nation entière célébrera la date de la bataille de Sedan. Jusqu'ici les fêtes, là-bas, ont été partielles. Quelques corps d'armée ont honoré la mémoire des aînés. Des cérémonies pieuses ou guerrières ont solennisé, dans telle ou telle ville, le souvenir de Frœschwiller ou de Saint-Privat. Mais nous n'avons pas eu à considérer les défilés de vétérans, les couronnes rafraîchies, les hymnes de victoire presque aussi bruyants aujourd'hui qu'il y a

vingt-cinq ans. Attendons. Le mois de septembre arrive.

Nous ne nous en occupons guère, du reste, ou plutôt nous ne nous en préoccupons pas. Nous avons aussi nos dates sacrées et nos morts glorieux. Jusqu'en cette vie parisienne, si pleine de contrastes, de distractions et d'oubli, nous avons des heures pour nous souvenir, et les aînés n'ont pas été négligés par les petits-neveux. Car ce sont des aînés, presque des ancêtres, ces spectres des batailles de notre jeunesse, et toute une génération nouvelle est née, a grandi, qui entend parler de Sedan et de Gravelotte comme nous entendions les débris du passé, les survivants de l'épopée, parler de Borodino ou de Waterloo.

Quand on songe que dans ces armées innombrables qui couvrent l'Europe, dans ces foules disciplinées maniant des armes diversement perfectionnées, sous des uniformes de couleurs différentes (afin de pouvoir s'entretuer sans erreur), oui, dans ces armées nouvelles qui font passer sur le monde un bruit de caissons et de fer, pas un soldat n'a fait la guerre, la vraie guerre, et que ces jeunes officiers — Allemands raides et corrects, Autrichiens sanglés de ceintures d'or, élégants sous leur veste bleu clair, Italiens au pantalon collant, Russes aux tuniques grises, Français fidèles au pantalon rouge — ces jeunes hommes qui ont une épée au côté et des rêves de gloire dans la tête n'ont pas fait la guerre, ne savent pas ce que c'est que cette loterie sanglante, cette charcuterie supérieure qui fait de la gloire la grande boucherie de l'histoire.

Non, ils ne savent pas. Ils ont essayé leurs armes sur des hommes noirs, sur des hommes jaunes. La race blanche leur est inconnue. Ils attendent. Et, en attendant, ils célèbrent, les uns, ceux qui ont vaincu il y a un quart de siècle dans les batailles; les autres, ceux qui sont tombés, fiers et acclamés, fidèles au devoir, autour du drapeau déchiqueté.

Toute l'Allemagne est prête pour ce qu'elle appelle le *Jubilé* de 1870-71. Les publications populaires pullulent. Les vieux livres illustrés d'autrefois sont réédités sous forme de livraisons accessibles à la foule. Aux devantures des papeteries et des libraires, les images militaires sollicitent l'attention bien plus, ce me semble, qu'au lendemain même de la guerre, et l'on aperçoit un peu partout, çà et là, le Prince Royal à cheval, sa pipe à la bouche, et ordonnant de charger, les Bavarois refoulant les turcos, et même la grosse artillerie allemande bombardant fraternellement la bonne ville de Strasbourg. De tous les côtés les gravures des *Aventures d'un officier d'ordonnance en* 1870-71, par Karl Tanera, hauptmann, illustrés par Ernest Zimmer, édition de Munich — ce Tanera qui, du reste, répondit si bien à l'auteur de la *Débâcle* pour lui affirmer, *de visu*, que l'armée française n'était pas uniquement composée d'officiers ignorants et de soldats alcooliques. Puis, une autre publication, déjà ancienne mais réimprimée pour le *Jubilé*; un livre de Karl Bleikrem, avec des dessins de Robert Haug, qui ressort tout rafraîchi, tout reépousseté de Munich, et porte ce titre fatidique: *Dies iræ*. « Nouvelle édition populaire », dit la couverture, où l'on

aperçoit, emportée par une course effarée, une batterie d'artillerie française. Ce sont des rencontres désagréables pour nos yeux que ces aspects de musées de la rue, et, un ami qui revient de Berlin me donne là-dessus ses impressions de Parisien à la fois narquois et chauvin.

— Mon cher, me dit-il, c'est très bien de vivre comme nous vivons en donnant plus d'importance aux petits faits agréables qu'aux grandes questions qui divisent les peuples et sont les points noirs de l'horizon. Il est certain que la politique ennuie le Parisien et n'intéresse que les cafés de province. Quant à l'extérieur, nous avons, pour s'en occuper, un ministre des affaires étrangères, et je me suis laissé dire que le ministre actuel s'y entendait parfaitement. Nous nous déchargeons sur nos gouvernants du soin de tout voir, de tout savoir, de tout préparer et de tout faire, quitte à leur tout reprocher aussi lorsque les choses ne vont pas à notre gré. Mais nous devrions bien nous dire, de temps à autre, qu'il y a des questions plus intéressantes dans le monde que le divorce de M. et Mme Simon-Girard et qu'on peut prendre ses vacances et aller en villégiature autre part qu'à Houlgate ou à Trouville. La *grande semaine*, en 1895, n'aura peut-être pas eu lieu, il faut bien nous l'avouer, à Dieppe, mais plus loin, autour des tombes des morts du *Jubilee*. Oh! ce *Jubilee !* Il m'a poursuivi dans mes haltes, d'Avricourt à Berlin! On le voit partout, ce mot qui pour les Allemands redonne une virginité à leur gloire. Les vétérans se redressent et les jeunes leur donnent des fêtes dans les brasseries aux portails dé-

corés de verts feuillages. Un boulevardier de mes amis me disait, un peu énervé par ces ressouvenirs qui se raniment, comme les morts des Niebelungen, qui, malgré le trépas, combattent encore, fantômes contre fantômes : « Ah çà! mais, est-ce qu'ils vont faire repeindre leurs vieilles blessures ? » Ils en auraient le droit. Elles ont été glorieusement reçues. Et nous aussi, nous devrions bien rajeunir et rafraîchir nos plaies.

« Mais vraiment, continue mon ami, c'est avaler du *quassia amara* en même temps que de la bière, que de voyager par ce pays où dans les musées nationaux on rencontre les casques de nos cuirassiers accrochés en panoplies avec des shakos de troupiers aux cocardes tricolores. Et souvent, comme à Munich, auprès de ces trophées, les Allemands ont ironiquement collé des bulletins de vote du plébiscite de 1870, ou plutôt des deux plébiscites de l'empire : un bulletin de vote de 1852 surmonté de l'aigle aux ailes étendues, un bulletin de mai 1870 portant le *oui* tant de fois répété : « Votes, dit l'inscription allemande, qui ont nommé Napoléon III empereur. » Auprès des fusils chassepot arrachés à nos fantassins, ces morceaux de papier ont une sorte de terrible ironie.

« Les Allemands, du reste, excellent dans la plaisanterie lourdement narquoise. Je dois dire que, dans leurs pièces de théâtre, ils épargnent assez volontiers le Français. Le personnage comique et ridicule de leurs comédies, c'est l'Anglais. C'est aussi parfois l'Italien, qui sautille. De temps à autre, on entend bien quelque parole gouailleuse à l'adresse de la *grande*

nation, mais c'est rare. En revanche, la peinture populaire et les panoramas ne nous épargnent pas. A Munich on va ouvrir un *Panopticum* immense représentant la bataille de Frœchswiller figurée par quatre cents statues de cire. La cire, si étrange parfois, donnera à la scène une réalité singulière, comme, en revanche, dans la réalité même, la mort donne aux soldats foudroyés l'apparence inquiétante de figures de cire. Je suis persuadé que ce *Panopticum* aura un succès national. Les tirailleurs algériens y doivent passer un mauvais quart d'heure en face des baïonnettes bavaroises. A lire les pages mêmes de M. Tanera on voit que les soldats qui ne portent plus aujourd'hui le casque à chenille bavarois, mais le casque à pointe prussien, eurent une certaine terreur des turcos au veston bleu de ciel. Ils semblent encore étonnés de les avoir vaincus, et Tanera leur reproche d'être d'affreux sauvages qui, ne voulant pas se rendre, blessés et à terre, déchargeaient encore leurs fusils sur ceux qui venaient les relever.

« C'est qu'ils n'entendent rien, ces pauvres Arabes combattant pour la France, aux subtilités de certaines règles de la guerre qui ne sont, si l'on va au fond des choses, que la casuistique de l'art du massacre. Ils sont battus, soit ; ils tirent encore sur l'ennemi qui triomphe. Cela est peut-être barbare pour M. l'hauptmann Tanera et aussi pour nous autres philosophes ; mais cela leur paraît à eux non pas même le droit, mais le devoir !

« Toujours est-il qu'on nous les présente très lestement poursuivis par les Bavarois, ces Turcos, dans

les panoramas de Bavière. Il y a à Munich, non loin de la fameuse Bavaria de bronze que visitent toujours les Anglais et qui ne vaut pas la Liberté-phare de Bartholdi, un panorama représentant la bataille d'Orléans. Le paysage d'hiver en est saisissant; avec le soleil couchant donnant des reflets de feutre roussi à l'herbe jaune et des lueurs d'incendie à la neige blanche. Mais les personnages ne valent pas le décor où ils s'agitent, et la toute puissante ironie germanique se montre là comme partout ailleurs. Le spectateur qui assiste à la bataille se trouve placé dans une sorte de cabaret français démoli par les obus et à demi consumé par le feu. Les poutres charbonneuses, les murs écroulés, tout est *nature*. Et dans un coin du cabaret, l'artiste a peint une affiche, une image populaire représentant une caricature contre les Allemands, collée là avec cette double inscription en français : *Vive la France! A bas les Prussiens!* Mieux ou pis encore : à la porte d'un autre débit de vins d'où les chasseurs bavarois débusquent des francs-tireurs, l'auteur du panorama a figuré une affiche blanche, officielle celle-là, et portant ces mots : « *L'armée allemande est coupée et faite prisonnière par l'armée de Versailles. Vive la République! Léon Gambetta.* »

« Voilà ce que j'appelle la pesante, l'éléphantine ironie allemande. Elle se traduit encore dans une poésie, fort admirée peut-être des patriotes d'au delà du Rhin, que vient de perpétrer un jeune écolier allemand et qu'on nous donne, dans certains journaux, comme un modèle de plaisanterie amusante. Il s'agit du siège de Paris et de la famine que nos petites

Parisiennes supportèrent avec tant de fermeté, de résignation sans nerfs (et voilà aussi un *jubilé* à célébrer!). Le jeune élève, mêlant le latin à l'allemand, donne à ses compatriotes des verselets qui valent presque par leur niaiserie les facéties douteuses de Richard Wagner dans *Une capitulation* :

Tout a disparu de Paris :
Panis, *piscis* sont ils finis ?
Avec *canis* aussi *crinis ?*
Et de Paris est-ce *finis ?*
Ignis, *lapis*, *pulvis*, *cinis ?*

« Cela doit se chanter comme les refrains d'étudiants, et je doute que le jeune poète atteigne jamais à l'énergie farouche de Rückert, ce Blücher de la poésie. Il se rapproche évidemment beaucoup plus de la poésie macaronique de la cérémonie du *Malade imaginaire*. Mais le patriotisme n'y regarde pas de si près.

« Soyons justes, d'ailleurs. Toute l'Allemagne n'est pas secouée de cette colère rétrospective. Il y a bien de la mélancolie aussi et comme une prière dans l'inscription mise aux ouvrages de *tapisseries* que l'on vend çà et là et qui, destinées à être confectionnées, achevées par les doigts des sœurs et des mères, portent ce souhait qui est autant un espoir de paix qu'un souvenir de gloire : *Dieu bénisse le jubilé !*

« Et dans le déploiement de patriotisme et je dirai de *loyalisme* allemand de tout ce peuple, ou plutôt de ces divers peuples unifiés dont chacun a, dans le plus petit village, un monument élevé aux morts de 1870-71, j'ai été touché d'un petit fait qui a dû se passer sur

bien d'autres points de la terre allemande, et que voici. Je cherchais, à Munich, dans le cimetière du Nord, la tombe où dorment depuis vingt-cinq ans aussi les prisonniers français décédés dans cette ville, et après bien des tombes de Bavarois, officiers généraux ensevelis sous leur casque national, posé, comme l'armure de bronze et le cimier des chevaliers, sur la pierre, après la colonne élevée par les Allemands à leurs morts de Wissembourg, de Frœschwiller, de Gravelotte et de Mars-la-Tour, je cherchais vainement le coin où sont ensevelis nos morts. Un fossoyeur travaillait à gratter une tombe envahie par la mousse. Je lui demandai la place où dorment les Français !

« Et, comme le fossoyeur de Shakespeare, interrompant son œuvre, l'homme étendit la main :

« — Là-bas, dit-il, où il y a une belle couronne neuve !

« Il avait prononcé ces mots avec un certain orgueil, attendri, comme si cette belle couronne lui faisait honneur, à lui, Allemand. Et, en effet, elle lui faisait honneur. C'était une couronne de laurier vert, attachée par un large ruban de soie aux couleurs bavaroises, un ruban bleu clair et un ruban blanc, apportée, le jour de l'anniversaire du 6 août, par les officiers de l'armée de Bavière qui, en même temps qu'ils célébraient leurs aînés tombés en Alsace, donnaient un souvenir aux adversaires d'autrefois. Soldats, ils étaient venus saluer des soldats. Ils savent la valeur de ceux qu'ils ont combattus. Leur général von der Thann pouvait, après la campagne, passer sur la petite place de Sedan la revue de ses troupes, si nombreuses

à l'heure du départ et terriblement réduites par tant de combats. Et, dans la distribution de lauriers faite aux héros de la grande guerre, les officiers des régiments qui combattirent autrefois contre nous n'avaient pas voulu que les vaincus glorieux fussent oubliés.

« Ah! ce ruban blanc et bleu, ce laurier vert et cette inscription en lettres d'or gothiques, déjà un peu détrempée par la pluie : « A ceux qui sont loin de leur pays! » Je ne les ai pas pu contempler sans un trouble de la vue qui n'avait rien de commun avec l'impression faite par les panoramas et les images populaires. Je la regardais, l'inscription allemande, et je remerciai pour ceux qui dorment sous les fleurs toujours fraîches, des fleurs d'Allemagne, hélas!

« C'est à une colonne de pierre que les officiers des régiments de Bavière avaient accroché leur couronne, colonne portant cette inscription, gravée par les soins de M. Ed. Landau, *aumônier français*, dit la pierre : *Vigilabunt* — Ils se réveilleront! »

« Et ces trois mots de notre langue dans ce cimetière allemand, à quelques pas des morts bavarois, prenaient une éloquence poignante et souveraine : *Ils se réveilleront!* Tous nos espoirs, tous nos rêves dans si peu de syllabes épelées à travers les feuilles du chêne posées là par la main de l'ennemi, mais par des mains de soldats. »

Moi, tandis que mon ami me parlait, encore ému, de ce bout de ruban et de ce brin de laurier accroché, là-bas, sur la tombe lointaine, je pensais à ce jubilé que l'Allemagne célèbre et à ces dates : 16 août, 18 août, que les braves gens de la terre lorraine viennent

aussi de fêter — comme si le sacrifice à la patrie tenait lieu de victoire — et je me disais : Que de morts ! Et, depuis vingt-cinq ans, que de rides aux fronts de ceux qui ont survécu, de cheveux gris, de têtes chauves, tant d'hommes qui ont vieilli en disant : « Dans cinq ans ! Nous verrons dans cinq ans ! » Que de disparus ! Mais, du moins, emportés, ceux-là, par le torrent de vie, par les maux inévitables, frappés par l'implacable loi de nature, plus inévitable que la loi humaine ! Tandis que les autres, ceux qui depuis si longtemps ne sont plus que des ossements en terre étrangère (terre allemande si ce sont des prisonniers français, terre française si ce sont des morts allemands), ils étaient, vingt-cinq ans avant le *Jubilé*, pleins d'espoir, pleins de force, rayonnants de jeunesse ; ils entraient dans la vie avec l'appétit de la vie, les lourds garçons de Poméranie ou les beaux gars des Pyrénées qui se sont heurtés et entr'égorgés dans les bois de sapins et les houblonnières ! Ils étaient des fils, ils allaient être des pères. Ils ne demandaient pas des tombes glorieuses, des anniversaires célèbres, des *Jubileen* historiques. Ils ne demandaient qu'à vivre, et leur part de bonheur, leurs songes d'avenir, ils les ont donnés pour cet autre rêve, la patrie !

Ils auraient cinquante ans ! Ils seraient des chefs de famille, ils auraient apporté non pas leur sacrifice d'une heure, mais leur labeur de tous les jours à l'humanité. Ils verraient, hommes grisonnants, satisfaits de leur journée, passer dans les chemins qu'ils suivaient autrefois avec leurs fiancées, les fiancées de leurs fils, ou les femmes de leurs fils, portant sur leurs bras des

nouveau-nés souriants et blonds... Ils seraient des êtres de choix au lieu d'être des fantômes, des bras robustes et des cerveaux qui penseraient, au lieu d'être des ossements rongés et des crânes vides... Oh! la lugubre pensée qui me hante pendant qu'en Lorraine et ailleurs les prières montent pour les morts de l'année féroce :

— *Ils auraient cinquante ans!*

Qui sait ce que la science, l'art et le progrès ont perdu de forces cérébrales dans cette tragique hécatombe que tout un peuple acclame avec des fanfares, qu'un autre salue avec des paroles de respect et d'amour?

Mais, après tout, s'ils n'ont eu de la vie que des jours rapides, ils en ont eu le meilleur, la joie de se donner à une idée, la volupté du martyre, la joie de mourir, qui n'a pas l'ironie de la joie de vivre. Ils ont laissé ce que ne laisseront pas la plupart de ceux qui leur ont survécu et qui sont las, et qui traînent les éternelles déceptions vivantes. Ils sont mieux qu'un souvenir, ils sont un exemple. Si l'avenir nous sourit encore, ils l'auront préparé, ces vaincus!

Et pourtant, en lisant les journaux qui, cette semaine, ont évoqué tout ce passé, ma pensée est demeurée fidèle à ces mots, qui me hantent : — Ils auraient cinquante ans, nos pauvres morts!

XVII

Une lettre. — Ce qu'est une lettre. — La calomnie anonyme. — Le crime postal. — L'attentat contre M. de Rothschild. — La haine et l'indifférence. — Le mot pour rire. — Le *Missel explosible.* — Fous persécuteurs. — Sarah Bernhardt et Mlle Klein. — Aliénés et médecins aliénistes. — Un commencement d'exécution. — Le costume féminin. — L'enquête sur le pantalon bouffant. — Les culottes des *cyclewomen.* — Interrogatoire. — La mode. — Question de costume. — Tout dépend de celle qui le porte. — La feuille de figuier.

29 août.

Je ne sais rien de plus admirable et de plus touchant que ces fragments de papier qu'on jette à quelques pas de son logis, au bout du monde, dans les boîtes de la poste. Une lettre ! Ce quelque chose de sacré qui porte à travers l'espace la pensée, le souvenir d'un être absent à un autre être ! Une lettre ! La confidence, l'aveu, la consolation, l'adieu, la tristesse, la passion, l'amour, le pardon, tout ce qui fait battre le cœur de l'homme tient dans ce papier mis sous enveloppe et va à l'adresse indiquée. Et toutes les nations s'enten-

dent pour protéger, comme ce qu'il y a de plus précieux au monde — une pensée — ce bout de papier griffonné d'une écriture quelconque. Il y a, pour défendre qu'une main méchante touche à ce pli gommé ou cacheté, des lois internationales, et les gouvernements, qui ne s'entendent pas toujours sur toutes les questions, se sont mis d'accord pour accorder la protection de toutes leurs forces au moindre billet que jette dans une boîte quelconque le paysan d'un village ignoré.

En France, la lettre que vous jetez dans la bouche béante du bureau de poste a pour protecteurs toute une armée de gendarmes, de magistrats, de fonctionnaires, de policiers, des milliers de gens chargés de veiller à la sécurité publique. La lettre, la lettre cachetée, paraît une chose si vénérable, que, parmi les griefs adressés aux gouvernements despotiques, un des plus puissants, des plus terribles, c'était l'institution du *cabinet noir*, où les doigts des espions tripotaient et trituraient les secrets intimes, voilaient et révélaient ces autres sortes de confessions. C'est une chose si respectée qu'une lettre, qu'un magistrat poursuivant le crime ne la peut ouvrir qu'en présence de l'homme soupçonné d'être le criminel.

Aussi bien, ce qu'il y a de plus lâche au monde (ou, pour être plus exact, une des vilenies les plus écœurantes de ce bas monde) c'est la lettre anonyme qui frappe, blesse, empoisonne et tue avec la complicité même de ces fonctionnaires, gens de police et gens de loi chargés de faire respecter la loi et de veiller à la sécurité publique. L'homme qui met à la poste une

lettre anonyme sait bien qu'il a tout ce personnel pour protéger son infamie, et il commet une lâcheté sous la protection même de ces honnêtes et bons gendarmes dont il mériterait de sentir la main s'abattre sur son collet.

Mais, après la lettre anonyme qu'on ne flétrira jamais assez, après cette calomnie à domicile, que dire du crime sous enveloppe et de l'assassinat par colis postal? Là encore, le coupable choisit à la fois pour complices tous les défenseurs, tous les protecteurs de la loi. Il veut tuer, effrayer ou se venger, non pas comme les inventeurs brevetés veulent faire fortune s. g. d. g., mais, au contraire, avec garantie formelle du gouvernement. C'est un fonctionnaire, un tout petit fonctionnaire, mais une sorte de soldat en uniforme, le facteur, qui portera l'engin de mort à domicile, et le meurtrier anonyme, comme le calomniateur anonyme, agit sous la protection spéciale du ministre des postes et télégraphes.

Est-il une constatation plus ironique et, si le crime dont le secrétaire de M. de Rothschild a été la victime est un attentat anarchiste — ce qu'on ignorera longtemps — n'y a-t-il pas une ironie macabre à voir la société tout entière mobilisée, si je puis dire, dans la personne de quelques-uns de ses agents — et pourquoi? Pour servir à un acte antisocial, à une œuvre de haine basse.

Il est certain que peu de tentatives d'homicide ont aussi profondément ému les esprits que celle dont

tout le monde parle depuis quelques jours. Nous sentons bien que ce qui a menacé un des puissants de l'heure présente peut nous menacer tous à un moment donné. On a toujours quelque envieux terré quelque part, et on n'a pas besoin d'être millionnaire pour collectionner des ennemis. Il suffit d'avoir voulu être utile à certains ingrats.

Mais nous sommes tous, à vrai dire, plus ou moins responsables de ce qui arrive. Nous n'avons pas pour le crime, quel qu'il soit, l'horreur qu'il mérite. Ce qui ne nous atteint pas — comme le bonheur qu'on ne touche point, dont parlait Soulary — n'est qu'un rêve. Et cela est effrayant, en vérité, la facilité avec laquelle nous prenons notre parti du mal qui atteint le voisin! N'ai-je pas déjà entendu dire, en parlant du malheureux qui a commis le crime de décacheter une lettre chargée de fulminate de mercure : « Après tout, il en sera quitte pour deux doigts entamés, et son œil n'est pas encore perdu! » Voilà le degré d'émotion qu'on éprouve pour un homme lorsqu'il est atteint, douloureusement blessé.

Quand il n'est point touché, c'est autre chose. Non seulement on ne le plaint pas du tout, mais on le chansonne. M. Constans reçut, on s'en souvient, un volume chargé de matières fulminantes et qui n'était pas précisément fait pour lui être agréable. Qu'en advint-il? Un chansonnier mit l'aventure en couplets, et Paris s'amusa à chanter le *Missel explosible*. Elle était gaie, la complainte de M. Jacques Ferny, mais le danger auquel avait échappé M. Constans n'avait rien de fort risible. Peu importe. On en rit beau-

coup. Il faut bien chansonner les gens, en France.

Je ne crois pas cependant qu'on fasse des chansons avec le cas de M. Jodkowitz. Cette fois, Paris, qui garde en toutes choses son humeur narquoise, n'a pas ri du tout. On a senti dans l'aventure une odeur révoltante de haine. Antisémitisme, anarchie ou vengeance personnelle, il y a là ce sentiment bas, doublé d'envie, qui naît du fiel recuit. Haineuse, la lâcheté l'est toujours. Il y a de nobles haines : la haine du mal, la haine de la laideur, la haine même de la sottise ou de la peur, complice de tant de méfaits. Mais la haine qui frappe dans l'ombre, la haine qui changerait volontiers, grâce à la science, une ville civilisée comme Paris en une sorte de Venise de mélodrame où la poste aux lettres ferait involontairement l'office des condottieri d'autrefois aiguisant leur stylet sur les marches de quelque église :

— Que fait Strozzi ? — J'apprête aux pieds d'un oppresseur
Le stylet qui tuera son dernier successeur.

Cette haine est vile et les faiseurs de couplets n'ont aucune plaisanterie à peu près drôle à en tirer. J'ai même constaté avec plaisir qu'on n'a trouvé jusqu'ici aucune circonstance aggravante contre la victime. C'est un progrès.

Personne n'a écrit, que je sache :

— Aussi, pourquoi accepter cet office d'être le secrétaire d'un milliardaire ?

Je ne réponds pas qu'on n'y arrive point. Pour le moment, on ne l'a pas dit.

On n'a pas dit non plus que Mlle Klein, qui se prétend la fille de Mme Sarah Bernhardt, était vraiment bien malheureuse d'avoir une mère aussi insensible. Je m'étonne que, le romanesque étant ce qui est le plus facilement accepté de la foule, il ne se soit point trouvé quelqu'un pour dire : — Mais, après tout, si Mlle Klein avait raison ? Une fille n'a-t-elle pas le droit de se précipiter au cou de sa mère?

La recherche de la maternité est interdite, et il y aurait un beau drame à écrire sur un tel sujet. Mlle Klein a fait mieux : elle l'a mis en action, ce drame. Elle s'adressait mal, et Sarah Bernhardt n'avait qu'un mot à dire pour prouver la folie de la pauvre fille. Seulement, il faut bien constater que les fous pullulent et que les persécutés persécuteurs deviennent *légion*. Comme ils racontent d'intéressantes histoires, on y ajoute foi de temps à autre et la légende s'en mêle. Auguste Vacquerie ne voyait dans les médecins aliénistes qu'autant de geôliers qui faisaient de leurs maisons de santé des Bastilles nouvelles.

J'avoue que je suis pour les médecins contre les fous et les déments se font décidément trop nombreux. Les candidats à la folie sont encore plus fréquents en France que les candidats aux conseils généraux. On ne s'aperçoit de leur état cérébral que lorsqu'ils ont passé des paroles à l'action. Quel mot profond que celui du commissaire de police répondant à Sarah Bernhardt qui lui demande d'être débarrassée des menaces de la folle :

— Madame, mon devoir est d'attendre : il faut qu'il y ait un commencement d'exécution !

Et, en effet, on ne saurait se faire justice soi-même et arrêter un être humain parce qu'il nous persécute. Mais il en est de ces attentions de la loi pour les insensés comme de ses mesures contre les armes prohibées. Défense à un honnête homme de porter un revolver. Ce n'est permis qu'aux malfaiteurs, par la raison toute simple qu'ils se passent de la permission.

J'aurai parlé de tout ce qui a, cette semaine, alimenté les conversations, aux tables d'hôte des villes d'eaux ou dans les compartiments de wagons, lorsque j'aurai dit un mot de la grande question du costume féminin. On a là-dessus versé autant d'encre que sur la marche en avant du général Duchesne et la campagne de Madagascar.

— Une femme doit-elle porter le pantalon bouffant, et le costume de *bicyclewoman* n'est-il pas à la fois laid et ridicule ?

Telle est la consultation commencée et l'enquête entreprise. Les journalistes ont interrogé sur ce point, toujours délicat, de la toilette féminine, les personnalités les plus diverses, femmes du monde, femmes de lettres et femmes de théâtre, et comme il est agréable à nos contemporaines autant qu'à nos contemporains de lire *leur opinion* imprimée toute vive, la plupart des personnes et même des personnalités interrogées ont répondu à la question.

Telle femme de talent éprise de la beauté grecque et qui trouverait volontiers que le *peplos* sied bien à

une jolie femme, a déclaré tout net que le pantalon bouffant porté par les femmes est à la fois grotesque et indécent. Grotesque et indécent parce qu'il dessine, j'imagine. Une autre s'est écriée que le costume de bicycliste était l'abdication même de toute grâce de la part de la femme.

Je crois bien que la réponse la plus fine a été celle de cette très spirituelle et charmante comédienne qui s'appelle Mme Blanche Pierson : « Je n'entends rien à tout cela ; mais, je pense, a-t-elle dit, qu'en conservant le jupon ou en adoptant le pantalon bouffant, peu importe, la plupart des femmes trouveront bien le moyen de porter toujours culottes. »

On pourrait volontiers trouver que ces questions sont oiseuses si elles n'intéressaient pas ce qu'il y a de plus intéressant au monde : les femmes. Savoir si les femmes ont le droit de s'enlaidir est chose, ce semble, importante. Mais, en dépit de leurs efforts, parviennent-elles vraiment à s'enlaidir? Je ne sais pas de mode outrageusement ridicule qui soit un seul instant grotesque lorsqu'elle est adoptée par une jolie femme et un directeur de théâtre disait à une jeune actrice assez gauche, dont le sens du pittoresque lui paraissait douteux : « — Je ne sais pas comment vous faites, mais *vous déshabillez vos costumes!* » La plupart des femmes, des Parisiennes surtout, *habillent*, au contraire, singulièrement le costume qu'elles portent et nous avons trouvé délicieuses les modes de la Restauration portées par les élégantes de nos jours, lorsque nous les trouvions un peu risibles dans les portraits de nos grand'mères.

Donnez un châle de laine de quatre sous à une petite Vénitienne du Rialto, et, le drapant sur sa taille, tête nue, la jupe plate, elle aura l'air d'une dogaresse déguisée. Affublez une Parisienne du pantalon de zouave adopté pour la bicyclette, et, si la Parisienne est jolie, le pantalon semblera d'une coquetterie raffinée. Les femmes, autrefois, ont porté des vestes de zouave. M. Sardou les a même raillées là-dessus dans la *Famille Benoiton.* Au lieu des vestes, ce sont les culottes, mais ce sont toujours des zouaves, et ce sont toujours des femmes, et des femmes qui nous charment si elles sont charmantes.

Au total, le costume de *cyclewoman*, comme tous les autres, sied à celles qui savent le porter et messied aux autres. C'est surtout en matière de mode qu'il n'est point de loi absolue. Quand on pense que cette mode de se plaquer les cheveux sur les tempes et les joues à la façon des visions de Botticelli, est venue peut-être de la tentation, du besoin qu'avait quelque jolie femme de dissimuler ses oreilles! Tout est possible. Un roi de France se brûle le menton. Il était de mode, avant l'accident, de porter la face rasée. Le roi, pour cacher la brûlure, laisse pousser sa barbe, et voilà la cour et la France avec la cour devenues barbues. Ainsi va la mode.

Tant que la bicyclette sera une passion — et elle devient, ce semble, une passion forcenée et morbide — et tant que les femmes suivront les hommes dans ce sport nouveau, les pantalons bouffants resteront à l'ordre du jour. Le costume de *cyclewoman* n'est pas plus absurde, à tout prendre, que le costume de

chasseresse qui est vraiment coquet, et moule si joliment les jambes de ses guêtres fines parfois comme des bas de soie. Tout est bien qui est joliment porté, et les enquêtes, interrogatoires, *interviews*, discussions, n'y changeront rien. La femme, dans tous les temps, a taillé et modifié comme elle l'a entendu la symbolique feuille de figuier que l'homme lui accorde pour se vêtir et qui coûte souvent plus cher qu'un champ de figuiers tout entier.

Ce que nous pouvons lui demander, c'est de rester, à travers les caprices, les excentricités ou les séductions de la mode, ce qu'elle doit être toujours : la compagne exquise et éternelle, l'amie bienfaisante, la consolatrice, celle qui n'obéit peut-être pas à la loi de nature en adoptant les costumes masculins, mais qui obéit strictement à la loi du Code : « *La femme doit suivre son mari...* » Même à bicyclette.

XIX

Morts et vivants. — Anniversaires. — L'*actualité*. — Le jeu des grands hommes. — Gambetta et Richelieu. — Aventures du crâne de J.-S. Bach. — Visites aux tombes illustres. — Bossuet et Napoléon. — Une réparation faite au tombeau de Richelieu. — Richelieu *redivivus*. — Un historien. — M. Hanotaux et son héros. — Comment j'ai vu le corps de saint Charles Borromée. — La barbiche du cardinal de Richelieu. — La vie. — *Corridas* et chasse aux perdreaux. — Émilio Castelar et les courses. — — La réclame. — Une *entrevue* de M. Nicolini. — Les diamants de la Patti.

5 septembre.

On remue beaucoup les morts, en ces temps d'anniversaires. Les *jubilés* se succèdent et ce quart de siècle établit son bilan. Que lui reste-t-il de ses haines ? Que lui reste-t-il de ses espoirs ? Des noms attristants reparaissent, redeviennent d'*actualité*, comme on dit : Wissembourg, Frœchswiller, Sedan... Le 4 septembre ramène les souvenirs d'il y a vingt-cinq ans, et, en dépit de l'oubli des choses défuntes, plus d'un Français se recueille, compare et songe...

Il n'est pas mauvais de se reporter vers le passé,

d'oublier pour ce drame encore saignant les comédies contemporaines, les aventures de M. Edmond Magnier, l'affaire des Chemins de fer du Sud et même les protestations de M. Mazzantini, le torero qu'on remet en wagon pour l'Espagne. Penser aux morts n'est pas malsain; il y a de la vie jusque dans les tombeaux. Je ne sais quel rêveur, ami de l'impossible, déclarait que l'homme qui pourrait nous faire converser avec les morts illustres rendrait plus de services à l'humanité que tous les savants réunis, attendu que les morts connaissent seuls toute la science et toute la vérité.

On pourrait répondre à ce chercheur d'irréalisable qu'il nous est facile de converser avec les grands hommes du passé. Nous avons pour cela les bibliothèques. La plupart d'entre eux ont déposé dans leurs livres le secret de leur conscience. Mais tous les hommes illustres n'ont pas écrit. Beaucoup ont donné leur vie à ce rêve animé, à ce beau songe réalisé qui s'appelle l'*action*. Il serait intéressant de savoir ce qu'ils pensent et, du temps de Sainte-Beuve, il fut un moment où l'on inventa une sorte de jeu particulier, qui vaut bien celui des petits papiers.

On demandait: « En supposant que les grands hommes puissent être ressuscités pour une heure, avec qui souhaiteriez-vous de passer cette heure-là? » La question était oiseuse, mais les réponses donnaient tout naturellement des indications précises sur le caractère, les goûts, l'idéal même de celui qui répondait. La plupart souhaitaient de s'entretenir avec Molière. J'aurais volontiers choisi Montaigne. Gambetta, à qui l'on posa

le point d'interrogation, ne le trouva pas du tout inutile ou vain et répondit :

— Ah ! si je pouvais passer une heure avec maître François Rabelais !

Je me rappelle ces *desiderata* singuliers en lisant les aventures du crâne de Jean-Sébastien Bach, qu'on a déterré l'an dernier du cimetière de Saint-Jean, à Leipzig, et qu'on va ensevelir de nouveau sous un monument de pierre digne de la renommée du maître illustre. Il y a plus d'un siècle que J.-S. Bach avait été inhumé dans un coin ignoré du Campo-Santo, et Robert Schumann, passant par Leipzig, ne pouvait trouver, il y a cinquante ou soixante ans, l'endroit précis où il eût déposé une fleur sur le tombeau du maître.

« Non, on ignore où le maître repose! Et depuis ce jour, disait-il, les habitants de Leipzig de l'an 1750 — date de la mort de Bach — baissèrent sensiblement dans mon esprit. »

Encore valait-il mieux ne pas savoir où gisait le squelette de J.-S. Bach que d'honorer et de léguer à un musée de Vienne, comme le fit un anatomiste renommé, un prétendu crâne de Mozart qui était tout simplement le crâne du premier venu.

Toujours est-il qu'on vient d'*authentiquer* le crâne de Sébastien Bach en le comparant à un buste célèbre sculpté d'après nature, et en coulant le crâne même dans un moulage de ce buste coupé par moitié. Je regardais cette image macabre, l'autre jour, dans la *Revue des Revues*. Le pauvre crâne du grand homme s'adaptait parfaitement au moulage du buste authen-

tique. Seules, les parties charnues, dévorées par le temps (je me sers d'un euphémisme), manquaient et laissaient des vides. Mais la forme de cette tête était la même que celle du buste et il n'y avait pas à douter qu'on n'eût retrouvé le crâne du grand musicien. Ainsi, ce *tripatouillage* de la mort aura du moins abouti à un hommage solennel rendu à Sébastien Bach.

Je comprends très bien le sentiment qui pousse les admirateurs des grands hommes à porter, comme le voulait faire Robert Schumann, un souvenir, une fleur sur une tombe célèbre. Il semble que l'on converse encore à travers la terre avec ceux qu'on a perdus. Et quand il s'agît d'un génie, ne croirait-on point que son âme, âme de poète, de peintre, de musicien, plane au-dessus des herbes fraîches ou des pierres vieillies?

C'est une sensation toute spéciale, une émotion singulière qu'on éprouve à se dire : Il dort là!

Mais qu'elle devient aiguë et comme fantastique, cette sensation, même lorsque ce n'est pas seulement le lieu du repos, mais l'être lui-même — ce qui reste de l'être — qu'on peut voir, toucher des yeux, si je puis dire, et même de la main!

Un jour, — il y a de cela une vingtaine d'années, — on ouvrit le tombeau de Bossuet, à Meaux. Le grand évêque apparut un moment, avec sa belle tête quasi militaire, aux regards de ceux qui tremblaient en le contemplant, puis sembla disparaître, comme si le contact de l'air eût altéré brusquement cette dépouille

respectée des années. Ce ne fut qu'une vision, mais inoubliable pour ceux qui se trouvèrent ainsi face à face avec ce fantôme.

On ne peut se figurer l'émotion des anciens compagnons de Napoléon Ier lorsqu'ils le revirent, couché dans son cercueil, à Sainte-Hélène. On sait que les ongles des orteils de l'empereur avaient poussé après la mort et percé le cuir des bottes dont on avait chaussé le cadavre. Ne purent-ils croire à une seconde vie?

Je songe à tout cela parce qu'il vient d'arriver à un historien d'une haute valeur, auteur d'un maître-livre dont le héros est un maître-homme, une sorte de bonne fortune étonnante : il a pu voir de près, il a pu toucher son héros — et quel héros ! — le cardinal de Richelieu.

C'est M. Hanotaux que je veux dire. On l'a deviné. Et je lui envie cette surprenante faveur de la fortune, que bien peu d'historiens et encore moins de ministres auront obtenue.

L'architecte de la Sorbonne, M. Nénot, s'était aperçu que depuis quelque temps les pierres du tombeau du grand cardinal, dans la vieille église, se disjoignaient un peu. Il y avait des réparations à faire, mais avant tout on devait s'assurer que ce travail de disjonction n'avait pas altéré le cercueil, les restes mêmes, la tête de Richelieu, et on se décida à ouvrir la bière.

Il n'y avait là que quatre personnes : l'architecte, deux lettrés de race supérieure et l'éminent historien de Richelieu, le ministre des Affaires étrangères. J'imagine qu'ils devaient être un peu pâles lorsque le couvercle qui recouvrait la face du cardinal fut enlevé. J'aurais eu, pour ma part, quelque battement de cœur.

Ce couvercle décloué, Richelieu apparut, mais non pas un spectre de Richelieu, non pas une momie quasi méconnaissable, non pas un cadavre quelconque tiré d'une hypogée poudreuse. Non! Richelieu, Richelieu lui-même, Richelieu couché là comme sur un lit de parade, Richelieu maigre et endormi.

Richelieu représenté, il est vrai, par sa tête seule, Richelieu avec des cheveux autour des tempes creuses, Richelieu avec son nez busqué, où l'os apparaît sous la peau parcheminée, Richelieu avec sa moustache en croc, tel que l'a peint Philippe de Champaigne dans ses trois merveilleux portraits — les deux profils et la face — qu'on voit à la National Gallery de Londres.

Les spectateurs de cette scène demeurent stupéfaits de se trouver ainsi, à des siècles de distance, face à face avec cet homme qui emplit, que dis-je? qui fit notre histoire.

C'est lui! Lui, tel que tant d'images nous l'ont fait revivre.

— Un enfant de huit ans qui n'eût vu qu'une fois son portrait médiocrement dessiné dans son livre de classe l'eût reconnu, me disait un des témoins.

M. Hanotaux, qui est un historien vibrant, sensitif et évocateur, à la Michelet, a dû éprouver là une émotion de la grande espèce. Voir comme en chair et en os l'homme — la tête qui contient tout l'homme — dont il conte la vie, dont il scrute la pensée, dont il révèle, souligne, commente les idées! Réaliser dans notre plate et bourgeoise existence d'aujourd'hui le rêve colossal du don Carlos de Victor Hugo, allant interroger Charlemagne au fond du sépulcre! Voilà

qui n'est pas commun, et, encore une fois, pour macabre, une telle bonne fortune vaut mille fois plus que toutes les autres !

Quelle réponse pour un ministre : « Impossible de vous recevoir. J'ai un rendez-vous. Richelieu m'attend ! »

Je ne me suis trouvé aussi près d'un grand homme qu'une fois, et encore y avait-il entre lui et moi le cristal d'une châsse. Ce grand homme est un prêtre aussi — c'est un saint, et c'est Charles Borromée. Dans la crypte de la cathédrale de Milan — aussi noire que le chef-d'œuvre de marbre est blanc, là-haut dans la lumière — un sacristain, moyennant cinq *lire*, a allumé autour de la châsse tous les cierges, après avoir respectueusement passé une chasuble d'honneur, et, au moyen d'une manivelle tournante, abaissé, comme le rideau métallique d'un théâtre, la paroi d'argent sculpté qui cache le cadavre du saint aux profanes.

Et tout à coup, sous l'éclat des lumières, le corps de Charles Borromée nous est apparu raide, en ses habits sacerdotaux, tout couvert de joailleries et de dorures, des pierres précieuses à ses doigts, des pierres précieuses à sa coiffure, et le profil historique du prélat nous a frappé, encore reconnaissable. Coiffé de la mitre, le visage momifié est encore tel que les statues et les tableaux nous montrent l'évêque : seule la chair du nez, qui était long, est tombée. L'os apparaît. L'œuvre de destruction a commencé de ce côté. Mais n'importe ; on a là, étendu, endormi, l'homme lui-même, tel qu'on peut se le figurer debout, tel que l'a montré Manzoni, admirable et bienfaisant parmi les horreurs de la peste.

Seulement, c'est un spectacle. Le sacristain détaille la valeur, le poids des pierreries. A la Sorbonne, dans l'église, les quatre témoins de l'ouverture du tombeau de Richelieu pouvaient croire à une audience suprême donnée par le mort. Ils pouvaient l'interroger, ils pouvaient le toucher. Sentir, sous sa main, ce crâne puissant, plein de pensées, d'où sortit la France — quelle émotion et quel rêve ! Il y avait de quoi frissonner devant le grand cardinal immobile.

— Oui, me disait un de ceux qui l'ont vu, c'est un des frémissements de ma vie. Et ce qui était frappant, encore un coup, c'est l'état de conservation. La tête émergeait d'un grand col de dentelle jaunie. Le col du portrait de Philippe de Champaigne est en toile et plat. Ce qui nous étonnait seulement, c'est que, la moustache hérissée, retroussée, étant si bien conservée, la barbiche en pointe eût été coupée — coupée *carré*, comme on dit. Mais M. Hanotaux nous expliqua que, lors de sa dernière maladie, les sirops et les tisanes coulant sur sa barbe, Richelieu, précisement, avait demandé qu'on donnât un coup de ciseaux à sa barbiche !

Vraiment cette scène rentre dans ce que l'on pourrait appeler le fantastique de la vie.

Quant à la vie elle-même, présentement, pour ceux qui n'ont qu'à la déguster, et non à la subir, elle se réduit au départ pour la chasse et aux *corridas* à la perdrix. *Corrida !* Quel mot proscrit je viens d'écrire ! A Bayonne, il paraît qu'on regarde les courses comme

des « libertés nécessaires ». Quelle étrange façon ce serait de célébrer le 4 septembre que de réclamer, comme les Romains de jadis : *du pain et des jeux* !

— Oh ! medisait un Espagnol, pour ces jeux-là on se passerait de pain !

Je me rapelle que la première fois qu'il me fut donné d'assister à une *corrida* — c'était lors de la proclamation de la Constitution libérale, et le maréchal Prim présidait la course — M. Castelar m'offrit les places qu'il avait comme député dans cette *funcion* officielle et me dit :

— Allez-y, si vous voulez ; moi, je proteste par l'abstention contre la cruauté de ces spectacles !

Ah ! si les Espagnols avaient su que don Emilio, si populaire, nourrissait de tels sentiments contre le divertissement national !

Chaque peuple a ses passions, ses goûts et ses défauts, et nous avons un peu le tort de faire de l'électisme international et d'emprunter, depuis quelques années, quelque excentricité aux uns et aux autres. La tauromachie ne s'acclimatera pas chez nous, soit. Mais le *humbug* américain, le goût de la réclame et du tapage ? C'est un journal américain qui nous donne, d'après M. Nicolini, le prix de la robe que portait la *diva* Adelina Patti, lorsqu'elle joua pour la dernière fois la *Traviata* sur le th éâtre de Chicago.

« Ma femme, proclame M. Nicolini dans les gazettes, portait une robe ornée de 3.700 pierres précieuses, grenats, émeraudes ou diamants, et sa toilette coûtait ainsi 200.000 livres sterling, cinq millions de francs ! »

Voilà qui est net. Deux cent mille livres. Cinq mil-

lions! *Plaudite cives !* C'est dans ce costume que la Traviata apparaît à l'acte du bal. Que fera Sarah Bernhardt lorsqu'elle jouera la même scène devant les spectateurs de Chicago? Je lui conseille d'aller aux extrêmes : une robe de mousseline garnie de violettes naturelles! Ce fut un jour un des *luxes* de Rachel.

Et, lorsque la Patti viendra, cet hiver, chanter à Paris, comme on nous le promet, au bénéfice de la statue de Florian, je lui conseille de mettre, en majuscules, sur l'afffche, comme autrefois Mlle Duverger jouant à la Gaîté la *Fille des Chiffonniers* : « Madame Adelina Patti chantera avec tous ses diamants. »

On irait au théâtre pour l'entendre, l'admirable artiste qui est aussi une femme dévouée et charmante. On s'y bousculera pour *les* voir. Ainsi va le monde.

Cette causerie à propos de tombes illustres m'a valu deux lettres curieuses que je tiens à donner ici.

La première est relative à Bossuet.

« Monsieur,

« Ce n'est pas il y a « une vingtaine d'années », mais bien en 1855 ou 1856, qu'en réparant le dallage du chœur de la cathédrale de Meaux, les ouvriers découvrirent le cercueil de plomb dans lequel était renfermé Bossuet.

« A la hauteur de la tête, on pratiqua une ouver-

ture quadrangulaire qui fut fermée par une glace.

« Pendant trois jours, la figure resta parfaitement visible et reconnaissable. Puis une buée s'étala sur la glace et l'on ne vit plus rien.

« La réinhumation se fit en grande pompe, avec le concours d'une trentaine de prélats, cardinaux, archevêques et évêques.

« Autant qu'il m'en souvient, l'oraison funèbre fut prononcée par le P. Ventura.

« *Un témoin*,

« Henry L. NICOLAS,

« Ancien élève du séminaire de Meaux, 1851-1857. »

La seconde lettre, adressée à M. Hébrard par un érudit avoué de Douai, est relative au cardinal de Richelieu.

« Monsieur le Rédacteur en chef,

« Dans le *Temps* d'aujourd'hui, votre collaborateur *Candide* raconte que M. Hanotaux vient d'avoir l'heureuse fortune d'assister, dans l'église de la Sorbonne, à l'exhumation du cardinal de Richelieu, et de contempler ses traits dans un état de parfaite conservation.

« Or, je lis dans les *Causeries d'un curieux*, de Feuillet de Conches, *Paris*, *Plon*, 1862, tome II, page 178 :

« ...La tête du cardinal de Richelieu, enlevée à son corps profané à la même époque de délire (1793), attend encore les honneurs de la sépulture.

« Lenoir, qui se multipliait pour arracher à la destruction ses chers monuments, était présent dans

l'église de la Sorbonne, quand les furieux voulurent réduire en poudre le tombeau de marbre du cardinal, magnifique modèle de sculpture de Girardon. En s'opposant à ce vandalisme, il fut blessé d'un coup de baïonnette; mais du moins il réussit à sauver le marbre. Les brigands se dédommagèrent en arrachant le corps à sa tombe et le foulant aux pieds sur les dalles du sanctuaire. « Le cardinal, que j'ai vu retirer de son cerceuil, dit Lenoir lui-même, offrit aux regards l'ensemble d'une momie sèche et bien conservée. La dissolution n'avait point altéré ses traits. Une couleur livide était répandue sur sa peau. Il avait les pommettes saillantes, les lèvres minces, le poil roux et les cheveux blanchis par l'âge. Un des suppôts du gouvernement de 1793, croyant venger, dans sa fureur, les victimes de ce cruel ministre, *coupa la tête de Richelieu et la montra aux spectateurs qui se trouvaient alors dans l'église.* »

« Que devint le corps du cardinal ? On l'ignore. Probablement fut-il rejeté dans le caveau, dépouillé de son cercueil de plomb. *Ce qui est certain, c'est que la tête, après avoir passé de main en main, est aujourd'hui en la possession de l'honorable M. Armez fils*, ancien député des Côtes-du-Nord, qui jusqu'ici s'est vainement prêté avec bonne grâce à de pressantes démarches pour faire rendre ces tristes restes à leur tombeau. Lors de la profanation du monument, en 1793, un épicier de la rue de la Harpe s'était emparé de la tête et l'avait longtemps gardée chez lui, enfermée dans une armoire. Mais cet épicier se maria; et comme sa femme avait peur de la tête, il la vendit à M. Armez père. Celui-ci,

au retour des Bourbons, l'offrit au duc de Richelieu, alors ministre des affaires étrangères. Soit que la lettre ait fait fausse route, soit tout autre motif inconnu, le duc ne répondit pas, et la tête échut à M. Armez fils. Dans la séance du Comité historique des Arts et monuments, tenue le 13 juin 1846, le bibliothécaire d'Angers, M. François Grille, informa le Comité de cette particularité intéressante, et le président, M. le comte de Montalembert, soutenu de tout le Comité, tenta de faire réparer l'impiété commise. Les démarches n'aboutirent point. De nouvelles tentatives ne furent pas plus heureuses en 1854. Mais n'accusons personne. Toujours est-il que cette tête terrible, personnification de la monarchie absolue venant tuer la monarchie aristocratique, erre encore sur la terre, comme un spectre égaré du monde des morts. »

« N'y a-t-il pas entre les deux récits, celui de votre collaborateur et celui de M. Feuillet de Conches, confirmé par Lenoir, témoin oculaire de l'enlèvement de la tête, une contradiction complète?

« Il serait intéressant d'éclaircir ce point d'histoire révolutionnaire, et je prends la liberté de vous le soumettre, avec l'espoir que les recherches de *Candide* y parviendront.

« Veuillez agréer, monsieur le Rédacteur en chef, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« Eugène Fabre. »

La contradiction n'est pas complète. L'histoire de la tête du cardinal, sauvée et conservée par un épicier de la rue de la Harpe, est parfaitement exacte. Mais,

depuis que Feuillet de Conches écrivait ces lignes (sans citer le nom du *suppôt du gouvernement* qui trancha la tête et la montra au peuple, ce qui ne paraît pas établi), le possesseur de cette relique a restitué la tête illustre à la tombe où reposa le corps tout entier. M. Gréard, M. Roujon, M. Nénot, architecte de la Sorbonne, l'ont vue en même temps que l'éminent historien du cardinal. M. G. Hanotaux avait même prié M. Édouard Detaille de faire, d'après cette tête, un dessin qui, admirable, me dit-on (ce qui ne m'étonne guère), ornera un des volumes de cette *Histoire de Richelieu* à laquelle travaille le jeune homme d'État lorsqu'il n'est pas, — aux Affaires étrangères qu'il traite magistralement, — absorbé par le souci des grandes affaires de son pays.

XX

La température. — Il faut bien parler de la chaleur. — Paris torréfié. — Un paysage d'Orient à Paris. — Les ruines de l'Eden-Théâtre. — *Excelsior!* — La manie du *grand*. — Le théâtre énorme. — Souvenirs parisiens. — G. T. — *Quelle chaleur!* — Opinion d'un médecin sur le melon. — L'amateur de melons. — Le cardinal Consalvi. — Le monsieur qui sait choisir un melon. — La bibliographie du melon. — Ses poètes. — Un précieux petit livre. — Le melon dans l'histoire. — Les deux abbés. — Comment, pour un melon, Bernis devint ambssadeur. — Un rôle pour Déjazet. — L'opinion de Bonaparte.

12 septembre.

La vie à Paris, aujourd'hui, est bien simple : c'est exactement celle que subissaient sur leur gril saint Laurent et Guatimozin. On n'y est pas du tout sur un lit de roses. On regrette la plage clémente où, hier encore, on aspirait l'air frais des mers berceuses, sous les claires étoiles. On est trop tôt revenu à cette fournaise qui n'est plus la ville où l'on s'amuse, mais la ville où l'on étouffe.

Quand je pense qu'un théâtre, qui n'est point un

petit théâtre, et qui joue une pièce à succès, s'est trouvé, l'autre soir, avec 40 francs de recettes dans son coffre! Ce n'est plus Paris, c'est la Kabylie, le Sahara, l'Inde, le Chili, c'est le pays brûlé du soleil, incendié, torréfié, et j'ai eu comme la sensation et l'illusion de me trouver au bout du monde, à Delhi ou à Cawnpore, dans quelque contrée inondée de lumière, en regardant, hier, les ruines de l'Eden-Théâtre qui tombent, pans de murs sur débris de murailles, sous la pioche des démolisseurs. A quoi bon chercher au loin des paysages d'un Orient fantastique? Le ciel implacablement bleu et le soleil cru de ces derniers jours nous en donnent un, tout près de nous, rue Boudreau, qui rappelle les maisons blanches, roses, indigo, les palais de marbre et les ciels intenses du peintre des merveilles hindoues, Vereschagine.

Hâtez-vous d'aller voir, par ces jours torrides, le coin des Indes parisiennes. La vision va disparaître. Elle s'effondre, elle s'écroule. Elle ne sera plus demain que poussière. L'*Eden-Théâtre!* C'est son spectre, son squelette, mais ce grand théâtre décharné prend tout à coup, à l'état de ruines, une poésie qu'il n'avait pas lorsqu'il était debout dans son luxe tapageur, avec ses escaliers prétentieux et ses couloirs vides. Rêve d'impresario ambitieux d'architecture mégalomane que cet Eden, sorte de grand hôtel de l'art nomade, de caravansérail de la danse où l'on nous donna tout de suite de l'énorme sous prétexte de grandiose et du clinquant sous le nom d'*Excelsior!* Je me rappelle l'inauguration de ce hall de la musique, de cette gare de la danse, de ce bazar du ballet : on se serait cru à

New-York, à Chicago, en Australie, dans quelque faux temple pseudo-indien bâti pour l'étonnement des chercheurs de *placers* ou des *cow-boys*, qui applaudissent en déchargeant leurs revolvers. Ah! non, ce n'était plus Paris et nous nous demandions si c'était là l'idéal cosmopolite et brutal qui allait désormais séduire Paris! Mais il a beau s'américaniser et se faire cosmopolite et se déformer et se défigurer, ce Paris, il reste Paris quoi qu'on fasse, et ces essais de gigantesque dans le faux goût, ces bonds de kanguroos géants dans l'art pour Yankees lui déplaisent vite. L'Eden-Théâtre ne fut jamais qu'un gouffre où disparurent les versements des actionnaires. Il eut *ses soirées* cependant, les sourires de la Zucchi, les essais de wagnérisme, les tapages de *Lohengrin*, les opérettes transformées en pièces militaires, le *Petit Duc* mobilisant une armée de mousquetaires, et la *Fille de Mme Angot* remuant tout un régiment de forts de la Halle et de harengères à cocardes tricolores. Il eut même des jours d'art pur, avec Saint-Saëns et *Samson et Dalila*.

Mais allez donc loger une muse dans un harem de pacotille! Tout disparaissait dans ce grand cadre aux ornements tapageurs, et l'Eden, après avoir ambitionné d'être l'hôtel de Wagner — un Bayreuth à la mode hindoue, — allait finir par devenir un vélodrome où la bicyclette, la toute-puissante, l'irrésistible bicyclette — qui est au cheval de course ce que le suffrage universel est à l'opinion d'un penseur — la bicyclette symbolique triomphait de la musique, de la danse, de la pantomime et des chansons.

Aujourd'hui, encore une fois, l'Eden-Théâtre n'est

plus qu'un paysage parisien. Les murailles — ce qui reste de ses murailles — se dressent avec des teintes roses comme celles des palais de Venise sur le ciel d'un bleu profond. D'énormes fermes de fonte, rouges comme si elles sortaient de la forge, dessinent sur l'infini leurs lignes régulières, comme des trajectoires immobilisées. De grêles colonnettes, d'un azur puissant, ornées d'or, comme cerclées de bracelets de cuivre, s'érigent dans le vide et font penser à ces colonnes polychromes retrouvées sous la cendre de Pompeï! Car c'est quelque chose de confus, d'hétéroclite et de charmant, ce palais qui s'effondre. Ici, c'est l'Inde, et là c'est l'Italie. Regardez vite ce paysage de songe. La pioche est rapide. Le rêve va finir et quelque énorme maison de pierre remplacera là le temple de pacotille que la destruction rend délicieux comme la mort poétise certains visages vulgaires.

Un des escaliers subsiste encore, cet escalier qu'ont foulé tant de petits pieds furtifs et sur les marches duquel ont trébuché tant de bottines cosmopolites aux talons peu affermis et déjà ataxiques! Je sais des gens qui trouveraient logés des souvenirs d'amour — ou de ce qu'on appelle l'amour — dans ces angles d'escalier qui n'existeront plus demain. Il y a encore des illusions, de la poussière d'illusions, flottant dans la poudre que font jaillir d'un coup de pioche les démolisseurs. Au-dessus des ruines dorées, baignées de soleil, des ruines bleues, roses, blanches, des colonnes pompéiennes et des ornements hindous, deux chiffres se détachent encore, en grandes lettres d'or, deux chiffres entrelacés : G. T.

Et le passant dit : — Que signifie?

On oublie si vite! G. T. C'est le chiffre, la marque, le monogramme du *Grand Théâtre.* O le trop grand théâtre! L'Eden, avec ses immensités et ses déserts! On ne nous en donnera plus, je pense, des *Excelsior* avec cinq cents danseuses et des palais hindous où des tribus de figurants peuvent être casernées et où ne peuvent loger, en fin de compte, que les araignées et la ruine! Salles trop vastes, salles mortuaires. Du moins, l'Eden-Théâtre meurt-il artistement, dans la lumière et dans le soleil.

Et le soleil est ce qui préoccupe le plus ce Paris d'été. De quoi parler, sinon du thermomètre? *Quelle chaleur!* sont les deux mots qui auront été le plus prononcés depuis huit jours. Tout aboutit à ces deux mots. Madagascar : « Comme les malheureux doivent avoir chaud! » Les manœuvres de l'Est : « Quelle épreuve, par cette chaleur! » Les velléités de M. Crispi : « Enervement politique. Toujours la chaleur! » Et les inquiétudes égoïstes sur la santé publique : « Pourvu qu'avec cette chaleur les épidémies... »

On ne saurait parler d'autre chose.

— Ah! me disait un médecin assez fantaisiste, voilà le moment précis, le moment annuel où j'ai le plaisir d'interdire à mes clients de prendre du melon, et où j'ai, moi, la joie d'en manger!

Le melon, en effet, est une *actualité* par ces jours caniculaires, et un gourmet vous dirait même que la question du melon, à l'heure où nous sommes, prime

peut-être toutes les autres. « Faut-il, oui ou non, par ces journées chaudes, prendre du melon à ses repas? » C'est le roi de ces jours d'été, le melon, sur les tables bien servies...

... Le melon pesant dont la tige serpente,
Doux fruit qui, dégagé de sa feuille rampante,
Sur la couche exhaussée au soleil du Midi,
Étale la grosseur de son ventre arrondi !

Charles Monselet eût pu rimer ces vers qui sont de Roucher, et l'auteur des *Mois* ne méritait point d'être guillotiné pour les avoir écrits.

Oui, certes, on peut manger du melon — je vais dire une vérité de M. de la Palisse — pourvu qu'il soit bon. Et c'est là que se pose le problème. L'amateur de melons, le connaisseur en melons, est aussi rare que l'érudit amateur de livres et le connaisseur en fait d'objets d'art. Je vais plus loin : l'homme qui sait acheter un melon est un être tout à fait à part, un artiste, un maître en son genre. On peut être un politique de premier ordre, connaître les hommes et ne pas connaître les melons. Le cardinal Consalvi, qui n'était pas un sot dans les affaires publiques, confia, dit-on, un poste important à un brave Transtévérin dont il appréciait ainsi les mérites :

— C'est un fameux auxiliaire. Il sait choisir les melons !

Et cette science, ou cet art, est si rare, en effet, que l'homme qui peut se vanter de posséder l'une ou l'autre en tire volontiers vanité. C'est comme l'art de faire la salade. Alexandre Dumas père eût consenti et

consentait à être discuté comme auteur dramatique ; comme *fatigueur* de salade, jamais. L'amateur de melons, le connaisseur en melons, ne délègue à personne le soin d'acheter le melon qu'il doit offrir à ses hôtes ou s'offrir à soi-même et de le choisir. Il se rend au marché comme un soldat à son poste, ou plutôt il prend, en y arrivant, une sorte d'attitude d'une gravité sacerdotale. Il flaire le melon, il le subodore comme un maître en œnophilie hume le bouquet d'un vin précieux. Il le soupèse comme le ferait d'un lingot un peseur d'or de Quentin Metzys. Il l'ausculte avec soin comme un docteur patenté le ferait d'un malade. L'auscultation du melon, grave affaire qui demande la science d'un Laënnec !

Un bon melon est chose si rare ! Où ai-je lu ce quatrain médiocre qui s'est enfoncé en ma cervelle, malgré sa forme subalterne, parce qu'après tout il contient une vérité philosophique qui peut passer pour *un trait*, pour de *l'humour :*

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon,
Il faut en essayer quarante
Avant que d'en trouver un bon !

Un bon melon doit rendre, à l'auscultation, un son caverneux. C'est le contraire de l'homme sain. Si on le presse du doigt et s'il *est à point*, ce melon, il cède d'abord puis *revient* sous l'index ou le pouce qui le *sollicite.*

Sollicite ! le mot est joli. Je le trouve dans un livre spécial et rare qui s'appelle le *Manuel de l'amateur de*

melons et qui a pour auteur Alexandre Martin, un spécialiste d'il y a soixante ans.

Et sans compter Pline, Linné et Lamarck, le melon a eu ses historiographes spéciaux, ses admirateurs et ses poètes. Jacques de Pons lui a consacré un traité spécial. Vanière l'a chanté en latin — donnant la palme au plus pesant, au plus dur, au plus doré, au melon qui a le goût et l'odeur du vin :

Hunc legito qui mole gravis, cute durus et auro
Concolor est gustuque refert et odore lyæum.

Si notre ami le marquis de Cherville était consulté, il nous dirait que le latin de Vanière a raison aussi bien que le français de Rosset, l'auteur du poème de l'*Agriculture*, ou Lalanne, qui, en alexandrins, a chanté le *Potager* :

L'arrosoir à la main, allons dans les carrés
Abreuver les melons sur leur couche altérés ;
Quand l'eau les a grossis, la chaleur bienfaisante
Leur donne le parfum de *leur sève charmante.*
Enfin, devenus mûrs sans être cotonneux,
Leur couleur est dorée et leurs sucs sont vineux.

De qui sont ces vers, de Lalanne ou de Rosset ? De Rosset ou de Lalanne ? Ce qui est certain c'est qu'ils ne sont point de Lamartine. Mais ils donnent une précieuse indication au gourmet qui veut apprendre l'art de reconnaître et d'acheter de bons melons. Couleur dorée, odeur de vigne, la queue courte, grosse et d'un vert foncé. On n'a pas à se tromper là-dessus, et j'aurais compris qu'Esaü vendît son droit

d'aînesse pour un cantaloup bien à point, mais non pour un plat de lentilles.

Ce petit volume, le *Manuel de l'amateur de melons*, tout à fait rare et précieux, que j'ai tiré, tout à l'heure, d'un rayon caché de ma bibliothèque, il nous donne sur les amateurs de melons des détails qui prouvent l'importance du seul avantage que Charles VIII de France ait tiré de sa campagne d'Italie : l'importation du melon.

Le melon a joué son rôle en histoire. N'a-t-on point prétendu qu'il fit perdre à Mayenne la bataille d'Arques, et mena Mack à la capitulation d'Ulm ? Au temps où le théâtre vivait de petits vaudevilles anecdotiques, de petites vignettes dont Déjazet était la *graveuse* — ou la graveleuse — *Cotillon III*, *la Comtesse du Tonneau*, *les Beignets à la cour*, on eût fait une *déjazetterie* avec l'aventure de l'abbé de Bernis, logeant sous les toits avec son ami Malvin et envoyant, du haut de sa mansarde de la rue Saint-Jacques et du fond de sa misère, des verselets à Mme de Pompadour : *les Petits Trous*. Et la marquise, ravie, de répondre par une invitation à dîner. Une invitation à s'asseoir à la table de la favorite ! Quelle fortune pour le pauvre petit abbé ! Bernis et Malvin, l'abbé Malvin, n'avaient à eux deux qu'une soutane et une culotte. Tels les héros de Murger avec leur unique habit noir. Et Bernis endossa la soutane, et Bernis mit la culotte, tandis que Malvin restait au logis, disant son bréviaire...

Chez la marquise, Bernis arrive bien brossé, bien

poudré, et on lui fait fête. « Ah! monsieur l'abbé, les vers charmants! M. de Chaulieu n'eût pas mieux fait! » L'abbé sourit, l'abbé remercie, il fait des mots, il est résolu à conquérir les bonnes grâces de la favorite. On va se mettre à table. O malheur! Le maître d'hôtel, qui ne se passera point son épée au travers du corps (nous ne sommes plus au grand siècle), vient annoncer une affreuse nouvelle : ce n'est pas la marée qui manque, mais ce sont les melons qui ne sont pas mûrs!

— Dîner sans melons! En cette saison! Quand je les adore!

Mme de Pompadour était furieuse.

L'abbé saisit la balle au bond : — Voulez-vous, madame la marquise, que je vous rapporte dans un quart d'heure deux excellents cantaloups? J'en ai vu deux superbes, quai du Louvre!

Rappelez-vous d'Artagnan allant chercher les ferrets de la reine. L'abbé monte dans le carrosse de la marquise. Fouette cocher! Brûle le pavé! Il faut rapporter un melon! Et tout à coup Bernis avise l'éventaire d'un marchand des environs de Paris : « Deux louis ces deux melons, lui crie-t-il. Allons, vite! » Et il prend deux melons, au hasard. « Pardon, monsieur l'abbé, ceux-là sont destinés à M. le duc de Nivernais.

— Monsieur le duc en aura d'autres, et tu auras les deux louis demain! »

Le maraîcher est stupéfait, mais Bernis est déjà en voiture. On l'attendait chez la marquise. Mme de Pompadour, un couteau d'argent à la main, veut découper le melon elle-même. O battements de cœur! Si le can-

taloup était exécrable ? Bernis attend, l'anxiété dans l'âme.

— Délicieux ! dit la jolie marquise, qui a goûté. Mes compliments, monsieur l'abbé !

Et Bernis, heureux, triomphant, délicieux aussi, comme son melon, charme le repas par ses saillies jusqu'au moment où, regardant la pendule, il devient rêveur.

— Vous voilà triste, l'abbé ?

— Oh ! madame la marquise, c'est que je songe à mon ami Malvin. Nous n'avons qu'une culotte à nous deux et il l'attend pour aller dîner.

Ah ! le joli rôle pour Déjazet !

L'aventure de Bernis et de Malvin amusa fort la Pompadour et toute la cour après elle. On s'en émut. Bernis eut une pension de trois mille livres et une abbaye quelque temps après. Malvin non plus n'attendit guère. Et c'est ainsi que, pour un melon bien à point, Malvin fut archevêque de Lyon, et l'abbé de Bernis, gros et gras, ambassadeur de France à Rome.

On ne s'étonnera pas de me voir parler si longtemps de ce régal qui va disparaître et dont la *saison* s'avance. Encore une fois, l'art de connaître les melons vaut bien celui de gouverner les hommes. Un soir, je ne sais quel stratégiste en chambre expliquait à Bonaparte, revenant d'Italie, ce que le jeune général aurait dû faire si, par hasard, Mantoue ne s'était point rendue.

Impatienté, Bonaparte demanda :

— Vous avez fait la guerre, monsieur?

— Non, mais j'ai lu Polybe, le maréchal de Saxe, le chevalier Folard...

— Oh! oh! vous êtes un savant, monsieur! Et savez-vous l'art de cultiver les melons?

— Général...

— Vous avez peut-être lu La Quintinie, pourtant?

— Oui, général.

— Et vous qui ne sauriez pas faire mûrir un melon après avoir lu La Quintinie, vous venez me parler de guerre parce que vous avez lu Polybe! J'ai l'honneur de vous saluer.

C'est toujours le jardin de Candide. Mais, si *cultiver son jardin* est un précepte de philosophie résignée, ce n'est ni l'art de la politique pratique, ni l'art de la guerre. Bonaparte eût pu cependant s'attarder un peu à laisser mûrir les melons et vieillir les hommes.

XX

Comment Villemessant apercevait un roi. — Souvenirs d'un vieux royaliste. — Marie-Antoinette et le chevalier de Rougeville. — Un mot sur le comte de Chambord. — Le roi des Belges à Paris. — Sedan et la Belgique. — Le Paris républicain et les visites de souverains. — Les *gens bien élevés*. — M. Constans. — L'Exposition de 1900. — Madagascar. — Stratégie en chambre. — Un roi de la Grande Ile. — Beniowski. — La vie d'un aventurier. — Madagascar et le révérend Ellis. — 1829 et 1845. — Un article de Théodore Lacordaire. — Les Hovas il y a soixante-six ans. — La *Providence* et Toussaint-Louverture. — Un sportsman lettré. — M. Lupin et le *major Fridolin*.

26 septembre.

Ce diable de Villemessant qui fut un bon diable et qui était bien le plus étonnant légitimiste qu'on pût rencontrer — c'est lui qui définissait le comte de Chambord: « Un terre-neuve qui redoute de se jeter à l'eau » — nous disait un jour: « Quand je m'ennuie trop de ne pas voir un roi, je vais à Bruxelles. » Il apercevait de loin le roi Léopold dans les Allées vertes et rentrait à Paris satisfait.

Contentement fort platonique. Mais, sur ce point,

Villemessant n'était pas exigeant. Le soir où la Porte-Saint-Martin remonta le *Chevalier de Maison-Rouge* (c'était sous l'empire), je rencontrai le bon gros homme tout ému après le tableau où le chevalier (qui, du reste, en réalité, fut plus tard fusillé comme espion en 1814) meurt d'un coup de sabre que lui passe au travers du corps un gendarme de la Conciergerie au moment où la reine va être sauvée.

— Quand je pense, me dit Villemessant, bourru, que ce sont vos satanés républicains qui ont tué Marie-Antoinette, à cette idée-là mon sang ne fait qu'un tour. Malheureuse femme ! Pauvre souveraine !

Et vraiment, dans ses gros yeux narquois d'ordinaire et plus gonflés ce soir-là que de coutume, je voyais des larmes. Tout à coup, il les essuya d'un geste brusque et ajouta, en riant :

Après tout, je suis bien bête de m'émouvoir. Comme elle serait morte de toute façon, depuis le temps, cela lui serait bien égal, à elle !

Tout l'homme était là, sincère dans ses pleurs, sincère dans sa gouaillerie. Mais le fait est exact : il allait volontiers à Bruxelles pour voir passer un roi. Qu'il eût été fier, le railleur, et vraiment heureux de recevoir un roi dans son hall du *Figaro!* Offrir l'hospitalité à un souverain ! Montrer un coin du Tout-Paris à une Majesté ! Et je l'entends d'ici, constatant avec son esprit habituel que le piquant de l'aventure c'est un roi résidant à Paris et l'admirant, non pas sous le règne d'un monarque, mais en temps de république.

Et le roi des Belges n'est pas le seul chef ou le seul membre d'une famille royale qui ait été l'hôte respecté

et fêté du Paris républicain. Que d'autres en concluent, s'ils veulent, que le sentiment monarchique persiste au fond des cœurs français. On peut leur laisser une telle consolation. Ce qui est certain, c'est que Paris n'a rien perdu de son prestige et de sa bonne grâce hospitalière et que le roi Léopold a été salué, dimanche, aux courses, comme un visiteur sympathique et honoré. Au fond des cœurs, ce qui demeure, c'est une évidente affection pour nos voisins de Belgique. Nous pouvons les railler parfois, comme nous le faisons des Gascons ou des Marseillais, mais nous les aimons. Ceux qui ont vu, comme moi, les populations et les soldats belges, au lendemain de Sedan, apporter des vivres, des cigares, des remèdes matériels et des consolations morales à nos soldats vaincus, poussés hors de la frontière, ne l'oublieront jamais. J'entends encore un ouvrier de Charleroi me dire avec des larmes plein les yeux comme Villemessant, mais des larmes naïves que nulle réflexion narquoise n'essuyait :

— Eh bien, monsieur, *nous* sommes donc encore repoussés ? *Nous* serons donc toujours malheureux ?

Instinctivement, ceux qui n'ont pas assisté à ces spectacles ont le sentiment ou le souvenir qu'ils ont eu lieu. La Belgique, comme la Suisse, nous fut hospitalière aux heures mauvaises. Et, lorsque son roi nous arrive et devient l'hôte de notre République, ce n'est pas seulement le prince éclairé et de bon vouloir que nous saluons, c'est en sa personne souveraine, le peuple belge, le peuple ami.

Il aut noter aussi, pour être exact, ce sentiment particulier qui donne à nos démocrates un peu de fierté de ces visites de monarques. On avait tant dit et redit, répété sur tous les tons, que le Paris républicain serait désormais fermé à toutes les élégances, mis en quarantaine par le *high life* international, regardé comme une sorte de caverne dangereuse; en voyant le contraire, les calomniés triomphent. M. Constans a fait un jour, étant ministre, un petit speech intime tout à fait humoristique et d'une philosophie pratique ingénieusement ironique.

C'était, je crois, à Luchon ou à Argelès et il répondait à je ne sais quelle députation du pays.

— Ma foi, messieurs, disait-il, je crois qu'il faut à la démocratie de l'élégance ; mais ce qui la donne, c'est le succès. Autrefois les gens qui détenaient le pouvoir s'appelaient *les gens bien élevés*. Et ils l'étaient parce qu'ils avaient le droit de l'être. Nons sommes maintenant les gens bien élevés. A chacun son tour. Mais tâchons d'être vraiment des gens bien élevés.

Le discours, relevé de la pointe d'accent toulousain, n'était certes point banal. Il produisit moins d'effet que d'autres aux paroles moins spirituelles et plus sonores. Mais j'ai retenu et noté ce joli paradoxe qui frise terriblement la vérité : les souverains peuvent visiter Paris. Ils y trouveront la quantité habituelle de gens bien élevés. M. de Gubernatis, qui a écrit sur nos mœurs un livre des plus intéressants à propos de la dernière Exposition, assure que nous avons l'air d'être plus absorbés, plus tristes et moins polis qu'autrefois. En apparence, c'est possible. Mais grattez le Parisien

américanisé, vous trouverez vite le galant et souriant Français d'autrefois.

Le roi Léopold ne livrera point sans doute ses impressions aux reporters; mais je crois bien qu'il aura trouvé Paris aussi séduisant que jadis, lors de l'Exposition de 1867. Et, si rien ne vient troubler l'Exposition de 1900, je gage que plus d'un souverain en voudra juger et goûter après lui. La caverne démocratique pourra recevoir des monarques tant qu'il lui plaira, et même, qui sait? un de plus qu'elle n'en souhaiterait. Nous n'en sommes pas là et les gens bien élevés dont parlait M. Constans ont le temps de parfaire encore leur éducation et de relire les élégants traités de Mme de Bassanville et de M. de Mortemart-Boisse.

Car on devrait bien lire les ouvrages spéciaux avant de parler, à tort et à travers, des sujets que l'actualité lance dans les propos courants, comme des volants sur une raquette. Que n'a-t-on pas dit sur Madagascar depuis une semaine, et cela sans savoir, comme de raison, ni la stratégie, ni la géographie! On a critiqué le plan de l'état-major général, on a discuté la marche du général Duchesne, on a *remplacé* cet homme qui me semble aller aussi droit qu'il le peut et par des chemins qui ne sont point fleuris de roses. Chacun a son idée, son opinion, son renseignement, sa tactique et *son homme.*

Il semble qu'on se soit attaché à semer l'alarme et l'on s'étonne que l'opinion prenne feu. Je me demande ce que doivent penser en lisant les journaux les braves gens qu'on envoie là-bas comme *relèves*. Je voyais naguère les chasseurs alpins rejoindre le point

d'embarquement sur la *grande bleue.* Ils marchaient allègrement, résolus, ne se plaignant pas. Soulignez les fautes, étudiez les moyens de n'y pas retomber; mais ne leur répétez pas trop, à ces troupiers, allant vers l'inconnu, que, là-bas, est la fin inévitable. Laissez-leur l'espérance qui console, la perspective, le mirage, si vous voulez, du galon d'or ou de la croix d'émail au bout du ruban rouge. Ne rendez pas macabre le Devoir.

Et quand on pense que, peut-être, il y a cent ans, cet aventurier dont le roman et le théâtre se sont emparés, Beniowski, magnat de Hongrie et de Pologne, nous eût assuré la possession de l'île toujours inviolée si la France l'eût laissé faire! Beniowski, un original, un héros, déclassé de l'histoire, officier au compte de l'Autriche durant la guerre de Sept Ans, marin en Angleterre et en Hollande, soldat en chef dans la Confédération de Bar, vainqueur des Russes, puis leur prisonnier, exilé au Kamtschatka, sauvant du naufrage le navire qui le transporte, séduisant la fille du gouverneur moscovite chargé de le garder, l'épousant, bien que déjà marié en Hongrie, s'évadant, grâce à elle, avec soixante-seize captifs, prenant à l'abordage une corvette russe et allant avec elle au Japon, gagnant l'Inde tout en laissant en route sa femme morte, s'embarquant pour Lorient, venant de là à Versailles et disant au duc d'Aiguillon ébloui :

— Voulez-vous, monseigneur, que je vous donne Madagascar, la grande île?

Si le duc le voulait!... Beniowski part. Il aborde à Manghabé. Il s'enfonce dans le pays, il crée des comptoirs, il bâtit des forts. Une vieille Malgache, achetée par lui, fait croire aux populations de Madagascar que l'aventurier est le descendant du dernier souverain de je ne sais quelle province et qu'il revient d'esclavage pour affranchir l'île entière. On l'acclame. Les chefs de tribus se rassemblent. On le proclame chef suprême, *ampasacabe*. « *Beniowski, tu seras roi !* » La prédiction shakespearienne de la vieille Malgache s'accomplissait.

Et il est roi, en effet, l'aventurier. Sa femme, la comtesse, vient à lui du fond du château hongrois délabré et les femmes la proclament reine. La cour de Versailles envoie au *gouverneur* de Madagascar une épée d'honneur. Mais qu'est-ce qu'un titre de gouverneur pour un homme qui rêve la royauté? Etre majesté et devenir général ! Beniowski proteste. Il fait voile pour l'Europe. Il va chercher des alliances. Nos ministres ont le tort de traiter en commis infidèle cet homme qui peut être le vice-roi d'une terre française. Et c'est en rebelle que Beniowski sort de Versailles.

Alors il se bat un moment, encore en Allemagne, demandant à l'Autriche des soldats et des florins pour Madagascar. L'Autriche refuse. Le voilà à Londres; le sage Franklin lui conseille l'Amérique, et de Baltimore il se rend à Nossi-Bé, de là, dans une pirogue, à Madagascar ; — tel Murat débarquant et disant : *Voici votre roi !* — soulève contre nous la population, pille nos magasins et tombe, à la première rencontre,

sous les balles de nos soldats : roi de hasard, roi de Madagascar fusillé par les grenadiers du roi de France !

Il y a tout juste cent dix ans de cette étonnante aventure. Qui sait, encore un coup, si, le cabinet de Versailles étant plus habile, Beniowski, le romanesque Beniowski, n'eût pas conquis pour nous la Grande Ile ?

Soixante-huit ans plus tard, le révérend William Ellis, après avoir évangélisé la Polynésie, voulut aller visiter Madagascar. Lorsqu'il arriva en vue de Tamatave, voici ce qu'il aperçut après des bouquets de cocotiers et de pandanus : « Non loin d'une vaste » bâtisse qui sert de douane et au pied du fort qui » protège le mouillage étaient dressées treize longues » perches, à l'extrémité desquelles se balançaient des » crânes humains ; c'était un souvenir du débarque- » ment anglo-français de 1845. »

Oui, depuis huit ans, les crânes de nos fusiliers marins demeuraient là, sur des sagaies, mêlés à ceux des matelots anglais. Et ce n'était pas la première fois que des Français avaient laissé leurs os sur la terre malgache. Au moment même où Charles X envoyait des troupes conquérir Alger, il attaquait Madagascar, et cette expédition ne fut interrompue que par l'arrivée au pouvoir du roi Louis-Philippe, qui renonça à ces gloires lointaines. On trouverait dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, de 1833, signé Théodore Lacordaire (c'était le frère de Lacordaire, le dominicain), toute la chronique et la critique aussi de

cette expédition de 1829. Là encore, il y a soixante-six ans, les fautes d'aujourd'hui, les éternelles fautes, furent commises, comme s'il était dit que l'expérience en politique et en guerre, comme en amour, est une science qui coûte terriblement cher et qui ne sert à rien.

Faut-il citer Lacordaire ? Il semble que son article soit écrit pour un journal de ce matin : « Le reste de l'année se passa sans apporter aucun changement à Madagascar ; mais la famine fut toujours croissant... Aucun approvisionnement n'arrivant de la grande terre, on fut obligé de tirer des vivres de Bourbon, qui, à son tour, les achetait à grands frais à Maurice. » Les blancs étaient rationnés. Mais les Malgaches, renfermés dans la presqu'île de Tintingue, où nous étions cantonnés, se hasardaient, pour se nourrir, à sortir de l'enceinte fortifiée, à chasser après avoir pêché, et les Hovas les massacraient alors. On dévora, pour lutter contre la faim, des écorces d'arbres. Les pères vendaient leurs enfants pour une poignée de riz, pour rien, pour qu'on les nourrît. Cela en 1830.

Et les Hovas n'étaient pas l'ennemi ridicule dont on veut bien dire que ce sont de simples mannequins opposés à nos soldats. Ils sont braves, ces marchands, car ce sont surtout des marchands, improvisant des boutiques dans leurs camps et se vendant leurs produits les uns aux autres. Ils donnèrent jadis des exemples de courage. « On les a vus plusieurs fois, dit Th. Lacordaire, se faire tuer en défendant quelques méchantes pièces d'artillerie de marine qu'ils

avaient encastrées dans des troncs d'arbre, et qui ne pouvaient tirer qu'un seul coup. » Pourquoi seraient-ils moins intrépides aujourd'hui qu'ils ont des canons à l'européenne?

Mais ce ne sont pas eux que nos troupiers redoutent. En 1830 aussi, les Hovas, gagnant du temps, promettant la paix, laissèrent au climat de leur île le soin de combattre pour eux. Lorsque Toussaint-Louverture, à Saint-Domingue, eut capitulé, rendant son épée de dictateur au général Leclerc, il dit aux noirs qui l'entouraient, ses grosses lèvres lippues ébauchant un sourire :

— Les Français sont maîtres du pays, mais je compte sur la *Providence !*

La *Providence*, c'est le nom du grand hôpital de Port-au-Prince. Le *premier des noirs* ne se trompait guère. La *Providence* lui vint en aide, effroyablement.

Soyons notre Providence à nous-mêmes à Madagascar. Et comptons qu'en ces expéditions la quinine fait plus que la poudre, et la science autant que la stratégie. Il était si facile de lire l'histoire du passé avant d'engager cet avenir !

Mais, encore une fois, là-bas, vers Tananarive, ils marchent, ils avancent, ils font ce qu'ils peuvent, nos soldats. *Jeune soldat, où vas-tu ?* Qu'il aille au feu ou à la fièvre, il fait son œuvre, il donne son effort et sa vie. Il est un exemple. Et de loin le cœur de la patrie bat en comptant ses pas.

Qu'est-ce que la mort d'un Parisien illustre comparée à cette dramatique campagne ?

Et, cependant, Paris a salué ce vieillard qui dispa-

raît, M. Lupin, et qui fut un bon Français en son genre, faisant triompher ses couleurs, qui étaient nôtres, sur le turf, donnant une impulsion à ce sport qui est non seulement une vanité et une fleur de luxe, mais une ressource pour une nation, élevant des chevaux, transformant à Viroflay le *haras Lupin* en un coin célèbre, et — pour bien montrer qu'un sportsman peut et doit être un lettré — écrivant des pages charmantes.

Un gentleman écrivain, un homme de turf qui est un homme de lettres, ce n'est pas chose si commune, même au Jockey-Club ; mais, en feuilletant l'*Histoire du Jockey-Club* de M. le marquis de Massa, on en trouverait plus d'un encore. Décidément, le roi des Belges pouvait sans crainte venir visiter ces odieux républicains. Ils n'ont pas, mais pas du tout, supprimé Paris.

XXII

Un deuil national. — La mort de Pasteur. — A Marnes. — La chambre mortuaire. — Les *pastoriens*. — Le parc de Villeneuve-l'Étang. — Les actualités. — Madagascar. — Le retour de M. Magnier. — Le centenaire de la lithographie. — Vieilles affiches, vieux souvenirs. — *Vive la lithographie!* — Raffet, Célestin Nanteuil et Grévedan. — Charles IX et la lithographie. — Une pierre de Gustave Doré. — Daumier et Forain. — Une dernière visite à Marnes. — Les vieillards. — La loi de nature.

3 octobre.

Le parc est vaste, entouré de murailles où se montrent encore les brèches d'autrefois, un peu sauvage, avec de vieux arbres rouillés par l'automne, des allées jaunies et un ruisseau qui court, taché de feuilles sèches. La demeure est petite; elle servait de communs au château du temps de l'Empire et on prendrait les constructions aperçues à travers la chênaie, brique et bois mêlés, pour une vaste ferme, des bâtiments de haras. Des chevaux sont là, en effet, qu'on ne nourrit point pour les steeple-chases, qu'on saigne de temps à autre, et qui, avec ce sang, donnent la lymphe qui

sauve, rendent à l'homme la vie. Ce n'est pas une ferme, c'est une demeure de savants, une annexe de ce couvent de missionnaires laïques, baptisés les *pastoriens* — comme on dirait les *oratoriens* — par le docteur Maurice de Fleury. Les garçons d'écurie portent sur leur casquette ces deux lettres brodées : I. P. C'est le chiffre du maître. C'est ici, comme dans le laboratoire de la rue Dutot, l'*Institut Pasteur*.

Là-haut, dans leurs espèces de cellules, où l'on arrive par un escalier de bois, les *pastoriens* travaillent, leurs fenêtres ouvertes sur le parc immense. Dans une de ces chambres, le maître est mort. Ce coin de terre est désormais illustre. Ceux qui viendront après nous s'y rendront en pèlerinage. Ici vécut, travailla, expira un grand homme de science et de bonté, un homme de génie qui fut un juste.

J'avais vu des canons, des caissons, des tentes, des fours de campagne, des chevaux au piquet, des fusils en faisceaux sous ces grands chênes dont les feuilles tombent aujourd'hui. C'était au printemps, en 1871. Les insectes criaient dans l'herbe, les nids chantaient dans les branches et, lointain — trop rapproché, hélas! — le canon grondait. Aujourd'hui, c'est la paix, la paix profonde, et autour de ces bâtiments qui ne s'attendaient pas jadis à tant de gloire, des visiteurs errent silencieux, mettant leurs noms au registre posé sur une petite table en plein veint, ouvert près de l'écurie où les chevaux piaffent.

Le château, il y a deux siècles, avait appartenu à Chamillard. La duchesse d'Angoulême l'avait acheté après 1815, et M. Decazes après 1830. Napoléon III

l'acquit à son tour. Il y venait chasser, essayer de petites trirèmes construites d'après l'antique, ou des torpilles qui devaient révolutionner, disait-on, la guerre moderne. Aujourd'hui, tout est oublié de ce passé. Le ministre du grand roi, la princesse de sang royal, le grand seigneur, le dernier empereur, tous sont comme expropriés par l'enfant du Jura qui a passé ici après eux; — et pour toujours ce sera la maison, le coin de terre où est mort Pasteur.

Deuil profond que cette mort. Il nous semble voir décroître, sur les cimes, le soleil illuminant nos soirs. Pasteur était, en ce siècle finissant, une lumière aperçue de partout, et qui brillait pour tous, mais chez nous. La nuit se fait. D'autres ont dit et diront ce que perd la science. On pourrait, en écrivant un livre intime, faire connaître ce qu'a perdu l'humanité.

Mais le livre a été écrit par un témoin de la vie de tous les jours du grand chercheur disparu. Filialement, M. René Vallery-Radot a conté l'existence, les travaux, les découvertes, montré la bonté, l'énergie atiente de cet homme penché sur les infiniment petits, l'œil rivé sur l'*infini vivant*. Un peintre étranger, M. Edelfelt, a laissé de celui qui dort à présent, les yeux clos — superbe avec sa barbe blanche entourant son visage de marbre — un portrait singulièrement expressif : M. Pasteur, debout dans son laboratoire, coiffé de sa calotte noire, et regardant en quelque cornue je ne sais quel bouillon de culture. Le vivant portrait d'Edelfelt devrait illustrer le livre de M. Vallery-Radot.

On retrouve sur les traits du modèle la même expression de vigueur, de volonté que dans les pages du volume. Voilà bien Pasteur, le savant laborieux et acharné, poursuivant l'œuvre de vie à travers les poisons, les atroces virus de la mort. Jamais homme n'a mieux réalisé la définition du génie donnée par Gœthe, je crois : « Le génie, c'est la patience. »

C'est la patience, mais c'est aussi l'intuition. M. Joseph Bertrand, dans une *entrevue* avec un journaliste, rappelait, l'autre matin, le jugement porté sur Louis Pasteur par un des compagnons de sa jeunesse, un des camarades de l'École normale :

— Pasteur?... Il ne fera jamais rien parce qu'il s'attaque à l'impossible.

Avec Pasteur, l'impossible fut vaincu, l'inaccessible escaladé. La mort recula. Elle s'est vengée, samedi dernier.

Et jamais âme plus candide et plus douce ne s'unit à un tempérament plus ardemment batailleur lorsqu'il s'agissait de la science. Cet homme tendre et d'une émotivité si vive, qui caressait, les larmes aux yeux, l'enfant à qui un disciple inoculait la lymphe, ce penseur profond, cet écrivain puissant, ce cerveau génial, ce cœur rare,

> Naïf comme un savant et grand comme un apôtre,

n'admettait pas d'erreur ou d'à peu près dans les études auxquelles, indomptable, il vouait, il sacrifiait son existence.

— Il était excellent, nous disait un de ses élèves, et

si doux! Excepté *dans le travail*. Alors il était tout de volonté et de commandement.

C'était le *chef*, en un mot. Tous ces jeunes hommes qui le suivent, unis par le même dévouement et la même admiration, uniformisés par une même coupe de barbe en-pointe et qui se partagent les champs à défricher, les sillons nouveaux à creuser, — les Duclaux, les Chamberland, les Metchnikof, les Roux, les Calmette, les Chantemesse (j'en oublie) — tous ces chasseurs de bacilles, ces moines de la bactériologie, ces chevaliers du microscope qui détruiront le choléra quelque jour, comme ils ont dompté la diphtérie ou la rage, ces *pastoriens* suivaient anxieusement du regard le maître lorsqu'il examinait leurs travaux, les *fiches* où ils inscrivaient leurs observations. Tel Napoléon devant son état-major. Un froncement de sourcils devenait un jugement.

Et, encore une fois, nul être humain ne fut meilleur. Il suffisait de le voir passer pour le deviner. Ceux qui, les jours de séances académiques, apercevaient M. Pasteur appuyé sur le bras de son gendre, marchant lentement, traversant la cour de l'Institut, ne pouvaient, même en ne le connaissant pas, s'empêcher de dire :

— Ce passant est quelqu'un!

Il y avait un rayonnement jusque dans sa simplicité. Et quand on entendait tout bas : « C'est M. Pasteur! » les fronts se découvraient. On saluait ce groupe vénérable et touchant : le grand homme qui combattait la mort, l'homme jeune, qui, vivant à l'ombre de cette gloire, apportait au vieillard un cœur de fils.

On peut dire que Pasteur est mort entouré de

dévouements uniques. Ses jeunes collaborateurs étaient comme le prolongement de cette admirable famille, épouse, fils, filles, qui pleurent aujourd'hui. Et tous sont frappés. « La postérité commence à la frontière, » disait un jour M. Alexandre Dumas. Elle avait, pour Pasteur, commencé au cœur même de notre France. Mais la douleur de la patrie a son écho par delà les frontières et le deuil qui nous frappe en atteint bien d'autres. Ce n'est plus Paris qui tressaille, c'est le monde.

Que sont, après un tel coup frappé par le destin, tous les petits événements dont a pu s'entretenir Paris? Je ne vois que Madagascar qui puisse donner la même somme d'émotion. C'est là du drame. La rentrée de M. Edmond Magnier, se constituant prisonnier, n'est qu'un détail piquant et ironique. L'exposition du Centenaire de la lithographie n'est faite que pour les curieux, et je ne crois pas, bien qu'il soit fort intéressant, que ce *Salon* spécial, venant après tous les Salons, *Salonnets* et *Demi-Salons* de cette année, attire violemment la foule.

Je n'ai pas encore vu cette réunion des œuvres produites par tout un art séduisant qui a jadis révolutionné l'imagerie et que Napoléon Ier, toujours à l'affût de l'*utilisation* des choses de l'esprit, voulait appliquer aux manœuvres de guerre. Il eût demandé des tracés lithographiques à ses officiers comme il demandait à ses poètes des *tragédies de quartier général*. Mais la lithographie n'a pas eu d'histoire à ce point de vue

particulier. En revanche, elle pourrait fournir un chapitre original à l'histoire des mœurs. Elle a été le charme, presque le luxe et, pour tout dire, la folie d'une génération au moins. Lorsqu'elle apparut, la chanson — cette chanson populaire qui s'attaque à toute nouveauté pour la célébrer ou la railler — se prit à fredonner un rondeau demeuré célèbre et dont le *timbre* a servi depuis à tant de rondeaux de vaudevilles et de revues de fin d'année :

Vive la lithographie !
C'est une rage partout...

C'était une rage, en effet. La lithographie pénétrait dans tous les logis, s'étalait à la devanture de tous les libraires. Elle était embryonnaire encore et comme balbutiante; elle allait devenir sublime avec Raffet, dont les grognards marchant sous la pluie, dans la boue pesante, derrière l'empereur, à cheval et la redingote trempée, sont comme l'avant-garde des soldats harassés du *1814* de Meissonier. Ah! ce Raffet! Il a fallu du temps pour qu'on s'aperçût qu'il fut un des plus grands artistes d'un siècle qui en compte de si grands !

Lorsqu'il mourut, en 1859, ce *lithographe*, on ne se doutait guère que son buste s'élèverait, un jour, à l'ombre du Louvre, tout près de la statue de Velasquez, ce grand d'Espagne de la peinture. C'est en Italie qu'il fut atteint par la mort. Il avait voulu suivre — pour les célébrer une dernière fois — nos soldats en marche. Il avait, avec eux, débarqué à Gênes. C'est de Gênes qu'on expédia son cercueil en France. Le

corps de l'admirable artiste arriva à Marseille, comme un colis vulgaire, dans une caisse portant cette désignation : *Raffet, peintre.* L'auteur de la *Revue nocturne* finissait par un funèbre *Capricho* de Goya.

Et maintenant, il triomphe ! J'irai revoir ses œuvres saisissantes où revivent toute la force, tout l'héroïsme de la Révolution, toute la gloire et la douleur de l'Empire. Et je retrouverai aussi là, avec le plaisir qu'on a à revoir les vieilles images d'autrefois, les lithographies qui frappaient mes yeux lorsque j'étais enfant, dans les rues de Paris.

Ce n'était pas Chéret qui étalait alors sur les murailles des fantaisies polychromes ; ce n'était pas Grasset qui évoquait le moyen âge en ses affiches, mystérieuses comme des vitraux. Un peintre de second ordre, un Italien, Horace Castelli, multipliait chez les libraires, derrière les vitres des cabinets de lecture, des lithographies mélodramatiques, illustrant la principale scène de romans grand in-8°, faits pour la location et publiés presque tous par Cadot, le premier éditeur de Dumas fils. Et nous regardions alors ces scènes de soupers — des femmes en robes à volants, attablées, la coupe de champagne à la main et un peu dévêtues, à côté d'habits noirs à la Gavarni — qui servaient d'annonce aux *Viveurs de Paris* ou aux *Filles de plâtre*, de Xavier de Montépin. La police fit même disparaître, comme immorale, l'affiche (qui semblerait bénigne aujourd'hui) de ces *Filles de plâtre.*

Je me rappelle, entre toutes, l'affiche d'un roman que je n'ai jamais lu, *Roquevert l'arquebusier*, de Molé-Gentilhomme, s'il m'en souvient bien. (Qui se sou-

vient de Molé-Gentilhomme ?) On y voyait un seigneur du temps de Charles IX se baissant pour ramasser un papier, un parchemin ou une pièce d'or, et, derrière lui, terrible, un autre personnage, quelque reître, un Maurevel quelconque, levait, d'un geste féroce, une dague terrible dont il allait évidemment frapper, transpercer entre les deux épaules le seigneur ainsi courbé. Quel était ce reître ? Quel était ce bourreau ? Quelle était cette victime ? Je ne l'ai jamais su. Hélas ! je ne le saurai jamais, à présent. Mais je l'ai revue bien des fois dans mes rêves, l'affiche dramatique de *Roquevert l'arquebusier !*

La lithographie compte heureusement d'autres œuvres que celles de Castelli, et il m'en reste un certain nombre dans le souvenir. Je suis persuadé que plus d'un visiteur de l'Exposition du Centenaire se rappellera, lui aussi, ces lithographies de Célestin Nanteuil qui ornaient inévitablement les romances d'autrefois. Ah ! ces romances qui traînaient sur le piano où l'on chantait quelque bonne et touchante niaiserie, avec la cousine, la jolie cousine, dont la voix ou la main tremblait ! Elles avaient presque toutes à la première page une lithographie d'un ton un peu *flou*, mais ingénieuse et poétiquement traitée, de ce romantique échevelé, Célestin Nanteuil, qui finit assez bourgeoisement.

C'est de Nanteuil, cette lithographie fameuse rencontrée jadis sur tant de murailles parisiennes : *Souvenirs et Regrets*. Un vieux bonhomme en cheveux

blancs, tisonnant son feu, son maigre feu d'hiver, tandis qu'au-dessus de lui, dans un nuage, tourbillonnent et passent, comme une farandole séduisante et décevante, les chères visions du passé, les jeunes visages aimés, les sourires enfuis, les seins maintenant flétris, les chimères devenues déceptions, tout ce qui a été l'amour, tout ce qui a été l'illusion, tout ce qui a été la vie. Composition de romance encore, mais poignante et qui eut autant de vogue à son heure que les *Illusions perdues*, du peintre Gleyre, ce poète voyant fuir ses rêves à l'horizon.

Et Célestin Nanteuil avait eu pour guide dans la ithographie Louis Boulanger, l'ami d'Hugo. Il a laissé un chef-d'œuvre en son art, Louis Boulanger, c'est le *Sabbat*, ce satanique, enfiévré, terrible *Sabbat* que j'ai vu chez Sainte-Beuve, prosaïquement encadré d'un cadre de bois jaune très plat.

Un autre lithographe aussi fut illustre. C'est Grévedon, le portraitiste dont les lithographies de femmes, avec leurs coiffures à la coque et leurs énormes manches à gigot, sont aussi aimables que les miniatures de Mme de Mirbel. Grévedon était parent de l'excellent comédien Régnier, qui me contait, un jour, ce trait du portraitiste mondain. Appelé après 1830 à Prague pour faire le portrait du comte de Chambord — Grévedon était légitimiste — il travaillait à sa pierre lorsque le vieux roi Charles X entra, s'assit et se mit à causer.

Si Grévedon était légitimiste, il était distrait — ou peut-être tout simplement très franc.

— Eh bien, monsieur Grévedon, lui demanda

Charles X au bout d'un moment, que dit-on, que pense-t-on à Paris?

— A Paris?

— Oui.

— Eh bien, mais, répondit Grévedon toujours travaillant, à Paris, on ne dit rien. *On est très content, sire!*

J'imagine que le vieux roi fit la grimace et qu'on ne retint pas beaucoup Grévedon au Hradschin. Je dois dire que le lithographe était meilleur courtisan le crayon à la main. Les jolies femmes qu'il a *portraicturées* et qui nous laissent de souriantes images sont visiblement flattées. Il était galant avec ses modèles, et l'on pourrait croire, si on l'écoutait, que toutes les femmes du temps de Louis-Philippe étaient délicieuses. Les inscriptions des cimetières nous disent bien qu'elles avaient toutes les vertus.

A-t-on exposé à ce *Centenaire de la lithographie* une des rares lithographies — peut-être la seule lithographie de Gustave Doré — plus sinistre que celles de Grévedon, et qui représente la *rue de la Vieille-Lanterne*, avec le corps de Gérard de Nerval pendu à la grille et le corbeau funèbre coassant près de lui, comme échappé d'une page d'Edgar Poë? Gustave Doré allait abandonner bien vite la pierre lithographique pour le bois de buis — et cette composition est, je crois, unique dans son œuvre.

Aujourd'hui, en dépit d'un essai de renaissance, l'art des Daumier et des Gavarni n'a plus qu'un intérêt

archéologique. Les fameux *Représentants représentés*, Daumier lescaricaturerait maintenant à la plume, et c'est ainsi que Forain nous raille et nous fouaille d'une pointe aiguë qui enfonce, fait crier et fait saigner...

Mais, qui sait? Les chansons oubliées redeviennent parfois à la mode. Et il suffit d'un grand artiste, d'un autre Daumier soulevant la pierre où dort la lithographie et effaçant le *ci-gît* pour que le vieux rondeau redevienne encore d'actualité :

Vive la lithographie!
C'est une rage partout...

Mais pourquoi ma pensée retourne-elle à Louis Pasteur?

..... Tout à l'heure j'ai voulu revoir, par ce temps triste et qui aujourd'hui fait un tapis mouillé des feuilles sèches des grands arbres, la demeure où hier encore était couché Pasteur. C'est le silence maintenant. La pluie tombe. Des vieillards portant un uniforme bleu, comme délavé et passé, et des casquettes de cuir, errent çà et là, ou, sous un porche, regardent d'un œil mort l'eau qui coule... Ce sont les pauvres vieux de l'hôpital voisin — l'hospice Brézin — qui, après des années de labeur, recueillis là, à Marnes, achèvent d'y mourir.

Et je me disais : — Pourquoi n'est-ce pas un de ces vieillards finis, inutiles, traînant leurs pas et leurs misères, que la mort a touché lorsque celui qui vivait près d'eux avait peut-être encore quelque étincelle de son génie à donner à l'humanité?

Mais ne nous mettons pas à vouloir tracer à la nature son devoir et à reviser ses arrêts ; elle fait ce qu'elle fait, comme elle le veut, quand elle le veut. Elle n'a qu'une loi, elle : l'égalité. C'est l'humanité, qui, dans sa reconnaissance, assure à ceux qui l'ont aimée et servie l'immortalité dans l'avenir.

XXIII

Pluies d'automne. — Le retour. — Le soupir de la Parisienne. — Des boutiques et du bruit! — Pourquoi la Parisienne adore le retour et pourquoi le Parisien s'y résigne. — La campagne. — Paris et les fâcheux. — Ce qu'un badaud voit par les rues. — La *rentrée*. — Cerveau de Paris, cœur de province! — Une figure disparue : le baron Larrey. — Le père et le fils. — Les Larrey. — Un contemporain de *Madame Mère*. — Le sabre du général Fugières. — *Aboukir et Larrey*. — Napoléon Ier et Napoléon III. — Le vertueux Larrey.

10 octobre.

— Oh! qu'il me tarde de voir enfin des boutiques!

C'est le cri de la Parisienne qui trouve, après quatre mois de villégiature, l'exil un peu long et, après trois jours de pluie, le temps un peu désagréable.

La Parisienne pur sang n'a, du reste, jamais accepté de gaieté de cœur un séjour prolongé à la campagne. Passe pour la plage! La vie des eaux est une annexe de la vie de Paris. Le casino y remplace le théâtre, et les *planches* ou le sable y tiennent lieu des Poteaux. Mais l'existence rurale, la vraie campagne — même

les petits cottages si proches des environs de Paris — la Parisienne regarde tout cela comme un exil. Elle a, pour exprimer son admiration des sous-bois, des levers du jour ou des couchers de soleil, un mot qu'elle prononce avec une ironie particulière : *la belle nature*. La façon dont elle les dit, ces paroles, équivaut à une condamnation. *La belle nature !* Les forêts n'ont qu'à se bien tenir. Volontiers, comme jadis Nestor Roqueplan, la Parisienne authentique donnerait tous les paysages de la terre pour un décor d'opéra ou une serre bien aménagée. Elle est d'avis que le Bois suffit à toutes les idylles et qu'en fait de pastorales on en trouve toujours assez devant les pelouses et sous les érables du parc Monceau.

— Voir des boutiques !

C'est son rêve. Elle a trop longtemps contemplé les mêmes arbres, foulé la même herbe, cueilli les mêmes fleurs. Elle en a assez. Il lui tarde de fourrager les étoffes nouvelles dans les grands magasins procédant aux solennels étalages, et de contempler chez les fournisseuses qualifiées les formes nouvelles des chapeaux. Les boutiques, mais quoi ! c'est le musée en plein vent de la Parisienne libérée, revenue à son *home*, affranchie de cette proscription que, tous les ans, lui impose la mode : un séjour plus ou moins prolongé dans un coin de terre où l'aurore se lève de bonne heure et où le noir de la nuit arrive très tôt.

Aussi avec quelle avidité joyeuse elle contemple le premier bec de gaz ! Elle éprouve une joie d'enfant à ne se plus promener dans les allées sombres. La moindre lampe électrique lui semble une illumination

de fête, et pour la flamme d'un bec Auer elle donnerait toute l'obscure clarté qui sur les champs déserts tombe des pâles étoiles. Non, on a beau vouloir la transformer, jamais la Parisienne ne deviendra une rurale. Par tempérament, par éducation et par principes, elle n'aime point la campagne : elle la supporte. Le Parisien, en revanche, s'y acclimate plus facilement. Non pas qu'il ne ressente parfois, durant les jours d'été, la nostalgie du boulevard et que les sentiers voisins où seuls s'entendent le grincement des charrettes de paysans et le grelot des bicyclettes ne lui paraissent bien silencieux. Mais le Parisien, généralement affairé, brûlant la vie durant l'hiver et dévorant son existence en mettant les bouchées doubles, éprouve à se sentir éloigné pendant quelque temps de toute préoccupation un soulagement particulier qui équivaut à un bain de tilleul. Se savoir distant des importuns, des inutiles, des gâcheurs de temps, de ceux que Molière appelait des *fâcheux* et que notre langue modernisée a surnommés pittoresquement des *raseurs*, c'est une joie spéciale et dont le charme est subtil comme une odeur rare. Se dire qu'on a toute sa journée à soi pour achever le livre nouveau qu'on a coupé la veille, ou la lettre intime, la lettre-causerie, qu'on a commencée le matin! Ne redouter d'autre coup de sonnette que celui du mendiant qui s'arrête à la porte et s'en va satisfait d'une légère aumône! Il ne vous demandait que quelques sous, le pauvre homme! Les autres, les mendiants de bavardages, à Paris, vous demandent des atomes de votre vie! N'être rattaché à ce grand Paris, toujours présent, du reste, que par le

journal tout frais ou le petit parallélogramme de papier bleu, la dépêche qu'on décachette d'un air las en se disant : « Quoi encore? » c'est une vie calmante comme un bromure et qui détend si bien les nerfs du Parisien qu'au rebours de sa femme il dirait volontiers, quand arrive l'heure où nous sommes :

— Grand Dieu! des boutiques!... Revoir des boutiques, hélas!...

Paris, pour lui, c'est la lutte, le labeur éperonné, les relations forcées, le grand torrent qui roule les êtres comme des cailloux, les usant de plus en plus à chaque année nouvelle avant de les briser. Pour elle, c'est la causerie, les visites, le *jour* choisi, les *five o'clock*, les réceptions, l'éternel tour de cette rapide roue mondaine dont elle ne se lasse pas et qui, dans l'excitation fouettant ses nerfs, la console d'avoir *bâillé sa vie*, comme disait Chateaubriand, depuis le soir où, au lendemain du Grand-Prix, on l'a contrainte à faire ses malles, — et pourquoi? — parce que c'était le moment officiel du départ, la saison d'été!...

Ce double sentiment qui saisit, au début de chaque *rentrée*, à l'heure du retour, l'homme et la femme modernes, la hâte de revoir Paris chez la femme, la lassitude de la vie à reprendre chez le mari, est un phénomène parfaitement naturel. La femme est avide de mouvement, l'homme aspire au repos. Paris où *elle* rentre lui semble comme un théâtre où elle va retrouver ses succès, si elle est jeune, ses souvenirs, si elle a passé fleur, la vie de parade et de façade qui

la distrait — son foyer, ses coins accoutumés, si elle est plus casanière que mondaine. Paris, au contraire, pour *lui*, c'est un peu le bagne supérieur où, négociant ou artiste, peintre ou banquier, inventeur, chercheur, épris de chimères ou d'appétits, il s'est condamné aux travaux forcés, aux galères volontaires, affamé de gloire ou de fortune.

Et il se dit alors qu'on serait pourtant facilement heureux, dans quelque coin de province, — la chère province — loin de ces fracas, de ces poussées, de ces pugilats, de ces crocs-en-jambe, de ces coups d'épaule, de ces coups de dents et de ces coups d'épingles (pour ne pas dramatiser la situation) qui composent la lutte pour la vie parisienne. Il est des retraites si douces, parmi les braves gens naïfs, sous les grands arbres qu'on retrouve, avec leur ombre fraîche, tous les printemps, très différents en cela des amis sans racines. Eh oui, ce serait si commode et si tentant de s'asseoir au bord du chemin, au coin du village, et de laisser passer la cohue des Parisiens et des Parisiennes, les grandes voitures chargées de mobiliers, fuyant la pluie comme on fuirait une invasion, et regagnant Paris, ce Paris qui use et qui tue !

Mais, est-il bien vrai qu'il soit aussi meurtrier qu'on veut bien le dire, ce Paris, et n'y a-t-il pas, tout au contraire, dans son atmosphère empestée, une sorte d'ozone particulier qui revivifie, remonte l'organisme et reconstitue la machine humaine? Il use, soit. Il nous fait des visages fatigués et des nerfs irritables. Mais regardez deux hommes du même âge ayant vécu l'un à Paris, l'autre en province. Celui-ci, plus robuste,

tanné, bronzé, semble presque toujours, avec sa robustesse et son ventre, beaucoup plus vieux que celui-là malgré son anémie. Je ne fais point de paradoxes, d'abord parce que je les hais, ensuite parce que ces *vérités de demain*, comme on les nomme, sont trop souvent, aujourd'hui, des vérités maquillées, des vérités en goguette. Je crois cependant que le Parisien dure d'autant plus qu'il s'affine davantage. Supposez une épée dont la pointe serait d'autant plus solide qu'elle serait plus aiguisée. Le Parisien vieillit moins, parce qu'il vit plus. Il va, vient, court, se dépense, se dissipe, sème sa vie par bribes, a toujours, à la fois, trois choses à faire et les fait. Ses journées, comme ses campagnes, comptent double. Mais, comme un soldat bien entraîné, il demeure alerte, au courant de toute nouveauté, disponible même quand il n'est point dispos, rêvant le repos, mais ayant la conscience vague que le repos ressemble terriblement à la mort, cette mort dont il a horreur, non parce qu'il la craint, mais parce qu'elle est la fin de tout, du mouvement, des surprises, des *premières*, des scandales amusants, en un mot, de la *curiosité*. Car le Parisien, comme L'Angély, *vit par curiosité*, et il est même le grand Curieux du monde.

C'est peut-être bien pourquoi la Parisienne a raison contre lui lorsqu'elle est lasse des arbres roussis et de l'herbe mouillée et qu'elle pousse ce soupir de Mignon aspirant au ciel (avec une variante) :

— Oh! qu'il me tarde de voir enfin des boutiques!... Que je voudrais entendre du bruit!...

Les *boutiques*, en effet, c'est Paris, et l'homme, résigné au collier d'habitude, en convient ici aussi bien que la femme. Il redevient vite badaud. Il redevient curieux. Il flâne. Les boutiques, c'est le roman d'hier, la comédie d'aujourd'hui, la carte de Madagascar aperçue en passant avec des petits drapeaux tricolores plantés sur des localités aux noms aussi difficiles que leur accès, le plan de Tananarive, les charges politiques appendues aux kiosques, l'image de la chanteuse applaudie ou de Mlle de Pougy sifflée, les portraits-cartes de tous ces rois, de tous ces princes qui traversent Paris, le visitent, l'admirent et le regrettent, les modes nouvelles derrière les vitrines, les fourrures qui se montrent déjà, les couleurs d'étoffes qu'on va *lancer* — des verts, des gris, des teintes neutres — toute la vie, l'éternelle, l'amusante, la décevante, l'irrésistible vie de Paris, celle que le premier passant venu, fût-il le plus pauvre des hères, peut non seulement coudoyer, mais goûter, humer en passant aussi bien que le milliardaire yankee qui y vient mordre. Tel don César lisant ses billets doux et berçant ses songes à la senteur des cuisines, en respirant

Et l'odeur des sonnets et l'ombre de l'amour!

Les *boutiques*, c'est l'inédit rencontré à chaque pas, l'annonce amusante, l'affiche de Chéret, l'homme-sandwich qui promène les traits d'Yvette Guilbert ou de Polin, c'est la flânerie délicieuse à la Nodier, qu va du livre rare aperçu rue Richelieu, ou du tableau de maître exposé rue Laffitte à la baraque de Polichi-

nelle et au vendeur d'*actualités* en plein vent, bibelots ou chansons.

Et c'est de tout cela que les Parisiens ont rapidement la nostalgie, c'est aussi tout cela que le Parisien retrouve chaque année avec une surprise toujours nouvelle, comme si ces joies, banales et pourtant affinées, lui étaient inconnues, révélées pour la première fois. Parisiennes et Parisiens reprennent alors leur vie cérébrale, ré-aspirant Paris tout en regrettant, dès qu'ils l'ont quittée, la campagne où ils iront encore (ô l'éternel tour de roue!) se retremper l'an prochain, comme si l'homme complet devait être composé mi-partie de citadin et de rural.

Et le joli mot que me disait à ce propos un jeune poète, l'autre jour :

— L'idéal, c'est un cerveau de Paris et un cœur de province !

Je crois bien que le baron Larrey, qui vient de mourir à Bièvres, en ce coin de terre où, chez les Bertin, Victor Hugo berça ses rêves de jeunesse, avait à la fois ces deux vertus-là. Il était simple et familier, bon comme un médecin de campagne, et élégant, joli homme, comme un *galantuomo* du Faubourg. On retrouvait sur ses traits ceux de l'homme illustre dont il portait le nom. Il avait l'air d'un portrait peint par Gérard.

Nulle gloire plus pure que celle de ces Larrey. Il y a de l'atavisme chez eux. Le grand Larrey était quelque peu élève de son oncle, chirurgien en chef de

l'hôpital général de Toulouse, Alexis Larrey. L'homme distingué qui vient de mourir héritait de cette renommée. Il la porta dignement et modestement à la fois, incliné devant la mémoire de son père.

Et il semblait qu'un reflet de cette gloire passée illuminât le charmant homme que nous revoyons encore, le visage rasé de frais, la lèvre spirituelle et fine, les cheveux blancs, comme poudrés à frimas, bien sanglé dans sa redingote boutonnée, avec quelque chose du militaire et du mondain, causeur aimable, fidèle à des mémoires vénérées, et vivant, comme en un musée héroïque, parmi les portraits d'histoire, les reliques, les autographes, les sabres d'honneur de la campagne d'Égypte ou d'Italie.

Ce vieillard de quatre-vingt-six ans, si vert, si actif encore, semblait même appartenir à ce passé dont il évoquait volontiers les légendes. On eût été tenté de lui demander si ce n'était pas lui qui avait, après la prise de Mayence, plein de pitié pour les blessés, inventé les admirables et fameuses *ambulances volantes*, approuvées par Custine, et qui furent, en pleine guerre, une des créations du génie de l'humanité ! Volontiers, on lui eût posé la question de savoir si le tableau de Gros est bien exact, la *Peste de Jaffa*, où Larrey apparaît à côté de Desgenettes, dans cet hôpital qui, en deux mois, dévora quatorze chirurgiens, trois médecins, onze pharmaciens, tous les employés et sous-employés, morts pestiférés. Oui, le baron Larrey évoquait, par son nom seul, tous ces souvenirs. On le voyait, à Saint-Jean-d'Acre, sauver, emporter les blessés sous les boulets, à Lobau nourrir

les malades de viande de cheval assaisonnée avec de la poudre à canon, le sel étant introuvable. Et Masséna, mangeant cette soupe d'hôpital avec le chirurgien en chef, disait aux soldats :

— Jamais nous n'avons été gâtés comme ça !

C'est à Wagram que le père avait ramassé, parmi les balles, son titre de baron. Le fils aurait pu le gagner à Solferino. Toutes les campagnes du vieux Larrey, le chirurgien les a racontées lui-même en trois volumes pieusement dédiés à son maître Sabatier. Celui qui disparaît aujourd'hui a écrit aussi, non pour parler de soi-même, mais des autres. Il y a bien des documents intéressants, mieux que cela, tout à fait importants dans ces deux gros volumes ornés d'authentiques portraits que le baron Larrey a intitulés *Madame Mère*, une apologie de l'aïeule corse, de la mère de César. Mais l'ouvrage était venu trop tôt. On n'en était pas encore aux chroniques du premier Empire. La mode, qui se fait parfois archéologique, n'avait pas poussé de ce côté. On n'aimait pas encore les résurrections. Marbot n'avait point sonné le réveil, la diane, le boute-selle de la *Revue nocturne*. Le livre du baron Larrey, consacré à *Madame Mère*, fut très peu lu. Il mérite de l'être pourtant. C'est la plus sincère des dépositions. Encore une fois, on s'imagine que le baron Larrey a vécu les pages qu'il écrit. Son livre pourrait, par un singulier prestige, prendre ce titre : *Madame Mère racontée par un témoin de sa vie.*

On a raconté que Larrey avait perdu à Waterloo un sabre donné par Bonaparte et portant ces mots: *Aboukir et Larrey*. C'était le sabre du général Fugiè-

res que Larrey avait opéré sous le feu de l'ennemi. Fugières avait une blessure atroce à l'épaule. Se croyant à l'agonie, il offrit son épée à Bonaparte, lui disant :

— Général, peut-être un jour envierez-vous mon sort !

Cette épée, le général en chef en fit présent à Larrey. Et Fugières ne mourut point. L'opération réussit et, pendant dix-sept ans, il commanda à Avignon les Invalides.

Ces chirugiens ! Admirables ouvriers de salut parmi les charniers de la mort !

Un jour, après les glorieuses batailles de Lutzen, de Bautzen et de Wurschen, où les jeunes conscrits de la levée de 1813 se conduisirent, les pauvres enfants, comme de vieux grognards, une calomnie fut répandue contre eux dans l'armée. On prétendit que ces soldats imberbes, qui, pour citer le Bulletin de la grande armée, venaient *de relever la noblesse du sang français*, n'avaient pas été, pour la plupart, blessés par le feu de l'ennemi, mais s'étaient, volontairement, adroitement aussi, mutilés eux-mêmes, pour échapper à la bataille. Napoléon s'en émut. « Assemblez un jury de chirurgiens supérieurs ! » lui dit Larrey.

Ce qui fut fait. Le jury examina les blessures. Tous ces jeunes gens avaient été, comme on dit, blessés au champ d'honneur. Ce fut Larrey qui rédigea le rapport et le remit à l'empereur. Après l'avoir lu, Napoléon dit simplement à son compagnon de campagnes, celui qu'il devait appeler dans son testament le *vertueux* Larrey : « Il serait à désirer que je ne fusse entouré que par des hommes tels que vous ! »

Je ne sais pas, mais il me semble que ce que Napoléon Ier disait du père, Napoléon III a dû plus d'une fois le penser du fils.

Ci-gît encore un peu d'histoire.

XXIV

Un drame en Corée. — Paris et les souvenirs d'Asie. — Les étrangleurs. — Les Néo Japonais. — Centenaire de l'Institut. — Le monument de Meissonier. — Un article de M. Gréard. — La jeunesse de Meissonier. — Souvenirs du maître. — Ernest Renan et sa sœur Henriette. — Lettres et confidences. — Un reçu d'Ernest Renan. — Ce que gagnait en 1852 le futur auteur de la *Vie de Jésus*. — *Self-help*. — Un poète qui meurt. — Armand Renaud. — Le fonctionnaire et l'écrivain. — Le Parnasse. — La *Griffe rose*. — Vers oubliés : l'*Amphithéâtre*. — Souvenirs du passage Choiseul. — La voix éteinte.

17 octobre.

Une reine, dit-on, vient d'être assassinée, avec quelques-unes de ses suivantes. C'est en Corée, dans un de ces palais de laque et d'or que rêvait Gautier en ses visions. Le sang a coulé sous les sabres longs des *soshi*, et il semble que, par un anachronisme ironique, le télégraphe nous ait transmis là le récit de quelque chronique du moyen âge. C'est du Froissart asiatique. Mais l'horreur de l'aventure est atténuée par la distance et les Parisiens se laissent toujours émouvoir

fort peu lorsque les drames dont on leur parle n'ont point le boulevard pour théâtre.

L'affaire du marquis de Nayve, avec son décor italien, ce crime nocturne au bord de la mer bénie, « sur la plage sonore où la mer de Sorrente déroule ses flots bleus au pied des orangers », n'est pas tout à fait une cause parisienne. On en parlera, mais comme d'un roman de province, d'un chapitre retrouvé de Paul Féval. On ne saurait pourtant s'intéresser éternellement aux chanteurs populaires exploitant par les rues la charité publique, ou à Mlle Otero plaidant à peu près avec tout le monde. Et cependant, il faut bien l'avouer, la Corée est vraiment un peu trop éloignée. Il en est de la pitié comme de la morale et une reine coréenne égorgée ou un mandarin tué à distance ne sont que des fantômes de victimes, des êtres falots qu'on n'eût jamais rencontrés, se dit-on, qu'on ne saurait pleurer.

Et, pourtant aussi, en y pensant bien, c'est une épouvantable tragédie que celle du palais de Séoul, et les Japonais, chers aux Goncourt et à Loti, me paraissent jouer des mélodrames féroces dans le goût des *Fugitifs*, qu'on vient de reprendre et où les étrangleurs des Indes, maquillés d'ocre jaune, font frissonner encore les bons bourgeois de Paris. Nous sommes loin du Japon idyllique et rose où passent les petites mousmés au teint de crème, avec leur rire de printemps ! La guerre a peut-être donné le goût du sang à ce peuple de bibelotiers exquis et d'artistes tatillons. C'est un terrible vin que celui du massacre, et qui grise d'une atroce ivresse. Quoi qu'il en soit, la Corée nous inté-

resse infiniment moins que Madagascar et la reine de Corée que la reine des Hovas.

Vivent nos soldats! Ils ont allègrement marché et, au moment voulu, couru à la baïonnette. Nous avons désormais une angoisse de moins, et, en dépit des interpellations prochaines et des batailles à la mélinite oratoire qui vont se livrer autour de la tribune, nous pouvons nous occuper un peu des fêtes que l'Institut annonce pour ces jours prochains. L'institut, comme on sait, va célébrer le centième anniversaire de sa fondation et profiter de l'occasion pour inaugurer divers monuments élevés à la mémoire de quelques-uns de ses membres. C'est ce qu'en langage de théâtre on appelle des *clous*.

L'inauguration de la statue de Meissonier par Antonin Mercié est un *clou*. L'inauguration du monument d'Émile Augier, sculpté par Barrias, en est un autre. On a renoncé, je pense, à la translation du corps de Louis Pasteur, qui était un autre clou, mais un clou funèbre, un de ceux qu'on enfonce dans les cercueils. Meissonier avec toute sa jeunesse laborieuse, courageuse, acharnée, revit précisément, non pas seulement dans l'œuvre de Mercié, mais dans ces *Entretiens* que M. Gréard a pieusement et remarquablement recueillis, extraits, plutôt des notes familières prises au courant des causeries du maître par la main fidèle de Mme Meissonier, et qu'il publie.

J'ai retrouvé là le vivant écho des confidences de ce bon grand artiste, se livrant volontiers avec ceux qu'il aimait, parlant de ses années de lutte et de misère avec une crânerie toute gauloise, ne se vantant pas,

ne se plaignant pas, reportant sa pensée vers ces épreuves dures avec la satisfaction d'un homme qui a triomphé de haute lutte, vaincu le sort à la force du poignet. Le public est de plus en plus friand de ces confessions intimes, de ces lettres non destinées à la lumière et où l'homme déshabille sa pensée. Il a bien raison et les êtres qui furent des chercheurs convaincus, des artistes sincères, ont tout à gagner à se montrer dans leur naïveté si souvent touchante à la postérité.

Les lettres d'Ernest Renan à sa sœur Henriette nous ont révélé toutes les candeurs et toutes les bravoures aussi de cette âme inquiète, si résolue sous des timidités apparentes. Les confidences de Meissonier nous le font voir passant des nuits pour achever de petits chefs-d'œuvre, les «bois» de la *Chaumière indienne*, qu'on lui payait (M. Gréard ne le dit pas, mais Meissonier nous l'apprit un soir) *vingt francs!* tout juste. Et il les recevait, ces vingt francs, comme un manne!

Il était en ces heures mauvaises si dénué de ressources, le courageux grand homme, que, étant allé à l'enterrement de je ne sais plus quel artiste admiré, il se mit tout à coup, en suivant le convoi, à réfléchir que ceux qui marchaient derrière lui pouvaient apercevoir ses souliers aux talons éculés, et son pantalon élimé — et, comme il était fier, il laissa passer le cortège et le suivit le dernier, tout seul, très loin — comme le chien du pauvre.

Mais bah! il travaillait, il espérait. Il n'était pas de ceux qui regardent comme indigne de leur génie toute besogne sans gloire. Il laissait leur vanité amère aux

bohèmes qui parlent leurs œuvres et ne les réalisent guère. « La gloire est problématique, disait-il, mais le labeur est certain. » Ce sont là des leçons de morale en action. Le père de Meissonier voulait faire de son fils un droguiste, comme celui de Corot en voulait faire un drapier. C'est par leurs œuvres que les deux artistes s'affranchirent.

— Et j'aurais, me disait le père Corot, peint des enseignes de marchand de vin et des volets de charcutier pour être libre!

Ainsi faisait aussi Ernest Renan à sa manière. J'ai là, parmi mes autographes, un document d'une poignante éloquence et qui est comme l'admirable commentaire des lettres du futur historien du peuple d'Israël à sa sœur. C'est un reçu de Renan, visé par Taschereau, présenté, sur papier timbré, à la caisse de la Bibliothèque nationale, et portant le total des honoraires dus au jeune écrivain pour *dix séances* consacrées au travail du Catalogue de la Bibliothèque.

Et, pour dix séances d'un long, d'un difficile labeur, M. Renan touche vingt-cinq francs. Et, comme Meissonier pour les *bois* que lui commandait Curmer, il doit trouver que c'est de la *manne!* C'est en 1852. Il a vingt-neuf ans. Il faut vivre. Et il *fait du catalogue* en attendant les pages immortelles. Le pain d'abord, la gloire à plus tard.

Méditez ces quelques lignes, jeunes gens qui ne vous contenteriez point, pour un article de reportage, des *honoraires* que gagnait, pour un travail de bénédictin, M. Ernest Renan en dix jours!

Bibliothèque nationale.

DÉPARTEMENT DES MANUSCRITS

Travaux du Catalogue pendant le mois d'avril.

Honoraires dus à M. Renan pour dix séances à 2 fr. 50. 25 fr.

Reçû de M. le chef de la comptabilité de la Bibliothèque nationale la somme de 25 francs.

Paris, le 30 avril 1852.

E. RENAN.

Nous, administrateur adjoint, chargé de la direction des travaux du catalogue de la Bibliothèque nationale, certifions que les travaux ci-dessus mentionnés ont été réellement exécutés (*cela est encore écrit de la main de Renan*).

J. TASCHEREAU.

Vu : NAUDET.

C'est ainsi que, pied à pied, on arrache du terrain au sort, un sourire à la fortune. Elle est clémente à ces patients, à ces génies qui sont des simples. Ouvriers de leur succès, ils ne se rebutent devant aucun obstacle. « Vous n'avez pas d'églises à décorer? Crayonnez en passant sur les murailles! » disait Eugène Delacroix. C'est le vieux proverbe de nos pères : *Aide-toi, le ciel t'aidera!* Et j'aime à signaler chez ces Français, qu'on honorera demain, la mise en pratique vaillante de ce *self-help* dont les Américains ont la prétention de faire une vertu nationale, une vertu saxonne.

Il ne suffit pas toujours, il est vrai, de s'aider soi-

même, *de faire de soi*, comme disent aussi les Italiens.

Le monde des lettres perd souvent des hommes qui n'ont pas rempli toute leur destinée et qui disparaissent sans que le bruit de leur mort éveille l'écho mérité. Dans la génération nouvelle, par exemple, qui se préoccupait d'Armand Renaud, dont les journaux annonçaient hier le décès? Armand Renaud fut souvent un poète délicat et souvent puissant qui eut son heure de célébrité, sa part d'influence dans le mouvement littéraire d'où sortit, voilà quelques années, une renaissance de la poésie.

Il avait été des premiers de *chez Lemerre*, comme nous disions, et ce petit homme, au parler doux, très timide et très aimable, s'était bravement lancé jadis dans la bataille parnassienne. Je ne sais si les Parnassiens intransigeants le considéraient comme *un pur*, mais il fut de l'avant-garde, et, compagnon des Mendès, des Coppée, des Sully Prudhomme, il mena le combat un des premiers et supporta le poids du jour.

L'administration, d'où sortaient la plupart de ses camarades d'autrefois, depuis Valade jusqu'à Verlaine, l'avait gardé, et le poète, non pas mort-né, je crois, mais silencieux, disparaissait derrière M. Armand Renaud, inspecteur en chef des Beaux-Arts de la Ville de Paris. Le fonctionnaire masquait, s'il n'étouffait pas, l'homme de lettres. On se déshabituait de voir ses volumes aux vitrines des libraires. La poésie n'était plus pour Renaud qu'un délassement doux et profond. Il sacrifiait sa vie à son devoir ; il se préoccupait de Paris, de sa décoration, des artistes à encourager. Il s'oubliait pour songer aux autres.

Je l'avais connu, voilà bien des années, lorsque, débutant, il apportait aux critiques des journaux son premier livre, un roman.

Petit, hésitant, parlant bas (mais avec une flamme résolue dans le regard), il s'excusait, en tendant son volume, de la hardiesse de son sujet : l'éternel duel d'amour entre la femme et l'homme.

— Oh! disait-il, c'est un roman cruel... très cruel... Du reste, le titre vous l'indiquera.

— Et ce titre, c'est?...

— La *Griffe rose!*

Ah! mon pauvre Armand Renaud, la *Griffe rose!* Il y a longtemps que les témérités de votre jeunesse ont été dépassées! La *Griffe rose*, aujourd'hui, quel titre et quel sujet anodins comparés aux indigestes cruautés ou crudités dont on nous gorge!

Tel Armand Renaud était jadis, avec sa politesse exquise, tel il était demeuré dans les fonctions qui lui donnaient une haute main sur les arts. Ceux qui l'ont approché n'oublieront jamais son aménité, son esprit de justice, et on eût deviné, ce semble, en lui le poète qui s'excusait de sa fonction et de son pouvoir plus qu'il n'en usait.

C'est que ce fut une âme éprise de justice et profondément pitoyable. On mesure la valeur d'un homme à la quantité de pitié que son cœur contient. Armand Renaud, après ces romans de jeunesse où la griffe rose des femmes déchirait la chair de nos vingt ans, s'était comme envolé vers un Orient idéal, et, tandis que tels de ses maîtres ou de ses amis du Parnasse cueillaient, aux Indes féeriques, la fleur symbolique du lotus, lui

s'égarait, avec Saadi, vers un autre coin d'Asie, et il écrivait les *Nuits persanes*. Mais, profondément épris de la vie moderne, très Français et par le style et par la pensée, il laissait là ces visions lointaines et chantait bientôt, avec un sentiment très rare et très poignant, les misères parisiennes, les douleurs de tous les jours, celles qui frappent l'ouvrier dans sa mansarde nue ou le soldat autour du drapeau.

Il écrivit, sous cette inspiration très personnelle, un volume de vers qui mérite de rester, les *Drames du peuple*, et le poète de la *Justice*, M. Sully Prudhomme, mit en tête de ces pages affamées d'idéal et de pitié une éloquente étude littéraire. Ce fut, je pense, le dernier volume d'Armand Renaud; mais il résumait toute sa pensée dans ces éloquents appels au patriotisme et au pardon.

Il avait pour les souffrants des regards pleins de larmes et des chants pleins de sanglots. Il s'arrêtait, pensif et pitoyable, devant les morts anonymes couchés sur les pierres de l'amphithéâtre, et laissait tomber, comme une eau bénite, sur leurs corps à demi disséqués, des pleurs de poésie :

Tous sont laids, hormis une femme
Au teint rosé suavement,
Que nul fer encore n'entame
Et qui semble rire en dormant.

Près d'elle, un enfant, tête blonde,
A déjà le crâne scié,
Condamné qu'attendait le monde
Et qui soudain fut gracié.

Plus loin, c'est un vieux et sa vieille
Usés par le labeur brutal,

Après l'existence pareille
Ayant eu le même hôpital.

C'est un homme à chaude cervelle
Étouffé par la pauvreté ;
Un chercheur de terre nouvelle
Dans les vagues précipité.

C'est un balayeur, dans la rue,
Sur lequel l'omnibus versa ;
Autour de lui la foule accourue
Fit un moment cercle et passa.

O pauvres gens, je vous respecte,
Cadavres comptés pour zéro,
Vous qu'on mutile et qu'on injecte,
Puis qu'on emporte au tombereau.

Après les longs jours de fatigue,
Après les froids, après la faim,
La terre, envers vous peu prodigue,
Vous donna l'hôpital pour fin.

Vous avez fait tourner la roue
De la machine humanité ;
Votre place fut à la proue
De notre vaisseau balloté.

Et, saluant sur le rythme cher à Théophile Gautier, en ses *Emaux et Camées*, ces autres *Vieux de la vieille*, soldats tombés dans la mêlée quotidienne, cadavres du grand carnage social, il ajoutait, Armand Renaud, avec une simplicité qui donne à ses vers, très sincères, une grandeur tragique :

Et, puisque votre destinée
Est d'être taillés en lambeaux
Sans qu'une croix vous soit donnée,
Sans que vous ayez un tombeau,
Etres sans nom, pâle hécatombe,
Pâture des bistouris froids,

J'ai voulu vous faire une tombe,
J'ai voulu vous mettre une croix.

Tout l'homme est là, dans cette pièce, *Amphithéâtre*, que je choisis entre d'autres tableaux populaires, *les Bals publics*, *Chansons des rôdeurs de nuit*, *Banlieue de Paris*, *les Fiancés de Cayenne*, qui ont l'accent moderne, puissant, déchirant, — sans l'argot et l'accent terrible — de Bruant, le chanteur dominant le *goualeur*. Mais Renaud, dont les derniers vers s'appellent *De Vercingétorix à Gambetta*, savait quitter les tristes spectacles de la rue ou de l'hôpital pour célébrer les héroïsmes plus éclatants, sinon plus attendrissants, — et huit vers de lui, qu'il intitulait *le Soldat de Marathon*, résument son idéal et son rêve :

Ce n'était qu'un soldat obscur entre dix mille.
Quand on eut la victoire, il voulut, le premier,
En porter la nouvelle à la lointaine ville,
Et partit, fier coureur, agitant un laurier !

Epuisé par sa course effrayante et sans trêve,
Il mourut dès qu'il fut au terme du chemin.
Heureux qui peut, de même, ayant atteint son rêve,
Mourir, la flamme au cœur et la palme à la main !

Dans son appartement des Batignolles, Armand Renaud est mort, non la palme à la main (elles vont à de plus illustres), mais, au cœur, la flamme de ses vingt ans, aimé et bon ; et on me saura gré d'avoir salué — et cité — ce poète qui s'en va. Demain on célébrera l'inspecteur, le fonctionnaire, le serviteur de l'Etat ; j'ai voulu soulever un coin du passé, montrer un coin de cette âme d'artiste, de ce patriote sans fracas, de

ce loyal homme de lettres sans envie et sans orgueil.

Et, encore une fois, ce compagnon qui disparaît m'intéresse plus que la reine de Corée égorgée là-bas. Un poète qui meurt c'est aussi une royauté, une toute petite royauté, qui s'éteint. Puis je ne suis pas bien certain que la majesté asiatique soit morte, tandis qu'une voix, faible peut-être, mais qui disait la justice et la pitié, vient de s'éteindre dans un coin de Paris.

XXV

Le Centenaire de l'Institut. — Nos hôtes. — Peintres, savants et poètes — La visite à Chantilly. — Le château au temps de Condé. — Le duc d'Aumale — Visite à travers les galeries. — Le premier tableau. — *Le drapeau chéri.* — Pas de politique ! — La bibliothèque. — Le vieux Louvre et la France. — Gustave Droz. — Un candidat. — Souvenir de 1871. — Un peintre. — Marcelin et la *Vie parisienne.* — La succession d'Edmond About. — Un catalogue. — Mérimée et H. B. — Comment meurt l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé.*

24 octobre.

Ce sont aussi des rois, ces associés étrangers de nos Académies qui viennent assister aux fêtes du Centenaire de l'Institut de France. Rois de l'art, de la pensée ou de la science. Beaucoup sont restés au logis, comme M. Gladstone, M. Millais ou M. Verdi. Mais d'autres figureront à la cérémonie de la Sorbonne et salueront, vendredi prochain, le chef de l'Etat à l'Élysée. On se montrera M. Max Müller, qui vient d'Oxford, et lord Kelvin, et M. Alma Tadema, qui a laissé à Londres ses petites figurines gréco-romaines pour

venir jeter un coup d'œil sur les Parisiennes de Paris. M. Castelar, qui eût inventé l'éloquence si tant d'autres tribuns n'eussent pas vécu avant lui, et M. Pradilla, dont les peintures historiques sont presque aussi populaires chez nous qu'à Madrid, doivent venir aussi.

Je crois bien que ces hôtes illustres seront aussi regardés que nos Français et même un peu plus, car nous sommes à la fois hospitaliers et curieux. Cependant M. Jules Simon prenant la parole après M. Poincaré, le ministre dont la jeune voix a si justement acquis tant d'autorité n'est pas de ceux qu'on négligera, et le hasard, qui décerne cette année la présidence des cinq classes de l'Institut à l'Académie des beaux-arts, aura donné à ces fêtes un président des plus décoratifs, le beau vieillard à barbe d'apôtre et aux cheveux de prophète de la Sixtine, qu'est le vénérable M. Ambroise Thomas.

Mais il me semble qu'à tout prendre la réception des membres de l'Institut au château de Chantilly est ce qui préoccupe et attire le plus les collègues du duc d'Aumale. Il y a là comme une hospitalité particulière qui met, pour la première fois, le palais historique à la disposition de ceux à qui le prince l'a si noblement légué. Et puis tous les souvenirs de Condé, de ses fêtes, des réceptions éclatantes, flottent encore autour du château artistement rajeuni par son propriétaire actuel. On se dit qu'on va retrouver là un écho de ces journées d'art et de poésie dont l'historien des Condé nous traçait l'admirable tableau dans un chapitre du dernier volume, encore inédit, de son œuvre.

Le vainqueur de Rocroy avait fait du « vieux manoir

de Montmorency » une sorte de Louvre de la pensée, et lui avait rendu, en l'activant, cette vie intellectuelle qu'avaient connue ces antiques murailles du temps où Théophile lisait là, sous les ombrages, des vers à Mme des Ursins. M. le Prince avait tour à tour pour hôtes l'homme des *Satires* et le contemplateur de la vie humaine. C'est Boileau qui amenait Racine à Chantilly. C'est à Chantilly que Condé donna à Molière des conseils pour *Tartuffe*, fit jouer cette comédie de l'*Imposteur*, exilé de Paris et de Versailles, et prit le parti de l'auteur contre les faux dévots que l'impiété subalterne de Scaramouche n'irritait point, mais qui s'indignaient de la hardiesse et de la haute raison du poète. A Chantilly venait La Fontaine, le bonhomme distrait et rêveur, demandant des permis de chasse, et, j'imagine, laissant bientôt là son fusil pour s'arrêter, hypnotisé, devant quelque trou de belette ou quelque fourmilière.

Chantilly, comme Heidelberg, a son *allée des Philosophes*, et Bossuet y a promené ses pas. Ces grands arbres ont entendu la voix de Fénelon, les discussions de Malebranche, les causeries de La Bruyère. Bourdaloue y a souvent presque aussi bien parlé que dans son *tripot*, pour dire comme Mme de Sévigné. Les acteurs de M. le Prince — car le grand Condé avait ses comédiens ordinaires comme le grand Louis, et qui, volontiers, faisaient aussi des *tournées* en province, jouaient à Rouen, parcouraient la Normandie ou l'Artois — les comédiens de M. le Prince ont joué là les œuvres des poètes illustres qui furent la gloire d'un siècle et demeurent l'honneur d'une nation. Tout est plein de renommée et de bruit en ce logis, en ce

palais, où se rendra, samedi, l'Institut de France. Et quel guide étonnant, érudit et charmeur, ces savants, ces artistes, ces auteurs dramatiques, ces maîtres de la forme et de l'idée trouveront au seuil de la vieille demeure historique !

Je souhaite qu'il fasse beau. Par les claires journées d'automne, les allées de la forêt étincellent sous le soleil comme de longues avenues de cuivre, d'or et de bronze. On longe au galop les chemins tapissés de feuilles tombées. L'air est vif et sain. Les hêtraies frissonnent sous un vent léger. Quelque trouveur d'étymologies remarque en passant que les tilleuls sont rares et cependant le nom dit tout : Chantilly, champ de tilleuls, *champ de tilles.*

Les chevaux galopent. De la gare au champ de courses — si peuplé dimanche dernier, avec les toilettes féminines à demi bordées de fourrures pressées autour des braseros — il n'y a pas loin, et tout à coup, le palais apparaît, au bout de la prairie verte, masse blanche, élégamment couronnée de tuiles et qu repose sur des assises solides où l'eau sommeille, comme une défense et une parure.

Le duc d'Aumale l'a défini d'une façon exquise, cet édifice délicat et puissant à la fois que le connétable Anne de Montmorency bâtit là : « *Un cygne endormi sur l'eau.* » Et rien n'est plus vrai, rien n'est plus juste. La statue de bronze du connétable, sculptée par Paul Dubois (un chef-d'œuvre), semble veiller, l'épée au poing, sur la demeure. Et, derrière ces murs qui

défieraient l'assaut, des merveilles d'art, des trésors d'érudition, des tableaux choisis, d'incomparables livres, des reliques de notre histoire sont pieusement conservés, joyaux dont le directeur de l'Académie française fera un à un les honneurs à ses confrères. Et ce leur sera une bonne fortune unique, car personne ne connaît et ne sait faire connaître Chantilly comme celui qui l'a si généreusement donné à la France.

Une visite à ces galeries célèbres, sous la conduite du prince qui fait partager à ses hôtes ses admirations et ses recherches, est une délicieuse surprise, d'une qualité tout à fait rare, et ceux qui auront écouté M. le duc d'Aumale pourront se dire qu'ils ont suivi, entendu, admiré un Français de pure race, Français de langue, Français de cœur, avec une bonne grâce souveraine où je ne sais quel écho du style, des formes de langage du grand siècle, se mêle à la cordialité entraînante du militaire d'aujourd'hui.

Je le vois, appuyé sur sa canne, parcourant ces salles merveilleusement décorées de toiles, de dessins, d'œuvres supérieures, depuis les panneaux fantaisistes de Watteau jusqu'aux madones de Raphaël. Je l'entends, s'arrêtant dans la galerie des Batailles, devant la panoplie formée de l'épée, des pistolets de combat du grand Condé et des drapeaux pris à l'ennemi : « Mes chers confrères... » et de sa voix mâle, habituée au commandement, raconter, en souriant, comment le curé de Rocroi, en mourant, lui a légué et fait envoyer à Twickenham ces étendards glorieusement déchirés qu'un habitant de la petite ville tenait de ses

arrière-parents et conservait dans sa maisonnette de brique. Les drapeaux de Rocroi ! Les pistolets du duc d'Enghien ! Ces armes, qui furent des journées de Nordlingen et de Fribourg, les voir de près, dans l'encadrement de ces drapeaux de la vieille monarchie ! Mais, tout à l'heure, en conduisant ses hôtes aux galeries de peinture, sans nul doute le prince les arrêtera devant un petit, tout petit tableau de bataille (d'Hippolyte Bellangé, je crois) représentant un combat des guerres de la République où, dans la fumée, un officier de grenadiers agite un drapeau tricolore. Et volontiers il rappellera que ce fut là le premier, tout premier tableau de sa galerie, aujourd'hui sans prix, et que, sur ses économies de jeune homme, il acheta, voici bien longtemps, cette toile militaire... 200 francs. Le drapeau aux trois couleurs avait déjà séduit le prince qui devait si vaillamment, après l'avoir bien servi, parler du *drapeau chéri*, lorsqu'on pensait, ailleurs, à le modifier ou — quelle folie ! — à le remplacer par un autre.

La collection du duc d'Aumale s'est enrichie singulièrement depuis l'acquisition lointaine de ce tableau de Bellangé. Un long catalogue ne suffirait pas à énumérer les richesses d'art accumulées dans ce château. En effet, chaque année, quelque œuvre nouvelle vient prendre place à côté de ces Delacroix, de ces Dupré, de ces Decamps, de ces Meissonier — pour ne parler que des modernes — qui sont la gloire du palais. D'incomparables dessins d'Holbein,

accrochés aux murailles, y avoisinent les dessins de Raffet, conservés dans des cartons dont le prince connaît, a classé le moindre croquis.

Et les enluminures de Jehan Foucquet ! Et l'entassement de curiosités précieuses, de statuettes antiques, d'émaux, de médaillons, de souvenirs dans ces vitrines où l'œil est attiré par tant de raretés différentes ! On passerait là des journées entières, étonné. Mais il faut le maître pour animer en quelque sorte toutes ces œuvres dont chacune a son histoire, pour ajouter à cet art le charme du mot qui l'éclaire.

Par exemple, devant tel dessin plein d'une fougue endiablée représentant l'enlèvement du col de Mouzaïa, le duc d'Aumale vous dira, montrant un officier qui tombe, et qu'il aimait :

« Tué si jeune ! *La mort aime ces fraîcheurs !* »

Mais c'est dans la bibliothèque, assis parmi ses livres, devant sa table de travail — dans cette collection où les reliures carolingiennes des vieux missels commencent l'admirable série que terminent les volumes des *Amis des livres* — c'est dans l'encadrement de ces trésors de bibliophilie qu'il faut voir, écouter le duc d'Aumale, évoquant ses souvenirs de jeunesse ou de guerre, d'art ou de batailles, Valmy quand il parle de son père, la Smala quand il rappelle les images, les traits de ses compagnons d'armes.

Jamais de politique.

— On ne parle ici, disait-il, un jour, que de l'art, de la littérature et de l'armée.

Pour lui, cette trinité, c'est la France. Et comme il

en parle, avec quel accent, quelle puissance d'amour filial, de cette chère France !

Je me rappelle, un jour, comme il feuilletait le fameux livre d'heures, aux miniatures précieuses à l'égal des peintures d'un Memling, qui représente, en des paysages d'une réalité et à la fois d'une poésie intenses, les vues de Paris ou des châteaux d'autrefois, les donjons maintenant écroulés — oui, j'ai très présente encore sa parole soudain très grave et d'une émotion contenue, mais mâle et qui vibrait, malgré tout, lorsque sa main toucha du doigt l'enluminure où, dans un ciel très bleu, se dressait, menaçant, avec de hautes tourelles noires, le Louvre, le vieux Louvre du moyen âge dont il ne reste aujourd'hui qu'un tracé graphique, des lignes géométriques entre les pavés de la cour.

Et l'ancien officier de l'armée d'Afrique, le fils de roi, d'arrêter son regard sur cette miniature et de dire lentement.

— Le Louvre !... Le Louvre des rois de France !

C'est pourtant là que s'était réfugiée la patrie ! La résistance à l'étranger, la résistance à l'Anglais partait de là !... En ce tombeau de pierre logeait la fortune et battait le cœur de la France !

Je jure qu'un Michelet eût été ému, remué dans tous ses nerfs par le ton d'amour ardent dont — paraissant revoir, fixer de son œil bleu le passé de la patrie — le duc d'Aumale avait prononcé ces mots, hochant la tête devant l'image où le vieux Louvre lui semblait abriter la jeune France !

Parmi ceux qui auraient pu accepter l'hospitalité de Chantilly et écouter, samedi prochain, le duc d'Aumale, aurait pu figurer le très galant homme qui vient de mourir. Mort très douce, très prompte et profondément touchante que celle de ce pauvre Gustave Droz qui s'arrêta au seuil de l'Académie, parce qu'on l'accusa d'immoralité ! Il tombe en aidant à transporter dans sa chambre sa femme malade. On accourt, on s'empresse autour de lui. C'est fini. Ce railleur est frappé au cerveau. Il y avait longtemps qu'il était touché au cœur.

J'ai lu, ce matin, les articles — d'ailleurs sympathiques — qu'on lui consacre : « *Un écrivain quasi célèbre... Un charmant conteur à demi oublié...* » Comme elle passe vite, la renommée ! C'est donc cette poussière, la gloire? Personne plus que Gustave Droz ne connut le succès foudroyant, immédiat, les *grosses ventes*, pour parler comme ceux qui lui succédèrent. Il était, voilà vingt-cinq ans, l'auteur le plus demandé et le plus goûté. Je me rappelle que, lorsque, pour la première fois, nous sortîmes de Paris assiégé, tendant, pour les faire viser, nos laissez-passer à un officier prussien, qui les portait à l'état-major, un grand mouvement se fit dans la maison où logeait l'officier supérieur allemand et, tout à coup, bouclant leurs ceinturons, arrivant très vite, comme pour voir quelque curiosité inattendue, des jeunes gens, dragons verts, hussards rouges, accoururent vers nous, l'un d'eux tenant un des passeports à la main et appelant :

— *M. Custave Troz!*

Et Gustave Droz, un peu ému, très coloré, de s'avancer, tandis qu'un colonel de cavalerie venait, de son côté, vers lui et, souriant dans sa moustache blanche, lui disait d'un ton à la fois interrogateur et flatteur, en saluant, la main à la casquette :

— *Monsieur, Matame et Pépé ?*

C'était la gloire, cela ! Et l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé* passa comme un triomphateur (oh ! très intimidé !) devant les vainqueurs poliment inclinés dans un de ces saluts corrects qui leur font arquer les jambes et rentrer le ventre.

Qu'il y a longtemps ! La déception était venue pour Gustave Droz, qui avait rêvé d'endosser l'habit à palmes vertes. Et, de fait, il était le créateur de tout un genre littéraire qui tenait de Crébillon, de Musset et parfois, dans les tableaux intimes, de Berquin. J'écris ce nom sans malice aucune. Il avait précédé les conteurs d'aujourd'hui qui l'ont oublié, disent-ils, après l'avoir imité. Les peintres de la *Vie parisienne* ont plus de piment que l'auteur de cette fameuse *Tante en Vénus* qui fit scandale sous l'Empire et qui paraîtrait un peu atténuée aujourd'hui. On n'en est plus à la meringue, mais au poivre rouge.

La première fois que j'avais vu ce nom, devenu si aimé, de *Gustuve Droz*, c'est sur un livret de Salon. Le peintre (il était peintre, élève de l'atelier Picot) exposait un tableau de genre, d'un sentiment à la fois ironique et sentimental, comme ses futurs romans. C'était, dans une rue de Coblentz, par un jour d'hiver, le groupe grelottant de deux vieux émigrés, maigres et pauvres dans leurs douillettes usées et parlant évi-

demment entre eux de leur prochaine rentrée en France.

Joli tableau où il y avait (il semble que je parle aussi du littérateur) quelque chose de l'humour des albums de Tœppfer. Un homme d'un esprit subtil, dessinateur narquois, écrivain attendri aussi, grand *découvreur* d'hommes, si je puis dire, et inventeur de sujets à traiter, Marcellin, l'ami de Taine, fondateur de la *Vie parisienne*, découvrit que Droz avait un joli brin de plume au bout de son crayon et lui demanda d'écrire ses sensations de père, d'amoureux, de curieux.

— Mais je ne suis pas un écrivain !

— On est toujours écrivain quand on sait bien voir et exprimer sincèrement ce qu'on a ressenti et vu !

C'était un esprit supérieur, le caricaturiste Marcellin. Il a combattu pour Stendhal, pour Tourguenef, il eût deviné Tolstoï. Gustave Droz l'écouta et fit son œuvre. Elle nous paraissait légèrement acidulée, salée, pour tout dire, en ce temps-là. Elle était du moins élégante et coquette. Les défilés et les travestissements des carnavals payés si cher, ceux où l'on se costumait ou se *décostumait* en Salammbô, avaient une grâce attirante et une beauté certaine. Quand le bal masqué fut fini, Droz oublia Boucher ou Gavarni pour les peintres intimes, reposés, et ses livres devinrent sérieux, avec beaucoup d'esprit toujours, mais avec une pointe d'homélie.

Il se présenta pour succéder à Edmond About. Au moment même, un vendeur de livres d'occasion imprimait dans son catalogue le titre de je ne sais quel livre érotique qu'il attribuait en toutes lettres à Gus-

tave Droz. C'était un mensonge et l'on conseilla à l'auteur d'*Autour d'une source* et du *Cahier bleu de Mlle Cibot* de protester publiquement, soit par une lettre, soit par un procès. Mais, timide, détestant le bruit, Gustave Droz laissa passer l'occasion. L'homme au catalogue dut aussi, sans doute, aller le supplier, disant qu'il déchirerait le feuillet, effacerait le nom, et, comme Droz était bon, il laissa faire !

Seulement la vague accusation resta.

— Qu'est-ce que ce livre obscène dont on a parlé ?

— Un mensonge, une calomnie. Le livre en question n'était pas de lui.

— Alors, pourquoi n'a-t-il pas solennellement déclaré qu'on l'insultait ?

Et c'est ainsi que les légendes font leur œuvre. Lorsque Mérimée s'était présenté à l'Académie, ses futurs collègues avaient reçu, par la poste, les feuillets les plus vifs de sa fameuse brochure sur Beyle : *H. B.* Il n'en fut pas moins élu. C'est qu'il opposait son ironie très brave à la manœuvre imaginée par quelque candidat jaloux. Gustave Droz ne lutta pas. Il fut vaincu. Je crois bien qu'il en conservait une amère tristesse dont il ne parlait jamais. Toujours souriant, poli, accueillant, bon camarade, cet homme d'honneur et de talent, lorsqu'on lui demandait ce qu'il faisait, répondait :

— Je relis les *Lettres d'un dragon !*

— Mais c'est de votre fils !

— Oui, oui, *Monsieur* et *Madame* sont finis. C'est *Bébé* qui monte à présent !

Eh ! monsieur, ce Parisien de la *Vie parisienne* est

mort, auprès de sa compagne de toujours, comme un bon bourgeois de Diderot ou du bonhomme Greuze.

Ah ! qu'ils le sachent bien, nos hôtes d'aujourd'hui, venus pour étudier Paris : sous l'ironie et le rire de nos boulevardiers, que de bravoure souvent ils trouveront, s'ils savent chercher ! Que de simplicité et de vertu !

XXVI

Les examens du Conservatoire. -- Ce que le public ne voit pas — La salle des classes. — La loge de Napoléon Ier. — Défilé de candidats. — Une séance. — Beaucoup d'inscrits, autant d'appelés, peu d'élus. — Les espérances. — Mlle Croizette. — Futurs Talma, futures Rachel. — Le personnel des candidats — Le soir tombe. — Le portail. — Comment le jury peut traverser la foule. — Les ongles roses.

31 octobre.

Il est un coin de Paris aujourd'hui où les coups de théâtre de la politique n'ont aucune répercussion, où l'on s'agite cependant et se passionne autant qu'à la Chambre, un coin spécial tout à fait curieux, bruyant, très vivant pendant ces heures de fièvre : c'est le Conservatoire du faubourg Poissonnière, où les candidats aux places d'élèves passent maintenant leurs examens.

Du Conservatoire le public ne connaît que les grands jours de parade, les concours, devenus un des spec-

tacles à la mode, un divertissement aussi couru qu'un steeple-chase. On n'admet la foule que dans la petite salle pompéienne où se donnent aussi, les dimanches d'hiver, les concerts fameux. Mais, dans la salle des classes, dans cette petite salle qui fut jadis, au temps du premier Empire, la salle des concours publics et la salle d'apparat, les scènes qui se jouent, les comédies qui se donnent sont plus attirantes encore, tout à fait inattendues, souvent très amusantes. C'est le défilé des jeunes ambitions, des appétits de gloire, des vocations irrésistibles, si souvent ironiques et cruellement bafouées. C'est la grande cohue des comédiens de l'avenir. Le nombre est grand des appelés, petit celui des élus. Et rien ne décourage les rêves en ce pays de chimère où des jeunes filles qui zézayent aspirent à représenter Célimène, et de pauvres diables, d'humbles petits bossus se présentent pour incarner le Cid ou Roméo.

Un dessinateur d'un rare talent, M. Paul Renouard, qui a donné des chefs-d'œuvre à l'*Illustration*, de Paris, et au *Graphic*, de Londres, obtint un jour d'assister à ces examens où nul n'est admis que les concurrents et les juges, et il prit, du fond d'une logette, des croquis malheureusement demeurés inédits, profils de M. Dumas ou de M. Doucet, gestes des candidats sur la scène, décor où se joue le petit drame de l'examen, car c'est toujours un drame, et souvent douloureux, qu'une séance de ce genre. Tant d'espoirs déçus, tant de cœurs gonflés, tant de larmes! Je regrette ces dessins de Renouard. Mais le fils du maître comédien Delaunay, qui fut peintre avant d'être acteur, avait

exposé déjà au Salon une vue de cette salle où se fait à huis clos la cuisine de l'art dramatique. Il nous montrait les élèves de son père jouant là une scène de *Psyché*, Mlle Muller, une enfant, Mlle Marsy en robe courte, toute gamine, et M. Albert Lambert, imberbe et grêle comme un collégien. Le tableau était fort juste, pris sur le vif. Regardons-le encore.

Une petite scène circulaire sans coulisses, avec une draperie verte à longs plis pour toile de fond, une table, quelques chaises de paille, un piano devant le proscenium (pour les classes de musique), et là-dessus, sur le plancher non ciré, des Hamlet, des Saint-Vallier, des Alceste, des Perdican, des Clitandre, des oncles van Buck de seize ans, moralisant leur coquin de neveu sans un poil de barbe au menton, des Marton, des Lisette, des Agnès, des Camille, des Andromaque, des Bélise, tout le Panthéon idéal de notre théâtre incarné dans des enfants qui balbutient, récitent, ânonnent — parfois donnent aussi la sensation d'un talent futur, un soudain éclair illuminant l'avenir.

Et l'huissier, au fond de la scène, Lescot, ouvrant la petite porte qui donne sur la cour extérieure où se pressent, en bas, les candidats, bruyants ou silencieux, énervés, inquiets, attentifs à l'appel de leur nom comme les condamnés de la Terreur.

Quand je dis Lescot, ce n'est plus lui. Les Parisiens habitués à l'huissier légendaire qui, depuis trente-trois ans, annonçait, les jours de concours, les noms des lauréats ne l'entendront plus dire, flegmatiquement, dans le grand silence attentif de la petite salle : « *Appelez monsieur Un tel, ou mademoiselle Z...* » Les-

cot a pris sa retraite. C'était, comme l'huissier Picard, de la Comédie-Française, une physionomie parisienne. Pas de concours sans le bon Lescot, avec sa bonne figure militaire dont la moustache avait grisonné, puis blanchi. Il en avait tant vu passer, tant et tant appelé, de ces lauréats maintenant oubliés, disparus pour la plupart ! Lescot s'est senti las du défilé, et maintenant, à Billancourt, il songe peut-être que les journées de concours et d'examens ne seront pas complètes puisqu'il ne sera plus là, sa liste à la main, pour appeler ces jeunes gens !

Une autre figure à sa place, devant la petite porte qui laisse passer les concurrents. Et, devant cette scène où les jeunes gens s'avancent, une table en fer à cheval recouverte d'un tapis vert, parsemée d'encriers ronds en porcelaine blanche, puis le président, les juges, les professeurs, écrivant, prenant des notes sur de grands registres. M. Ambroise Thomas, non plus avec sa sonnette des grands jours, quoiqu'il en ait une, mais avec un coupe-papier qui est une variété de sonnette, une sonnette fantaisiste et dont le bruit sur la table signifie :

— Je vous remercie ! C'est assez !

Les concurrents la dominent, cette table verte d'où le jury les écoute, les examine, les lorgne. La petite salle oblongue, aux boiseries peintes en vert et en rose — comme un sorbet — est assez triste, éclairée des deux côtés par des fenêtres aux vitres dépolies, avec une logette sombre, au fond, en face de la scène, au milieu du balcon supporté par des colonnettes de bois, balcon unique d'où, par cette percée du milieu, l'em-

pereur assistait aux concours de tragédie de son temps et venait savoir s'il ne naissait point de rival à Talma. Il devait s'y trouver fort à l'étroit et un *soiriste* réclamerait aujourd'hui si on lui offrait ce trou noir pour son service. Mais Bonaparte n'était pas plus à l'aise en sa berline de guerre, et de ce trou il pouvait écouter, voir sans être vu.

C'est devant cette logette vide et ce tapis vert que défilent de midi à la nuit tombée, pendant trois jours, les ambitieux qui rêvent les lauriers de Rachel ou de Got. Personnel singulier et qui diminue de valeur, chose étrange, à mesure qu'il s'affine. Autrefois (je parle de longtemps) les candidats au Conservatoire étaient, en majorité, de pauvres diables que le démon du théâtre avait mordus pendant la représentation de quelque drame, en écoutant Mélingue ou en voyant Dumaine, de ses biceps puissants, protéger la vertu, ouvriers intelligents, poètes de goguette, habitués de l'Ambigu ou de la Gaîté ; ou bien encore des fillettes éprises de tragédie, grimpant, là-haut, par-dessus les troisièmes galeries, dans les *bonnets d'évêque*, maintenant supprimés, du Théâtre-Français, enthousiasmées par la voix profonde, l'aspect de statue d'une Rachel, ou encore grisées par la verve railleuse, le verbe clair d'une Brohan.

Ceux-là, enfants perdus de la bataille dramatique, ne redoutaient ni les obstacles, ni les peines. Ils savaient que l'apprentissage du théâtre est dur. Sur le chemin de la Toison d'or ils étaient prêts, avant de s'embarquer, à faire provision de biscuit pierreux et de vache enragée. Et ils allaient joyeux, au hasard, à

l'aventure, ne redoutant pas la bohème et bravant lestement la misère. Le vieux Béranger était encore à la mode et l'on chantait les gueux, qui sont gens heureux !

Aujourd'hui, c'est tout autre chose. Le théâtre est *une carrière*. Et quelle carrière ! La plus brillante souvent et la mieux rentée. On se fait actrice comme on se fait institutrice. On se présente aux examens du faubourg Poissonnière comme on se présenterait à l'Hôtel de Ville pour avoir des diplômes. On entre dans la classe d'un professeur de déclamation comme on se ferait admettre dans une étude d'avoué. On *grasseye* comme on *grossoyerait*.

Ah ! qu'il est loin, le temps de Scarron et du *Roman comique !* Qu'il est lointain, même le temps d'Albert Glatigny, le poète-cabotin, fier de jouer un *deuxième sénateur* dans l'*Othello* de Shakespeare ! Les parents savent que le théâtre est un métier classé maintenant, honoré, et les fils et les filles d'officiers supérieurs ne dédaignent pas le Conservatoire où, du temps de Gavarni, se pressaient les cabas des mères d'actrice. Il en est des coulisses comme des ateliers de peintre. C'est une invasion de débutants et d'apprenties. « *Jamais je ne ferai de mon fils un barbouilleur de toiles !* » C'était le cri indigné d'autrefois. Depuis que Meissonier et Detaille ont trouvé des mines d'or (*patented*) sur leur palette, l'ambition des pères est tout autre : « *Tu ne dessines pas mal, pourquoi ne peindrais-tu pas ?* »

Ainsi du théâtre. Les comédiens de salon pullulent, les petits théâtres d'essai fourmillent. Il y a partout

comme une germination spontanée d'acteurs, d'actrices, de monologuistes, de *diseurs*. Tout ce petit monde, fils et filles de négociants, d'avocats, de professeurs, de militaires, tous ces nouveaux venus, affamés de fortune et de bruit, se précipitent vers le Conservatoire. Ils sont plus instruits qu'autrefois. Sont-ils aussi échauffés du feu sacré ou leur feu sacré n'est-il point un feu de paille ?

Toujours est-il qu'il y a une sélection parmi les candidats et que le comédien ignorant, impulsif, naïf et génial, bien qu'illettré, est rare. Cet art décevant est si bien considéré comme un métier que je sais, parmi les juges de cette année, quelqu'un qui a reçu — on ne le croirait pas — une lettre de recommandation d'une religieuse en faveur d'une jeune fille poussée par la vocation et quittant le couvent pour le théâtre ! O le Perdican de Musset qui reprochait aux pâles filles entourant Camille d'étouffer en elle tous les soupirs et les ferments de vie, que dirait-il de cette *sœur*, pieuse sans doute, travaillant à ouvrir à l'une de ses élèves les portes du temple de perdition ?

Et parmi cette foule qui se presse devant le logis du faubourg Poissonnière combien peu d'espoirs d'avenir ! Quelles déceptions se préparent ces enamourés de la scène : « Faites des chaussures, piquez des bottines ! » répondait volontiers M. Got à ceux et à celles qui lui demandaient s'il fallait *entrer au théâtre.*

— Nous en recevons trop, nous en admettons trop à concourir, nous en couronnons trop, dit à son tour quelqu'un que je connais.

Voilà la vérité. Les vocations certaines sont rares. Plus rares, les talents originaux. Quelque tempérament personnel apparaît cependant, de temps à autre, dans cette masse de médiocrités. On me parlait encore hier d'une grande jolie fille élégante qui se présenta, il y a deux ans, aux examens et joua, cette fois, le *Demi-Monde*. Elle étonna, elle séduisit le jury. Elle était belle et distinguée, brune, la voix exquise, et, comme par une sorte de bravade, elle avait pris ce nom de théâtre : *Crozette.*

Le nom sonnait bien. La jeune fille était délicieuse. Bonne comédienne déjà :

— Elle jouerait le rôle, ce soir, dit M. Dumas.

Aux examens de janvier, trois mois après, Mlle Crozette choisit Célimène. Elle y fut charmante, avec un ton et un don de supériorité qui entraînait. C'était plus qu'une espérance. « Vous verrez, vous verrez Crozette ! »

Lorsqu'il s'agit des examens pour le concours de fin d'année, au mois de juin, on était bien certain que Mlle Crozette y serait admise et sans doute enlèverait son premier prix, du premier coup. Mais le bon huissier Lescot n'appela pas Mlle Crozette. La pauvre jolie fille était déjà malade. Elle ne parut pas au concours. Elle ne reparut plus au Conservatoire. Elle est morte de la poitrine, à vingt ans, dans le Midi.

— C'était autre chose que Croizette, c'était Crozette, dit son professeur Delaunay, en parlant d'elle.

L'art dramatique, avec cette jolie jeune fille, a perdu une comédienne. Mais ces exceptions sont rares et il faut subir bien des inutilités avant de rencontrer, dans

le long défilé des concurrents, une originalité quelconque, une fleur de poésie et de rêve.

Et il continue ainsi, le défilé, pendant des heures et des heures. On assiste à un échantillonnage de types divers, très disparates. Les femmes surtout sont bizarres. Il en est qui portent des toilettes de Redfern d'autres qui ont acheté au *décrochez-moi ça* leur luxe d'un jour. Des filles d'actrice apparaissent, avec les traits rajeunis de leurs mères, continuant la tradition par atavisme ou par vocation. Elles nous rappellent notre jeunesse, ou plutôt elles nous font dire : « Sommes-nous donc si vieux que l'amoureuse d'hier a changé d'emploi, joue les mères et passe ses rôles à sa fille ? »

Quelques-unes sont des enfants ; d'autres, à vingt ans, ont déjà l'air fané, des vieilles ; il en est de jolies. La plupart sont petites et laides. D'où sortent-elles, les pauvrettes ?

Pendant cette succession de concurrents, des bruits de musique montent à travers les fenêtres closes. On chante dans les classes de chant. Une cloche sonne. La classe est finie. Le soir vient, le crépuscule...

Maintenant, c'est à la lueur de bougies à abat-jour verts que les membres du jury prennent leurs notes. C'est avec des lampes à réflecteurs qu'on improvise sur le devant de la petite scène une rampe afin d'éclairer les jeunes visages qu'une sorte de lueur rose enveloppe à présent.

La nuit tombe. Le défilé des candidats n'est pas fini. Une rumeur sourde monte du dehors jusqu'à la salle

où les membres du jury continuent à écouter, à griffonner leurs observations. C'est la rumeur impatiente des malheureux concurrents, de leurs parents, des amis qui attendent au pied de l'escalier, sous le portail, le résultat de l'examen. Bruit de houle qui monte, comme déferlerait une vague. Petits pieds qui frappent, petits cœurs qui battent, petites voix qui s'impatientent.

Enfin, le dernier concurrent s'est présenté. On va passer au scrutin, après une discussion préalable sur chaque nom réservé, par vote à mains levées. Chaque juge écrit son bulletin et le plie, puis le jette dans l'urne que l'huissier lui présente. Le président déplie ces bulletins, les lit, appelle les noms, le scrutateur les redit et un grand silence s'est fait, interrompu par le bruit d'en bas...

Combien de concurrents ne seront pas admis ! Le nombre des places est limité, le nombre des concurrents est considérable. Pour la seule classe de violon, cette année, cent cinquante candidats se sont fait inscrire, et le jury, M. Ambroise Thomas en tête. entendra cent cinquante violonistes. Il est infatigable, M. Ambroise Thomas.

Mais que les vaincus de l'examen dramatique se consolent. Les élus n'arrivent pas tous à détrôner Bressant ou Sarah Bernhardt. Beaucoup s'arrêtent en chemin, bifurquent, jettent aux orties la casaque de Mascarille ou le peplos d'Agamemnon. Je sais de nos diplomates qui ont été élèves du Conservatoire. Ils ne s'en portent ni ne s'en présentent pas plus mal. D'autres ont placé dans la politique les tirades apprises

rue Bergère. Ils sont députés. Ils ont été sous-préfets. On ne s'étonne plus de leur voir si joliment tendre le mollet aux cérémonies publiques. Ils eussent joué Clitandre, ils ont jadis fréquenté chez le marquis de la Seiglière.

Mais voici que la liste est close des candidats admis à suivre les cours. Le jury s'en va. Les jurés prennent leurs pardessus et regagnent leurs logis ; seuls les professeurs demeurent, dans la salle des examens, interrogeant le bulletin qui porte le nom des élus, se partageant, d'après les qualités dramatiques qu'ils leur devinent, ces élèves dont ils vont tâcher de faire des maîtres. Les tragiques vont, d'instinct, aux tragiques, bien que des professeurs artîstes de comédie aient souvent fait les meilleurs artistes de drame. Les plus anciens occupant des chaires ont tout naturellement le droit de préemption, et c'est déjà une sorte de récompense pour un élève que d'être, en cette sélection, choisi par un maître qui croit en vous, prévoit le succès à venir...

Et sous le portail les cris, les impatiences continuent. Il faut un certain courage aux membres du jury pour traverser cette foule énervée. Le premier ouvre le chemin, creuse un sillage parmi ces enfants, ces fillettes, entrevus dans la pénombre, vaguement éclairés par le gaz, ces visages interrogateurs et pâles, ces têtes blondes ébouriffées, ces mains tendues, ces pauvres voix étranglées qui jettent un nom, demandent s'il figure sur la liste, ces regards qui implorent, ces mères qui tremblent. Et se pressant, on répond de son mieux: « Je ne sais pas... Oui... L'huissier va vous le dire...

Attendez... Je regrette... » Et les petites mains s'accrochent aux vêtements:

— Monsieur, monsieur, ma sœur est-elle reçue, ma sœur?

— Et moi? Et moi? Et moi?

Le juge se débat comme il peut contre quelque gentille grappe humaine. Enfin, il s'échappe. Il est dans la rue. Il monte en voiture.

— Tiens! elles ont déchiré mon habit, les petites mains des fillettes!

C'est le début. Quelques années encore, dirait un romantique, elles déchireront les cœurs.

XXVII

Le procès de Nayve. — Drame passé, mélodrames futurs. — La science et la justice. — Les irresponsables. — Le docteur Garnier. — Menaldo. — La pitié scientifique. — Un juge américain. — Le procès d'Hamlet instruit par M. Mac Dougal. — Simulateur. — La sentence. — Hamlet pendu. — La critique médico-légale. — Oreste *suggestionné.* — Questions de latitude. — Les remparts d'Avignon. — Le palais des Papes. — Un touriste incrédule. — Le passé. — La duchesse de Pomar. — Les *soi-disant vivants.* — Conversation avec Marie Stuart. — *Une visite nocturne à Holyrood.* — Le cercle de l'Etoile. — La théosophie. — M. de Heeckeren. — La bêche du chroniqueur.

9 novembre.

Je suis persuadé que, dans plus d'une cervelle de dramaturge, le scénario d'un mélodrame prochain est déjà bâti : les *Mystères du château de Presles*, pour faire pendant aux *Mystères d'Udolphe* ou aux *Mystères de Paris.* La pièce est toute faite. Il y aurait même avec le personnage de l'abbé Rosselot un joli rôle pour M. Taillade ou Paulin-Ménier, qui ont plus d'une fois, au théâtre, porté la soutane râpée du prêtre.

En dépit de l'intérêt politique de la déclaration ministérielle et de l'intérêt social de la bataille de Carmaux, le procès du marquis de Nayve aura été la grosse *attraction* de la semaine. On n'a parlé que de ce *mélo* de province, de ce roman à la manière noire où l'humanité fait assez piètre figure et qui rendrait pessimiste le bon Philinte lui-même.

Fi ! les vilaines gens ! Et quelle collection de misères morales ! Tout naturellement, la science est arrivée là pour expliquer ce qu'il peut y avoir d'odieux ou de peu compréhensible dans ces personnages douteux ou répulsifs. La *suggestion* et l'*irresponsabilité* ont fait leur réapparition attendue. Ces mots font désormais partie de la terminologie de tout procès, célèbre ou non. La marquise de Nayve était une *suggestionnée*, le petit Menaldo un *irresponsable*, un *débile*, un *impulsif*. Plus de victimes désormais ni de coupables : — des malades. Le mal est une névrose ou une nécrose, comme on voudra, et l'on est mauvais, lâche ou fripon comme on est rhumatisant ou diabétique. Quant à la vieille morale, elle a beau frotter et refrotter ses lunettes, elle n'y voit plus clair, la pauvre aïeule. Il faut examiner les actions humaines au microscope et les âmes ont aussi leurs microbes. Ils pullulent même, ces bacilles d'une autre espèce. Il serait temps qu'ils rencontrassent leur Pasteur.

On a — dans cette cause désormais célèbre qui a presque donné aux agences de voyage l'idée d'organiser pour Bourges des trains de plaisir — beaucoup admiré la déposition du docteur Paul Garnier qui a fait un cours anecdotique et savant sur l'aliénation men-

tale chez les enfants. Le témoin n'a pas soulevé, comme d'autres, cette *bruyante hilarité* qui paraît toujours un peu bien ironique lorsqu'il s'agit de la vie d'un homme, mais que nulle puissance humaine ne peut réprimer, la cour d'assises ouvrant généralement une de ses portes sur une scène de vaudeville; mais le docteur a captivé l'attention et, après l'avoir écouté, plus d'un juré a dû se demander si le malheureux Menaldo (un nom de roman du temps de Marmontel), Menaldo, visiblement hystérique, n'était pas plus malade encore.

M. Garnier me paraît, du reste, un médecin aliéniste indulgent. Il inclinerait volontiers (peut-être vais-je un peu loin dans mon appréciation) vers la fréquence de l'irresponsabilité. La science conclut et conduit à la pitié. Et c'est même un résultat assez singulier que l'étude des corps aboutissant ainsi, comme celle des cœurs, à une sorte de pardon qui semble mettre d'accord, en cette fin de siècle, l'esprit scientifique et l'esprit évangélique. « Pardonnons, oublions, plaignons, puisque nous ne pouvons guérir ! »

Le châtiment est un moyen qui répugne et semble aboli. Veulerie, abdication, lâcheté, diront les esprits abrupts, les rudes militants à la manière de Proudhon ou de Joseph de Maistre. Qu'ils en prennent leur parti! C'est ainsi, c'est le courant. On ne le remontera plus. Ah! si nous avions partout des juges intraitables, de la race de ce Mac Dougal, qui vient de traduire à sa barre on ne devinera jamais qui... — Hamlet, prince de Danemark — le pardon, ce lénitif, serait une manne moins fréquente !

Terrible homme maître Mac Dougal. C'est un magistrat américain qui vient, absolument comme s'il se fût agi d'un accusé ordinaire, d'instruire le procès d'Hamlet, de traduire le prince à sa barre et de publier le résultat de son enquête, suivi du prononcé de son jugement.

Voilà qui vraiment est original, et je serais curieux qu'on donnât au public français la traduction de ce *Procès d'Hamlet*, qui a intéressé les Yankees presque autant que vient de nous émouvoir celui du marquis de Nayve.

Et, tout d'abord, ce sévère M. Mac Dougal a soumis le cas d'Hamlet à un examen médico-légal. Il a interrogé les témoins, Horatio, Ophélie, Polonius, il a fait scruter les paroles et les actes du prince de Danemark par des aliénistes patentés, et, tout compte fait, malgré le « désespoir légitime et la mélancolie bien constatée » du prévenu, le juge en est arrivé à ce résultat, qu'*au civil et au criminel* Hamlet est absolument *responsable* de ses actions et qu'il « ne peut en aucune façon être considéré comme aliéné ».

Hamlet n'est qu'un *simulateur*, pour employer l'expression des docteurs aliénistes. Au surplus, il l'avoue lui-même. Le juge Mac Dougal a noté une à une ses déclarations. Simulateur, il comprend parfaitement le but de ses actes, la valeur de ses mots, et, lorsqu'il tue Polonius sous prétexte qu'il y a un rat derrière la tapisserie, il sait pertinemment qu'il va, de son épée, percer un homme quel qu'il soit. Pour le juge Mac Dougal, il s'agissait donc simplement de savoir si, au point de vue légal, Hamlet savait qu'en vengeant son

père *il agissait contrairement à la loi.* Voilà un point de vue spécial que Shakespeare certainement n'avait pas prévu : « Hamlet ignorait-il ou connaissait-il la loi ? *That is the question.* »

Pour le juge Mac Dougal, il n'y a pas de *question*, pas d'hésitation possible. Oui, le prince Hamlet savait qu'il commettait des délits et des crimes. Oui, le prince Hamlet était coupable. Et le juge américain prononce gravement cette sentence :

— En mon âme et conscience, si j'avais eu à juger le cas du prince, je n'aurais pas hésité une minute à le faire pendre !

Cette originale consultation médico-légale sur Hamlet fait la joie des Yankees, et je gagerais que plus d'un écolier américain a tracé sur la garde de son Shakespeare un Hamlet dansant, la langue hors des dents, au bout d'une corde.

Aspice Hamlet pendu,
Qui librum n'a pas rendu...

Et le juge Mac Dougal est peut-être l'initiateur de toute une critique littéraire nouvelle, ignorée de Sainte-Beuve et de Taine : les héros du roman et du théâtre étudiés au point de vue des lois. Déjà, je ne sais quel humoriste, trouvant qu'on mettait entre les mains des enfants une morale fort immorale, avait parlé de traduire en police correctionnelle les personnages des contes de Perrault, le Chat botté pour usurpation de titres, vols qualifiés, et le Petit Poucet pour assassinat avec préméditation. Voici maintenant que les rois de tragédie et les amoureuses de drame

vont être examinés au point de vue du Code pénal. Roméo et Juliette auraient été punis par le coroner comme coupables de suicide volontaire. Hermione serait immédiatement traînée chez le commissaire de police comme instigatrice du meurtre de Pyrrhus, et c'est alors que ce brave Oreste serait en droit de s'écrier :

— Consultez le docteur Mottet! Elle m'avait totalement *suggestionné!*

Et, à l'encontre du juge Mac Dougal, nos aliénistes concluraient à l'irresponsabilité, en enfermant à Sainte-Anne ou à Villejuif la plupart de ces meurtriers, qui nous font frémir, et parfois sourire, au cinquième acte.

Car les lois varient, comme les tempéraments, selon les latitudes, et Hamlet, condamné à être pendu par le juge de New-York, serait vraisemblablement acquitté par le jury de la Seine. Un tribunal siégeant à Castellamare, tout près du coin de rochers où l'on a retrouvé le corps de Menaldo, eût frémi plus encore que les assistants du procès de Bourges. Et le résultat de toutes ces constatations est, en somme, qu'il est malaisé de trouver l'absolu dans la vérité et que ce qu'il y a de plus difficile en morale, sinon en arithmétique, c'est de prouver tout bonnement que deux et deux font quatre.

Parisiens, nous avons, par exemple, été fort étonnés et un peu irrités d'apprendre que les Avignonnais, qui ont leurs idées comme les nôtres, songeaient à

abattre ces merveilleux et pittoresques remparts dont la vieille ville est entourée. Ceinture admirable, ceinture de pierre qui vaut mieux que ceinture dorée et dont la bonne renommée est universelle. S'ils n'existaient pas, il faudrait les inventer, ces admirables remparts qui nous ont donné tant de fois la sensation, l'illusion du rêve !

— Mais s'ils nous étouffent, s'ils nous étranglent ; ne sont-ils pas à nous ? diront les Avignonnais.

Eh ! non, certes, ils sont à tous, ils sont au touriste qui passe, au peintre qui cherche, au poète qui songe, à l'historien, à l'érudit, à tout ce qui pense et veut autre chose au monde que des bars américains, des tramways, des cafés-concerts et des gares de chemins de fer. Les Italiens, plus malins et plus artistes que nous, ne démolissent rien, conservent tout, et c'est peut-être parce que l'Italie fut si longtemps un musée qu'elle est redevenue une grande nation.

Nous ne nous soucions pas assez du passé. Détruire n'est pas nécessairement progresser. On me dira que le sort du palais des Papes et celui des remparts d'Avignon n'intéresse qu'une minorité parmi les Français. Il faut reconnaître que bien des gens ignorent le passé, et, un jour, en descendant le Rhône en bateau, un voyageur s'écriant :

— Enfin ! Avignon approche ! Nous allons voir le palais des Papes !

Un de ses voisins, qui avait entendu l'exclamation, lui dit :

— Comment, il y a un palais des Papes à Avignon ?

— Et admirable même, avec de vieilles fresques

encore visibles qu'il faudrait bien se garder de retoucher !

— Un palais des Papes à Avignon ? reprenait l'autre, très étonné. Mais, pour qu'il y ait un palais des Papes, il faudrait qu'il y ait eu des papes !

— Eh bien ?

— Des papes à Avignon ? Allons donc ! conclut l'incrédule. *S'il y en avait eu, on le saurait.*

Tout le monde, il faut en convenir, n'aime pas l'archéologie. Le goût du pittoresque est un don de nature. Se complaire au passé est plaisir de raffiné ou d'érudit. La comtesse de Caithness, duchesse de Pomar, qu'on va conduire sous les fleurs mortuaires, dans son vieux château de Caithness, au delà de l'orageux Portland Firth, sur les collines lointaines, avait étrangement déplacé la vie, et ce n'est pas à cette grande dame, très originale, qu'on aurait pu faire un reproche de *contemporanéité*. Bien que ses salons de l'avenue Wagram fussent ouverts aux conférenciers mondains, sa façon de comprendre la vie était extrêmement particulière. La duchesse de Pomar trouvait (elle l'a écrit) que nous coudoyons beaucoup trop de *soi-disant vivants* sur cette terre et que les morts seuls, que nous pouvons évoquer à notre gré, sont intéressants à connaître.

C'est un point de vue. Il peut se soutenir. « Je voudrais être ce monsieur qui passe », dit le *Fantasio* de Musset. La duchesse de Pomar eût voulu être telle reine qui a passé. Conclusion : chacun veut être ce

qu'il n'est pas. La plupart des gens ont le culte excessif de leur *moi*, tout en étant parfaitement mécontents de ce *moi*.

La duchesse de Pomar eût rêvé d'être Marie Stuart, tout simplement. Elle l'évoquait volontiers. Elle s'entretenait avec elle. On trouverait dans une brochure, difficile à rencontrer aujourd'hui, *Une visite nocturne à Holyrood, par la comtesse de Caithness, duchesse de Pomar, présidente de la Société théosophique d'Orient et d'Occident*, des détails circonstanciés sur les entrevues de la grande dame qui tenait bureau de théosophie à Nice et de la reine d'Écosse. Marie Stuart apparaissait volontiers à son admiratrice. Elle l'embrassait même sur le front après avoir causé et, en se regardant dans son miroir, la duchesse apercevait une petite tache rouge, toute ronde — le baiser de la reine morte.

Il faut lire le récit du rendez-vous donné par Marie Stuart à lady Caithness sous les arcades d'Holyrood. L'heure? Minuit. Le lieu? La chapelle en ruine du château. Et voilà la duchesse errant, à l'heure sombre, à travers les ruines où les étoiles brillaient à travers les fenêtres gothiques, veuves de leurs vitraux. De l'herbe partout, des tombes brisées. La duchesse de Pomar, après avoir contemplé l'endroit où David Rizzio avait expiré, s'agenouille à la place même où, devant l'autel, Marie Stuart avait engagé sa foi au beau Darnley.

Et songeant à ces morts, errants peut-être là comme des âmes en peine, elle disait tout haut :

— Rizzio ! Darnley ! Où sont-ils maintenant ? Où

êtes-vous, ma toujours belle, ma précieuse Marie?

— Ici, avec vous! dit une voix à côté de la duchesse.

Et, lorsque lady Caithness se retourna, elle aperçut une forme indécise, quelque chose de vague, un nuage, un brouillard gris, qui, graduellement, prit une « apparence plus blanche et plus tangible ». C'était Marie Stuart.

Mon Dieu, que j'envie la bonne fortune de la duchesse de Pomar et que j'aurais été heureux de passer une heure avec Marie Stuart, ne fût-ce que pour lui faire subir un interrogatoire sur la couleur controversée de ses cheveux. La divine Marie! Aucun de ses historiens ne l'a vue, ni Mignet, ni Dargaud, ni Lobanof, ni personne. La duchesse de Pomar la voyait quand elle voulait, « soit à Paris, soit en Ecosse ». « J'irai vous voir dans votre joli boudoir, » lui disait, sans façon, la reine. Elle était des *five o'clock* de la duchesse. Elle *restait chez elle*, à Holyrood, pour lady Caithness.

Mais quelle drôle de conversation elle avait, la reine d'Écosse! Elle ne parlait ni de Darnley, ni de la cour d'Amboise, ni d'Élisabeth, ni des Valois; elle ne se préoccupait que du *Cercle de l'Étoile*, qu'il ne faut pas confondre avec la barrière du même nom.

« Elle m'expliqua, dit la duchesse de Pomar, que » des esprits *délégués de toutes les nations* et *appar-* » *tenant à toutes les époques de l'histoire* sont organisés » (dans l'autre monde) en société sous la forme d'une » étoile. » Ils ont un club, les esprits d'en haut. Ils vont à leur cercle. Ils y jouent peut-être. Ils causent.

Que dis-je? Ils se réunissent même en congrès, comme les gens de lettres ou les socialistes. « Ils ont des congrès qui tiennent des *sessions régulières* pour délibérer sur les affaires spirituelles et mondaines qui sont de leur ressort. »

Je voudrais bien faire partie de ce *Cercle de l'Étoile.* Mais, la première condition pour n'y être pas blackboulé étant d'être mort, j'attendrai pour poser ma candidature. Lady Caithness en était membre honoraire, en sa qualité de présidente de cette *Société théosophique* de Paris qui a une succursale à Madras, chez les Mahatmas des Indes. Mme Blavatsky, l'auteur d'*Isis dévoilée,* morte comme lady Caithness, et un officier américain, le colonel Olcott, avaient fondé vers 1876 cette société dont l'histoire fait partie des curiosités et des excentricités de l'esprit humain. Que deviendra l'association, maintenant que la duchesse peut continuer en liberté, sans être obligée de se rendre à Holyrood vers minuit, ses conversations — d'ailleurs peu intéressantes — avec la reine Marie Suart ?

La mort a fait de lady Caithness une *actualité,* comme de M. de Heeckeren, l'ancien sénateur de l'empire, qui tua Pouchkine. Un grand bel homme, M. de Heeckeren, haut de taille, large de poitrine, et dont Carolus Duran fit un portrait étonnant de vie. Il était dans la garde impériale de Russie lorsqu'il eut avec son beau-frère, le poète Pouchkine, ce duel tragique qui le fit ramener de brigade en brigade à la frontière et rendre à la France par ordre du tsar. M. de Heeckeren, énergique et solide, revivait dans son fils, ce beau garçon blond, à la taille de géant, qui

fendit en deux, comme au moyen âge, un cuirassier blanc, à la fameuse charge des cavaliers de Gravelotte... Pouchkine, d'Anthès, c'est le passé, et qui paraît plus lointain presque que Darnley et Marie, reine d'Écosse.

Ne me reprochez point de parler de ces morts qui passent. L'histoire quotidienne est faite de ces disparitions de fantômes, et, si le chroniqueur n'est pas un fossoyeur, et doit tenir la plume et non la bêche, la mort pourtant est une des formes (et la plus sûre) de la vie à Paris.

XXVIII

Les *pépites* des confiseurs. — *Mines d'or* et bonbons. — Les *fondants*. — Le Transvaal. — Le cyclone financier au théâtre. — Le *Post-Scriptum*. — Dernier chapitre du roman : l'Hôtel des ventes. — Une crise. — Agar. — Une représentation poétique. — La *Marseillaise* et la Commune. — La filleule de Ricourt. — Un nom. — Rachel et Agar. — Paul Bourget en 1871. — Encore le procès de Nayve. — L'abbé Rosselot. — Un cas de conscience. — Le médecin et le prêtre. — Une lettre de Lamennais. — Un médecin doit-il dénoncer un crime ? — La confession. — Les *Vacances du docteur*. — Le docteur Pierquin interwiever. — Questions et entrevues. — La dernière question : *Si vous étiez Guillaume II?...*

14 novembre.

A la devanture d'un confiseur j'avise tout à l'heure de petites boîtes de formes diverses, ou carrées ou allongées, et représentant vaguement des espèces de pavés de grès, d'une couleur grise. Bossuées, creusées çà et là, ces boîtes laissent apercevoir dans leurs anfractuosités des languettes d'or brillant qui semblent des gouttelettes métallisées oubliées au fond d'une cuvette. Ce sont des boîtes de bonbons. On les appelle

des *pépites*. On s'offrait, hier encore, ces boîtes de chocolat ou de marrons glacés avec un sourire satisfait. Les *mines d'or* les avaient mises à la mode. Car la confiserie, comme la couture, est très au courant de l'*actualité*. Elle sacre et consacre le succès, elle le suit, elle l'acclame, elle baptise de son nom ses produits et celui-là n'a pas connu la véritable gloire qui n'a pas donné le titre de son œuvre à quelque bonbon nouveau.

Et ce n'était pas même sur des tablettes de cacao que les Mines d'or inscrivaient leur triomphe ! Ce que contenaient les boîtes de carton, c'était — image symbolique des lendemains de la spéculation, des retours de la Courtille de la Fortune — oui, parbleu ! c'étaient des fondants ! Des fondants, tout est là ! Les jolies personnes à qui l'on apportait avec grâce des boîtes de *pépites* auraient dû songer à la vanité des opérations de bourse en goûtant à ces confiseries sitôt fondues. Liquéfaction, liquidation. Les bonbons et les actions des Mines d'or ont duré ce que durent les pralines grignotées pendant un entr'acte d'opérette.

On énumère aujourd'hui les désastres mondains produits par le petit cyclone financier qui vient de passer sur la bourse. Ces Mines d'or avaient si joliment monté les têtes que tout le monde, ou à peu près tout le monde, jouait dans le *monde*, comme au bon temps de M. Bontoux. La carte du Transvaal était plus étudiée, plus anxieusement interrogée, cet été, que celle de Madagascar, et je sais nombre de gens beaucoup plus pressés de connaître l'emplacement de leur gisement aurifère que de savoir où se trouvait le

campement du général Metzinger. On n'entendait que des mots anglais, *Gold and Star Company*, ou des mots latins, *Spes unica*, *Ave Fortuna*, et on ne rencontrait guère *d'amis d'hiver*, sur les plages, sans les entendre s'écrier :

— Comment ! vous n'avez pas de mines d'or? A quoi pensez-vous ? Nous en avons tous ! Je vous croyais dans le mouvement !

La fièvre nouvelle offrait cependant avec l'épidémie de l'*Union générale* cette différence que celle-ci ne semblait, du moins en apparence, ne frapper que certains arrondissements bien pensants et certains salons catholiques, tandis que la fièvre d'or, variété de fièvre jaune, sévissait volontiers sur les demi-mondaines, le monde du théâtre, auteurs ou comédiennes. On cite des noms, en causant, des noms célèbres, et les reporters ne se gênent point pour aller demander à Yvette Guilbert : « Mademoiselle, est-il vrai que vous soyez ruinée ? »

La divette en rit ; mais toutes les comédiennes ne rient pas. Les coulisses de théâtre sont, paraît-il, fort éprouvées par les coulisses de la Bourse et les répétitions à cette heure sont assez généralement ponctuées de mots anglais, de soupirs poussés et de : « Eh ! oui, ma chère, tout perdu ! Tout ! » L'horrible mot d'argot allemand, qui nous est venu de Vienne, retentit encore une fois aux oreilles parisiennes : le *krach*, et nous verrons à l'Hôtel des ventes le *post-scriptum* de ce nouveau roman parisien dont le début fut si alerte, dont le titre était si pimpant, attirant comme tout roman d'aventures et plein de promesses à

l'égal d'un miroir aux alouettes : les *Mines d'or !*

« *Vente du mobilier de Mlle X... Catalogue d'une riche collection... Tableaux et bijoux...* » Quand vous lirez des affiches de ce genre sur les murailles de la rue Drouot, dites-vous simplement :

— C'est le dernier chapitre !

Quel dommage ! Le conte bleu (la chimère dorée battant des ailes) avait si bien commencé !

Mais tout commence toujours bien. C'est le dénouement qui est difficile.

Il est certain que le Transvaal figure, cette semaine, au premier rang des préoccupations parisiennes. Volontiers, il serait même le bouc émissaire de tous les petits désagréments de la vie courante. Un romancier trouve-t-il que son nouveau roman n'a pas toute la vogue souhaitée : « Ce n'est pas étonnant, c'est le Transvaal ! » La pièce maintenant sur l'affiche commence-t-elle à baisser, interrogez l'auteur : « Parbleu ! Que voulez-vous faire ? Avec le Transvaal ! » Diable de Transvaal ! Maudit Transvaal ! Damné Transvaal ! Les peintres accusent le Transvaal, qui prolonge la crise sur les œuvres d'art, et les éditeurs, bimbelotiers, marchands de jouets, confiseurs en quête d'une *actualité* nouvelle, pour succéder aux *pépites*, ne désirent ardemment qu'une chose : c'est qu'il ne soit plus question du Transvaal au moment des étrennes.

Cependant les mondains, les mondaines, les actrices, les joueurs-amateurs, les spéculateurs de rencontre, les éternels papillons et les papillonnes de la Corbeille

de s'écrier, dans une unanime clameur de gens étrillés :

— Ah ! par exemple, si on nous y reprend jamais !...

Et, en effet, très probablement on ne les y reprendra point avec les Mines d'or, mais on les y reprendra, à la prochaine occasion, avec les Mines de diamants, les Placers du Sahara ou les Rayons de la Lune.

Ce fut en des spéculations malheureuses, dans des affaires de terrains, des bâtisses du côté du Trocadéro, que la pauvre Agar, dont les poètes reconnaissants célébraient hier la mémoire, enfouit la plus grande partie de ce qu'elle avait gagné dans ses tournées. Car la tragédienne avait trouvé le moyen de faire fortune en jouant aux provinciaux la tragédie. Elle transformait des acteurs en *missi dominici* de Corneille et de Racine. Elle avait rapporté de ces courses littéraires des souvenirs et une collection d'objets d'art, jouets hollandais, parures javanaises, que nous admirions aux expositions rétrospectives.

La pauvre femme pouvait bien espérer alors une vie heureuse. Elle avait le droit de se reposer sur ces lauriers conquis. Le vent de débâcle souffla et tout fut emporté. Elle lutta de son mieux contre la malechance et contre les légendes. Je retrouvais hier une lettre où elle se défendait, contre un journal qui l'en accusait, d'avoir chanté la *Marseillaise* aux concerts des Tuileries pendant la Commune.

« Vous m'obligez, écrivait-elle, à vous adresser le plus formel démenti. J'ai refusé à plus de quatre mille personnes de chanter la *Marseillaise* au concert donné aux

Tuileries au bénéfice des veuves et des orphelins, organisé par M. Giacomelli, organisateur des concerts des orphelins de la guerre, sous le patronage de Mme Thiers.

« J'ai dit à haute voix et entendue de tous que je ne chantais plus la *Marseillaise* depuis que nous ne combattions plus les Prussiens et qu'il serait impie de la chanter quand les Français s'entr'égorgeaient. Vous pouvez vous renseigner auprès des artistes qui, comme moi, avec l'autorisation de M. l'administrateur général, prêtaient leur concours désintéressé à cette œuvre toute d'humanité, de charité : M. Coquelin cadet, M. Danbé, le célèbre violoniste.

« J'ai adressé une lettre au *Figaro*, le 17 mai 1871, où je disais : « Mon affection, ma reconnaissance pour « Mme la princesse Mathilde seront éternelles. Elle « m'atendu la main dès mes premiers pas dans la car- « rière théâtrale. J'avais son amitié. Je l'ai toujours... « Et il est ridicule et risible de faire d'une femme ar- « tiste un être politique. »

« En vous écrivant, je cède à la prière de quelques amis, qui ont la faiblesse de croire que le public prend au sérieux les injures que vous m'avez si courageusement prodiguées. Je leur donne cette satisfaction. Si j'étais un homme, ce serait différent. Mais, hélas! je ne suis qu'une femme et vous avez beau jeu.

« AGAR.

« 31 mai 1872. »

L'épître était hautaine, et Phèdre, Hermione et Ca-

mille se dressaient là, résolues et vaillantes, dans ce seul nom : *Agar.*

Ce nom, si sonore, court et excellent sur une affiche, c'est Ricourt qui l'avait donné à Léonie Charvin, que lui adressait et lui recommandait un jour Eugène Delacroix.

Le grand peintre avait admiré, en artiste, le profil superbe de la belle fille brune et je crois bien qu'il s'en était inspiré, la prenant pour modèle. Elle vint chez Ricourt, le professeur de diction, qui l'écouta et dit :

— Vous ne serez pas Rachel, mais vous pouvez, si vous voulez, être vous, Agar, par exemple !

Et le nom lui resta. Et elle fut *Agar,* en effet, une inspirée, une noble diseuse de vers, ballottée par le sort, bafouée par le vent de bise, agitée, fiévreuse, persécutée ou se croyant telle, brave et belle nature d'artiste, dévouée à l'art, à ceux qu'elle aimait et, dans sa détresse finale, recueillant, au total, la meilleure part, puisqu'elle laisse — ce que de plus heureux en apparence ne laisseront pas — ce nom que lui trouva Ricourt, ce nom aimé, encore applaudi et que célèbrent les poètes dans leurs rimes dorées, qui valent bien les Mines d'or.

Ce n'est pas la première fois que les poètes saluent Agar, et, au lendemain du jour où la tragédienne refusait de chanter la chanson de guerre nationale pendant la guerre civile, un jeune homme, qui devait devenir un maître exquis et n'était encore qu'un débutant, troublé et ému, lui adressait des vers en réponse à la

lettre « si ferme et si digne » que je citais tout à l'heure et qui, disait-il, « répondait si bien à son cœur épouvanté ». C'était M. Paul Bourget.

> Merci, femme au cœur pur, oui, votre œuvre est divine,
> Vous qui savez du moins vivre vraiment votre art,
> Douce comme Gretchen, forte comme Pauline,
> Si grande sans emphase et si belle sans fard.

Nous sommes loin, avec ces chanteurs et cette Muse, des réalités sombres du procès de Nayve, mélodrame dont la *reprise* a lieu aujourd'hui. Oh! une reprise sans fracas, une sorte de *post-scriptum* de la grande représentation : le procès pour coups et blessures après l'accusation d'assassinat. Et quel intérêt voulez-vous qu'ait ce dernier tableau? Le principal personnage n'y figure point. L'abbé Rosselot est absent. Imaginez *Otello* sans Iago ou *Faust* sans Méphistophélès!

Il aurait un vif succès de librairie à enlever d'assaut, ce prêtre, puisqu'il est graphomane, s'il publiait sa *Confession* ou sa *Justification* et on lirait sa prose avec un certain empressement. Le beau sujet à traiter, du reste! Le prêtre poussant à la perte de son ennemi, l'homme dont la mission est de sauver se transformant en termite, l'homme de pardon se faisant accusateur, l'homme noir de Béranger travaillant pour l'homme rouge de Hugo. Le *Rouge et le Noir*, disait Stendhal. Le prêtre et le bourreau.

Cette figure de l'abbé Rosselot demeurera désormais énigmatique et inquiétante. Il y a là comme un fanatisme de haine. Peut-être le précepteur a-t-il cru non seulement servir sa colère, mais faire son devoir.

Qu'est le devoir du prêtre devant un crime? Ces problèmes sociaux sont terribles et font hésiter.

— Devant un crime, qu'est le devoir d'un médecin? écrivait un jour — il y a bien longtemps — le docteur Pierquin à l'abbé de Lamennais.

Je possède la réponse du prêtre. Elle est bien curieuse, la réponse de Lamennais. Elle est demeurée inédite depuis soixante-dix ans et l'abbé Rosselot en fait presque une *actualité*. Le médecin doit-il dénoncer? Le prêtre doit-il avertir? Le docteur et l'abbé, celuici en dehors du confessionnal, doivent-ils se faire les agents de la justice, les pourvoyeurs des robes rouges?

Elle est éloquente et nette la réponse de l'abbé de Lamennais:

« Paris, 17 décembre 1824.

« Vous me faites l'honneur, monsieur, de me demander un avis sur cette question:

« *Un médecin appelé auprès d'un malade reconnaît qu'il a été empoisonné: est-il dans l'obligation morale de déclarer son opinion, très bien fondée, à l'autorité compétente?* »

« Il n'est point douteux qu'en beaucoup de cas un simple particulier n'est pas obligé de révéler à l'autorité publique un crime dont il a la connaissance même certaine, et quelquefois même la charité peut lui faire un devoir du silence. Mais en est-il ainsi du médecin? Ne se trouve-t-il pas, au contraire, dans une position

essentiellement différente? Un médecin est un homme public; il a envers la société des devoirs particuliers qui résultent de ses fonctions mêmes; il doit l'avertir des crimes que lui seul est en état de découvrir et de constater, sans quoi ces crimes, qui sont toujours au rang des plus énormes, ne pourraient être connus que par des circonstances extraordinaires, et, à présent surtout que l'art des empoisonnements a fait des progrès si funestes, à présent que le crime semble s'être réfugié dans le sein de la famille, la vie des hommes ne serait plus en sûreté.

« Le confesseur est tenu au secret par des motifs d'un ordre à part. Presque toujours, c'est le coupable lui-même qui s'accuse à lui. Il n'est en rapport qu'avec la conscience ; c'est un sanctuaire dont il ne sort pas.

« Mais le médecin qui aperçoit ce qu'on ne lui déclare pas, ce qu'on voudrait plutôt lui cacher, a deux devoirs à remplir, l'un envers le malade qui réclame ses soins, l'autre envers la société dont il est en cette occasion le ministre; et, si, comme il n'est pas douteux, il doit avertir le magistrat lorsqu'une maladie présente à ses yeux des signes alarmants de contagion, combien n'est-il pas plus obligé de révéler ce qui menace non seulement la vie de quelques hommes, mais celle de la société? Voilà, monsieur, mon sentiment, que je soumets de tout mon cœur à celui des personnes qui peuvent avoir réfléchi plus que moi sur cette matière. N'y voyez, je vous prie, que le désir de répondre à votre confiance et de vous donner quelque faible marque des sentiments pleins d'estime avec les-

quels j'ai l'honneur d'être, monsieur, votre très humble et obéissant serviteur.

« F. DE LAMENNAIS.

« *M. Pierquin, médecin de la Charité, à Montpellier.* »

Vraiment, elle pose — ou plutôt semble résoudre — un terrible problème de casuistique spéciale, cette lettre de l'abbé de Lamennais. Je ne sais trop cependant si tous les médecins approuveront la consultation du prêtre. Il ne s'agit, du reste, que de la constatation d'un crime intime, intéressant une famille. Quelques années plus tard, après les premières insurrections du règne de Louis-Philippe, comme la police prétendait obtenir des médecins en chef la liste des blessés recueillis dans les hôpitaux pendant les journées de bataille, les docteurs répondirent :

— Nous ne savons pas s'il y a des insurgés sous nos toits, nous ne connaissons que des malades !

Quant au prêtre, son rôle est nettement tracé par Lamennais. Tout ce qu'il entend au confessionnal, il doit le taire. Le secret de la confession est sacré. Mais, si, dans l'exercice de son ministère, il s'aperçoit, comme le médecin, qu'un crime se prépare, se commet autour de lui, que doit-il faire ? Le problème moral est le même pour lui que pour le médecin. Doit-il dénoncer ? Doit-il prier ?

Il semble vraiment qu'un auteur dramatique aujourd'hui fort oublié, mais qui eut son heure et son succès et qui était de forte race, Amédée Rolland, ait eu connaissance de la lettre de Lamennais ou se soit

posé à lui-même la question que le docteur Pierquin adressait au prêtre.

— Le médecin qui devine un crime doit-il le dénoncer?

A l'Odéon, Amédée Rolland écrivit un drame en vers, *les Vacances du docteur* (où débuta Mlle Rousseil), et qui mettait le médecin en présence d'un empoisonnement. Le mari dépérissait; le médecin, en examinant les boissons du malade, s'apercevait qu'elles étaient mélangées de substances toxiques. Par qui? Le docteur devinait. Par la femme. Il se trouvait devant une autre Mme Lafarge. Eh! que faire? La dénoncer, ou la sauver? Le docteur ne la dénonçait pas: il lui donnait le remords de son crime, et la misérable, écrasée par tant de bonté, reprenait le collier de la vie pour effacer par de longues années de dévouement l'idée morbide qui lui avait traversé le cerveau.

Je ne me serais fié qu'à demi à cette Locuste apprivoisée et corrigée, mais le docteur d'Amédée Rolland était enchanté et prétendait qu'il n'avait pas perdu ses vacances.

L'abbé Rosselot a perdu les siennes, et pour lui le drame finit mal. Il changera de nom, dit-on. Il se bannira lui-même des Etats de Gênes avec défense de porter le nom de Pietro. Ou il fera peut-être tout simplement du journalisme et traitera après Lamennais (je m'excuse de rapprocher ces deux figures de prêtre) la question de savoir si un précepteur, comme un médecin, a le droit ou le devoir de pousser à la dénonciation de ce qu'il croit un crime.

Il pourra se faire reporter et poser le même point

d'interrogation à ses collègues. Et, du reste, cette lettre de Lamennais que je viens de transcrire prouve tout simplement que, de tout temps, les *interviews* par lettres ont été à la mode et que, dès 1824, on demandait aux gens célèbres leur avis sur tel ou tel fait, ou tel ou tel problème de morale.

Le docteur Pierquin agissait avec l'abbé à peu près comme les jeunes journalistes qui se barattent la cervelle pour trouver un *sujet d'interrogation* en agissant sur les personnalités connues. On a, depuis ces dernières années, posé toutes les questions les plus graves ou les plus saugrenues aux personnalités les plus diverses. On a demandé à Mlle Reichenberg ce qu'elle pensait de l'arbitrage international et à M. Renan quel était son avis sur la crinoline ou les robes plates. Mais ce qu'on a peut-être trouvé de plus étonnant, c'est le point d'interrogation qui vient d'être posé à un certain nombre de nos contemporains plus ou moins en vue.

« Faites un moment abstraction de votre personnalité et dites-moi : si vous étiez Guillaume II, que feriez-vous ? »

Vous avez bien lu : *Que feriez-vous si vous étiez Guillaume II ?* C'est la dernière question, la plus récente, la plus originale, la question du jour. Je ne crois pas qu'on en puisse trouver beaucoup de plus stupéfiantes.

Si j'étais Guillaume II ! Si j'étais l'empereur d'Allemagne ! Voilà un problème ! La question du docteur Pierquin à l'abbé de Lamennais est peu de chose comparée à celle-là !

... Empereur! empereur! Être empereur! O rage!
Ne l'être pas!

En vérité, si l'on m'avait, à moi, posé la question, comme à plusieurs de mes amis, j'aurais répondu tout simplement — et j'aurais été dans le vrai:

— Si j'étais Guillaume II, je serais peut-être très embarrassé!... Mais je ne vous répondrais pas!

XXIX

Les secrets de la vie moderne. — On demande un Procope. — Arton et Cornelius Herz. — La *Comédie humaine.* — Les agents subalternes. — Taine et le chevalier de Laclos. — Le goût du romanesque. — Les déclassés. — Un mot et un souvenir de Frédéric Béchard. — Un domestique. — Plus fort que Ruy Blas ! — Le père Leday et M. Henri Meilhac. — Tricoche et Cacolet place de la Madeleine. — Une pièce de Labiche. — Une pièce de Meilhac et Halévy. — Le théâtre et les comédiens. — La retraite de Mme Crosnier. — Les quatre-vingt-dix ans de mistress Keeley à Londres. — La reine d'Angleterre et *Jack Sheppard.* — Adieux de comédiens. — Le *speech* de Nelly Farren et celui de M. Got. — Mme Ristori. — Un tragédien et une tragédienne. — Les servants du Rêve.

21 novembre.

Je souhaiterais que, dans notre byzantisme actuel, un Procope survînt qui écrivît la *Chronique secrète* de ces années obscures. Il montrerait facilement qu'en dépit du prodigieux développement du journalisme — cette vaste machine Edison aux millions de lampes électriques — plus d'un point de notre histoire quotidienne demeure terriblement obscur. Il est des

recoins ignorés, des faits ténèbreux, des visages sur lesquels on n'a projeté aucune lumière. C'est que l'histoire officielle n'est pas toute l'histoire et que la vérité, fort souvent, se réfugie dans la chronique. Celle-ci lui prête volontiers un bout de vêtement, falbalas ou oripeaux, mais sous l'accoutrement de rencontre la vérité reste ce qu'elle est, et peut-être bien est-ce sous ces costumes pailletés que l'avenir la retrouvera, toute nue.

Ce qu'il y a de plus vrai dans la vie moderne, c'est donc ce qui nous en semble le plus romanesque. Supposez Balzac revenant au monde : imaginerait-il un personnage plus extraordinaire que Cornelius Herz? L'auteur de *Maître Cornélius* admirerait jusqu'au nom de ce héros de la *Comédie humaine*. Cornélius Herz! Cela sonne comme de la prose de mélodrame. Et quelle plus incroyable aventure que celle de cet Arton tenant un magasin quelconque, sous un faux nom, dans une rue de Londres, puis tout à coup démasqué, laissant tomber ce pseudonyme de Newmann et concentrant toute la curiosité publique sur le cachot d'une prison anglaise! Les amateurs de littérature subalterne doivent être amplement satisfaits.

Car c'est du roman de pacotille, ces surprises, ces arrestations, ces stupéfiantes aventures. Le goût du public pour le mystère, le soupçon, le cancan vulgaire s'en trouve doucement flatté. Il semble que ces singuliers comparses, rencontrés dans les coulisses de la politique et de la finance, aient en réalité joué depuis quelques années les premiers rôles que de plus illustres en apparence récitaient sur la scène. On di-

rait que le scénario de la comédie contemporaine fut tout entier écrit de leurs mains sur le papier d'un carnet de chèques. Taine, dans ses conversations intimes, prétendait qu'il avait trouvé le secret de tous les drames de la Révolution française. Il venait d'en découvrir, à n'en pas douter, le grand *impresario*. L'homme qui avait tant fait, tant préparé, tant combiné, la cheville ouvrière, le régisseur de la grande tragédie, c'était Laclos, l'auteur des *Liaisons dangereuses*.

La Révolution tourne autour de ce pôle!

faisait dire à Danton montrant sa tête farouche l'auteur de *Charlotte Corday*. Pour Taine, le pôle, ce n'était pas du tout Danton, c'était le chevalier de Laclos. Pourquoi n'était-ce pas un agent plus obscur encore? Et quelque Taine de l'avenir découvrira sans doute que le pôle de notre société actuelle, de cette fiévreuse période d'évolution, ce fut Arton, à moins que ce ne fût l'Argan de Bournemouth.

C'est qu'il faut du romanesque à l'imagination humaine. L'esprit public ne se contente jamais de ce qui est simple. Arton, qui doit être tout uniment un *profiteur* vulgaire et un jouisseur madré, apparaît, grandi par la distance et modifié par la pénombre, comme une sorte de Méphisto errant à travers la galerie des Tombeaux ou les couloirs obscurs pour acheter des âmes. Tel le bonhomme du conte fantastique allemand achetait des ombres. Au grand jour et même au demi-jour de la cour d'assises, le tentateur Arton s'évanouira et nous ne verrons plus qu'un

courtier finaud et godailleur « faisant son affaire et collectionnant les dupes ». Et peut-être, du moins, serons-nous débarrassés enfin d'une légende qui pèse lourdement sur tout le régime parlementaire, et pourra-t-on croire que la politique n'est pas, comme les dégoûtés voudraient le faire croire, le Trente et Quarante des déclassés.

Déclassés ! L'expression, qui a fait fortune, est due à un homme dont la destinée est cruelle. Frédéric Béchard aura laissé un mot et méritait de laisser un beau nom. Il fit de ses *Déclassés* un roman et une pièce de théâtre qu'on donna, je crois bien, à l'Odéon, le soir même où l'on joua pour la première fois le *Testament de César Girodot*. La comédie de Béchard, sur laquelle on comptait beaucoup, réussit médiocrement, et le *Testament de César Girodot*, dont on se souciait fort peu, alla aux nues. Mais, du moins, ce mot est resté : les *déclassés*, et, si je parle de l'excellent Frédéric Béchard, c'est que l'aventure de M. Henri Meilhac me fait songer à lui.

Je rencontrai, un soir, ce pauvre Béchard se promenant sur le boulevard, tout déconfit.

— Vous voyez, mon cher, me dit-il, un Parisien qui n'a plus de logement !

— Votre propriétaire vous a-t-il donc mis sur le pavé ?

— Point du tout. C'est mon domestique. Mon domestique est un scélérat, j'en ai la preuve, et je n'ose rentrer chez moi de peur qu'il ne m'assassine !

— Chassez-le.

— Chose impossible. Il sait par cœur les secrets de mes tiroirs, il y a trouvé des lettres de femmes, de femmes du monde, et il me tient par leurs pattes de mouche!

— Mais savez-vous, lui dis-je, que c'est tout un roman et très original? Ou une petite comédie, si vous voulez, avec un joli titre : *le Maître de Monsieur!*

Et je riais. L'auteur des *Déclassés*, lui, ne riait pas. Ce domestique, installé à son chevet, despote en son foyer, armé contre lui, tyran de toutes les heures, menace de toutes les minutes, le terrifiait.

— C'est plus dramatique que *Ruy Blas*, lui disions-nous.

Il répondait en soupirant :

— Encore si c'était Ruy Blas?

J'ai songé à ce vieux souvenir d'un homme de talent, injustement disparu, en apprenant, ce matin, que le domestique de M. Henri Meilhac était à Mazas, sous l'accusation de complicité dans une affaire de meurtre. Vraiment, ce n'est pas là une situation de vaudeville et Meilhac a dû s'étonner en voyant entrer chez lui des agents qui n'étaient pas Tricoche et Cacolet.

A qui se fier, grands dieux! Un serviteur que l'auteur de *Décoré* avait chez lui depuis vingt ans! Il ne faut plus croire à personne. La race de Caleb est perdue.

Bien des Parisiens le connaissent, ce père Leday, qui ouvrait la porte du maître à l'heure des légendaires parties de billard de la place de la Madeleine. Il avait des mœurs si douces, une politesse si parfaite

et un visage si paterne que M. Jules Simon, qui habite la même maison que M. Meilhac, a dû plus d'une fois dire à son confrère :

— Si vous proposiez votre domestique pour un prix de vertu?

Et j'entends M. Meilhac répondre, finement bourru :

— Un prix de vertu? Est-ce bien utile? Et si l'orgueil allait ensuite me gâter mon vieux serviteur?

Ils sont si rares maintenant, les domestiques qui grisonnent et se rident au service de leurs maîtres! La race s'en perd et le bon serviteur maintenant parie aux courses ou spécule sur les Mines d'or. Le père Leday avait organisé ou voulu organiser, on nous l'a dit, une agence de pari mutuel, et le bonhomme fréquentait les bookmakers de bas étage. Ah! comme l'auteur des *Brigands* a dû rire, une fois la surprise passée! Ne logeait-il pas chez lui une variété de Falsacappa en veston et en chapeau de feutre?

Le hasard fait bien ce qu'il fait. Il semble que l'anecdote du domestique ainsi cueilli par les policiers est du domaine à la fois réaliste et fantaisiste de ces maîtres de l'ironie légère, de l'observation alerte et profonde à la fois, Ludovic Halévy et Meilhac. N'est-ce pas à Eugène Labiche qu'il advint cette étourdissante aventure : un forçat en rupture de ban se présentant chez lui, en costume féminin, et demandant une place de femme de chambre?

S'il m'en souvient, Labiche en fit une pièce et s'en amusa. Mais, vraiment, c'était du Labiche, l'histoire de ce forçat enjuponné, et l'arrestation du domestique de Meilhac, c'est, au contraire, du pur Meilhac et Ha-

lévy, de la vie parisienne très narquoise, quelque chose comme du Vautrin railleur, du Balzac qui ressemblerait à du Gavarni.

Elle a dû être gaie, la répétition de *Panurge*, où M. Meilhac est venu raconter la visite des agents, le matin, à l'heure où d'ordinaire on lui apporte le bulletin du théâtre. Et je suis bien sûr que l'ironiste n'a pas dû rester longtemps surpris. Pourquoi les vieux serviteurs ne seraient-ils pas aussi trompeurs que les femmes? Qui sait, si l'on connaissait par le menu l'histoire du vertueux Caleb, ce qu'on apprendrait de stupéfiants détails biographiques! En fait de domestiques, décidément, je ne crois qu'à Gil Blas.

Et Meilhac, qui, pour sa prochaine pièce, voulait étudier, pour nous y montrer Réjane, les bas-fonds de Paris après les salons mondains, le cabaret du Père-Lunette après une soirée du Faubourg, n'avait pas à aller place Maubert pour étudier les *types* qu'il tient à montrer sur la scène des Variétés. Il les avait sous la main. Il n'avait qu'à sonner son vieux serviteur.

— Vieux serviteur, où est votre fils?

— Si monsieur veut se donner la peine d'attendre, mon fils va venir.

Il pouvait même amener sa bande. Heureux Meilhac! Il avait à discrétion des documents humains! *Ernest* les collectionnait, Ernest, qui, brave homme, sans doute, n'avait qu'un malheur, celui d'avoir un fils. Le *Fils d'Ernest*, sujet de pièce très parisienne,

pour faire pendant au romantique *Fils de l'Arétin.*

Si les vieux serviteurs des académiciens s'éloignent ainsi des vertus chères à M. de Montyon, où trouvera-t-on les vieux dévouements et les antiques mœurs? Je vais bien vous étonner : on les trouvera au théâtre peut-être. Voilà une vieille servante de l'art dramatique qui s'en va et prend sa retraite. Ce mot de servante ne choquera pas Mme Crosnier : il rappelle la bonne La Forêt, qui composait tout le comité de lecture de Molière.

Mme Crosnier fut un type en son genre, une duègne supérieure qui eut le malheur d'avoir devant elle une autre duègne admirable — cette excellente Mme Jouassain, spirituelle, maigre et alerte, si étonnante dans la dame Pluche de Musset. Lorsque Mme Jouassain quitta la Comédie, il était trop tard pour que Mme Crosnier y prît sa succession, et la duègne de l'Odéon demeura la dame Pernelle, la Mme Desmousseaux de la rive gauche, toujours applaudie de son public fidèle, et gaie et active et droite, malgré son grand âge, avec sa figure ridée et sa voix si amusante de vivandière de grenadiers de la garde.

Elle avait jadis, Mme Crosnier, passé par la Comédie-Française, puis suivi Rachel dans ce voyage au Nouveau Monde qui fut une de ces premières grandes *tournées* dont les Américains se lassent aujourd'hui. Mme Crosnier donnant la réplique à Rachel dans *Andromaque* ou *Phèdre!* Car il faut bien tout jouer, en voyage. Thiron était de la troupe. Thiron, un des

merveilleux artistes de ce temps, et qui n'a pas eu encore assez de gloire. La grande tragédienne disait de lui : « Il y a là un petit garçon qui est bien fin et qui ira loin... »

Lorsqu'elle jouera Mme Pernelle pour la dernière fois, Mme Crosnier adressera-t-elle quelques paroles à *son* public, public d'étudiants et de bons bourgeois du quartier, accourus pour l'applaudir ? On prépare, en ce moment, à Londres, une cérémonie touchante au théâtre de sir Henry Irving. Après-demain, vendredi, une vieille et très honorée comédienne anglaise, mistress Keeley, célébrera sur la scène du Lyceum le *quatre-vingt-dixième* anniversaire de sa naissance. La nonagénaire viendra, ne jouera plus certes, mais saluera le public et lui adressera quelques mots d'adieu. Elle ne dirait que *farewell*, mistress Keeley, que ce serait assez et la salle entière acclamerait cette aïeule.

On nous accuse parfois de donner trop d'importance aux comédiens. La société anglaise, pourtant si hiérarchisée, est plus enthousiaste encore que nous des gens de théâtre. La reine d'Angleterre n'a pas dédaigné de figurer en tête de la liste des dames patronnesses de cette représentation. Les quatre-vingt dix ans de mistress Keeley sont une des attractions de la vie de Londres.

Et il y a tout juste soixante-dix ans que Mme Keeley débutait sur le théâtre. En 1826, la scène anglaise n'était point ce qu'elle est devenue. M. Augustin Filon nous en a conté les avatars. Mistress Keeley pourrait, si, comme mistress Siddons ou Fanny Kemble, elle

écrivait des *Mémoires*, nous en dire toutes les anecdotes. C'est surtout dans un rôle joué chez nous par Mme Marie Laurent que Mme Keeley est demeurée célèbre. Après avoir joué du Shakespeare, elle incarna d'une inoubliable façon, paraît-il, un personnage de mélodrame, le bandit légendaire dont Rinowarth a fait un héros de roman, Jack Sheppard. Comme Mme Laurent, mistress Keeley était extraordinaire sous les traits du jeune drôle. Et, vendredi, en saluant une dernière fois la vieille comédienne sur le théâtre du Lyceum, plus d'un Anglais acclamera les quatre-vingt-dix ans de Jack Sheppard.

Ce *speech* suprême adressé par l'auteur anglais qui prend sa retraite au public accouru pour le voir une dernière fois n'est au total que la continuation du discours traditionnel qui était fait chez nous par les comédiens de la Comédie-Française lorsque arrivaient les vacances de Pâques. Le semainier rendait compte de la *saison* aux habitués et les remerciait de leur fidélité. Les Anglais ont conservé cet usage, à la fois touchant et familier, qui associe le public à la vie même du théâtre. Hièr encore, on nous conte qu'une comédienne du Gaiety-Theatre, Nelly Farren, malade et forcée de quitter la scène, prenait à Londres la direction du théâtre de l'Opéra-Comique. Elle a tenu à se faire porter sur les planches, assise dans un fauteuil, au milieu de sa troupe, et là, toute pâle dans sa robe blanche, à saluer le public, *son* public retrouvé, à lui dire « Merci ».

— Merci, mes *boys !* Vous êtes si bons ! Il faut que j'aille dans la coulisse, car j'ai trop envie de pleurer !

Je trouve, pour ma part, ces familiarités touchantes. Lorsque M. Got prit sa retraite, après plus d'un demi-siècle de gloire, il voulait dire (pourquoi ne l'a-t-il pas fait?) cette simple phrase en s'avançant devant le trou du souffleur :

— Mesdames, messieurs, laissez-moi, ce soir, saluer en vous quatre générations de spectateurs !

L'effet eût été grand, certes. Mais nous retrouverons M. Got dans ses *Mémoires*, qu'il rédige d'après ses notes quotidiennes, tenues depuis des années, et où tant de grands morts revivent : Cherubini, Balzac, Musset, Augier, Provost, Samson, Rachel ! Mistress Keeley n'écrira peut-être pas ses *Souvenirs*. Je crois bien cependant qu'il se trouvera quelque littérateur anglais pour publier sous sa dictée un livre dont le titre pourrait être *Soixante-dix ans de théâtre*, souvenirs d'une comédienne de quatre-vingt-dix ans.

Mme Ristori est à Paris. Elle aussi on l'a interrogée. Toujours belle, septuagénaire, avec son beau profil de médaille, sa tête sculpturale, c'est la grande dame de l'art. La princesse Mathilde donnait un dîner en son honneur et invitait M. Mounet-Sully, qui doit, dit-il, sa première grande émotion tragique, le sentiment de sa vocation, à Adélaïde Ristori. J'aurais voulu entendre la causerie d'Hamlet et de Médée. Et c'est parce qu'ils sont Hamlet, Médée, Ophélie, Richelieu, Giboyer ou même Jack Sheppard, que les comédiens, les comédiennes nous séduisent. Courtiers de l'idéal, ils nous arrachent aux réalités de la vie. Ils nous débitent la plus rare et la plus exquise des denrées, celle qui donne l'illusion et l'oubli : le Rêve.

On ne parlera plus d'Arton à Londres quand on parlera de mistress Keeley, et je ne m'étonne pas qu'une reine, impératrice des Indes, célèbre en souriant les quatre-vingt-dix ans d'une reine de théâtre qui abdiquera demain.

XXX

La *Comédie de la mort* au temps de Théophile Gautier et à l'heure d'Edison. — La maison de Ville-d'Avray et la maison de Marly. — Des Jardies au Champ-Flour. — Les reporters. — Paris. — Barthélemy Saint-Hilaire. — Victor Cousin. — Le lendemain du 2 Décembre. — Les légumes du philosophe. — Ce que disait Lamartine de Barthélemy Saint-Hilaire. — Arthur Arnould. — Un ami de Béranger. — Les romans de *Matthey*. — Élections de 1871. — Les anneaux de mariage à la Commune. — La maison Dubois. — Un roi de l'esprit. — Le cœur et la tête. — Ce qu'Alexandre Dumas pensait de sa main. — La ligne de tête. — L'immortalité.

28 novembre.

Théophile Gautier, dans son admirable *Comédie de la Mort,* a oublié la mort « essentiellement moderne », la maladie dont les reporters guettent les alternatives, la mort en quelque sorte publique et dont le télégraphe note mécaniquement les phases diverses. Gautier était un romantique et ne prévoyait pas tout ce que l'extrême civilisation peut ajouter de raffinements ironiques aux inévitables maux des destinées humaines.

Je me rappelle les tristes soirs d'hiver autour de la

petite maison des Jardies où Gambetta expirait. Chaque train s'arrêtant à Ville-d'Avray dégorgeait, sur l'ancienne demeure de Balzac, un flot de nouvellistes empressés. L'un d'eux s'était installé dans une auberge voisine, attendant là, guettant le dénouement lugubre. On sentait qu'un drame sinistre se jouait dans ces Jardies, et la presse tenait à son *service*. Le besoin d'informations qui agite le public et qui éperonne les journaux fait qu'il n'y a plus ni vie privée, ni mort privée. M. Guizot venait à peine de rendre le dernier soupir qu'un reporter se présentait, le crayon à la main, demandant à Guillaume Guizot, oui, demandant au fils : « Quelles sont ses dernières paroles ? »

Et n'est-elle pas plus étonnante encore, cette réponse d'un journaliste à M. Lockroy, qui défendait contre les curiosités haletantes le râle suprême du poète des *Contemplations* :

— Eh ! monsieur, l'agonie de Victor Hugo appartient à la France !

C'est une aggravation de tristesse que j'éprouvais en lisant, sur la maladie de M. Alexandre Dumas, les détails des indiscrétions irritantes qui se pressent autour des souffrances de cet homme, — un grand homme et un homme bon. Des voisins, qui envahissent le jardin, font de la médecine péripatéticienne en se promenant dans les allées où tourbillonnent les feuilles tombées. Des tintements de téléphone, le téléphone qui exacerbe les nerfs, clochette stridente et sautillante des alarmes. Et les conciliabules des gens du pays chez le maire ou chez le pharmacien, dont l'aide, consulté, devient un personnage. Du matin au soir, le défilé des

personnes alarmées ou des curiosités banales. Au logis, l'anxiété, secouée et endolorie à tout instant par quelque indiscret qui se glisse jusque dans le cabinet de toilette, et qui forcerait même la dernière porte si l'on ne veillait pas. Au dehors, la nuit qui tombe, le vent qui siffle, et, au bout du parc, là-bas, à l'horizon, très loin, Paris, le grand Paris, qui s'allume pour les fêtes du soir, et dont le rougeoiement vague dans la brume de novembre est fait des lumières des cafés, du gaz des boulevards, des flambées de ces théâtres que cet homme qui souffre emplit de sa parole, vivifia de son cerveau, enrichit de son génie !...

C'est la vie qui continue, l'égoïste et nécessaire existence du tumultueux troupeau qui passe, de la foule qui court, bruit, palpite, combat, avance, espère — et dont l'inévitable destin est celui de ces feuilles mortes tournant, tournant là, tourbillonnant sous la bise, et balayées et disparaissant avec un bruit sec d'osselets roulés...

« *Le petit père Barthélemy Saint-Hilaire* vient de s'éteindre », disait un journal d'hier. On ne parlerait pas autrement de la mort d'un vieux vaudevilliste ou d'un contrôleur de petit théâtre. Ce *petit père* était un homme considérable et remarquable. Son histoire, depuis 1830 jusqu'à ces dernières années, est liée à notre histoire nationale. Il n'y a pas si longtemps que ce vieillard était encore robuste et comme herculéen. Dans sa jeunesse, au *National*, il avait cette coquetterie d'athlète de lever une table à bras tendus. Littré,

dont les biceps étaient encore supérieurs aux siens, ajoutait froidement à la table des livres entassés. Ce solide Littré usa, comme avec une lime quotidienne, sa musculature puissante dans le labeur le plus écrasant qu'un homme de science ait mené à bonne fin. Barthélemy Saint-Hilaire, lui aussi, dépensa dans un travail de plus de soixante-dix ans une force que la nature accorde rarement à une créature humaine. Il y a quelques semaines à peine, ce nonagénaire publiait sur Victor Cousin, son ami, son protecteur d'autrefois, trois gros volumes, pleins de documents et de faits, dont il a été moins question que de tel ou tel roman mondain. Barthélemy Saint-Hilaire y contait, avec une émotion sincère, vraiment profonde, ses relations personnelles avec Cousin. « En évoquant ces souvenirs, disait-il, je me prépare des regrets qui m'arracheraient des larmes si la vieillesse pleurait encore. »

Je ne crois pas, du reste, que ce dur tâcheron ait jamais beaucoup pleuré. Il aimait ses amis sans fausse sentimentalité et sans phrases. Sa première rencontre avec Victor Cousin datait de 1834. Depuis 1828, le futur auteur de *Bouddha* suivait le cours du philosophe.

Tout en occupant un poste fort modeste d'employé au ministère des Finances, Barthélemy Saint-Hilaire traduisait Aristote entre deux calculs. Il demanda à la commission des impressions gratuites près l'Imprimerie royale la faveur d'être imprimé. Je dis la faveur, je devrais dire le droit. M. Cousin, qui faisait partie de la commission, était pair de France, peu enclin au républicanisme. Barthélemy Saint-Hilaire avait signé la protestation des journalistes, collaborait au *Natio-*

nal. Cousin ne s'en entremit pas moins pour faire imprimer le travail de ce jeune homme, qui l'étonnait en lui disant :

— Je n'ai achevé que la traduction de la *Politique*, avec un texte collationné sur trente-neuf manuscrits ou éditions. Mais je traduirai tout Aristote. Trente-cinq volumes, et, si je donne le texte annoté, soixante-dix volumes.

Et Cousin ayant fait nommer Saint-Hilaire à l'Institut, puis, pour cette même traduction de la *Politique*, ayant obtenu de l'Académie française un prix qu'on allait décerner à ce livre, Barthélemy-Saint-Hilaire refusa bien vite, disant que, membre de l'Académie des sciences morales, il avait désormais le devoir de donner des prix, il n'avait plus à en recevoir.

C'était *un homme*, ce vieillard. Je ne citerai de lui qu'un trait, mais digne d'un philosophe d'autrefois, d'un sage de l'antiquité. Barthélemy-Saint-Hilaire, professeur de philosophie grecque, administrait le Collège de France, lorsque le coup d'État du 2 décembre vint lui demander de prêter un serment qui lui répugnait, le mot est de lui. Il résigna sa chaire, donna sa démission d'administrateur et chercha un refuge dans une petite maison de paysan des environs de Meaux. Il avait là ses vieux livres, du papier blanc et de l'encre fraîche. *Tout ce qu'il faut pour écrire*, comme on dit dans les pièces de Scribe. Tout ce qu'il faut pour vivre, lorsqu'on est, avant tout, par-dessus tout, un homme de lettres. Mais ce n'était ni le bouddhisme, ni Aristote qui pouvaient donner à Barthélemy-Saint-Hilaire le pain du jour.

Que fit-il, le philosophe? Il se sentait fort. Son labeur, depuis 1830, n'avait pas lassé sa robustesse. Il prit la bêche, ouvrit la terre et vécut du travail de ses mains, « dans une hutte de son jardin, nourrissant sa « vieille tante de quatre-vingt-six ans des carottes et « des pommes de terre cultivées par lui ». Qui raconte cela? Lamartine, qui a parlé du désintéressement de cet homme de vertu, Lamartine, qui avait pu voir, dans les journées troublées de l'Hôtel de Ville, au 16 avril, au 15 mai, aux jours de Juin, un citoyen calme, grave, un collaborateur qui lui parlait et le comprenait à demi-mots, qui laissait tomber sur les foules un regard d'honnête homme, comparé par le poète à un beau rayon de soleil sur l'écume d'une mer d'équinoxe, et qui était Barthélemy Saint-Hilaire.

Ce lettré, donnant avec dignité sa démission pour retourner à ses *chères études* et continuer à traduire Aristote, tout en cultivant son jardin et en vendant ses légumes comme un maraîcher de banlieue, n'a rien, je pense, de vulgaire.

— Il y a du grec dans cette intelligence et de la philosophie dans ce courage, disait encore Lamartine, qui se connaissait en héroïsme et en clarté d'esprit.

Et, à tout prendre, ce fut un sage aussi que ce pauvre Arthur Arnould, réfugié dans l'idéal et le rêve, le mysticisme, la théosophie — que sais-je? — pour échapper à la réalité cruelle, à la nécessité qui talonne, au roman-feuilleton qu'il faut écrire, à la *copie* que le prote attend.

L'écrivain avait du talent. Il a laissé sur Béranger deux volumes qui resteront. Ses traits, encadrés de cheveux longs, devenus blancs très tôt, rappelaient ceux de son père, le bel Edmond Arnould, un professeur en Sorbonne qui fut un poète viril, un penseur militant. Arnould avait été, sous son nom de jeune homme, au temps de l'empire, un polémiste redoutable ; il devint, sous le speudonyme d'*Ad. Matthey*, un romancier populaire, très apprécié de ces lecteurs avides d'émotions qui ont leur esthétique spéciale, pas si niaise, toute simple, et qui aiment ce qui les amuse.

Vive le mélodrame où Margot a pleuré !

Ad. Matthey faisait pleurer et rire son public. Mais il regrettait de ne pas consacrer sa pensée, sollicitée par les graves problèmes de nos destinées, à des œuvres plus hautes. C'était un idéaliste. Il était hanté par l'*au-delà.* A quoi tient la vie?

Lors des élections de 1871, Arthur Arnould arriva parmi les derniers sur la liste des députés de Paris, ou, pour mieux dire, un des premiers parmi les candidats non élus. Il s'en fallait de quelques milliers de votes que le futur romancier devînt un représentant de Paris. Arthur Arnould avait obtenu 64.000 voix. Le dernier élu, M. Farcy, en avait 69,000.

L'échec fut, je crois, sensible à l'écrivain. Il avait touché de trop près son rêve, qui était de servir activement, de façon efficace, la démocratie, la liberté. Il retombait de la tribune entrevue, presque touchée de la main, à la polémique quotidienne, au dur métier de journaliste, le plus beau de tous quand on ne lui

demande que ce qu'il peut donner. Alors, quand le 18 mars arriva, à l'heure des élections pour la Commune de Paris, le candidat vaincu en février reparut et Arthur Arnould entra à l'Hôtel de Ville en se disant qu'il fallait y faire un peu de bien.

J'imagine qu'il se repentit bientôt de son imprudence et qu'il s'attrista devant l'impuissance de ses efforts. Sa modération devait le rendre suspect. Il ne fit guère qu'une proposition à la Commune, où se marque la sentimentalité de son esprit. Il demanda à ses collègues que le gouvernement parisien dégageât officiellement tous les anneaux de mariage engagés au Mont-de-Piété par les pauvres gens et les rendît aux doigts maigres des pauvres. Arthur Arnould avait débuté jadis par un volume intitulé : *les Trois poètes*. Il demeurait poète jusque dans la politique et le salpêtre de la bataille. Que durent penser de ce collègue réclamant les anneaux de mariage des ouvriers besogneux ceux qui, autour de lui, réclamaient l'union libre et ne voulaient pas de mariage du tout ?

Vaincu, Arthur Arnould courut le monde, chercha sa vie en Amérique, puis s'établit à Lugano, au bord du lac, et reprit de vieux projets de drames et de romans ébauchés jadis. Lettré, érudit, il pouvait comme les grands exilés d'autrefois, les Quinet, les Dufraisse, chercher la consolation dans l'histoire ; la fiction l'attira plus vivement et, encore une fois, il demanda l'oubli au rêve. Il était demeuré le même, doux, résolu et résigné. Il travaillait beaucoup ; il travaillait toujours. Sa maladie de cœur ne l'empêchait point d'inventer ces histoires qui amusaient la foule,

et auprès de lui, celle qui portait son nom, l'artiste vaillante, le consolait en réalisant aussi des rêves d'art, en peignant des fleurs.

Henry Mürger appelait la maison Dubois l'*Institut des pauvres*. On a parlé de supprimer la demeure hospitalière pour en faire une école. Une école de plus. C'est une école aussi, pourtant, ce dernier asile, où l'on apprend la vanité de la vie et d'où l'on part pour les grandes vacances éternelles, l'infini et bon repos...

Je laisse, on le voit, ma pensée invinciblement rivée à l'autre maison, où une grande intelligence, une des puissances de ce siècle, lutte contre le mal implacable. Remarquez-vous ce fait, tout à la gloire de ceux qui vivent pour la foule, donnent un peu de leur être à chaque page de leurs œuvres : s'ils sont atteints du coup suprême, c'est au cœur, parce qu'il bat plus vite, c'est au cerveau, parce qu'il est plus ardent. C'est le cœur qui tue Balzac, c'est la tête qui emporte Hugo.

Alexandre Dumas, ce bon et faux sceptique qui croyait à tant de vérités méconnues — et dont le dernier billet autographe peut-être aura été écrit pour prier l'agent des auteurs, M. Roger, d'envoyer un secours à un confrère — Dumas, qui disait volontiers : *Je ne comprends que les charités anonymes : elles dispensent celui qui les donne de tout remerciement et celui qui les reçoit de toute reconnaissance,* » — Dumas croyait à la chiromancie. Il en avait appris la science, souvent très sûre, du vieux Desbarolles :

Et, quand il examinait les lignes de sa propre main, il disait en souriant :

— La ligne de tête n'est pas bonne !

Puis, très gaiement, avec son attitude de bravoure à la fois fière et bonne enfant, bien française :

— Après tout, qu'importe ! Il faut bien mourir de quelque chose !

Il pouvait être atteint au cœur, car ce cœur large et généreux était essentiellement bon. Il est atteint au cerveau comme la ligne de sa main le lui prédisait. La nature traite ceux qu'elle a faits rois comme la Révolution : elle les frappe à la tête. Et c'était plus qu'un roi, ce souverain de l'esprit qui fixait, dimanche dernier, ses yeux bleus, pensifs, sur le monument élevé à Émile Augier, et semblait dire, souriant tout bas et revenu de toutes choses :

— C'est donc cela, l'immortalité ?

XXXI

ALEXANDRE DUMAS

LA DERNIÈRE PAGE

30 Novembre.

Je ne voulais parler du maître illustre, de l'ami de toute ma vie que si des devoirs officiels m'y obligeaient. Je n'ai ni le temps matériel ni la liberté morale qu'exigerait une étude, même rapide, de cette noble existence. Mais il me semble que je dois aux admirateurs du grand écrivain, à sa mémoire, à tous ceux qu'intéresse la gloire de la littérature une confidence au moins, une explication sur ce que Alexandre Dumas laisse d'inédit ou d'inachevé, sur des œuvres dont l'une au moins, que je connais, est un chef-d'œuvre et que le public peut-être — et ce serait une perte nationale — n'entendra jamais.

C'est de la *Route de Thèbes* que je veux parler. Il serait trop long de dire la genèse de cette comédie, de ce drame psychologique plutôt. L'idée en vint à Alexandre Dumas, il y a une douzaine d'années, et il voulait écrire cette pièce pour servir de début à Mlle Pierson à la Comédie-Française. J'ignore si la *Route de Thèbes* était même commencée lorsque M. Dumas écrivit *Denise*, qu'il apporta à M. Perrin en lui disant que la comédienne qui, au Gymnase avait tour à tour créé ou repris tout son répertoire, débuterait dans ce drame. *Denise* écrite et acclamée, le maître écrivain voulut achever une grande comédie sociale, très satirique et d'une puissance rare, qu'il appelait *les Nouvelles Couches*. Il m'en lut, un jour, un acte tout entier, le premier, d'une exposition admirable, pétillante d'esprit, redoutable par les problèmes posés, les personnages mis en scène, un journaliste audacieusement *arriviste*, comme on dit dans le langage moderne. Dans sa pensée, les *Nouvelles Couches* devaient être une comédie cinglante, à la Beaumarchais, et il me disait volontiers : « Ce sera mon *Figaro.* » Et la comparaison était volontaire : Dumas prenait pour héros de sa pièce un domestique de grande maison, connaissant tous les secrets, notant tous les scandales, possédant et classant tous les petits papiers, socialiste *jusqu'aux moelles*, comme Giboyer, mais rêvant un marquisat ou une couronne ducale pour sa fille élevée au Sacré-Cœur.

Je ne sais jusqu'où a été poussée cette œuvre magistrale dont toutes les scènes détachées que je connais ont la netteté, la puissance, le je ne sais quoi de

complet en soi qui caractérise tout fragment d'une pièce du maître. On le voit bien lorsque, par exemple au Conservatoire, dans les concours, une scène détachée de Dumas est attaquée par un élève. Tout de suite, posée et prenante, elle a l'action sur l'auditoire d'une forte scène de Molière. Ce fut pour écrire la *Route de Thèbes* qu'Alexandre Dumas interrompit les *Nouvelles Couches*.

L'œuvre, cette fois, est trop poussée, trop près du mot final pour que je puisse en indiquer le sujet. Il n'y a pas à dire, comme pour les *Nouvelles Couches*, ce *qu'elle eût été*. Elle est. Et c'est un chef-d'œuvre. Pourquoi ne pas répéter ici ce que je déclarais à Dumas lui-même, il y a un an, lorsqu'il venait d'achever, à Marly, la lecture des quatre premiers actes de la pièce, qui en a cinq, le cinquième étant alors (septembre 1894) presque terminé :

— Ce n'est pas seulement un chef-d'œuvre, c'est votre chef-d'œuvre ! Ce ne sera pas seulement une *première*, ce sera une date dans l'histoire de notre théâtre.

Il le savait bien ; il le sentait bien, puisqu'il répondait :

— Mon cher ami, vous savez bien dans quelle atmosphère cela vit. C'est très haut ; mais il faut se tenir dans ces hauteurs-là jusqu'à la fin. C'est comme *Polyeucte* en veston. Et le public sera peut-être étonné.

— Ce sera fini comme cela a été commencé, puisque c'est du même auteur, et le public ne sera pas étonné, il sera conquis et enthousiasmé.

Alexandre Dumas savait bien ce qu'il disait en citant *Polyeucte*. Lui ausssi avait voulu, dans les âmes modernes, aborder l'inquiétant problème de la foi, des troubles de la conscience devant certains doutes, gouffres de la pensée. Il avait écrit une œuvre d'une portée considérable et d'un agrément infini; depuis dix ans, il accumulait dans des scènes si souvent reprises et retournées toutes les idées qui le hantaient et, une fois de plus, faisant du théâtre la plus noble des magistratures, il s'était changé en juge. Il semblait avoir voulu montrer aux générations nouvelles ce que la clarté d'un esprit supérieur peut faire du *symbole*, que tant d'autres nous présentent entouré de nuées. Longtemps il avait cherché son dénouement. A la fin il l'avait trouvé, et c'était encore un coup de maître: un jeune étudiant suédois pénétrait tout à coup dans l'action et semblait apporter dans le chef-d'œuvre — je n'hésite pas à le redire, le chef-d'œuvre du maître si français — comme un bruit des vagues de la mer profonde près de laquelle erre Henrick Ibsen.

Et Dumas restait très spirituel, très alerte, très entraînant — je vais dire le mot que ne reniait point Molière — très divertissant, tout en se tenant, comme il disait, très haut. Ah! le noble ouvrage! Et quelle journée d'émotion délicieuse lorsqu'en présence d'un tout jeune homme qui représentait pour lui la génération de demain — celle qui l'admirera comme nous l'admirons — Dumas me lut, d'abord tout bas, puis, peu à peu, s'animant, passant avec plaisir d'une scéne à l'autre, d'un acte à un acte, cette *Route de Thèbes*

qu'il avait débaptisée, qu'il appelait *la Troublante* et qu'il devait me donner, donner à la littérature française, d'année en année.

Au mois d'août dernier, je crus bien que la pièce, enfin achevée (Il me faudrait trois semaines ou trois jours, me disait-il), serait livrée au public, cet hiver. J'étais en Italie, et je recevais, poste restante à Milan, une lettre où il me parlait de la distribution complète de la *Troublante*. Tout marchait bien alors. La pièce allait être terminée. « Je pourrai, je crois, vous la donner » à votre retour, si votre voyage se prolonge jusqu'au » 15 septembre. Votre lettre (je lui écrivais de Venise) me trouve refaisant la dernière scène du 4e acte, » scène capitale pour la pièce et pour Mounet-Sully. » Si nous devons crouler, c'est là que nous croulerons ; si nous réussissons là, nous serons dans un » grand succès, bien que le dénouement ne soit pas » commode. Enfin, qui vivra verra. »

En relisant cette lettre, après tant de lettres attristées reçues auparavant, ce « *je crois* » et ce «*qui vivra verra* » me semblent des restrictions aujourd'hui navrantes. Mais le reste de la lettre était gai et Dumas fils rappelait allègrement ses souvenirs de voyage avec son père : « J'aimerais mieux voyager avec vous. » Faites mes amitiés à votre jeune compagnon de » voyage. La première fois que je suis allé en Italie, » c'était, à son âge, comme lui, avec mon père. Je » vois encore le père Dumas à l'hôtel Feder, à Gênes, » après un bain qu'il venait de prendre tout nu, dans » le panier où l'on nous avait apporté notre linge, me » disant : « Ne trouves-tu pas que j'ai l'air de Moïse

» sauvé des eaux? » Amusez-vous bien et buvez du » vin d'Asti! »

J'étais heureux. Je retrouvais mon Dumas gai, alerte, aimant à conter, souriant à ses chers souvenirs. J'attendis le 15 septembre, la fin de septembre, et je rappelai au maître qui était à Puys sa promesse. Il me répondit qu'il se sentait souffrant, qu'il envoyait à tout hasard chercher le médecin. « C'est toujours, ajoutait-il en citant l'*Ami des femmes*, par cette bêtise-là qu'on commence. » Et il ajoutait tristement: «Supposez que je suis déjà mort et ne comptez pas sur moi. » Cependant, peu de jours après, en réponse à mes lettres, je le sentais remis en état; l'écriture, qui m'avait effrayé, redevenait admirable, rectiligne et mâle. Je recommençais à espérer lorsque, brusquement, à la fin de septembre, une lettre m'arrivait, désolée, et ne me permettant plus de croire que cette année, la pièce verrait le jour.

« Je ne suis content de rien de ce que je fais... Il y » a des moments où c'est trop lourd. Enfin, quoi qu'il » arrive, sachez que, sachant bien ce que je dis, je » vous tiens pour un ami excellent, que je vous aime » de tout mon cœur, que, si je voulais faire un chef-» d'œuvre, ce serait uniquement pour vous, car je » veux être pendu si je m'en soucie pour moi! »

Et je croyais encore à de l'exaspération, à une sorte de neurasthénie, je savais que ce colosse était, comme son père, une force de la nature. J'étais certain que le succès éclatant d'une œuvre nouvelle lui eût donné une joie profonde, bien qu'il eût mesuré ce qu'est la gloire. Je l'aimais assez profondément pour ne pas le

pousser à une aventure. Mais, dans la conviction de tout mon être, j'entrevoyais pour Dumas, avec la *Troublante*, une apothéose, un sacre, le payement immédiat, en un soir, de la reconnaissance de plusieurs générations, les jeunes mêlant leurs acclamations aux bravos des amis d'autrefois. Je savais que ce grand esprit si modeste qui, en m'envoyant le manuscrit de *Francillon*, m'écrivait simplement ceci :

« Fini.
« Très dangereux.
« Trop long.
« Très fatigué.

« A vous.

« A. D. »

oui, je savais le prix qu'il attachait à la *Troublante* (il eût appelé les *Nouvelles Couches*, s'il les eût achevées, la *Route de Thèbes*). J'avais la preuve de son consentement personnel. Il m'écrivait un jour que la pièce ferait du bruit *dans le temps et au delà des frontières*. Il avait raison. Une autre fois, il m'envoyait ce mot en plein travail :

« Cher ami,

« Ça sera très bien jusques au bout.
Ou ça ne sera pas du tout.

« A bientôt, j'espère.

« Tendrement,

« A. DUMAS fils. »

Hélas ! le 1er octobre, un matin, je fus comme foudroyé

par une lettre navrante, qui me toucha au cœur, et où ce grand ami, conseiller de ma jeunesse, se décidait, me disait-il, à m'écrire la vérité, toute la vérité. « Je profite du grand succès des *Tenailles* pour qu'elle vous soit plus légère. Ne comptez pas sur moi... Je suis vaincu !... » Il ajoutait qu'il cachait le plus possible son état de souffrance autour de lui afin qu'on ne s'alarmât pas et qu'on ne le plaignît pas, ce qu'il avait en horreur. Mais il poussait un cri : « Je suis vaincu ! » — Et il ajoutait :

« Il y a des moments où je me regrette, comme disait Mme d'Houdetot au moment de mourir. Là-dessus, je vous embrasse de tout cœur. Pardonnez-moi, je vous assure que ce n'est pas ma faute. »

Et lui qui ne datait jamais ses lettres datait celle-là : 1er *octobre* 1895.

Ce qui lui coûtait le plus, à cet homme d'honneur, c'était d'avoir l'air de ne point tenir une promesse. Il y avait entre nous un contrat tacite et sacré : je devais rester pour jouer sa pièce ; il devait vivre pour me la donner. « Vous l'aurez dans un an, m'écrivait-il, il n'y a pas une année, ou je serai mort. » Comme toujours, il a tenu parole.

Et tous ces souvenirs, ces troubles, ces souffrances de l'artiste épris du mieux, de l'admirable travailleur voulant donner sa pièce (elle a été faite, complètement faite, puis défaite et refaite, et la seconde version était encore supérieure à la première) tout ce drame d'une conscience et ces douleurs, et ces joies d'un merveilleux labeur, ces fantômes d'une amitié qui fut ma fierté me revenaient, remontaient en moi, étouffants,

hier, pendant que Saint-Marceaux et ses aides étendaient sur la face auguste du lutteur terrassé le plâtre qui, semblable aux passagers outrages, paraissait nous le cacher un moment, mais pour nous le rendre plus idéalisé encore et devenu statue. Je contemplais ce front haut, pur et large, d'une courbe superbe et d'une capacité supérieure, ce nez droit, cette moustache hautaine, cette lèvre ironique et charmante que la mort faisait rigide, ce géant étendu sur le petit lit de bois contourné sous forme de cygne où le père avait dormi, rêvant en sa jeunesse pauvre, aux sarbacanes de *Henri III*, aux révoltes d'*Antony*, et où le fils reposai une dernière fois, sculptural, pareil, avec sa large robe noire enveloppant sa haute stature, sa chemise au col et aux poignets rouges, à quelque patricien de Florence ou de Pise étendu, taillé par Sansovino, sur un tombeau dans la pénombre d'une chapelle. Les mains croisées sur la poitrine avaient l'élégance et le froid d'un marbre.

Du bas de la robe sortaient (il l'avait demandé en ses dernières volontés) ses pieds nus, petits et cambrés comme ceux d'une femme, et qui apparaissaient tout blancs parmi les violettes et les feuilles des bouquets formant coussin...

Ces paupières closes ne voyaient pas, dans la brume humide du soir, les grands arbres qui s'estompaient sur le ciel gris comme des lavis à l'encre de Chine. Il n'entendait plus les voix chères qui l'appelaient naguère, les sanglots des siens, les larmes de l'ami, son cher et bon compagnon, son voisin, autre esprit supérieur qui est un cœur dévoué, Victorien Sardou, à qui

il disait jadis en lui montrant son allée de sphinx : « La voici la *Route de Thèbes!* »

Que de gloire tenait pourtant dans cette petite chambre ! Le portrait de l'aïeul, l'image du père ! Et que de tendresse ! Et que de grandeur ! Et que de bonté ! Et que de génie !

J'ai posé doucement mes mains sur ces mains croisées, ces mains loyales toujours tendues au malheur, toujours armées pour la justice, et j'ai, pour la dernière fois, serré ces doigts d'où la plume immortelle est tombée et qui ont écrit pour moi, pour la Comédie, qui le pleure, leur dernière page — celle que la France eût acclamée et ne connaîtra pas !

XXXII

IMPERIA

A PROPOS DE L'ARÉTIN

7 décembre.

J'ai beaucoup admiré ce prestigieux acteur, si pitto-resque et si vivant, le d'Artagnan de la scène, qu'on appelait Mélingue; j'ai même failli lui donner son dernier rôle et ce rôle était l'Arétin.

Tout ce passé me revenait pendant les répétitions du beau drame de mon ami M. de Bornier et me reportait à bien des années en arrière. Comme avec joie j'évoque ces journées enfouies! Le souvenir est une façon de rajeunir les cheveux qui grisonnent.

En ce temps-là j'avais pour ami un homme d'infiniment de talent, écrivain napolitain réfugié en France et dont j'avais fait la connaissance en Italie, aux avant-postes du général Cialdini. C'était Petruccelli della Gattina, mort, il y a quatre ans, député au Par-

lement de Rome. Historien d'une valeur rare, auteur d'une *Histoire des Conclaves* où il procède visiblement de Michelet, romancier de race, qui a écrit un joli roman, à la Dumas, *le Sorbet de la Reine,* et un livre érudit qui plaisait à Flaubert, *les Mémoires de Judas,* étude de l'antiquité romaine, où l'on trouverait, entre autres maîtresses pages, un saisissant tableau, la mort d'un esclave jeté vivant aux murènes, déchiqueté lambeau par lambeau.

Petruccelli était aussi journaliste. Au moment de la guerre de 1866, le *Journal des Débats* l'avait envoyé sur le théâtre des hostilités. Et Renan me contait un jour quelle fête c'était, dans la maison de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, lorsque arrivait, d'au delà des Alpes, une lettre de Petruccelli della Gattina.

Il disait tout dans ses correspondances, ce diable d'homme, et il fallait couper ses phrases mordantes ou féroces, atténuer, voiler sa pensée. Renan lui-même se chargeait de ce soin, par dilettantisme, pour avoir le plaisir de déguster à l'avance, de savourer à l'état inédit les indiscrètes confidences de Petruccelli. Le futur député au Parlement ne déguisait jamais ses sentiments. On trouverait de lui dans la collection des *Débats* une description du champ de bataille de Custozza, vu la nuit, qui égale en horreur les eaux-fortes de Goya ou les cires épouvantables du Sicilien Zumbo, qu'on voit à la Seigneurie de Florence. Petruccelli contait là, qu'une boîte d'allumettes à la main, il avait traversé, dans les ténèbres, le champ bossué de cadavres. Chaque allumette nouvelle lui montrait, en une brève et terrible lueur, quelque tas de morts mu-

tilés, et, à chaque pas, à toute allumette éteinte ou rallumée, c'était la nuit pleine d'épouvante ou la boucherie pleine de fantômes, avec des flaques de sang et des cris de blessés. Non, rien n'était plus fantastique et plus cruellement vrai que ce tableau d'agonie. Jamais le *reportage* n'a donné une œuvre d'art supérieure, à la fois cursive et définitive.

Mais ces descriptions réalistes de la charcuterie humaine qu'on appelle la guerre et la gloire, si elles avaient du ragoût et de l'attrait pour Renan et ses collaborateurs, ne plaisaient pas au quartier général d'Italie, et Petruccelli n'y était point regardé d'un bon œil par les officiers. Une lettre, publiée au lendemain du désastre de Lissa, vint mettre le comble à la mauvaise humeur des généraux. Petruccelli n'avait-il pas imprimé cette phrase d'une ironie raffinée et d'une cruauté exquise : « *La flotte italienne vient de se conduire au combat de Lissa avec la modestie d'une petite pensionnaire qui sort du couvent* » ?

On s'irrita dans l'état-major de Cialdini, et le général La Marmora fit reconduire Petruccelli hors de ses lignes par quelques cavaliers de la grande prévôté. Je crois même qu'on engagea le narquois correspondant à rentrer en France, où Renan put le féliciter tout à son aise de ses descriptions macabres et de ses ironies de qualité supérieure.

Nous avions, là-bas, sous le ciel de Ferrare, ébauché avec Petruccelli de la Gattina des plans de drames romantiques, l'un espagnol, l'autre italien, le troisième français. C'était la guerre des gueux de Flandre contre Philippe II, la lutte de l'Italie du seizième siècle

contre Maximilien, la captivité de François Ier à Madrid. Ce dernier drame s'appelait: *Le Roi s'ennuie;* les deux autres : *la Famille des gueux* et *Impéria.*

Elle fut jouée, la *Famille des Gueux*, et même applaudie. Lorsque l'Ambigu la monta, l'excellent acteur Régnier vint m'aider de ses conseils et voulut bien surveiller la mise en scène. Il y avait un vieillard octogénaire dont Frédérick Lemaître me dit depuis : « Je vous aurais volontiers joué le comte de Leyde ! »

Si j'avais osé ! si j'avais su !

Ce qui nuisit le plus à la *Famille des Gueux*, ce fut l'éclatant succès de *Patrie* sur le théâtre voisin, la Porte-Saint-Martin.

Le chef-d'œuvre de Victorien Sardou écrasa notre pièce de débutants. Jamais soirée ne fut plus triomphale et plus justement triomphale que celle de *Patrie*. Et que la vie est singulière et consolante aussi ! Après avoir eu jadis Victorien Sardou pour rival acclamé et pour exterminateur, je n'ai qu'une idée, c'est de faire entrer au répertoire de la Comédie-Française le drame de *Patrie*, un des honneurs de la scène contemporaine. J'ai toujours aimé profondément du reste, et admiré et applaudi ce maître des inventions et des émotions qui, plus que personne, a le don de vie, le génie du mouvement, l'emportement, la fièvre généreuse, la combativité inépuisable comme son cerveau et comme sa bonté.

Mais, en ce temps-là, je le maudissais — tout en l'acclamant. La *Famille des Gueux* disparue, j'entrepris une autre pièce avec Petruccelli.

Je n'avais pas eu Frédérick pour mon premier dra-

me, je voulais Mélingue pour le second. Depuis le collège j'avais été séduit par ce vaillant qui semblait, sans effort, avec un fier sourire, porter le drame romantique à bras tendus. Je le revois beau comme un reître de Dürer, avec sa coiffure énorme et son pourpoint tailladé, sa main nerveuse appuyée sur sa rapière immense, dans *l'Imagier de Harlem*, de Gérard de Nerval. Il y jouait une façon de Méphisto et, en vérité, son rictus narquois avait toujours quelque chose de satanique. Lui, le meilleur des hommes , et le plus familial et le plus timide ! D'Artagnan timide! Lagardère père de famille! Fanfan la Tulipe correct et exact comme un bon employé! Mélingue était tout cela, en vérité. Le premier au théâtre, avant le lever du rideau, pour soigner son costume, se *faire sa tête !* Et modeste dans ses grands airs batailleurs et diaboliques, et hésitant et dévoué de corps et d'âme à l'œuvre qu'il créait, drame de Dumas ou mélodrame de Dugué.

Je m'étais épris — comme on se plairait à étudier, à caresser une bête fauve — de ce rôle de l'Arétin, le maître chanteur en pourpoint de velours, trafiquant de sa plume, de son stylet plutôt, comme la courtisane de son corps, et je voulais le voir animé par ce statuaire du théâtre qui, étonnant et magnifique lorsqu'il incarnait Benvenuto, ou Salvator Rosa, ou Alphonse d'Este, se dressait comme une évocation vivante du passé. M. Mounet-Sully, si superbe et qui admire fort Mélingue, était encore en ce temps-là un étudiant lisant *Ruy Blas* dans les *ratoubles* périgourdins et les ravinières de Bergerac.

Mélingue m'avait fait plus d'une fois l'honneur de venir chez moi. Il me contait volontiers ses souvenirs de théâtre et ses rêves de vieux comédien. Il me disait comment il se drapait d'après l'antique, mais avec un crêpe de Chine, lorsqu'il jouait Catilina, et quelle joie il aurait à créer un Pierrot, un Pierrot à la fois élégant et tragique — Watteau confinant à Hugo ou à Shakespeare. Je le vois encore, je le verrai toujours *mimant* pour moi seul une scène muette où ce Pierrot exprimait ses tortures d'amour.

A son tour, Mélingue accepta, épousa cette idée de l'Arétin, et j'étais à l'œuvre. — Nous évoquions, dans un drame pittoresque, toute cette Italie du seizième siècle : gentilshommes, cardinaux, soldats, moines, laquais, lansquenets, et l'empereur Maximilien, le Pape lui-même, le pape Jules II mettant de sa propre main le feu au canon du château Saint-Ange et visant sur la foule menaçante (*Il bénit mal, mais il tire bien*, disait notre Arétin), toute cette vision tragique et carnavalesque d'une Italie qui semble un bouquet de roses tachées de sang. Et le drame évoluait autour d'Imperia, la courtisane, la belle Imperia dont le corps souillé de baisers repose dans le coin d'une église sainte, et de l'Arétin, la courtisane-mâle, le ruffian de lettres, drôle, du reste, spirituel, amusant, bravache et bardache, cynique comme une image des *Sonetti Lussuriosi* et digne d'être pendu non pas seulement en effigie, comme Jules Romain et son autre collaborateur Marc-Antoine.

Et l'antithèse me plaisait : de la courtisane qui se rachète de la honte par le dévouement, et du bandit de

la plume qui, sans haine, fait métier de la haine et, par plaisir, sauve les gens ou les déshonore, trahit Rome ou sert Venise, selon son intérêt et son humeur du moment.

Langue baveuse, pourrie et sans sel,

disait de lui, dans un sonnet que notre homme appelait *un assassinat à la plume*, Berni, secrétaire de Mgr Giberti, dataire du Pape, dont l'Arétin avait aimé la cuisinière. De cette *langue pourrie*, dont M. de Bornier vient de faire un éloquent clairon de fière morale, nous avions tâché de garder la malice, la cruauté la crudité, le trait acéré, et, en dépit du sonnet de Berni, le sel qui plaît au théâtre.

Et j'achevais précisément *Imperia* lorsque je reçus de Mélingue, fatigué depuis qu'il avait joué ce don César de Bazan où il était beau comme un Velasquez, un court et triste billet : « *Cher monsieur Claretie, excusez-moi, pardonnez-moi ! Je ne remonterai plus sur le theâtre, je ne joueraiplus la comédie.* » Le grand artiste, lassé, rendait les armes.

Sans Mélingue, plus d'Arétin. Un autre comédien de talent, Lacressonnière, avait bien joué, quelques années auparavant, un Pierre d'Arezzo qui n'était autre que cet Arétin dont les auteurs n'avaient pas osé mettre le nom sur l'affiche. Mais ce n'était pas Mélingue ! Et, tout en finissant *Imperia*, je songeais au rire victorieux du maître artiste qui m'écrivait : « Je ne jouerai plus la comédie ! »

Et il ne la joua plus, et *Imperia* demeura dans mon tiroir. Les limbes de l'œuvre littéraire !

Du temps avait passé. Mélingue était mort. Petruccelli — que M. Thiers avait traité, en 1871, comme La Marmora en 1866 — faisait de la politique au Parlement de Rome et non plus des correspondances au *Journal des Débats*. Larochelle était devenu directeur de la Gaîté. Il me demanda une pièce. Dumaine vivait encore, Dumaine dont la carrure athlétique et la voix profonde pouvaient (car il avait de la verve aussi, ce Dumaine) s'adapter au personnage satirique de l'Arétin, et un moment je fus tenté de tirer le manuscrit du tiroir fermé et de le porter à la Gaîté.

Mais qui jouerait Imperia ? Je ne voyais, dans le personnel du théâtre, aucune artiste qui pût représenter la belle fille insolente et charmante.

— Nous avons une idée, Debruyère et moi, me dit Larochelle. Nous demanderions au Vaudeville de nous prêter Mme Pierson qui vient d'être si dramatique, si supérieure dans *Dora*.

Il était dit que Mme Pierson, qui joue la Camilla aujourd'hui, incarnerait une de ces belles créatures que Venise mit aux pieds d'Henri de Valois à son retour de Pologne.

Je ne sais ce qui me retint de donner *Imperia*. Ou plutôt il m'en souvient bien, ce fut une conversation que j'eus au *Dîner Bixio*, où j'étais, tous les mois, le voisin de M. Perrin. L'administrateur de la Comédie avait, je ne sais par qui, peut-être par une note du *Figaro*, entendu parler de cette *Imperia* et, prenant les devants, il en voulut connaître le sujet, que je lui dis tout en dînant :

— L'homme à vendre et la fille vendue s'associant

pour une œuvre de vengeance, puis, par la logique, ou plutôt l'ironie de la passion, par la haine, par l'amour, en arrivant, l'un et l'autre, à sauver ceux qu'ils avaient juré de perdre.

Et, à mesure que je parlais, l'œil scrutateur de M. Perrin s'animait; puis, avec une bonne grâce qui couvait toujours sous sa froideur réglementaire :

— Mais c'est rue de Richelieu, me dit-il, qu'il faut apporter cette pièce-là !

J'avoue que je n'avais pas eu l'ambition d'y penser. La Comédie-Française nous semblait alors beaucoup plus fermée qn'aujourd'hui. L'encouragement de ce galant homme, dont toute parole était pesée et voulue, me fit grand plaisir.

Et tout de suite, comme passant à la distribution, M. Perrin ajouta :

Vous avez pour Imperia une comédienne toute trouvée, c'est Mlle Croizette.

— Certes. Et pour l'Arétin ?

— Si votre personnage vous paraît surtout pittoresque, vous prendriez Febvre ; s'il vous semble surtout éloquent et narquois, vous auriez Coquelin.

C'est la vie elle-même, encore une fois, qui est bizarre et narquoise !

A la fin de la causerie, j'avais pris rendez-vous avec M. Perrin. Je lui demandais huit ou dix jours pour revoir encore et relire la pièce et j'étais occupé de ce travail lorsqu'un matin, en ouvrant un journal, je vois qu'en plein Parlement italien, mon collaborateur Petruccelli, le député républicain, hypnotisé par l'Allemagne, vient tout à coup de traiter la France à peu

près comme il avait jadis traité la flotte d'Italie canonnée par les marins de Tegetthoff.

Je savais bien que, comme beaucoup de ses amis, Petruccelli, épris cependant de liberté, tournait ses regards vers l'Allemand victorieux. Mais je savais aussi qu'il nous aimait, qu'il avait été l'hôte de Paris, qu'il saluait jadis la haute mission et le dévouement de notre patrie. J'aurais dû songer qu'il y avait chez cet homme de cœur un esprit paradoxal, le poussant à des coups de boutoir, à des formules singulières qui dépassaient quelquefois sa pensée et n'épargnaient même pas ses compatriotes. Ne m'avait-il point crié, lui, garibaldien, mais journaliste aussi: « Garibaldi ? C'est un héros de légende que nous avons inventé à vingt-cinq centimes la ligne ! »

Mais ce qui m'avait fait sourire lorsque Petruccelli raillait le soldat de Varese ou l'amiral Persano, le vaincu de Lissa, ne pouvait que me blesser lorsqu'il s'attaquait à nos douloureux souvenirs de 1870-71. Je lui écrivis sur un ton vif et nous échangeâmes alors quelques lettres où l'amitié subsistait, mais saignante, et, aujourd'hui, en les relisant, je retrouve dans les confidences de Petruccelli des accents de bonne foi qui me désarment, qui expliquent aussi une partie des erreurs de l'âme italienne. Que doivent penser de nous les esprits simples, crédules, illettrés, là-bas, lorsqu'un homme de la valeur de Petruccelli della Gattina me soutenait, par exemple, que notre France n'avait qu'une idée : prendre sur l'Italie la revanche de la guerre allemande et, par les armes, rétablir la souveraineté du Pape à Rome?

Au fond, je gagerais que le peuple italien, le paysan qui ne fait ni littérature ni politique, y voit plus clair et, d'instinct, sent bien que sa race est sœur de la nôtre.

Mais, à la tribune et dans les journaux, on ne pense pas toujours ainsi. — Et voilà comment, à l'heure où j'allais porter *Imperia* à M. Perrin, administrateur de la Comédie-Française, le discours d'un député italien, mon collaborateur, me faisait rejeter bien vite avec colère cette pièce dans mon tiroir d'où elle n'est jamais sortie.

Et je le regrette. J'aimais ce drame. Imperia et l'Arétin m'y paraissent des figures curieuses. Tout cela est loin, du reste. Les harangues de Petruccelli sont oubliées. Le pauvre homme, qui fut un esprit chercheur, laborieux, inquiet, dort maintenant dans un *campo santo* de son pays. De sa mémoire il ne me reste qu'un souvenir sympathique et attendri. L'œuvre demeure et si jamais elle arrive au jour — ce dont je doute — un des ouvriers au moins ne la verra pas !

Personne ne l'a lue, du reste, ni directeur, ni comédien. Et — la rampe seule donnant l'existence à une œuvre de théâtre — je peux dire qu'à tous ces morts évoqués, Petruccelli, Cialdini, Mélingue, Dumaine, Larochelle, Perrin, je peux ajouter aussi le drame lui-même, cette *Imperia*, que je trouvais si vivante, qui n'aura jamais vécu.

XXXIII

La tombe de la *Dame aux camélias* et le peuple de Paris. — Romans d'amour. — Le lendemain des funérailles de Dumas fils. — Marie Duplessis. — Le premier volume d'Alexandre Dumas. — *Péchés de jeunesse.* — Dumas épistolaire. — Histoire d'une brochure introuvable. — Comment Dumas fils écrivit l'*Histoire de la loterie.* — Le Lingot d'or et le coup d'Etat. — Dumas et le Conseil municipal. — Une lettre. — L'épitaphe d'Alexandre Dumas fils par lui-même. — Vers d'album. — La gerbe et le grain de blé. — La statue du général et celle du petit-fils. — Les cas de conscience. — Correspondance à propos de la lettre de Lamennais. — Le prêtre et le médecin. — Doit-on dénoncer un crime? — Le confesseur laïque.

5 Décembre.

Ce peuple de Paris est essentiellement sentimental qui profite de son dimanche de congé pour aller visiter, au cimetière Montmartre, la tombe de Marie Duplessis, la Dame aux camélias, après avoir salué le caveau provisoire où Alexandre Dumas fils repose sous les fleurs. Il y a toujours dans cette foule, d'une émotivité si rapide, un fond de sensibilité romanesque. Je me rappelle avoir, un jour, vu une fille en cheveux,

debout sur le trottoir du boulevard extérieur et contemplant, avec des yeux attendris, une expression extasiée de Mignon aspirant au ciel, je ne sais quelle vieille lithographie qui représentait Paul et Virginie, le roman de la pureté, l'idylle de l'amour chaste, étalés comme une ironie, devant la malheureuse roulée dans la boue. Et jamais je n'ai mieux senti tant il y avait d'éloquente douleur et de respect attendri dans le regard de cette femme, jamais je n'ai mieux compris le charme exquis de ce doux roman d'autrefois.

Lorsque le Parisien va visiter ses morts, ceux qui lui tiennent au cœur par les chers souvenirs que rien ne peut rompre, il s'arrête, en même temps, devant les tombes qui, à côté de sa propre histoire, lui rappellent ses rêves. Il porte volontiers des violettes au monument d'Héloïse et d'Abélard. Il stationne devant la statue qui, sur la tombe de Mürger, effeuille des roses de pierre, non que Mürger fût un grand dominateur de la foule, mais parce qu'il a tout simplement chanté Musette et la jeunesse. Il y a de l'égoïsme dans ces hommages. En allant au coin de terre où repose la Dame aux camélias, la foule est comme poussée par un instinct vers ce qui a brillé, vers un être qui a aimé. Il y a également de l'amour posthume dans cette sorte de culte ainsi gardé à une passante qu'a rencontrée un poète de vingt ans, qu'il a chantée en vers et qu'il a immortalisée en prose...

Nestor Roqueplan, plus réaliste que Dumas, nous a laissé de Marie Duplessis un croquis moins poétique en vérité que la légende. Il nous la montre, quelque part, maigre et blême, une robe mince collée au

corps, et mangeant avidement en pleine rue des pommes de terre frites dans un cornet de papier tenu de ses doigts sales. Ce qui n'empêchera jamais que, pour l'avenir, la Dame aux camélias incarnera le roman d'amour le plus pénétrant du XIX[e] siècle, et que la foule parisienne, lorsqu'on inaugurera la statue de Dumas fils, ira porter encore des camélias blancs ou roses à la tombe de Marie Duplessis.

Ce n'était pas, du reste, une fille vulgaire. Lorsqu'elle mourut elle fit un testament où elle léguait le produit de la vente de ses meubles à sa nièce, à une condition : c'est que la jeune fille, son héritière, ne viendrait jamais à Paris ! — Victime de Paris, la femme de plaisir voulait que l'autre demeurât au pays où les fleurettes des champs valent mieux que les fleurs de serre chaude.

Et Dumas l'avait saluée, à son départ, la phtisique abandonnée des amoureux à l'heure de la toux et de l'agonie — et il célébrait dans ses premiers vers (février 1847) ceux qui avaient mené (ils étaient deux en tout) le convoi de la fille morte :

Vous qui l'avez aimée et qui l'avez suivie,
Qui n'êtes pas de ceux qui, duc, marquis ou lord,
Se faisant un orgueil d'entretenir sa vie,
N'ont pas compris l'honneur d'accompagner sa mort !

•

Il est rare, aujourd'hui, le recueil de poésies d'où ces vers sont tirés et que Dumas fils voulait d'abord intituler *Préface de la vie.* En le dédiant à son père, Alexandre Dumas en changea le titre et l'appela *Péchés*

de jeunesse. « Lis donc ces quelques pages, disait-il à celui qu'il adora toujours, et, si tu ne les trouves pas dignes de toi, inscris-les sans scrupule sur le grand livre des erreurs que tu m'as déjà pardonnées. »

Dumas fils avait alors vingt-trois ans. Cet homme, dont les dernières années furent toutes de bonté, de combativité généreuse, eut une jeunesse toute de volonté. Il se plaisait à conter comment, à vingt ans, inutile, livré au caprice, menant sans songer la vie facile de fils d'un homme célèbre, choyé par toutes, aimé par toutes — aimé comme dans un bois — tout à coup il s'arrêta, se reprit, se sauva par le travail. Il signait, pour se forcer à la tâche quotidienne, un traité léonin avec un éditeur, s'engageant à lui livrer, pour quelques billets de banque, *six romans* — dont le dernier fut l'*Affaire Clémenceau*, qu'il racheta, vingt ans plus tard, lorsqu'il l'écrivit après ses succès de théâtre.

Avec six romans à écrire, un jeune homme n'est plus inoccupé ! Du reste, comme son père, Dumas fils avait besoin de tenir à la main la plume, une de ces plumes d'oie dont il avait toujours devant lui une trentaine, toutes fraîches, tentantes, avec leur bec taillé.

Et, comme il ne voulait pas être accusé, ainsi que l'avait été son père, de *tirer à la ligne*, de faire, en terme de métier, de *la copie*, ce besoin d'écrire, si doux à satisfaire, il le passait en écrivant des lettres à des amis, à des correspondants qui le consultaient sur tel ou tel problème de morale. Quel merveilleux journaliste il eût fait ! Et quel monument

formera sa *Correspondance* si on la publie jamais! Depuis Voltaire personne n'a, d'un style plus clair, d'une langue plus nette, remué, semé par la poste plus d'idées!

Et journaliste, du reste, il l'avait été, à l'*Evénement*, où il débutait au sortir du collège avec ses camarades de jeunesse, les fils d'Hugo. La *Dame aux camélias* ne fut point son premier écrit, ni ce volume de vers. Les collectionneurs pourront payer fort cher, s'ils la rencontrent, une petite brochure de seize pages intitulée : *Histoire de la loterie depuis la première jusqu'à la dernière loterie, la loterie du lingot d'or*, qui se vendait en 1851 chez tous les libraires et que répandait à profusion le comité de la loterie de ce fameux lingot d'or de 400.000 francs que les Parisiens, déjà grisés alors par toutes les légendes des placers de Californie, admiraient bouche bée dans une boutique du boulevard Montmartre où se trouve, je crois, le musée Grévin aujourd'hui.

La brochure était ornée sur la couverture d'un dessin de Nadar, je pense, représentant le « gagnant » de la loterie fameuse sortant en dansant, son billet à la main : *400.000 francs pour 1 franc!*

Et, comme la chronique secrète veut que l'argent de la loterie du lingot d'or ait servi, ce que je ne crois pas, au président de la République pour organiser le coup d'État du 2 décembre et en solder les dépenses, je m'étonne qu'il ne se soit point trouvé parmi les éminents lettrés du Conseil municipal quelque érudit supérieur pour reprocher à Alexandre Dumas d'avoir jadis collaboré, par la plume, à l'attentat ourdi par

Louis-Napoléon Bonaparte contre la représentation nationale.

Alexandre Dumas fils ne se doutait point qu'il travaillait à un projet aussi ténébreux lorsqu'il acceptait d'écrire cette bien curieuse et introuvable *Histoire de la loterie*. Il m'a lui-même conté, avec une verve charmante, dans une lettre qui est comme un chapitre alerte détaché de ses *Mémoires* (hélas ! quels *Mémoires* il eût pu laisser !) cette petite aventure littéraire — et, en recopiant ces pages curieuses, visiblement tracées avec la joie des souvenirs évoqués, il me semble l'entendre causer :

« Marly, 11 mars 1892.

« Mon cher ami,

« C'était en 1850 ou 1851. J'habitais rue Pigalle, 22. Un monsieur petit, gros, court, la figure très intelligente, nommé Rion, vint me trouver un matin et me demander comme un service d'écrire une *Histoire de la loterie* pour l'œuvre de charité du lingot d'or. Il ne parlait pas de me payer cette histoire. Il demandait mon concours à cette œuvre charitable. Il m'apportait tous les renseignements nécessaires (étaient-ils véridiques?) à ce travail, que je fis, croyant véritablement concourir ainsi à une bonne œuvre.

« Mon article terminé, je le lui envoyai. Il vint me remercier et m'offrit douze cents francs en me disant : « Le comité m'a chargé de vous offrir cette somme « pour la peine que vous avez prise. Si vous ne la trou« vez pas suffisante, dites-le moi. »

« Non seulement je la trouvai suffisante, mais j'étais presque aussi honteux qu'heureux de cette aubaine qui me rapporta plus en effet, comme vous le dites, que la *Dame aux camélias*, le roman, dont j'ai vendu la toute propriété 400 francs à Michel Lévy, et que le manuscrit de la *Dame aux camélias*, la pièce, que je devais vendre l'année suivante 500 francs à Giraud et Dagneaux, à qui j'ai vendu aussi *Diane de Lys*, la pièce, 500 francs, sur lesquels ils me redoivent encore 150 francs — sur lesquels je ne compte plus.

« Ce Rion était un très galant homme, très intelligent et très généreux. Il a été plus tard à la tête du *Bureau Exactitude* qui était le bureau central des billets de loteries organisées en France. Il s'est trouvé ainsi en relation avec Lamartine quand on a organisé une loterie au bénéfice de ce grand homme à la gloire duquel l'ingratitude de ce pays a ajouté ce qui complète toutes les gloires. Ce Rion faisait à Lamartine des avances sur ce que les billets devaient produire, et, la loterie terminée, Lamartine redevait vingt-cinq mille francs à Rion. Aussi, quand Rion, si bien reçu autrefois quand il venait apporter de l'argent, se présentait maintenant, on ne le recevait pas aussi souvent, et il crut s'apercevoir, un jour, qu'on aimerait mieux ne pas le recevoir.

« Alors il força la consigne et dit à Lamartine : « Cher « maître, il y a entre nous un petit malentendu ; c'est « ce reçu de 25.000 francs. C'est lui qui est cause que « vous ne me recevez plus avec autant de bienveillance « qu'autrefois. Supprimons-le. » Et, en disant cela, il déchirait le reçu et le jetait au feu.

« Lamartine se leva, ouvrit un meuble de sa chambre, y prit un rouleau et, le mettant devant Rion, il dit : « Mon cher monsieur Rion, voici le manuscrit des « *Méditations*. Je m'étais promis de ne m'en séparer « jamais. Permettez-moi de vous l'offrir. »

« Rion, qui m'a raconté cette histoire, me disait : « Je « ne le donnerais pas pour 50.000 francs ! »

« Quand on a payé l'*Histoire de la loterie* 1.200 francs, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on paye les *Méditations* 25.000 francs !

« A vous,

« A. DUMAS fils. »

L'auteur de l'*Histoire de la loterie* se souvint de ce Rion lorsqu'il écrivit l'*Ami des femmes*. Il donna ce nom à son héros, dans lequel, à dire vrai, il s'incarna lui-même.

Et que de souvenirs lointains, touchants et chers il aimait à évoquer ainsi !

— Plus encore que votre père, qui a cependant laissé en ce genre un chef-d'œuvre, vous pourriez, lui disais-je, écrire vos *Mémoires* :

Il répondait :

— A quoi bon ? Il est si inutile de parler de soi et si souvent pénible de parler des autres !

Depuis longtemps, du reste, il avait voulu faire de cette vie humaine, dont il donnait, en vers, la *Préface* en 1847, une existence vouée à la propagande de la justice, utilisant, selon son mot, les passions, les angoisses, les tristesses, les vices même de son temps, et fidèle, au total, à ce rêve panthéiste qu'il formulait

un jour, lorsqu'en se souvenant de Musset et de son saule éploré :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière,

il laissait tomber sur un album de femme ces vers si profondément suggestifs et si touchants aujourd'hui :

Je ne veux pas, quand je mourrai,
Que l'on me mette au cimetière.
Au milieu d'un champ labouré,
Dans un sillon, que l'on m'enterre.
Vivant, je n'aurais rien su faire;
Mais je m'en irai consolé
Si, mort, je puis rendre à la terre
De quoi produire un grain de blé!

Et ce n'est pas un grain de blé qu'il a produit, mais toute une moisson d'œuvres immortelles poussées dans le terrain fécond et plein de sucs fortifiants de la Vérité.

Il est si attirant et, en dépit de cette disparition brutale, semble encore si vivant, ce Dumas — la force et le mouvement mêmes — que je ne peux détourner ma pensée de son image. On n'a parlé que de lui, du reste, depuis quelques jours et, ce matin même, à la réunion du comité de la statue qu'on se propose d'élever à l'aïeul, au général Alexandre Dumas, M. Victorien Sardou a dû faire la proposition d'ouvrir une souscription nouvelle, cette fois, pour le dernier des Dumas, celui dont le cercueil passait,

samedi dernier, sur cette place Malesherbes, qui s'appellera vraisemblablement bientôt la place des *Trois Dumas* (comme on dit les *Trois Mousquetaires*), lorsque la statue du fils regardera la statue du père, avec le soldat de la République debout, le sabre en main, entre les deux écrivains populaires.

Et cependant la vie quotidienne est là qui nous talonne. Marche ! marche ! Il faut continuer à avancer, à faire sa tâche, à porter le poids du jour. C'est l'éternel mot de Gœthe : *En avant par delà les tombeaux !* » Mais Dumas fils nous manquera longtemps lorsqu'il s'agira d'une de ces consultations morales dont je parlais tout à l'heure et qu'il donnait volontiers soit aux faiseurs d'interviews, soit à certaines âmes en peine. Il était comme une sorte de confesseur laïque et il avait ses pénitentes attitrées. Certes, je l'aurais consulté dans le débat que j'ai ouvert, ici même, à propos de l'abbé Rosselot et d'une lettre de Lamennais sur la question de savoir ce que doivent faire le prêtre et le médecin qui reçoivent la confession ou perçoivent les traces d'un crime.

J'ai de nombreuses lettres à ce sujet et je suis certain qu'en son bon temps Alexandre Dumas eût volontiers pris la plume pour dire son mot dans l'affaire. Ces cas de conscience, chers aux dramaturges et qui sont des tragédies toutes faites, des scénarios de drame, lui plaisaient.

L'enquête, à vrai dire, est commencée. Un médecin qui rédige un journal militant, la *Revue médicale*, le docteur Paul Archambaud, traitait, hier, la question dans sa chronique, et il semble d'avis que le

médecin, en plus d'un cas, doit se taire absolument comme le prêtre.

Les deux cas les plus typiques à son avis, et les plus fréquents, des crimes devinés par le médecin sont l'empoisonnement ou l'avortement. S'il s'agit d'un empoisonnement, le médecin ne saurait en avoir ni en faire la preuve à première vue. Il devra commencer une véritable *instruction* et par là compromettre à jamais, sans doute, l'honneur d'une personne, l'honneur d'un nom. Et pourquoi ? Pour quel profit ? Le rédacteur de la *Revue médicale* n'admet la dénonciation que si le crime est évident, si le malade, par exemple, a dénoncé son assassin ou si le coupable a fait des aveux au docteur. En pareil cas, si le médecin ne parlait pas, il serait complice, passible, comme tel, des peines édictées par la loi. S'il s'agit d'un avortement, d'un avortement criminel, le cas de conscience est plus inquiétant encore. Le médecin doit, en toute occurrence, déclarer l'avortement. Mais doit-il dénoncer le crime ? Le docteur Brouardel n'hésite pas sur la question. Oui, à son avis, le médecin doit dénoncer la sage-femme qui se livre aux manœuvres criminelles. Et M. Archambaud se demande, lui, si, les lois étant faites dans l'intérêt de la société, cette société n'a pas plus d'intérêt à sauvegarder l'honneur d'une famille qu'à poursuivre une sage-femme coupable. Il voudrait qu'au lieu de la dénonciation immédiate voulue par M. Brouardel, le médecin s'armât de conseils. Il y a tant d'inconscience chez les malheureuses qui croient supprimer la faute en supprimant le résultat, qui tuent un être avant sa mise

au jour, qu'un peu de morale semble plus efficace au docteur que beaucoup d'arrestations et de jugements.

Ce qui est certain, c'est que le médecin constatant, découvrant un crime, rentre sans nul doute chez lui étrangement troublé et que la tempête dont parle Hugo se doit terriblement déchaîner sous son crâne. M. Archambaud estime que si le médecin était le délateur-né de ses malades, la société n'y gagnerait rien, beaucoup préférant la mort sans secours, silencieuse et farouche, aux soins douteux du sauveur devenu procureur-pourvoyeur des prisons. Grave problème et qui ne sera point résolu par quelques articles de journaux.

L'abbé de Lamennais ne se doutait guère qu'il rouvrirait un tel débat plus d'un demi-siècle après avec sa lettre au docteur Pierquin que je donnais l'autre jour. Ce qui est certain, c'est que le rôle du médecin est, en bien des cas, comparable à celui du prêtre, aussi poignant, aussi apaisant, aussi sacré, et il y a longtemps que j'ai songé à égaliser ces confidents de toutes nos souffrances lorsque j'ai dit :

— Le médecin est le confesseur de ceux qui ne croient pas.

XXXIV

Un tournoi à Paris. — Italiens et Français. — Les maîtres en fait d'armes. — Tournoi littéraire. — Une réception à l'Académie. — La succession de Leconte de Lisle. — M. Henry Houssaye. — Le fils de l'auteur du *Quarante et unième fauteuil*. — Arsène Houssaye. — Candidature d'autrefois. — De la rue du Doyenné à l'Institut. — Vieux souvenirs. — Un débutant avenue Friedland. — Les redoutes d'Arsène Houssaye. — L'*Artiste*. — Les poètes. — Napoléon III et Félix Pyat. — Le lendemain de la Commune. — Les visions du père. — *Juvénilie* de Leconte de Lisle. — Le premier amour et les premiers vers d'un impassible. — Que la littérature console des scandales. — Boue et rayons.

12 décembre.

Un *tournoi !* Le mot s'étale sur les affiches parisiennes. Il est joli. Il sonne bien. Il rappelle, en ce temps de réalisme féroce et assez scandaleux, la belle époque des chevaleries. Un *tournoi franco-italien !* Les quatre fils Aymon contre quatre paladins venus du pays des Lombards. On songe, bien qu'il s'agisse tout simplement de rivalités de maîtres d'armes, aux chocs d'épées des combats légendaires, et l'imagination

évoque, tandis que Pini ferraille contre Rouleau, les rencontres des chevaliers de la Table-Ronde ou les coups de taille et d'estoc du combat des Trente. « Bois ton sang, Beaumanoir ! Essuie ta sueur, Tagliapietra ! »

Il y a tournoi et tournoi. Au cirque d'Hiver, c'est le fleuret qui fait merveille. A l'Académie, demain, c'est à un assaut d'éloquence que nous convient MM. Brunetière et Henry Houssaye. On nous promet des discours exquis. La grande figure hautaine de Leconte de Lisle a fort bien inspiré, dit-on, les deux orateurs. Hélas ! c'est plus qu'un *bon mort*, cet admirable manieur de mots, ce maître de la rime et du rythme, c'est un *beau mort*, c'est une des figures durables de ce siècle, c'est un poète de premier plan. M. Henry Houssaye l'aimait profondément. Il en a parlé avec l'émotion d'une admiration sincère, d'une vive reconnaissance, car Leconte de Lisle avait été son parrain à l'Académie, l'auteur d'*Alcibiade* ayant travaillé à faire mieux connaître et plus aimer encore la Grèce, la terre maternelle que le poète de l'*Apollonide* avait chantée.

Mais, à vrai dire, ce n'est pas ce mort qui m'intéressera le plus vivement dans la séance de demain. Leconte de Lisle est entré dans la gloire et tous les hommages posthumes n'ajouteront rien à son immortalité. Dans la foule des auditeurs, parmi les spectatrices et les habitués du *tout Paris des premières* académiques, je chercherai des yeux ce patriarche du romantisme, resté jeune en dépit des années, barbu et chevelu comme un de ces vieillards d'Homère

assis aux portes de Scée et qui, avec sa grande taille légèrement voûtée, semble encore, semblera toujours « le blond Arsène Houssaye », la neige de ses ans ayant gardé un reflet d'or. Il sera là, le père, et regardera, debout auprès du pupitre du récipiendaire, ce fils portant l'habit brodé de vert que n'endossent pas les académiciens du *Quarante et unième fauteuil*, et il ressentira plus de joie, sans nul doute, à écouter l'éloge de Leconte de Lisle fait par Henry Houssaye qu'il n'éprouverait de contentement à le prononcer lui-même.

J'imagine bien que M. Brunetière aura glissé quelques mots spirituellement aimables à l'adresse de l'écrivain qui a ajouté un chapitre un peu narquois à l'histoire de l'Académie, un fauteuil devenu célèbre à tous les fauteuils de la compagnie, et le plus brillamment occupé, ce quarante et unième fauteuil, qui faisait dire à Arsène Houssaye par M. Villemain :

— Ce siège-là vous en assure un autre sous la Coupole !

C'était du temps où Arsène Houssaye promenait Voltaire sur le pavois et le sacrait *Roi Voltaire*. A quoi tiennent les destinées? L'auteur du 41e *fauteuil* aurait pu être académicien depuis longtemps. Il entendit ne passer qu'après Gautier — qui ne passa point. Il voulait écrire, un jour, à un directeur de journal, après certain article où un jeune rédacteur l'avait légèrement raillé. cette lettre qu'il reprit à l'imprimerie :

« Monsieur le directeur,

« Je suis quelque peu surpris de voir que vous me consacrez un *premier-Paris* sous prétexte que je me présente à l'Académie française. Or, je ne me présente pas. Je n'ai pas écrit à l'Académie et je n'ai pas fait une seule visite.

« Peut-être que messieurs les Quarante n'ont pas la même opinion que M. B..., puisqu'aux dernières élections, présenté par Victor Hugo et Alexandre Dumas, un peu plus je devenais moi-même un des Quarante.

« On dit des femmes : « Elles ne se donnent pas, on « les prend. » Je ne dirai pas cela de l'Académie. C'est une grande dame, mais elle a des caprices. Votre trop spirituel rédacteur me compare à Crébillon qui a intitulé un de ses contes : *l'Heure et le Moment.* Je saurai l'heure et le moment, ce sera peut-être quand M. B... se présentera.

« Agréez, monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

« Arsène Houssaye. »

Non datée, la lettre doit remonter à bien des années. Depuis, Arsène Houssaye, qui avait laissé sonner l'heure, ne se préoccupa plus ni du moment ni de l'occasion. Il fit rembourrer le 41e fauteuil et s'y tint, le trouvant bien capitonné. Il disait seulement, avec son bon sourire et sa parole charmeuse :

— Je vous demande *ma voix* pour Henry.

Henry, de son côté, gagnait son siège à coups d'œuvres pittoresques, solides, d'une belle venue lit-

téraire, documentées et attirantes. Comme le temps passe! Je me revois portant mon premier article à l'*Artiste*, dans cette grande galerie de l'avenue Friedland qui était à la fois l'antichambre et la salle de rédaction du journal. On me pria d'attendre là le rédacteur en chef : M. Arsène Houssaye allait venir. Je regardais tour à tour, par les larges baies, les arbres encore grêles de l'avenue et, sur les murailles, les toiles du dix-huitième siècle, les portraits de comédiennes du temps passé, les paysages aux galants personnages d'autrefois, et des tableaux des maîtres d'aujourd'hui, les Diaz, les Delacroix, les Dupré. Tout à coup, à travers la galerie lumineuse, un enfant élancé, blond, courant librement comme dans une allée de jardin, arriva, lançant sur le parquet son ballon qui rebondissait jusqu'aux Pater et aux jolies filles de Nattier qui souriaient, sur la muraille, le fard aux pommettes.

Et brusquement le ballon sauta jusqu'à moi et vint se loger entre mes deux genoux. L'enfant blond accourut, leva vers moi son beau regard très franc, me dit : « Pardon, monsieur », et disparut, toujours son ballon à la main, tandis que son père, qui entrait, lui criait, du fond de la galerie :

— Eh bien, Henry, et mes tableaux?

Je devais revoir l'enfant devenu jeune homme sous la capote d'officier de mobiles, au mont Valérien, pendant les dures journées du siège. Il était aussi alerte, aussi dispos, aussi blond qu'en jouant au ballon sous les Watteau. Et je le retrouverai, à peu près pareil, en son habit vert. Le père non plus n'a pas

changé. Il est toujours le galant homme dont Dumas me disait : « Il a obligé bien des gens et n'a fait de mal à personne. » Le talent bourru, maussade, désagréable, paraît quelquefois supérieur. Amour du paradoxe ou sentiment de lâcheté, on tient compte de la moindre grimace gracieuse aux hommes de méchante humeur. L'homme bon — qui n'est pas tout à fait le *bon garçon* — semble une dupe. Arsène Houssaye aura été bon. Que la postérité s'arrange des gens de génie assez mauvaises gens, comme Wagner, par exemple. Moi qui suis forcé de vivre avec mes contemporains, je leur sais gré, quand ils sont courtois, de me rendre la vie moins dure et les rapports plus faciles.

Depuis le jour où, venant de son moulin champenois (car il a son moulin comme Daudet), Arsène Houssaye est arrivé à Paris, jouant du violon de Franjolé, ce joli violon qui n'est pas brisé, après cinquante ans d'ariettes, il a mené en plein soleil la vie libre de l'homme de lettres. Il a salué ses anciens, loué ses maîtres, tendu la main aux nouveaux, et, fidèle à l'art qui lui plaît, aux amitiés qui lui sont chères, fidèle même aux amoureuses ou du moins à leur souvenir, il a su — combien de fois l'a-t-on répété! — vieillir en restant encore jeune, et c'est encore de lui que Dumas disait : « A soixante-quinze ans passés, il pourrait encore faire une déclaration d'amour, sans être ridicule! »

Que de souvenirs viendront battre de l'aile autour des cheveux blancs d'Arsène Houssaye, tandis qu'il

écoutera Henry évoquer la Grèce antique, Théocrite, Sophocle, à propos de Leconte de Lisle : figures évanouies d'une littérature devenue maintenant de l'histoire, spectres d'une bohème élégante où, rue du Doyenné, des poètes de vingt ans qui se nommaient Théophile Gautier, Gérard de Nerval, Pétrus Borel, Auguste Maquet invitaient des peintres débutants qui s'appelaient Delacroix, Louis Boulanger, Célestin Nanteuil à improviser des panneaux pour faire d'une mansarde un Louvre et y recevoir des Clorindes et des Cydalises qui allaient régner au théâtre ou dans la vie, par le talent et la beauté...

> Où sont nos amoureuses ?
> Elles sont au tombeau !

devait chanter bientôt en une sorte de *lied* cet Allemand du pays de Gaule, le doux, le pauvre Gérard de Nerval.

Et les soirées de l'avenue Friedland, dans cette galerie où j'entrais pour la première fois, mon rouleau de papier à la main, et où je devais heurter, sous le loup de velours et le manteau vénitien, les grandes dames du second Empire ! Les redoutes où Métra jouait ses valses qui étaient pour les pécheresses et les folles la valse des adieux, une valse que le sifflement des obus devait brutalement interrompre ! Les soirs, si différents de ceux de la rue du Doyenné, les beaux soirs de musique et de causerie où quelqu'un me disait : « Pour nous sauver, il faudrait une révolution, » — et c'était Prévost-Paradol qui parlait — et où, vivement, un invité répliquait : « Oh ! une évo-

lution suffirait ! » — et c'était M. de Persigny qui répondait.

Tout ce passé, Arsène Houssaye le reverra dans la salle ronde et froide où, blottis en leurs niches de pierre, Fénelon et Sully remplacent les statues de saints de la chapelle du Collège des Quatre-Nations. Il reverra Gautier tout jeune et se moquant de cette Académie où il souffrit si profondément — et si justement — de ne pas entrer plus tard. Il reverra les comédiennes qui lui souriaient lorsqu'il administra le grand théâtre où il a laissé, avec des œuvres qui vivent encore, tant d'amitiés et fait tant d'ingrats. Il reverra ces débutants qui lui portaient leurs premiers vers — et qui ne sont plus — Charles Monselet, Philoxène Boyer, Banville, Armand Barthet, Albert Glatigny, — Glatigny raillant lui-même l'*Artiste* sur l'air du *Saltarello* :

> Fils de bourreau, bourreau moi-même,
> Je me suis vu réduit, hélas !
> A quitter un état que j'aime,
> Car les affaires ne vont pas,
> Et — chose terriblement triste —
> Plaignez mon sort infortuné !
> Je fais des articl's à l'*Artiste*...
> Moi qu'en ai tant guillotiné !

L'*Artiste !* Il demeurera légendaire, lui aussi — comme cet autre journal dont Arsène Houssaye prit la direction au lendemain de la guerre et de la Commune, la *Gazette de Paris*, où Gantier tira ses derniers feux d'artifice et où le bon Houssaye enrôlait des rédacteurs de toutes les opinions en leur disant :

— Vous avez chez moi liberté complète. Vous pouvez parler de tout et de tous comme vous l'entendrez. Je ne réserve que deux hommes, dont je vous demande de ne dire aucun mal : c'est Napoléon III et Félix Pyat!

Pyat était l'ami des jours de jeunesse. C'est avec Pyat qu'il allait, un matin, attendre dans la cour des messageries une femme de talent qui arrivait à Paris par la diligence du Berry. Ils voyaient descendre de l'impériale un petit jeune homme brun, les yeux très grands — et c'était George Sand. Arsène Houssaye nous a souvent conté que le premier soir de la réouverture du bal Mabille, après la Commune, il aperçut dans la foule des promeneurs un homme passant — tel un proscrit de Venise se montrant, furtif, sous les arcades des Procuraties — un homme à barbe grise, qu'il reconnut, à qui il allait parler, mais qui mit silencieusement son doigt sur ses lèvres et se perdit dans la foule... C'était Félix Pyat. Avant de quitter Paris, le dramaturge romantique qu'était Pyat avait voulu, par un raffinement d'artiste, bravant le conseil de guerre, humer encore un peu de *parisine*, entendre une valse et disparaître...

Tout cela, comme dans une vision rapide, reparaîtra aux regards d'Arsène Houssaye — toute sa jeunesse, toute sa vie — puis disparaîtra pour ne laisser place qu'à un sentiment bien net : l'émotion du père devant la gloire du fils.

Pour moi, je n'oublie pas que, pour le XVIIIe siècle,

aujourd'hui triomphant, Arsène Houssaye fut un initiateur, et qu'aux beaux jours du romantisme gothique il célébra, il déterra le rococo, le trumeau, le pastel du temps de Greuze ou de Boulle. Les Goncourt ont suivi, mais Houssaye avait, avant tous, rappelé le souvenir de cet art si français, alors si dédaigné.

Si le fils fut, avant ses études sur les dernières années du premier Empire, un Grec du temps de Périclès, le père nous apparaît comme un Parisien du temps de Diderot, patron des enthousiastes et des cœurs chauds. Leconte de Lisle les aimait, l'un et l'autre, lui dont l'amitié n'était point banale et qui ne délayait pas ses affections. Et je gagerais qu'à ce propos on va encore, sur le maître des *Poèmes antiques*, rééditer le mot d'*impassible*. N'était-ce point une impassibilité voulue à laquelle Leconte de Lisle se contraignait comme autrefois, pour cacher sa sentimentalité persistante? Mérimée affectait un calme et une impertinence de dandy. On trouverait dans un vieux recueil littéraire paru il y a quarante-cinq ou cinquante ans à Rennes, *la Variété*, plus d'une preuve de l'émotivité de Leconte de Lisle. Cette revue de province, à couverture rose, contient les premiers écrits, les premiers vers du poète. On ne le devinerait pas dans telles « esquisses littéraires » sur Hoffmann, Sheridan, André Chénier, mais déjà le versificateur solide apparaît dans certaine pièce *A M. F. Lamennais*, dans *la Gloire et le Siècle* :

Comme le bruit des mers tonne et meurt sur la grève,
La gloire de ce siècle a le destin du rêve;

dans l'épître adressée sans doute à George Sand après une lecture de *Lélia : Lélia dans la solitude :*

> Lélia! Lélia! pauvre âme inconsolée,
> Cœur éteint, lis flétri dans l'humaine vallée,
> Qu'un souffle rajeunit et brise tour à tour,
> Cygne qui pour la nuit abandonne le jour.

C'est bien un peu *lamartinien*, et Leconte de Lisle n'a pas encore attaqué le bloc de marbre qu'il aura laissé après lui. Chose curieuse, en ces premières pages, c'est surtout lorsqu'il écrit en prose, nous contant son *premier amour*, son amour d'adolescent au beau pays « rempli de fleurs, de lumière et d'azur » qui fut son berceau, son amour pour une petite créole portée par des esclaves sur un manchy — ce manchy qu'il chantera plus tard. Une créole dont la voix, une voix aigre, fausse et méchante, menace de coups de chabouc les nègres de l'île Bourbon!

« Et le dimanche suivant, dit Leconte de Lisle, la chaussée plantée de tamarins et de bois noirs à touffes blanches me revit suivre ses bords pour me rendre à l'église. Seulement, si j'étais encore distrait, ce n'était pas la faute des sénégalis cendrés ou des araignées écarlates et noires, car je rêvais toujours à cette voix maudite sortant des lèvres de rubis de cette peau orangée. »

Les tamaris, les sénégalis, les lèvres rouges, les yeux noirs, tout cela c'est déjà le Leconte de Lisle des grands paysages incendiés de soleil. Et c'est, de plus, un Leconte de Lisle qui, sur la cime du Grand-Bénard, à ses pieds les forêts des calumets nus, pleure — il le

dit, il l'avoue — pleure son premier amour en prose.

— J'étais un gamin quand j'écrivais ces choses, me disait-il un jour.

Le gamin de la *Variété* de Rennes contenait déjà, annonçait le grand homme.

Pourquoi, oubliant les tristesses d'hier, n'ai-je vu, dans cette semaine de Paris, que l'après-midi littéraire de demain. C'est que, à vrai dire, tout ce qui n'est pas le scandale bête et la calomnie lâche dont se repaît le troupeau des badauds, des méchants ou des niais, nous fait l'effet d'un bain purifiant, d'une inhalation saine. On est sur les sommets avec les poètes. On marche dans de la neige blanche, loin de la boue où patauge l'éternelle commère, la portière aux cent mille voix qu'est la société actuelle. Il faut bien, du reste, que le monde soit, en grande majorité, composé d'honnêtes gens, puisque la conscience publique honore d'autant plus ceux qu'on vise que l'attaque est plus brutale et veut être plus cruelle.

On a vu, cette fois, un honnête homme triompher de tout, parce qu'il a regardé droit devant lui, et la haine maladroite et vile me semble se personnifier en un triste malotru qui, croyant jeter une poignée de gravats ramassés dans quelque égout à la face d'un homme, verrait s'accomplir une autre sorte de « miracle des roses » et lui lancerait des rayons...

XXXV

UNE VISITE A ROSA BONHEUR

15 décembre.

Les heures de liberté sont rares, la vie est laborieuse et courte. J'ai cependant trouvé, pour une joie d'art et de repos, une échappée d'un jour, des vacances de quelques heures, dont je veux noter le souvenir. Dès le matin, départ pour By, près de Moret, où la grande artiste qui a nom Rosa Bonheur voulait bien nous faire l'honneur de nous attendre. La porte de l'atelier est aussi fermée chez elle que la porte d'une cellule. Nul n'y entre. L'artiste travaille.

Mais elle a pour les petits-fils de son vieil ami Mène, l'animalier incomparable, des tendresses et des indulgences exquises. Georges Cain m'avait prévenu que ma visite à l'atelier de By était annoncée et, un de ces matins de novembre, le peintre et moi, nous partions pour la gare de Lyon, laissant là, lui, la palette, et moi les portants pour une journée — trop rapide.

Le beau temps! Un dernier soleil. Les quais de Paris se fondaient, doucement gris, dans une lumière fine, et, en passant devant l'hôtel Lambert, à la pointe de l'île Saint-Louis, tout près du logis où Barye avait son atelier, Georges Cain me montre, sur un haut piédestal, le monument qui sera une des séductions de Paris, le superbe groupe *Combat du Centaure et du Lapithe*, qui se dresse là, bronze vert d'une puissance souveraine, célébrant l'éternelle gloire du maître.

Quel artiste, ce Barye, méconnu, fait pour tailler des lions assyriens dans la pierre, et condamné à livrer au commerce des presse-papier qui, d'ailleurs, sont des chefs-d'œuvre! Les animaux de P.-J. Mène, les bêtes féroces ou les chiens superbes d'Auguste Cain, la ménagerie de Frémiet formeront, avec les œuvres de Barye, une collection d'œuvres d'*animaliers* comme aucun siècle n'en produisit de supérieurs. Rien de plus admirable que ces amoureux de la nature, amoureux de la bête, de l'âme et du pittoresque de nos frères inférieurs, les animaux. J'allais en voir un autre, de ces naturalistes sans égaux, un autre plus particulièrement original, car c'est une femme, et le génie féminin est deux fois étonnant. Oui, Lombroso devrait écrire, après son *Homme de génie*, une étude de physiologie nouvelle, *la Femme de génie*.

Une voiture nous attend à la gare de Moret, et, en un quart d'heure, à travers bois, par ce beau temps clair, nous allons au village où, depuis des années et toute l'année, Rosa Bonheur demeure volontairement solitaire, oubliant et fuyant le monde, toute à son œuvre. Le soleil dore les bois, où les dernières feuilles

ont des tons exquis d'or fin ou de cuivre rouge. Des fumées bleues apparaissent, au loin, par les trouées : ce sont les chaumes qu'on brûle, là-bas, dans les champs. Aux espaliers, aux murs des fermes, les vignes célèbres du pays n'ont plus leurs raisins qui pendent lourds, dans la belle saison, à ces ceps tordus et comme morts. Des voitures de marchands ambulants parcourent encore lentement ces chemins presque déserts.

Puis, au bout d'une route, le village apparaît. By, une rue longue, de petites maisons de fermiers parmi lesquelles, à gauche, se dresse un logis de brique et de pierre, élégant, maison d'artiste sans fracas et sans pose. C'est là que Rosa Bonheur se recueille et travaille. La grille franchie, de beaux chiens, qui seraient farouches la nuit, viennent, accueillants, saluer ceux qu'ils devinent attendus. Superbes, ils regardent les hôtes de leurs bons gros yeux, honnêtes qui s'allumeraient comme des charbons à la vue d'étrangers.

Et nous entrons. Du haut d'un escalier aux appuis de chêne, une voix claire et gaie souhaite la bienvenue et une petite main habituée aux chefs-d'œuvre se tend, cordiale, tandis que, souriante, aimable et bonne, la grande artiste met à l'aise, par la simplicité de son accueil, ceux qui, aujourd'hui, viennent la saluer dans la solitude où elle se complaît, loin de toute réclame et de toute banalité. Je la regarde : il me semble, sous le veston de velours noir qu'elle porte, revoir Corot dans son atelier de la rue Paradis-Poissonnière, Corot, comme elle si simple et si grand.

Le costume masculin — la blouse bleue d'ordinaire

— que Rosa Bonheur a adopté, elle le revêt depuis que, étant jeune fille, elle allait, aux abattoirs, à Paris, faire, d'après nature, des études de bestiaux, de bœufs, de moutons. Les garçons bouchers, qui se fussent étonnés de la présence d'une femme, saluaient avec une cordialité familière ce jeune garçon aux cheveux courts qui venait là *tirer la ressemblance* des têtes de moutons coupées, comme Géricault autrefois.

Ce costume de peintre laborieux sied bien, du reste, à Rosa Bonheur et à son beau visage aux plis sculptés comme une figure de statue gothique, pensive, délicate, solide aussi. Elle a bien soixante-dix ans, et elle est alerte, pétillante, vraiment jeune. Le sang bordelais coule dans ses veines, l'esprit parisien rit sur ses lèvres.

L'œil est superbe, vivant, d'un noir brillant, dans ce visage spirituel et fin qu'il illumine. Les cheveux blancs, en coup de vent, qui, encore une fois, me rappellent le hérissement de la chevelure de Corot, semblent, sur le front d'une exquise pureté de modelé, soulevés comme par un souffle. Je dirais qu'ils me font aussi songer au coup de vent qui passe dans la chevelure des prophètes de Michel-Ange, si toute cette physionomie bonne et avenante n'amenait à la pensée des idées de simplicité charmante. Rosa Bonheur est le contraire de l'affectation, de la pose. Elle nous montre son atelier comme si les toiles qui sont là n'étaient point d'elle. Elle nous apporte par brassées des études peintes, non pas même montées sur châssis, et elle montre ses chefs-d'œuvre avec une familiarité qui charme, tout son bel amour de la solitude

tombant devant l hôte qu'elle veut bien accueillir et à qui elle fait les honneurs de ce musée inconnu.

Oui, un musée, une sorte de Louvre intime, où toute une existence d labeur est entassée, études merveilleuses, toute une ménagerie admirable où l'artiste a lutté contre la nature qu'elle a domptée, toute une collection d'animaux classés par genres, moutons, bœufs lourds et puissants, mouflons aux cornes en volutes, chevaux aux attaches fines, dont les yeux pensent, les naseaux palpitent, des faons, des biches au ventre blanc, des renards allongeant leur museau et crevant la toile de leurs yeux clairs, des bisons aux fronts durs, des chiens, jusqu'à des lions, d'immobiles et majestueux lions fixés là par une femme extraordinaire dans leurs menaçantes ou dédaigneuses pauses presque hiératiques.

Et quand elle entasse devant nous, les jetant sur le parquet de l'atelier, ces merveilles, d'un art achevé, plus poussées que ses tableaux si largement et puissamment peints, Rosa Bonheur nous dit, souriante :

— Voilà, voilà à quoi je m'amuse !

Et c'est le mot, le grand mot des producteurs et des puissants, qui font leur œuvre comme le chêne pousse, droit et fier sous les crachats de la pluie ou les sifflets de la tempête. Ils « s'amusent » et la joie du labeur transparaît dans leur travail robuste. Point de névrose, ni de torture cérébrale. Ils sont sains et pondérés, menant la charrue de l'aube au crépuscule, comme les forts laboureurs du *Pâturage Nivernais*.

Le spectacle est réconfortant de ces maîtres qui s'enferment ainsi avec leur idéal, loin des coteries et

de la mode. L'admirable peintre que nous voyons là, dans son *studio*, — comme les Anglais nomment l'atelier, — sort peu de ce village dont elle a fait son coin de terre. A peine parmi les habitants de By, qui l'adorent, voit-elle de temps à autre quelques voisins. Elle travaille, le mot dit toute sa vie, voulant achever des œuvres commencées et sachant que le sort mesure le temps à la créature humaine, comme aux brebis la nature mesure le vent.

Elle est là, toujours, devant ses pinceaux, se délassant des tubes de couleurs avec le pastel et l'aquarelle, faisant de la photographie aussi, pour se distraire, et, le soir, entre deux lectures, s'amusant encore à des agrandissements qui lui livrent le secret de quelques attitudes furtives, presque insaisissables, d'animaux aux mouvements brusques.

Et les toiles s'ajoutent aux toiles, tandis que le grand tableau de 8 mètres, plus qu'ébauché, *Chevaux dépiquant le blé*, apparaît, dans son immensité, avec ses neuf chevaux de Tarbes, grandeur nature, dirait-on, entraînés par le coup de fouet d'un cavalier pyrénéen, le béret au front, en un vaste paysage au ciel lumineux. On se demande alors de quelle énergie est pétrie cette artiste que la vareuse de velours noir ou la blouse bleue semble rendre plus petite et qui, de cette toile immense, a fait sortir, dans leur robustesse superbe, ces chevaux aux musculatures puissantes, toute cette scène d'une indomptable énergie. On en jugera si Rosa Bonheur expose jamais cette page.

Puis, à côté, quelle paix dans cette étude où sous

un ciel d'un bleu profond, deux bœufs immobiles, dans une attitude de bêtes pensives et quasi sacerdotales, bavent lentement sur la terre solide! Et quel mouvement enragé, affolé, éperdu, dans tel tableau où, emportés par une course folle, des chevaux américains, des chevaux sauvages s'avancent de front, comme poussés par un vent de terreur ou de folie. Ils sont admirables, ces *mustangs*, et jamais le maître peintre du *Marché aux chevaux* ne signa toile supérieure. C'est la furie du mouvement que cette galopade effrénée.

Buffalo Bill avait donné à Rosa Bonheur deux *mustangs* pour ce tableau; cadeau d'impresario généreux auquel l'artiste répondit par un cadeau princier : le portrait de ce colonel Cody à cheval et, sans doute, lançant le *lasso*.

Tout l'atelier est ainsi plein d'œuvres aussi jeunes que les œuvres passées. Quel labeur! Car il est vaste, cet atelier tapissé d'études, d'œuvres commencées ou achevées, tableaux de chevalet ou toiles immenses, avec des têtes de chevaux, de bœufs, de cerfs, de buffles pour ornements, et des harnais, et des colliers, et des jougs de laboureurs. Çà et là, sur des tablettes, des bronzes de Barye ou de Mène, des livres, l'*Arabian Godolphin*, d'Eugène Suë, où Rosa Bonheur cherche en ce moment le ressouvenir d'un combat entre deux chevaux de course, qu'elle veut rendre dans toute sa férocité élégante. Un chien court sur les tapis, un petit écossais au long poil que la grande artiste, entre deux coups de pinceau, se plaît, pour se distraire, à amuser en lui tendant au bout d'un fouet une papil-

lote de papier qu'elle tire, retire, enlève lestement comme un hameçon. Le chien court, jappe, sautille, et le maître-peintre est reposé de son labeur par ces jappements et cette joie coupée de colère.

Des mannequins regardent tout cela de leurs yeux fixes, bergers landais aux vêtements brûlés de soleil, vestes bleues au gilet d'un rouge de bronze. Ces mannequins, Rosa Bonheur les utilise aussi pratiquement. Les clefs de ses ateliers — car elle en a plusieurs, et gorgés d'études — sont placées dans la poche d'un mannequin représentant un paysan aragonais coiffé du large chapeau des moissonneurs des bords de l'Ebre.

Et, du haut de son atelier d'habitude, Rosa Bonheur peut voir par des claires fenêtres, ses écuries — ses ménageries — et des coins de jardinets voisins, un jardin que cultive et pare l'acteur Grivot, où a passé cette charmante Mme Laurence Grivot qui est morte trop tôt pour entrer à la Comédie-Française ; — puis un coin de route qui retentit, un jour, du claquement des fouets de postillons à livrée vert et or. Quelques jours auparavant, Rosa Bonheur avait reçu la visite de M. Mocquard qui venait savoir, si, fille d'un vieil artiste républicain, l'auteur du *Marché aux chevaux* ne serait point gênée et quasi compromise par une autre visite qu'il laissait diplomatiquement deviner sans rien préciser. Et ce jour-là, au bruit des fouets de poste, c'était l'impératrice, alors en villégiature à Fontainebleau, qui venait en personne dans la maison de By.

Rosa Bonheur, avertie, n'eut que le temps d'ôter sa

blouse bleue de peintre et de passer une robe, comme elle fait lorsqu'elle vient à Paris. Elle se trouva, dans son atelier, en présence de l'impératrice qui lui tendit un écrin : « Mademoiselle, je viens vous apporter un petit bijou de la part de l'empereur ! » Et comme Rosa Bonheur, en ouvrant, aperçut la croix de la Légion d'honneur : « Je suis votre marraine ; je veux attacher ce ruban moi-même, dit l'impératrice, et vous embrasser. » Mais, pour attacher le ruban, il fallait une épingle. Point d'épingle dans l'atelier. Des pinceaux, des palettes, des chefs-d'œuvre, mais pas une épingle. Enfin on en trouva une, et la marraine donna l'accolade à la *chevalière*. Rosa Bonheur ne l'a jamais oublié.

On a parlé d'une promotion qui apporterait à l'auteur du *Marché aux chevaux* la croix d'officier. Ce serait justice. Elle n'expose plus. Mais à Chicago elle a tenu très haut le renom français. A Londres, dans la National Gallery, je regardais encore cet été son *Horse Fair*, qui date de 1848 et qui est la réduction du tableau plus grand qui fut un éblouissement. Ce *Horse Fair*, de « Mlle Rosaline Bonheur », comme dit le catalogue officiel, met au second plan les œuvres des peintres anglais qui l'entourent. C'est d'une puissance irrésistible, robuste de couleur, robuste de dessin. Et le maître peintre de By a toujours la même finesse d'œil, la même solidité de pinceau.

Rosa Bonheur ne vit que pour son art, à la lisière de la forêt, chaque matin allant humer l'odeur des allées solitaires, en voiture, puis, revenant au *studio* et se mettant à l'œuvre.

Je n'oublierai jamais de quel ton simple, la voix claire et douce, dans la paix que donne la certitude des vérités de la vie, elle nous disait la joie sans bruit de cette existence passée à la lisière des bois, dans l'intimité de ses bêtes, en face de la nature, et comme je louais ce noble exemple d'une retraite qui n'est pas une abdication, puisqu'elle est un constant labeur :

— Oh ! un exemple ! nous dit-elle. Non. Tout au plus une habitude. Je n'y ai pas de mérite. Je n'ai besoin de personne. Je me soucie peu du monde. Que demanderais-je au monde ? Un peintre de portraits en a besoin. Je n'ai, moi, besoin que de mes chiens, de mes chevaux, des biches ou des cerfs de la forêt...

Et je songeais à La Fontaine, le bonhomme, rêvant au bord des mares et étudiant l'âme des bêtes, l'âme attirante de l'inconscient. Elle l'adore, Mlle Rosa Bonheur, ce La Fontaine qui a été le grand naturaliste de la littérature gauloise, qui a eu dans le convenu majestueux du grand siècle le sentiment du coin de terre et du coin de bois. Elle aime aussi le bon Grandville, spirituel, d'une touche ironiquement aimable et dont la caricature souriante eût diverti Alceste.

L'âme des bêtes, pour elle, n'a pas plus de secrets que pour un Toussenel ou un Cherville. Elle a dans le regard la netteté courageuse qui dompte les fauves. Cette petite main fine de Rosa Bonheur qui manie la brosse avec tant de mâle puissance, elle se promenait sans trembler dans la crinière d'un lion qu'elle avait acheté. Un terrible lion, réputé indomptable, irréductiblement féroce et qu'elle garda longtemps à By, dans

une cage. Le fauve avait pris en affection celle qui se plantait devant lui, la palette à la main. Il la regardait, passant sa large griffe à travers les barreaux, quêtant une caresse. Quand on ne tremble pas devant ces animaux, ils s'inclinent. Quand on est juste, ils aiment.

Rosa Bonheur, un jour, dut se séparer de son lion « Néro ». Les chevaux qu'on allait atteler au chariot qui devait traîner la bête jusqu'à Paris tremblaient, sentant l'odeur du carnassier. Lui, Néro, était triste comme s'il eût deviné la séparation. Il interrogeait Rosa Bonheur de son œil doré, tandis qu'on adaptait aux barreaux de sa cage des cloisons de bois, comme on eût cloué les planches d'un cercueil. Quand, le départ venu, il jeta au détour de la route un regard de douleur, presque de reproche, à celle qui l'exilait, ses yeux, dans cette face superbe où les Grecs ont pris les traits mêmes de leur Jupiter, ses yeux étaient vitreux, pleins de larmes. Le lion pleurait !...

On l'emmenait au Jardin des Plantes. Il y fut moins choyé que par Rosa Bonheur. Une ophtalmie le rendit aveugle. L'artiste qui, d'après lui, avait fait tant d'études superbes, alla le revoir, navrée de le trouver étendu dans le sable de sa cage, humilié sous les curiosités niaises, les mépris des badauds et mourant

Triste, comme un lion rongé par la vermine,

a dit Hugo.

Il ne pouvait, dans la foule, apercevoir Rosa Bonheur ; mais il l'entendit. L'appel clair de la voix

franche lui dit : *Néro !* Et le vieux lion se redressa, cherchant, dans l'ombre qui l'enveloppait, à retrouver, à sentir sa maîtresse...

Une autre bête, une lionne, mourut, au bas de l'escalier de By, dans les bras du peintre, sa langue rude comme une râpe et ses larges pattes retenant encore, dans l'agonie, les mains de celle à qui ces dernières caresses semblaient dire : Ne m'abandonne pas !

Pour se faire aimer des bêtes fauves, dit Rosa Bonheur, il faut les aimer !

Dans sa solitude de By, elle doit souvent comparer — et l'avantage n'est pas du côté de l'humanité — ces lions apaisés aux lâchetés et aux cruautés des bêtes féroces humaines !

Et quelle conclusion, si Rosa Bonheur était pessimiste ! Mais non, c'est une vraie Française, je dirais volontiers une vraie Gauloise que cette grande artiste vivace, que rien ne décourage et ne déconcerte et qui s'amuse à ses chefs-d'œuvre. La bonne journée passée et, encore une fois, le bel exemple que j'ai trouvé là ! Mais tout finit. La nuit venait, tombait sur la forêt frileuse...

Et, dans le brouhaha de Paris, je suis rentré, le soir, avec ces deux admirables sensations d'art dans les yeux : le bronze altier de Barye, *le Centaure et le Lapithe* et les toiles incomparables de la grande artiste dont j'avais, après avoir admiré son œuvre, pu apprécier le charme, l'esprit profond et la bonté.

XXXVI

Fin d'année. — Les devantures des libraires. — Adieu les livres ! — La vogue de l'année : les *albums*. — Une invention américaine. — L'histoire et les paysages en photographies. — La guerre et la Commune en images. — Napoléon et la photogravure. — De la puissance de l'image. — L'imagerie d'Epinal et les Allemands. — Un projet de Barbey d'Aurevilly. — Le *roman par télégrammes*. — Le phonographe. — Son application à l'art dramatique. — Mlle Calvé à New-York et M. Massenet à Paris. — Une répétition du *Cid* à distance. — Le phonographe et Mme de Sévigné. — Ce que seraient les *Lettres* phonographiées. — Un médecin-artiste. — Le laryngoscope et le docteur Fauvel. — Médecins de théâtre. — Les fleurs à l'Opéra. — Jetez les roses ! — Un salon fermé.

19 décembre.

Je ne sais qui me disait un jour : « On juge les peuples d'après les jouets de leurs enfants. Le petit Anglais est tout heureux de recevoir, pour ses étrennes, un bateau, quelque steamer mécanique ; l'Américain, un coffre-fort ; l'Allemand, un casque militaire ou une casquette d'employé ; le petit Français, un képi galonné ou un sabre. » A tout cela il serait juste

d'ajouter, pour toutes les nations, un livre d'images.

Elles varient, les images, selon les tempéraments des peuples. Elles sont mystiques aux pays des brumes, claires et gaies chez les dessinateurs des terres ensoleillées. Mais partout elles amusent le regard et enseignent par les yeux. Je maudis, du reste, comme tous les flâneurs, ces livres d'étrennes dont les reliures, les dorures, les gaufrures s'étalent maintenant aux devantures des libraires. Il n'y a plus moyen de feuilleter, en passant, le livre nouveau, de picorer parmi les romans du jour, d'accrocher, çà et là, un vers curieux dans la plaquette d'un poète débutant... Non, partout des livres à images, des livres d'étrennes, de gros livres, bariolés et peinturlurés. Place aux illustrateurs! Les poètes repasseront.

Est-ce qu'on les lit ces livres? Est-ce qu'on lit encore en France? On lit les journaux, certainement. Le journal est un livre volant dont on s'arache les feuillets par milliers. A coup sûr, ce que Pétrus Borel appelait autrefois la *pâture à liseurs* est distribuée, comme une manne souvent indigeste, à des millions de lecteurs, et le nombre des gens qui ont *leur journal*, petit ou grand, est cinq cent mille fois plus considérable que jadis. Mais je constate avec regret et comme un effrayant symptôme de décadence dans l'amour du livre le goût nouveau, la vogue extraordinaire de ces *albums* de photographies gravées que se disputent les acheteurs. On en débite par brassées, on en expédie par tonneaux de ces albums qui étouffent le livre.

L'Amérique a inventé le genre. C'est qu'on est

pressé chez les Yankees. Le temps y est des dollars. Aussi bien fallait-il inventer là *le livre qu'on ne lit pas*. Et le livre qu'on ne lit pas, c'est l'album. On le regarde, on en tourne les pages, on s'en amuse. C est une distraction facile. Une gravure suffit à la satisfaction cérébrale de gens qui n'ont pas un quart d'heure à perdre. C'est ainsi que l'album, qui promène l'acheteur à travers toutes les contrées du monde, et, prenant pour collaborateur principal et, peut-on dire, unique, l'objectif du photographe, montre tour à tour les chutes du Niagara et les fortifications de Carcassonne, la perspective Nevsky et la Corne d'or, les quais de Paris et la Tour de Londres, l'album, ce livre sans style, ce musée portatif, cette bibliothèque des yeux, a eu, depuis des mois, une vogue extraordinaire, extravagante, tout à fait caractéristique, du reste. On parle souvent des *signes des temps*. En voilà un *signe des temps !*

A quoi bon *lire* puisqu'on peut *voir?* Théophile Gautier nous décrivait Constantinople ; est-il plus exact que le photographe? Pierre Loti nous promène, en Galilée, dans un volume de trois cents pages. La Galilée, la voici, d'un seul coup, en un feuillet, en un cliché. O simplification du livre ! Le livre photographié, ou plutôt la photographie devenue livre, voilà l'idéal du monde moderne, du public haletant, de la foule qui veut tout apprendre sans rien étudier, tout connaître sans rien approfondir.

Ah ! c'est un grand inventeur que le compatriote d'Edison qui a « trouvé » l'*album*, — cet album que nous avons vu apparaître et disparaître, sous tant de

noms, sous tant de formes, depuis que la vogue s'est mise à ces recueils de livraisons photographiées! Tour à tour les éditeurs l'ont baptisé *Panorama*, *Diorama*, *Musée de l'univers*, et ils ont ajouté les photographies des *tableaux célèbres* aux photographies des *paysages* renommés, les toiles des maîtres aux carrefours des villes ; ils ont même mis l'histoire en albums, comme cet autre la mettait en rondeaux, et nous voyons les souvenirs du siège et de la Commune, les scènes de la guerre de 1870-1871 racontés par l'image, et — couronnement de tout cet écrasant édifice de papier — Napoléon, Napoléon lui-même est dépecé par livraisons, *panthéonisé* par l'album, et l'histoire du Consulat et de l'Empire est découpée par tranches et servie au public comme un autre panorama. Le panorama des grognards !

Soit. C'est la mode, encore un coup, c'est la vogue. Mais disons-nous bien que rien n'est plus trompeur que l'image. L'image, c'est la légende qui saute aux yeux. C'est très souvent l'erreur matérialisée, lithographiée ou gravée. C'est aussi ce qui agit le plus vivement sur l'imagination des hommes comme sur celle des enfants. Les Allemands viennent de proscrire en Alsace les images d'Epinal, au coloris brutal et naïf. C'est qu'ils savent bien la puissance de l'imagerie populaire et que tous les articles de journaux n'arrivent pas à évoquer, par exemple, les ressouvenirs de la patrie et l'idée de France autant que la vue d'une pauvre petite image d'un sou représentant de

petits pioupious en pantalon rouge alignés par quelque humble imagier des Vosges.

Et si l'on apprend maintenant l'histoire des batailles de Napoléon d'après la reproduction des tableaux de Steuben, ou les brocs de faïence, ou les petits Napoléon en porcelaine, les travaux de Taine ou de Charras paraîtront terriblement maussades, durs à lire, et l'imagerie triomphera encore une fois de la critique historique et la légende de la vérité.

Hélas! c'est que voila : l'album est facile à regarder, tandis que le livre demande de la réflexion et du temps. Et sentez-vous bien le coup porté à la lecture par la photographie? A quoi bon *lire*, je le répète, puisqu'on peut *voir ?* Pourquoi dépenser une heure de son temps à parcourir un volume quand, en deux minutes, la photogravure peut tout nous montrer.

Elle n'est pas philosophique la photogravure, non, sans doute, et son bagage n'est pas encombré de réflexions. Elle parle à la rétine. Elle distrait. Elle est le livre banal et facile de ceux qui ont peur du livre. Et plus nous irons, plus il y aura d'albums de photogravures et moins il y aura de livres. Et le nombre des lecteurs de journaux et de *regardeurs* d'albums augmentera d'autant plus que le nombre des acheteurs de livres diminuera. On *regardera* l'histoire ou la nature comme on va au spectacle *lorgner* une pièce à succès.

Je note ce symptôme, qui est un des caractères de notre vie parisienne ou plutôt de la vie contemporaine, non seulement chez nous, mais partout. Le bibliophile est déjà une race qui disparaît. L'amateur de livres nouveaux se raréfie. L'album, cette mode amé-

ricaine du livre-album, a encore porté un coup droit aux pages imprimées que retient le fil du brochage. Et quand on aura pris tout à fait l'habitude de feuilleter, de jeter un coup d'œil, de *voir* — ce qui dispense de penser — quels seront les gens qui liront encore les livres? Les aveugles, peut-être, puisque les photogravures leur échappent.

Oui, ils resteront fidèles au livre, les pauvres aveugles. Ils se feront lire les rares nouveautés qui paraîtront encore, écrasées sous les albums. Seulement, je ne suis pas bien sûr que les lecteurs ou les lectrices attitrés des aveugles ne trouveront pas trop longs et trop ennuyeux ces exercices-là et ne diront pas aux gens privés de la vue :

— Voulez-vous que je vous décrive le dernier album de photogravure? Ce sera bien plus court et peut-être aussi intéressant.

Il est bien certain que la littérature pure subit un assaut. Je prévois le temps où un Sainte-Beuve, considéré comme *faisant trop long*, ne trouverait plus à placer sa *copie*. Et nous avons vu un Emile Montégut disparaître sans qu'on en parlât beaucoup plus que d'un coupletier de café-concert ou un fabricant de revues de fin d'année.

Cet étonnant Barbey d'Aurevilly, le *laird* d'Aurevilly, comme le nommait Gambetta, nous disait (et je l'entends encore) :

« J'ai une envie! J'ai envie d'utiliser les procédés scientifiques du siècle et, puisque le lecteur français, trop pressé, n'a plus le temps de lire, j'ai l'intention, après le *roman par lettres* du siècle dernier, d'écrire

un *roman par dépêches*. Oui, par dépêches, simplement. Pas de phrases, des télégrammes. Et dans tout ça une passion débordante! »

C'était dans la dernière année de sa vie. Je regrette que Barbey d'Aurevilly n'ait pas mis à exécution ce projet un peu paradoxal. Était-ce une plaisanterie de ce grand romantique qui fut aussi un grand narquois? Je ne crois pas. Il était sincère.

Le télégraphe est aussi un instrument de drame, comme l'album est un facteur de littérature accessible aux illettrés. Il faut bien que la science nous donne des compensations. Mais, soyons justes, des compensations, elle en offre : elle en offre beaucoup. Quand on pense qu'un auteur dramatique peut faire, à distance, *répéter* l'actrice qui interprète son œuvre, et que Sardou, par exemple, pourrait envoyer ses indications directes à une comédienne américaine jouant *Marcelle* à New-York!

Non seulement ces choses se peuvent, mais elles se font. Mlle Calvé est en Amérique. Elle y chante les rôles où nous l'avons applaudie et elle en apprend de nouveaux. Le *Cid*, par exemple.

Certes, l'admirable artiste qui nous réapparaîtra sous les traits de lady Macbeth de Verdi est bien capable de trouver seule, avec son instinct supérieurement dramatique, tout ce qui fait le relief, la caractéristique du rôle de Chimène, un *faux beau rôle*, comme on dit au théâtre, dans la tragédie de Corneille où Chimène, cette héroïque hésitante, est toute sacrifiée à Rodrigue.

Mais Mlle Calvé est non seulement instinctive, mais

chercheuse et consciencieuse. Ce qu'elle a trouvé, elle tient à le soumettre à l'auteur pour bien savoir si elle en interprète complètement la pensée. Et c'est alors que le phonographe intervient, merveilleux moyen de transmission permettant à M. Massenet d'assister, à travers l'Océan, aux répétitions de son *Cid*.

Mlle Calvé chante devant le phonographe et transmet par le paquebot le rouleau devant lequel elle a chanté et qui a scrupuleusement noté tous les accents de sa voix. M. Massenet place le rouleau dans l'appareil téléphonique et il entend, il entend réellement Mlle Calvé chanter.

— *Est-ce bien ainsi, mon cher maître ?* dit à la fin le phonographe.

Et M. Massenet répond :

— *Excellent ! Allez !*

Ou :

— *Pressez un peu le mouvement !*

Il est là, aussi présent pour l'artiste que son interprète est présente pour lui. Et c'est ainsi qu'à défaut de l'*œil du maître* (encore le kinétoscope pourrait-il transmettre les gestes de la chanteuse), l'oreille du maître est là, écoutant tout, réglant tout et veillant sur l'exécution de son œuvre — à distance.

Il n'a qu'un défaut, le phonographe. Il arrivera de la sorte à supprimer toutes les correspondances, les billets du matin, déjà fort atteints par le télégraphe et réduits par le *petit bleu* à la portion congrue. Le temps arrive où l'art si français de la correspondance sera un art perdu, comme le feu grégeois. A quoi bon écrire lorsqu'on pourra parler et expédier le son de

sa voix par le facteur? Mme de Sévigné *phonographierait* aujourd'hui à Mme de Grignan. Et ce serait terrible, l'amas formidable de rouleaux phonographiques que comporterait la *correspondance* complète de la délicieuse marquise. Elle n'emploierait pas seulement un rayon d'une bibliothèque, elle en occuperait tout un hangar. Rouleaux à sa fille, rouleaux à Bussy-Rabutin, rouleaux à ses confidents ordinaires. La postérité reculerait devant cet amas d'exquis papotages. Et, voyez la conséquence d'un progrès scientifique qualifié de miraculeux, ce qui nous semble charmant sous la forme d'un livre nous paraîtrait écrasant, d'une lourdeur matérielle formidable, sous forme de rouleaux.

Ce serait bien la voix même de Sévigné, une voix qui devait être à la fois malicieuse et douce. Mais cette voix tant de fois *phonographiée* nous ferait l'effet de bavardages interminables. Effaré devant les rouleaux plus précieux cependant que des papyrus, nous lèverions les bras au ciel en disant, comme les grenadiers de Waterloo :

« C'est impossible ! Ils sont trop ! »

De telle sorte que le phonographe, conduisant à la facilité des dialogues, mène tout droit à l'abolition de la correspondance intime et ajoute encore à la démolition, à l'abaissement du *livre*. Comme l'album qui suffit aux yeux, il vient, du reste, de cette utilitaire Amérique qui donnerait toutes les roses d'un jardin pour un champ de pommes de terre...

Le phonographe, au surplus, n'est pas encore devenu très parisien. Peut-être quelque savant docteur va-t-il publier, quelque jour, un *Traité de l'utilité du phonographe*, comme le docteur Fauvel avait écrit un *Traité de l'utilité du laryngoscope*. Voilà une figure connue du monde des théâtres qui disparaît. Tout rond, tout riant, tout empressé et tout aimable, le docteur Fauvel passait dans la vie en donnant des poignées de main et en rendant des coups de chapeau. Les soirs d'été, lorsqu'il descendait du wagon sur le quai de Ville-d'Avray, tout le monde entourait ce gros petit homme spirituel et gai.

Il était, avec le docteur Mandl, le vieux petit docteur Mandl, un peu bien oublié aujourd'hui, un de ces médecins dont les soirées sont aussi célèbres que leurs cures. Chez le docteur Fauvel, comme jadis chez M. Pierre Véron, on entendait toutes les supériorités artistiques de Paris et Mme Caron n'y chantait point par voie phonographique. C'était sa coqueluche, au bon docteur, de grouper dans son salon les *renommées*, grandes et petites. Il avait pour clientèle ceux et celles qui vivent du théâtre, et son laryngoscope était une autre façon de télescope braqué sur ces *étoiles*.

Il avait dû avoir les confidences de bien des désespoirs : la chanteuse perdant sa voix le venant consulter les larmes aux yeux, le ténor alarmé lui demandant conseil, l'actrice à la veille de créer un rôle, de *carrière*, redoutant de lui entendre dire, comme dans un arrêt :

— Ma chère enfant, il faut partir pour le Midi !

Le docteur Fauvel avait le secret de l'angine d'Agnès ou des granulations de Célimène. Il consolait, apaisait, souriait, guérissait. « Ce ne sera rien! rien! rien! » Et le laryngoscope interrogeait toujours, plongeait dans ces larynx musicaux ou dramatiques, depuis le Conservatoire jusqu'à l'Opéra.

C'est un type charmant que celui du médecin de théâtre. Il faut qu'il garde la sérénité et la bonne grâce jusque dans l'acccomplissement de ses plus tristes tâches. Le docteur Firmin, que j'ai longtemps cru fils du comédien Firmin, qui incarnait comme personne Richelieu parce qu'il avait pris des leçons de *pirouettage* du grand Molé, le docteur Firmin était le modèle de ces docteurs qui fleurent l'ambre plus que le médicament. M. Fauvel fut de cette école. A l'Opéra on le regardait comme le dieu sauveur. Que de fois les coulisses où évoluent et froufroutent les petites cousines des petites Cardinal ont-elles entendu ces mots :

— Il faut aller chez Fauvel.

— On allait chez Fauvel. On en revenait. On y revenait. C'est lui qui, à l'Académie nationale de musique, faisait la guerre aux fleurs :

— Malheureuse! Vous avez des roses dans votre loge! Vous risquez de ne pas chanter ce soir!

— Mais, docteur, un simple bouquet : un bouquet que j'ai promis de garder à mon corsage, tout en chantant.

— Une simple rose, ma chère petite, suffit pour donner un enrouement. Oui, une rose, une seule rose! Voulez-vous bien jeter ces fleurs! On vous en apportera assez d'autres au baisser du rideau!

Et c'est ainsi que le docteur Fauvel était une façon de conseiller artistique en même temps qu'un médecin sévère. Il plaisait. Ce fut une figurine scientifique, sinon une figure. Ce fut surtout un charmant homme. C'est un temple, ou, si vous voulez, un boudoir d'Esculape que la mort vient de fermer.

XXXVII

Les boutiques du jour de l'An. — Jouets nouveaux. — L'*Ange de Noël*. — Les *hommes-annonces*. — Argousins et *serenos*. — Le crieur de la *Tour de Nesle* et celui des *Mines d'or*, ballet d'actualité. — Duels de maîtres d'armes. — Rue et Vigeant. — Un livre de Vigeant. — Lafaugère, Bertrand et Lozès. — Comment Grisier remercia Edmond About. — M. Max Lebaudy. — La mort d'un petit soldat. — Le crime du million. — Le soupçon. — Un drame parisien. — Vive la misère ! — La lettre du petit troupier et la nouvelle année.

26 décembre.

Je serais Anglais, Espagnol ou Russe, et je passerais quelques jours à Paris durant les fêtes de Noël, que je trouverais vraiment très pittoresque et fort amusante cette petite foire annuelle, ce Nijni-Novgorod en miniature, qui encombre le boulevard lorsque arrive la fin décembre. Il est difficile de circuler sur les trottoirs et les petites boutiques de bois blanc (ces cercueils où l'on enterre les années défuntes), empêchent les gens pressés d'aller vivement à leurs affaires. Mais, pour un étranger, ce doit être un attirant spectacle que

celui de ces magasins en plein vent, improvisés et éphémères, qui flambent sous le gaz ou le pétrole — *pétrole des salons*, dit une annonce — et ces cris de vendeurs, ces appels aux passants, ces *boniments* qui nous assourdissent, ces annonces criardes, ces enseignes tapageuses sont évidemment pour le touriste qui passe un divertissement aussi complet que les viandes rouges et les poissons énormes, les oies rebondies, les homards géants, les rosbifs monumentaux qui éclatent en couleurs crues et s'amoncellent en masses fantastiques, là-bas, sous le vert des branches de houx, aux jours gloutons du Christmas anglais.

Malheureusement, je suis Parisien et les boutiques du boulevard n'ont plus pour moi le charme de l'imprévu. On les retrouve tous les ans, à la même place, et les négociants de hasard qui s'y logent pour deux ou trois semaines y débitent, au même endroit, les mêmes objets. Je reconnais toutes les papeteries, toutes les maroquineries, toutes les boîtes de couleurs, toutes les coutelleries que j'ai vues les années précédentes. Ce sont des *rossignols* d'hiver qui chantent dans ces cages de bois. Les pauvres gens en tirent le profit qu'ils peuvent et je souhaite que la fin de l'an leur soit féconde. Mais il faut bien constater que là, comme ailleurs, l'imprévu manque, l'imagination — vertu française — sommeille, *aliquando dormitat Homerus*, et je n'ai pas vu surgir encore le jouet imprévu, original, l'invention spirituelle, satirique ou poétique qui doit être la *caractéristique* de l'année.

Non. Les fabricants de petits jouets populaires n'ont

rien imaginé jusqu'ici. C'est à peine si l'on m'a offert, pour trente centimes, l'*Ange de Noël* qui bat des ailes au bout d'un fil et tient entre ses doigts le petit sabot légendaire. Je pourrais, dans ce jouet de six sous, voir, au besoin, tout un symbole et le retour vers ce mysticisme un peu nébuleux que nous devons, par réaction, aux grossiers excès du naturalisme. Ce serait aller trop loin que de découvrir un retour vers les vieilles croyances dans l'apparition de l'*Ange de Noël* des camelots.

En revanche, il me faut signaler, — puisqu'aussi bien je veux noter au passage les bizarreries de mon temps — une singulière innovation dans l'art de la réclame. Nous avions, sous toutes les formes et toutes les couleurs, les affiches, et, avec les affiches, les *hommes sandwiches*, ces affiches ambulantes. Voici les *hommes-orateurs*, les *hommes-boniment*, les *annonces parlées*, comme nous avions les *feuilletons parlés* de ce pauvre La Pommeraye.

Dans le remous des passants affairés, un groupe d'hommes coiffés de hauts chapeaux et vêtus de longues redingotes grises, — des promeneurs qui ressemblent à des recors de Balzac habillés par un tailleur anglais — s'ouvrent un sillon et, d'une voix grave, tonnante, funèbre, lancent à travers la foule étonnée des *annonces* de cafés-concerts.

— *Ce soir, à neuf heures et demie, grande revue de fin d'année.*

— *Ce soir, Emilienne d'Alençon.*

— *Ce soir.*

Et le programme, énoncé comme par un *sereno*

jetant à intervalles égaux son cri monotone, tombe dans la foule, entre dans l'oreille des passants, se continue, sur le même ton lugubre et lent, tout le long, le long des boulevards. Ils sont huit ou dix, allant à la file, deux par deux, — tels des estafiers de mélodrame ou d'opérette — et ils marchent d'un pas égal, imperturbables, ne riant pas de leur rôle de crieurs publics à mines de sbires et à voix de tragédiens... D'où viennent-ils, ces annonciers dont l'articulation, je dois le dire, est impeccable, et qui jettent à l'air du soir leurs phrases cadencées comme si ce chœur de *réclames* avait été répété comme un *ensemble* de *Frédégonde ?* Peut-être y a-t-il parmi eux des artistes déçus qui ont décroché jadis quelque accessit au Conservatoire, et, ne pouvant jouer le drame, déclamer les vers de Hugo, ont inventé un *emploi* nouveau, jouent les *annonciers* péripatéticiens, trompant leurs ambitions en étonnant la foule.

Ce qui est admirable, c'est leur sérieux. Ils pourraient être ridicules, ils ne le sont pas. Ils sembleraient plutôt inquiétants. Ces augures de l'annonce, qui se peuvent regarder sans sourciller, semblent échappés de l'officine de Fouché. Ils font, sur les boulevards, l'effet d'un anachronisme. On se demande s'ils ne vont pas, tout à l'heure, conduire Arton chez le duc d'Otrante. C'est là, je dois le dire, la seule originalité de ces derniers jours, mais elle est piquante. Vous les rencontrerez certainement, ces argousins à redingotes grises, élégants et impassibles, comiques et redoutables, et vous vous écarterez de leur chemin, car ils ne dévient pas d'une ligne, vont droit devant eux, s'enfon-

çant comme un coin de fer dans la foule, et vous vous direz, en les regardant passer, que c'est bien là le dernier *cri* (le mot est exact ici) de l'annonce à l'américaine. Ah! les flâneries du badaud de Paris, comme les *hommes-annonces* les défoncent vite et d'un coup de coude!

— *Ce soir, à neuf heures et demie, Emilienne d'Alençon...*

Ils scandent tous ces mots comme les notes d'un hymne de mort. Ils modulent ces annonces de casinos comme ils vous inciteraient à entrer à la Trappe.

Et les voix, les sombres voix de cette théorie ironique, drôlatique et funèbre s'éloignent peu à peu et se perdent, se fondent dans le brouhaha des fiacres, des omnibus et des tramways du Paris moderne, comme l'annonce gutturale de l'antique crieur de la *Tour de Nesle* : « Tout est tranquille, Parisiens, dormez! »

Les Parisiens ont eu, du reste, un intermède héroïque, à la d'Artagnan, qui ne les a pas empêchés de dormir, mais qui les a intéressés comme un roman de Dumas : c'est le duel de Rue et de Vigeant. Ce *plein air* appliqué à un tournoi à l'épée, cet assaut du fer démoucheté, c'est un épisode qui ne manque pas de ce je ne sais quoi que la langue courante, si pittoresque, appelle *le chic*. « C'est un joli duel! » disait un connaisseur. Car il y a de jolis duels, comme au dire de ce personnage de Musset, il y a de *belles gelées*.

Il semble que Vigeant eût prévu qu'il aurait, un

jour, un duel historique lorsqu'il écrivait, d'une plume alerte, son petit volume, *Duels de maîtres d'armes*. Un chroniqueur futur contera à nos neveux la rencontre de Rue et de Vigeant, ces deux maîtres qui l'un et l'autre se battaient en duel pour la première fois et n'avaient jamais jusque-là fait assaut l'un contre l'autre.

Vigeant avait jadis conté les rencontres épiques du fameux Lafaugère et de Bertrand, puis de Bertrand et du grand Lozès, Lafaugère envoyant des témoins à Bertrand parce que celui-ci, le voyant faire de la peinture, avait dit : « Ce lui sera une carrière pour ses vieux jours, lorsqu'il sera fini en escrime », et Lozès, après un assaut où les nerfs avaient eu trop de part, proposant à Bertrand de « remplacer les coups de bouton par des coups de pointe ». Ce fut dans ce duel que Bertrand, voyant Lozès persister à tirer à la jambe, s'interrompit, choisit un énorme caillou sur le chemin, et, le silex dans la main gauche, « en position de dogue », et l'épée dans la main droite, dit à Lozès froidement :

— Si tu continues encore à tirer à la jambe, je jure Dieu que je lâche mon épée et que je t'assomme avec cette pierre !

Lozès fut blessé et le duel au pavé n'eut pas lieu. Tout cela est fort bien conté par Vigeant qui a noté quelques particularités des tireurs les plus fameux : le chevalier de Saint-Georges ne pouvant tirer s'il sentait l'odeur d'un parfum, et Fabien, l'Apollon de l'escrime, portant du musc pour paralyser son terrible adversaire ; Jean-Louis ne pouvant faire assaut

qu'à jeun, comme Bouffé ne pouvait dîner un soir de *première*.

Il sera bon, désormais, de se dire élève de Rue ou de Vigeant. Ce sera un titre. Edmond About avait eu, comme toujours, beaucoup d'esprit en parlant avec admiration du maître d'armes de la grande époque romantique, Grisier, qui prenait pour devise *Ense et calamo* et fut l'ami et un peu le collaborateur du grand Dumas, je veux dire le premier des deux grands Dumas. About fut plus spirituel encore lorsque Grisier vint le remercier de son article.

— Vous savez, lui dit le vieux maître, que je suis tout à vous et que, si vous avez besoin de moi...

— Pourquoi ? fit l'auteur de *Tolla*. Pour une leçon de duel ? Voulez-vous que je n'aie jamais besoin de vous, mon cher maître ?

— Certes, répondit Grisier.

— Eh bien, donnez-moi votre photographie que j'accrocherai dans mon cabinet de travail, à la bonne place, et donnez-vous la peine d'écrire au-dessous ces simples mots : *A mon cher Edmond About, mon meilleur élève !*

— Soit ! conclut Grisier en riant.

Et, quand on lui rendait visite, About, en ses jeunes années, montrait d'un petit air *dégagé* les huit mots qu'avait — décisif porte-respect — tracé le vieux maître d'armes. Il a dû être tenté d'écrire une nouvelle sur ce sujet, et rien n'eût été plus alerte que ce souvenir, conté par lui : *Un autographe de Grisier*.

Ces duels de maîtres d'armes, qui peuvent être dramatiques, tourner à la tragédie, sont moins lugubres que l'agonie du jeune millionnaire dont on annonce la mort, ce matin. A vingt-deux ans, celui que les revues de fin d'année montraient encore en costume de jockey, l'an dernier, et chansonnaient sous le nom du *Petit Sucrier*, M. Max Lebaudy, meurt dans un hôpital militaire et il meurt non seulement de la maladie qui le tue, mais du soupçon qui entourait ses millions. Il meurt de son argent. Un pauvre petit pioupou atteint comme lui de tuberculose eût, depuis longtemps, obtenu de quitter le régiment et d'aller soigner ses poumons malades à l'air du pays.

Lui, le *Petit Sucrier*, ne le pouvait pas. Il était riche, et la moindre de ses actions était viciée de ce crime de richesse. Les chirurgiens militaires, qui le savaient malade, hésitaient à lui rendre sa liberté parce que le soupçon, le terrible, l'éternel soupçon, qui plane sur tous les hommes en ces temps sinistres, pouvait les atteindre. Chacun de ces hommes n'eût pas hésité à braver les balles, tous les éclats de tous les obus à la mélinite, pour aller ramasser et soigner un blessé sur le champ de bataille. Ils hésitaient à signer un bulletin de délivrance, un *exeat* au *tringlot* poitrinaire. Ils avaient peur. De quoi ? De ce soupçon de concussion qui est partout et qui, si ces campagnes continuaient, feraient de notre cordiale, généreuse, vaillante République gauloise, une autre République de Venise, avec ses replis, ses dénonciations, un je ne sais quoi de glauque, d'enveloppant et d'étouffant.

— Je ne veux pas être accusé d'avoir touché de l'argent.

Et par scrupule d'honnêteté, les chirurgiens rédigeaient non pas une ordonnance, mais une sentence, et leur seule pitié était d'envoyer le moribond dans un sanatorium du Midi. Et je les comprends, ces pauvres braves gens, qui redoutent la calomnie et qui ne savent point qu'après tout, lorsqu'on marche dessus, elle n'est pas dangereuse.

Il faut dire que le pauvre garçon qui expie si durement le crime d'avoir été millionnaire ne facilitait point la tâche à ces docteurs. Lui donnait-on un congé? Il allait le passer aux courses. Les camarades du train des équipages continuaient leur dur service à Vernon; lui se montrait aux grands jours de Trouville. C'est qu'une sorte de fièvre éperonnait le malheureux. Il brûlait la vie, sentant instinctivement qu'elle devait être courte. Il avait souffert, profondément, à en croire l'éloquente biographie, le portrait psychologique que fit de lui M. Waldeck-Rousseau lorsqu'il plaida pour lui contre sa mère. Il mettait une hâte nerveuse à dévorer les quelques années que lui avait dévolues la nature. Les *viveurs* souvent ne sont que des paroxystes qui sentent qu'ils ne peuvent pas vivre. Celui-là eût volontiers dit, comme cet autre névrosé, le duc de Grammont-Caderousse, qui jetait ses forces au vent comme il jetait par les fenêtres la vaisselle du café Anglais :

— Le bol de punch est court! Qu'il flambe et flambe bien! Il va s'éteindre!

Et c'est ainsi qu'on le voyait partout, le *Petit Su-*

crier, personnage populaire que je n'ai jamais vu, mais dont tous savaient le nom, depuis les viveurs qui lui empruntaient de l'argent, jusqu'aux ouvriers de la raffinerie paternelle à qui il donnait généreusement. Peut-être ce pauvre être disparu avait-il en lui, s'il eût vécu, les qualités voulues pour faire une existence utile. On ne sait pas. L'homme, à vingt ans, surtout débile, est un enfant encore. Il l'est bien à soixante. Il l'est toujours. Le *Petit Sucrier* — qui sait? — eût compris que la vie est autre chose qu'une course au plaisir et un métier de forçat qui s'amuse. Ce fils de bourgeois rêvait peut-être de donner au peuple qui passe courbé et laborieux, un autre exemple que celui du tapage. Marqué pour la mort, il n'a pas eu le temps peut-être. Ce drame est sombre, voilà qui est certain.

Petit soldat qui écris au père et à la mère, en leur souhaitant un bon Noël, ou une nouvelle année heureuse, humble soldat qui n'as que ton *prêt* et qui as fait un sacrifice pour acheter le cahier de papier orné de coloriages et garni de dentelle où tu traces lentement tes caractères inhabiles, gauches comme des *bâtons* d'écolier, soldat sans nom, soldat sans argent, soldat d'un sou, tu es plus heureux sur la dure paillasse de la chambrée que le fils d'enrichi qui n'a pas le droit d'obtenir une permission sans que, tout de suite, on crie à la faveur, au népotisme et à l'infamie.

Petit soldat, écris-leur bien, à tes parents qui ont fêté Noël, cette nuit, dans quelque grange de campagne ou quelque église de village, écris-leur que tu

leur sais gré de leur chère pauvreté qui t'a fait fort et qui te fait libre. Tu donnes ton temps au pays, tu lui donneras ton sang — comme le ferait le millionnaire — mais le soupçon ne t'atteint pas, tu ne souffres pas de l'envie qui mord les puissants ou les riches. Tu fais ta tâche de soldat comme tu ferais ta besogne de bûcheron et de laboureur. Tu ne te plains pas, petit ouvrier de patriotisme en capote bleue et en pantalon rouge, tu *tires* des journées, tu accomplis ton métier, tu fais ton devoir. Et tu as raison de ne pas te plaindre, fils de la foule que la foule ignore. L'humeur égalitaire et le soupçon démocratique t'épargnent. Tu n'as pas de nom, tu n'es qu'un numéro au régiment, et si tu attrapais à l'exercice une congestion pulmonaire, le major n'hésiterait pas à te signer un *permis* pour aller te refaire chez tes vieux... C'est un capital parfois que la misère !

Ajoute à ta lettre du jour de l'An un *post-scriptum* qui serait trop philosophique dans une chanson de Polin, petit pioupiou, qui n'attends pas d'étrennes et qui en envoies sans doute à de plus humbles, et dis — mais plus simplement encore, à tes parents, qui comprendront :

— Il est des temps où mieux vaut, si l'on veut être libre et même être heureux, — et même vivre tout uniment, — être pauvre que millionnaire et avoir des bras qu'avoir des rentes !

Tout le monde ne sera pas de cet avis. En disant cela, tu ne seras pourtant pas si bête, petit soldat !

XXXVIII

UNE ANNÉE QUI FINIT. — LA CONFESSION DE CANDIDE

31 décembre.

Au gui l'an neuf! Adieu, la vieille année!

Je jette un dernier regard aux jours écoulés, aux mois finis. Et j'ai plaisir à causer un peu avec ces lecteurs qui sont pour moi d'anciennes connaissances et qui — si j'en juge par des lettres reçues, des confidences provoquées — ont deviné, sous le pseudonyme voltairien, un écrivain ami de la maison et que la joie d'écrire a ressaisi, entre deux occupations plus sévères.

Ces *billets de semaine*, adressés au public, je pouvais les confier à la poste sans mettre le demi-masque que j'ai pris, par plaisir, car y a-t-il un mystère durable et un secret possible à l'heure où nous sommes?

Candide! C'est un patron aimable et dont le nom est, semble-t-il, à lui seul un programme.

J'aime Candide, parce qu'avec toutes ses hésitations, sa bonté survivant à toutes ses mésaventures, le pauvre homme ballotté entre le philosophe Martin, qui lui dit

que tout va de mal en pis sur terre, et le philosophe Pangloss, qui lui déclare que tout est parfait sous la calotte des cieux, il demeure fidèle à son idéal, qui est l'amour de Cunégonde, et s'en va, dolent et espérant à la fois, à travers vents et marées, comme le bon chevalier don Quichotte de la Manche chevauche à travers les monts. Cunégonde, c'est la Dulcinée du Toboso du pauvre Candide. Elle est fort laide, Dulcinée ; elle est avariée et elle a vieilli, Cunégonde. Elle a, après maints déchets, les yeux éraillés, la gorge sèche, les joues ridées et les bras rouges écaillés. Mais, après avoir reculé de trois pas, Candide l'épouse tout de même, en souvenir du baiser furtif donné derrière le paravent dans le château de Westphalie, chez l'honnête baron de Thunder-den-Tronck. Ainsi Don Quichotte est fidèle à sa Maritorne et se fait pour elle casser les côtes par les ailes des moulins à vent.

Ce sont des chercheurs de poésie que ces errants de l'idéal, le paladin castillan et le petit bâtard westphalien. L'un a pour moniteur le fidèle Sancho, la raison même, l'autre pour conseiller le docteur Pangloss, l'illusion faite homme. Et ni le sage garde-fou n'empêche le chevalier de recevoir des horions, ni la souriante philosophie toujours déçue de Pangloss ne détourne Candide de son voyage à la recherche du bonheur, — ce bonheur qui s'appelle Cunégonde et qu'on ne goûte guère, qu'on soit Candide ou tout autre, que lorsqu'il est étrangement fripé.

J'aime ces dupes qui ne sont dupes de rien, que de leurs chimères, et qui, au total, se résignent, font leur devoir et cultivent leur jardin. Et c'est pour moi une

vieille connaissance que ce pseudonyme de *Candide* qui faillit, un jour, me mener en prison, pour avoir déterré un cadavre, par amour de la vérité, absolument comme Candide lui-même avait été saisi par des exempts, en compagnie du manichéen Martin et menacé d'un cul de basse-fosse par l'escouade de l'abbé périgourdin.

Il y a un peu plus d'un quart de siècle, et ces ressouvenirs ne me rajeunissent pas. Mais il faut prendre le temps comme il vient, et le musicien Auber, qui était du tempérament du philosophe Pangloss, disait avec raison que vieillir est encore la meilleure manière — et la seule, du reste, qu'on ait trouvée — de vivre longtemps. Donc, il y a fort longtemps aussi, il existait, en librairie, un livre très intéressant et à peu près ignoré alors, qu'on appelait *la Province au 2 décembre* 1851, et qu'un journaliste très honnête, Eugène Ténot, avait signé. J'y lus, un matin, la tragique aventure d'un pauvre diable de paysan du département du Var, nommé Ferdinand Martin, qui, s'étant révolté, avec d'autres camarades, à la nouvelle du coup d'Etat, avait été d'abord — ce qui semblait suffisant — passé par les armes, puis laissé pour mort, et, revenant à la vie, fusillé une seconde fois ; et j'avais, sous ce pseudonyme de *Candide*, conté le triste drame aux lecteurs du *Figaro*.

On se rappelle peut-être le bruit que fit ce procès dit de *Martin Bidauré*. Et, comme toutes les choses de ce monde ont une ironie, ce nom de *Bidauré* qui restera accolé au souvenir du malheureux fusillé deux fois était un surnom qui avait précisément le don de l'irriter fort lorsqu'on le lui donnait.

— Ne m'appelez pas *Bidauré!* criait avec colère le pauvre Ferdinand Martin.

On le jugea cependant sous ce surnom de Bidauré qui lui était si désagréable, et l'histoire ne le connaît que sous le nom de *Martin Bidauré* qui le mettait en fureur. Ainsi va le monde.

Et ainsi me vit-on, un beau jour, assis devant des juges, côte à côte avec de Villemessant et défendu par Frédéric Thomas et Lachaud qui opposèrent ma jeunesse à la vieille et redoutable expérience du bon gros homme assis près de moi.

— Ces avocats! me disait en sortant Villemessant, qui riait de son rire gras. Ils m'ont traité en *cheval de retour*. Ils avaient l'air de dire : « Ne confondez pas surtout ce bon petit jeune homme avec le vieux forçat! »

Le Candide de Voltaire échappa aux exempts parce qu'il leur offrit trois petits diamants de trois mille pistoles chacun. Le Candide de 1869 échappa à la cellule parce qu'il y eut des juges à Paris qui trouvèrent suffisante, pour punir le crime d'histoire, une amende en somme assez légère.

Mais l'article du *Candide* d'alors eut des conséquences inattendues et le docteur Pangloss eût pu dire, en démontrant une fois de plus que, tout étant fait pour une fin, tout est nécessairement pour la meilleure fin :

— Remarquez que le livre de Ténot n'étant ni lu ni connu et dormant sous la poussière chez les libraires, et ce livre méritant d'être mis en lumière, la poursuite dont *Candide* fut l'objet et qui lui montra, à l'horizon, le profil des toits de Sainte-Pélagie fut utile, non seulement pour Eugène Ténot, mais pour les

que poursuivait Ténot. Car, remarquez l'enchaînement des effets nés d'une petite cause. L'article de *Candide* fit lire le volume, le volume remit à l'ordre du jour les souvenirs du 2 décembre, Ferdinand Martin fit penser à Baudin ; le procès ayant eu lieu en octobre, on alla en décembre porter des couronnes à la tombe du représentant tombé sur la barricade. La police empêcha au cimetière les porteurs de couronnes de passer et les orateurs de discourir. Elle en arrêta quelques-uns. Des journalistes prirent parti pour les auteurs de la manifestation, et, en tas, manifestants et publicistes, faiseurs de discours et faiseurs d'articles, tous furent envoyés en bloc devant la justice pour répondre des délits commis dans ce qu'on appela la *manifestation Baudin!* Parmi les avocats qui défendirent les inculpés aurait pu se trouver le vieux Berryer; mourant, il envoyait au *Temps* une souscription au monument de Baudin, son ancien collègue. Mais il s'en dressa un plus jeune qui, en un jour, — lui, connu seulement de ses amis, — devint célèbre, emporta tout, écrasa l'accusation ou plutôt se fit accusateur et apparut, formidable, comme le spectre même et le justicier du passé. Gambetta! Léon Gambetta! Le lendemain, le nom du défenseur de Delescluze était sur toutes les lèvres. Une nouvelle génération venait d'affirmer son désir et de trouver son homme. Et l'article du journal, la chronique parisienne signalant en passant le livre de Ténot et tirant de sa fosse sanglante le pauvre paysan du Var, avait tout fait, ce qui prouve une fois de plus qu'un malheur est souvent profitable, que les gouvernements qui doivent tomber se précip

d'eux-mêmes sur le péril, comme le taureau affolé sur la *muleta* rouge, que les plus grandes causes ont de petits effets et que tout est bien, tout va bien et le mieux qu'il soit possible !

A ce discours de Pangloss, le philosophe Martin répondrait que l'article de *Candide* n'eût pas été grand'-chose, ni la manifestation Baudin, ni même le discours de Gambetta, si M. de Bismarck, un beau soir, n'avait pas falsifié une dépêche, entre la poire et le fromage, tout en buvant un dernier verre d'affenthaler avec M. de Moltke et de M. de Roon ; mais Pangloss trouverait encore des raisons pour estimer que l'acte de M. de Bismarck est fait pour mieux inspirer aux humbles braves gens le mépris de la gloire née de telles ruses, et l'amour de la simple morale des âmes loyales et des cœurs droits.

Et en cela, le bon Pangloss n'aurait pas tout à fait tort !

Il y a beau jour que se sont passés les faits que je viens de rappeler. Et j'en suis resté à mon affection pour le doux Candide. Les héros de Voltaire vivent, du reste, toujours, et bien qu'ils aient travaillé à conseiller et à changer les hommes, les hommes n'ont pas changé et se sont moqués de leurs conseils.

C'est peut-être bien que les éperviers, comme dit l'auteur, sont faits pour manger les pigeons quand ils les rencontrent et les pigeons pour être mangés. C'est peut-être aussi que les hommes, comme le pense le philosophe Martin, ont été toujours menteurs, fourbes,

ingrats, perfides, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, débauchés, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, fanatiques, hypocrites et sots — et qu'en dépit de tout cependant, on leur pardonne, on les aime et on fait bon marché de ces épithètes et de ces vices quand on veut bien contempler la pauvre humanité avec quelque peu de pitié.

Et puis — qui sait ? — peut-être aussi Pangloss n'a-t-il point tout à fait tort lorsqu'il prend les choses par le bon côté et trouve des consolations jusqu'en nos pires mésaventures.

Je l'ai rencontré tout à l'heure, ce bon philosophe, toujours identique à lui-même, fidèle à ses idées, bien qu'il ait vieilli et que l'expérience pût lui avoir à la fois dénudé le crâne et ouvert l'entendement. Et Pangloss m'a dit, en souriant, comme autrefois :

— Admirez l'enchaînement des choses et comme tout est bien dans ce monde qui doit être terriblement bas depuis qu'on l'appelle le bas monde. Tout est on ne peut mieux dans l'aventure de ce pauvre garçon millionnaire dont on parle encore avec émotion, quoiqu'il soit enterré depuis deux jours, ce qui, vous en conviendrez, est un grand laps de temps en ce siècle d'électricité. Si le malheureux soldat du train n'avait pas été maintenu au service malgré l'opinion ou plutôt les opinions diverses des médecins, il aurait vraisemblablement rendu le dernier soupir dans un appartement parisien, au lieu de finir en un lit d'hôpital, et personne ne se serait ému de cette fin, et les fils de famille qui seront malades à l'avenir et qu'on proposera de renvoyer dans leurs foyers n'auraient peut-être

pas bénéficié de toute la bienveillante justice dont on usera désormais à leur égard. Méditez encore sur l'utilité des injures et les bienfaits des scandales, que le vulgaire, qui n'a point lu Leibnitz et ne se pique point de philosophie, continue à regarder comme des maux épouvantables. Si les journaux, qui sont souvent féroces et iniques et poursuivent avec acharnement des querelles personnelles étaient toujours équitables et modérés et pondérés et pesaient une épithète avant de s'en servir, comme un pharmacien dose un poison ou un médicament; si les gazetiers, les feuillistes et les libellistes ne fournissaient pas aux bonnes gens l'occasion de démontrer publiquement — ou dédaigneusement — la sottise des calomnies et la niaiserie de certaines inventions vilaines et romanesques, le public continuerait à croire à tout ce qui s'imprime, ce qui serait un assez grand danger, et la moindre lettre moulée, la plus petite insinuation, le fantôme d'un *on dit*, le bruit d'un bruit, auraient une importance qu'ils n'ont pas. Et les folie ou les vices de la presse sont tout naturellement les antidotes de ses virus. La foule n'y attache aucune importance et c'est ainsi qu'il est facile de démontrer en bonne métaphysico-*nigologie*, qu'un journalisme ainsi pratiqué est le meilleur des journalismes possibles.

Là-dessus l'aimable philosophe me fit un cours sur la maladie nouvelle qui s'empare et des pouvoirs publics et des individus : la peur du journalisme. Maladie spéciale, toute moderne, neurasthénie particulière qui attend pour la guérir un Charcot d'espèce nouvelle. La science a classifié les *phobies* en plusieurs espèces :

l'*agraphobie*, ou peur des espaces; la *claustrophobie*, ou peur de la réclusion; l'hydrophobie, ou peur de l'eau; la nyctalophobie, ou la peur de l'ombre... La *gazettophobie* est un mal tout récent qui fait trembler les plus braves. On recule terrifié devant un article de journal. On redoute une épithète à l'égal d'un revolver. Le *gazettophobe* est un neurasthénique des plus attristants.

— Mais il a, du moins, cette utilité, dit encore Pangloss, de donner aux gazettes une importance exagérée et de faire vivre les médecins. Du reste, il est un remède souverain contre la *gazettophobie* : c'est le dédain. La calomnie n'a jamais tué personne — pas même les calomniateurs!

Cependant, l'année finit, et Pangloss verrait là une excellente occasion de faire ce qu'on pourrait appeler une lessive morale, de changer d'habitude, de laisser là nos querelles, nos rivalités, nos calomnies, nos vilenies, nos billevesées, ces insultes qui nous déshonorent aux yeux de l'étranger, ces soupçons qui nous discréditent à nos propres yeux, ces mœurs odieuses qui feraient croire que nous traversons non seulement un hiver pourri, mais une époque pestilentielle — et si chacun de nous pouvait, avec l'année qui s'en va, dépouiller le *vieil homme* et entrer dans l'an nouveau avec des idées nouvelles, apaisées et fraternelles, le pessimiste Martin serait étonné, Candide serait satisfait et Pangloss s'écrierait : « Je l'avais toujours dit que l'Eldorado est sur cette terre! »

Ah! s'il pouvait y avoir une suggestion de désarme-

ment, une puissance d'apaisement dans ce fait seul que l'almanach est nouveau et que le chiffre 6 remplace le chiffre 5 sur notre papier à lettres ! Si l'année qui s'en va emportait toutes nos colères, toutes nos rancunes et toutes nos tares ! Si l'on pouvait, l'esprit libre, purgé de toutes pensées de haine, entrer dans l'année nouvelle comme un homme qui sort d'un bain ! Si l'on rejetait dans la hotte à fumier toutes les sanies et les épluchures de ces derniers mois ! Si l'on suspendait au seuil de l'année la branche fraîche, la verte branche des belles espérances ! Si...

Mais le philosophe Martin me tire par la manche et m'avertit que je divague et que le monde n'appartient pas aux songes roses.

— *Vous êtes bien dur, dit Candide.*

— *C'est que j'ai vécu, dit Martin.*

Eh bien, soit, continuons à vivre, cahin-caha, clopin-clopant, en faisant notre devoir quotidien sans phrase et sans grimace. Oubliant l'année qui s'achève et qui fut trouble, brumeuse et maussade, saluons l'an qui vient, dont la première vertu est de n'avoir encore rien fait de mal, puisqu'il n'a rien fait. C'est une aurore grise et terne, un peu malsaine, un peu inquiétante qui se lèvera sur 1896. Mais, après tout, c'est une aurore.

Et toutes les années, dirait encore Pangloss, ont leur soleil et leurs roses, leur coin de ciel bleu et leur printemps !

Au gui l'an neuf! quoi qu'il arrive. Et adieu va, l'année qui finit, la misérable vieille, dans le silence et dans l'oubli !

FIN

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS

A

B

C

D

E

F

H

I

J

K

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

W

X

Y

Z

Corbeil. — Imprimerie Crété-de l'Arbre.

2365. — L.-Imprimeries réunies, rue Mignon, 2, Paris.